

32.501

A29 - H636 (bis)

LE
Régiment des Lions

HISTOIRE

DU

133^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PENDANT LA GRANDE GUERRE

« Après le 20^e corps, c'est ce que
j'ai vu de mieux. » — JOFFRE.



BELLEY
LIBRAIRIE F. MONTBARBON

1920

Tous droits réservés.



Le Régiment des Lions

I

LES COMBATS D'ALSACE

(AOÛT 1914)

Le 1^{er} août 1914, à l'heure anxieuse où la mobilisation n'était pas encore décrétée, mais où l'on pressentait déjà le tragique dénouement du conflit qui était venu assombrir la fin de juillet, le 133^e quitta Belley. La population, dont l'âme vibrerait avec celle de ses soldats, l'acclama longuement : un même frisson passait sur ceux qui restaient et sur ceux qui partaient. Et le dernier wagon qui, — point noir, — disparut au loin, au contour de la voie, put encore percevoir l'écho des adieux qui lui étaient adressés.



Troupe de couverture du 7^e corps, le régiment fut tout de suite dirigé vers la frontière de l'Est et gagna la vallée de la Haute Moselle. Il y arriva le 2 au soir.

Une belle journée d'été venait de finir. Devant nos soldats, dans le ciel qui s'éteignait, se dressait la « ligne bleue des Vosges », comme pour cacher l'éternel ennemi avec lequel demain peut-être, ou tout à l'heure, il faudrait encore s'entre-tuer. Pour l'instant, on ne s'en approcherait pas plus près. Les ordres du gouvernement, qui voulait prouver jusqu'au bout ses intentions pacifiques, étaient de rester à 10 kilomètres de la frontière.

Le 2^e bataillon s'arrêta donc au Thillot, et le 3^e au Mesnil. Le 1^{er} était un peu en arrière, à Ramonchamp, avec l'artillerie divisionnaire du 4^e R. A. C. et l'état-major.

Le 133^e se trouva en liaison avec le 15^e bataillon de chasseurs à pied, établi, à droite, à Bussang et Saint-Maurice, et le 23^e R. I. qui, à gauche, occupait Saulxure. Il composait avec ce dernier régi-

ment la 82^e brigade (colonel Coste), qui formait elle-même avec la 81^e brigade (5^e et 15^e bataillons de chasseurs, 152^e R. I.) du général Bataille, la 41^e division, sous les ordres du général Superbie. Le général Bataille, avec le 152^e R. I. et le 5^e bataillon de chasseurs, occupait la région de la Schlucht. Le reste de la division était dans le secteur de Bussang.

La nouvelle de la déclaration de guerre parvint le 5 août au régiment et mit fin à l'incertitude de ces angoissantes journées. On ne voulait pas la guerre ; mais, puisqu'on l'avait, « ils » allaient voir ce que leur provocation allait leur coûter !

Le 15^e chasseurs monta occuper les positions frontières du col de Bussang et du Ballon d'Alsace. Une compagnie du 133^e, la 4^e, fut détachée à la Jumenterie pour lui servir de soutien. Le 1^{er} bataillon quitta alors Ramonchamp pour venir remplacer les chasseurs à Saint-Maurice. Les réservistes arrivaient du dépôt. Le 6, le 2^e échelon rejoignit le premier dans ses cantonnements. Le 133^e se trouvait ainsi constitué sur le pied de guerre.

L'ordre d'avancer arriva enfin dans la nuit du 6 au 7. A 1 heure du matin, le régiment commença son mouvement sur l'Alsace, formant le gros d'une colonne qui avait, comme avant-garde, le 15^e chasseurs.

A 4 heures 10, il franchit la frontière sous le tunnel de Bussang que les Allemands, empêchés par les chasseurs qui occupaient le col, n'avaient pas eu le temps de faire sauter. L'officier qui commandait la pointe d'avant-garde était le lieutenant May. Entré le premier en Alsace, il devait, hélas ! tomber aussi le premier des officiers du régiment. La traversée du tunnel se fit par section, baïonnette au canon, au pas de course et au cri de : « En avant ! » L'enthousiasme faisait battre tous les cœurs. Déjà, dans le bas, crépitait, par intervalles, la fusillade des chasseurs aux prises avec les éléments de couverture ennemie.

Au sortir du tunnel, se dressait autrefois le poteau frontière. Mais les chasseurs lui avaient déjà fait mordre la poussière. Maintenant que l'aigle allemand n'était plus là pour narguer, l'Alsace semblait déjà rendue à la France !

Minutes inoubliables ! Après quarante-quatre ans, l'heure de la revanche avait enfin sonné ! C'était le sol des provinces perdues qu'on foulait ! Car elle était alsacienne, cette vallée où la route descendait par d'interminables lacets ; alsacienne également, cette

vallée de la Thur qu'on apercevait, tache claire, à travers l'échancrure des pentes boisées ; alsaciens aussi, ces ballons dont les formés arrondies montaient, puissantes mais sveltes tout de même, dans l'azur matinal, au-dessus de la masse sombre de leurs contreforts



plongés dans l'ombre ! C'était l'Alsace et l'on courait à sa délivrance !...

On traversa Urbès, le premier village alsacien. Les habitants, encore sous le coup des menaces faites par les Allemands, qui venaient de partir, regardaient, muets et le visage tragique, passer nos soldats, sans faire un geste ni pousser un cri. Sur les marches de l'église, priait et pleurait un groupe de femmes, de religieuses et

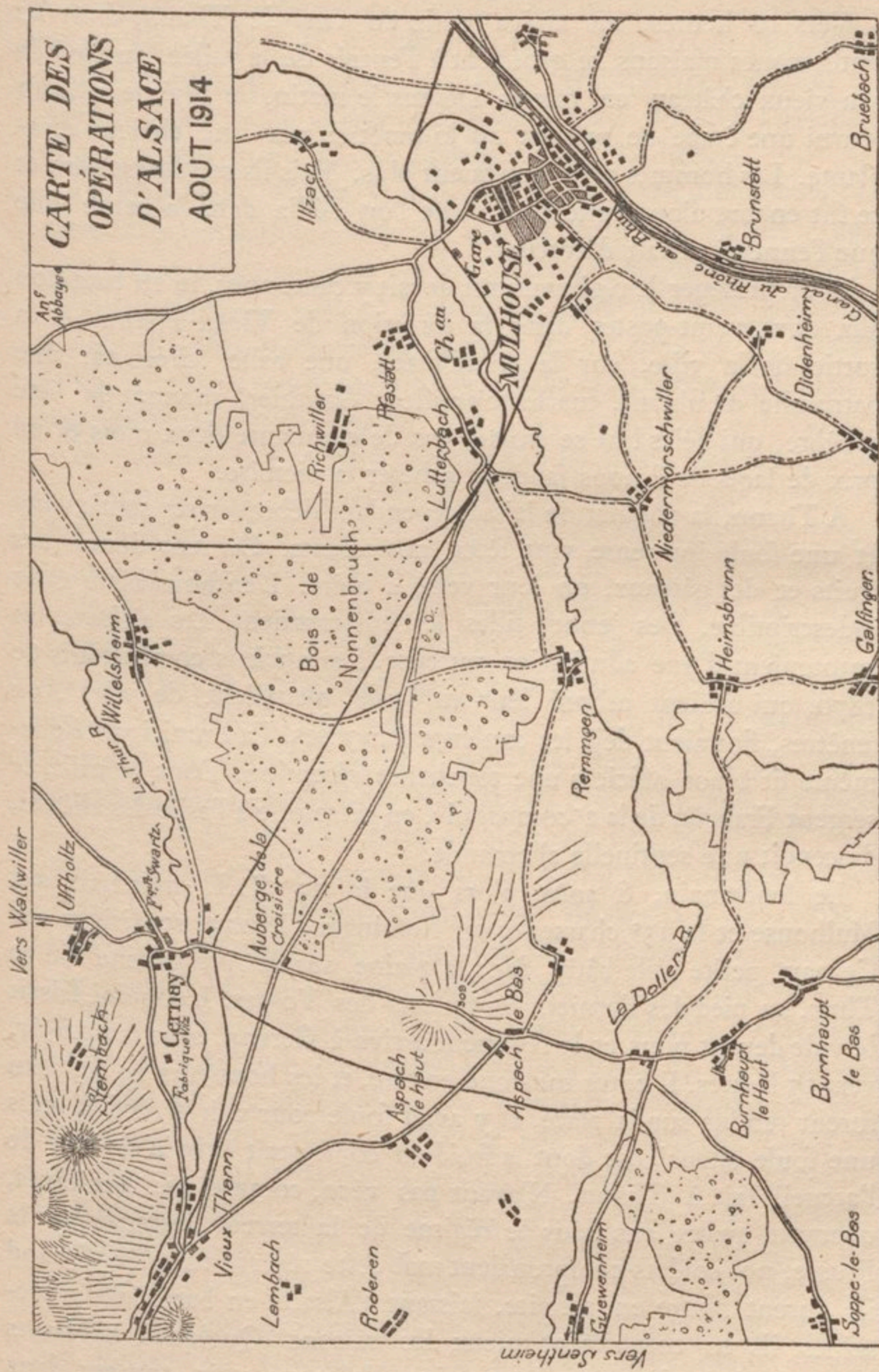
d'enfants. Au sortir du village, on fit halte. « Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt? », vint dire une femme à nos soldats, « vous auriez empêché qu'on emmenât nos hommes. Ils sont partis hier. »

La marche se poursuivit sans incidents jusqu'à Felleringen, où la route de Bussang débouche dans la vallée de la Thur. Là partirent les premiers coups de fusils. Des patrouilles ennemies voulaient interdire à l'avant-garde le passage du pont sur la Thur. Mais, après un court combat, qui ne leur coûta que quelques blessés, les chasseurs franchirent la rivière, et le régiment continua sa marche, sans être inquiété, jusqu'au moment où la tête de la colonne pénétra dans Wesserling. Là cependant l'ennemi, qui s'était retiré sur une pente au nord-ouest de Saint-Amarin, nous opposa une vive résistance. Les compagnies quittèrent alors la route pour prendre une formation semi-déployée. Quelques chasseurs passaient, blessés, et des balles sifflaient aux oreilles. Les visages devinrent graves. Le lieutenant Martin, qui avait emporté de Belley des dragées pour le baptême du feu, en offrit aux hommes de sa section.

Le feu nourri des mitrailleuses allemandes entravait toute progression. Le 2^e bataillon reçut alors l'ordre d'appuyer l'avant-garde mais les fractions d'infanterie, qui tentaient de contourner l'adversaire, se heurtèrent aux incessantes rafales de ses mitrailleuses.

Le commandement décida de soutenir l'action par une batterie de 75. Celle-ci prit position dans le parc de Wesserling. Quelques salves bien réussies et la manœuvre, menaçante sur la droite, de l'infanterie, rendirent la position intenable pour les Allemands et les contraignirent à l'évacuer. Ils se replièrent en toute hâte vers Saint-Amarin où un train, qui les attendait, les emmena, avant qu'on eût pu les rejoindre. Nous avons eu affaire à deux compagnies.

Dépassant les chasseurs, le 133^e marcha alors en tête de la colonne. On arriva sans encombre à Saint-Amarin. La population y manifesta peu ses sentiments. Les gens étaient navrés du départ de tous les hommes en âge de porter les armes, mobilisés dans l'armée allemande, et l'on sentait une réserve craintive. Il devait en être de même à Moosch, à Willer, à Bitschwiller, villages qui se succèdent le long de la verdoyante vallée où la Thur s'attarde parfois en méandres capricieux pour couler plus loin, rapide et écumeuse. Partout, les habitants craignaient un retour offensif des Allemands. Se sentant observés par les femmes des fonctionnaires prussiens



restées sur place, ils redoutaient de s'exposer à des représailles, s'ils manifestaient leurs sympathies françaises.

Vers 16 heures, on arriva enfin en vue de Thann, dont les pittoresques maisons se groupent à l'entrée de la vallée, au pied de son vieux château en ruines. Depuis le matin, le régiment avait fourni une étape de près de 40 kilomètres par une chaleur accablante. Les hommes n'en pouvaient plus. Mais ils se redressèrent et ce fut encore d'une belle allure que l'on défila dans la petite ville que l'ennemi venait d'évacuer.

Pour protéger le régiment qui devait y cantonner, le 1^{er} bataillon alla aux avant-postes dans la direction de Vieux-Thann. A la sortie de la ville, sur la grand'place, une balle, tirée par une patrouille de uhlans, tua le mitrailleur Gauthier, ouvrant la liste funèbre, qui hélas ! ne se clorait pas de cinquante-deux mois et au prix de laquelle il nous faudrait acheter la victoire.

A Thann, la population laissa cependant déborder ses sentiments et une foule immense vint fêter nos soldats. On leur donna des fruits et des gâteaux, on leur versa à boire. L'enthousiasme était indescriptible. Des jeunes filles les embrassaient. Les enfants les entouraient d'une admiration curieuse. Les anciens combattants de 1870, qui avaient arboré leur médaille, pleuraient de joie. Aux fenêtres, flottaient déjà les couleurs françaises. La municipalité elle-même fit à nos officiers une touchante réception. Dans la nuit, le sergent Françon de la 2^e compagnie, en patrouille à l'asile des aliénés, descendit une sentinelle allemande.

Le lendemain, 8 août, alors que le 23^e R. I. marchait sur Mulhouse et le 15^e chasseurs sur Remingen, le 133^e se dirigea sur Cernay, petite ville bâtie dans la plaine, sur la rive gauche de la Thur, au pied des derniers contreforts des Vosges. L'ennemi faisait le vide devant nous et le régiment arriva à Cernay, sans coup férir, vers 17 heures. Il entra musique en tête, et les honneurs au drapeau furent rendus sur la place. Il y avait foule pour voir le défilé, mais une foule silencieuse dont la froideur contrastait avec la chaleur de l'accueil fait à Thann. N'ayant pas vécu, comme ces habitants, quarante-quatre ans sous le régime de la terreur instauré par la Prusse, nos soldats comprenaient mal cette réserve timorée. Quand ils durent battre en retraite, laissant l'Alsace en butte aux représailles, ils en comprirent mieux les raisons. Quelques habitants nous disaient du reste leur crainte de nous voir tomber dans l'embuscade que les Boches devaient nous tendre dans la plaine de Mulhouse.

Les 6^e et 7^e compagnies allèrent prendre les avant-postes à Uffholz et une section de la 5^e fut détachée au pont d'Aspach pour assurer la liaison avec les troupes de droite. Nous nous établîmes solidement à l'entrée du village pour parer à toute surprise. Les officiers se couchèrent au milieu des hommes, tout équipés.

Le lendemain, 9 août, la matinée se passa sans incidents. Des patrouilles d'éclaireurs à cheval avaient seulement signalé l'apparition des cavaliers ennemis sur les crêtes en arrière de Wattwiller. C'était dimanche. Vers 11 heures, au moment où la population, sortant des offices, emplissait les rues, un 77 siffla sur la ville et y éclata. En même temps on percevait, dans la direction d'Uffholz, des crépitements de mitrailleuses.

Nos avant-postes étaient assaillis par des forces très considérables comprenant quatre régiments de troupes actives venus dans la nuit de Strasbourg par voie ferrée et débarqués à quelques kilomètres de Cernay. La cavalerie ennemie débouchait de Wattwiller, tandis que l'infanterie s'avancait entre les routes de Soultz et de Colmar. Alerté, le régiment prit ses positions de combat et se déploya en arc, en avant de Cernay. Tandis que les 6^e et 7^e compagnies tenaient toujours à Uffholz, des éléments du 1^{er} bataillon s'installèrent à leur gauche, à Steinbach. Le 3^e bataillon resta à Cernay, occupant la gare au sud et la fabrique Schwarz au nord du village, s'appuyant à droite sur la Thur. Le reste du régiment (2^e, 3^e, 4^e et 5^e compagnies) alla s'établir au nord-ouest de Cernay, en arrière du ravin de Steinbach, sur des pentes couvertes de vignes (cote 425) et se mit à ébaucher des tranchées. Le combat était engagé et il fut de suite très violent. Les Allemands se faufilaient dans les champs et leurs uniformes se confondaient avec la couleur du blé. Ils avançaient par bonds de tirailleurs et bientôt l'on reconnut, à l'accent guttural, leurs cris de commandement. A 12 heures, l'ennemi avait ouvert le feu sur Uffholz et allait y porter son principal effort. Les deux compagnies qui tenaient le village résistèrent héroïquement, ne cédant le terrain que pas à pas, tirant sans cesse, utilisant la moindre haie ou le plus petit talus. Elles infligèrent de fortes pertes à l'ennemi, mais dans ses rangs les vides étaient comblés aussitôt faits. Le lieutenant Glénat de la 7^e compagnie, recevant l'ordre de se replier, fit répondre : « La section Glénat meurt, mais ne recule pas. » Parole de paladin, mais parole tenue ! D'un seul coup les soldats du 133^e étaient entrés dans l'héroïsme. L'épopée de

gloire était commencée. Effectivement, le lieutenant Glénat tomba mortellement blessé à l'endroit où il avait tenu jusqu'au bout.

Dans la plaine, le combat était général. La bataille faisait rage du côté de Mulhouse, où étaient engagées les autres troupes de la brigade; de toutes parts, des maisons en flammes, s'élevaient d'épais nuages de fumée.

Vers 14 heures, l'ennemi parvint à prendre pied dans Uffholz, submergeant par le nombre les défenseurs qui avaient pourtant tenu trois heures. Le 3^e bataillon, qui jusque là n'avait pas eu à subir un choc bien violent, se trouva de ce fait découvert sur sa gauche. L'ennemi devint alors plus pressant. Attaqué de front, de flanc, et recevant dans le dos des coups de feu tirés par les Boches en civil restés à Cernay, le bataillon, malgré sa résistance pied à pied, dut reculer en arrière de la ville. Il s'établit à la fabrique Witz et sur les pentes de la hauteur 375 au sud de Steinbach.

Ce repli avait permis aux Allemands de faire avancer leurs pièces à la lisière du village. Bien défilée, derrière un réseau d'arbres, de nos 75, qui, ne pouvant prendre position sur les hauteurs, furent obligés de se replier sur Vieux-Thann, l'artillerie allemande prit d'écharpe les compagnies avancées du 1^{er} bataillon et les contraignit à évacuer Steinbach, pour reculer plus au Sud sur la ligne tenue par les 2^e et 3^e compagnies. Mais au moment où la 1^{re} ligne allemande abordait la crête qui descend de Steinbach à Cernay, et allait atteindre le calvaire, elle fut prise sous le feu violent de la section de mitrailleuses du 1^{er} bataillon (lieutenant Combe), embusquée à courte distance. Une compagnie de chez nous qui se repliait fit immédiatement demi-tour et rejeta à la baïonnette les Boches surpris. Maîtres de Steinbach, les Allemands s'étaient infiltrés dans les bois au nord, cherchant visiblement à tourner notre gauche. Par ailleurs, ses mitrailleuses, installées maintenant à Steinbach et sur la crête Steinbach-Cernay, arrosaient, dru comme grêle, les pentes couvertes de vignes où le gros du régiment avait ébauché des tranchées pour tireurs à genoux. Mais malgré les pertes dues à la couleur voyante de leurs pantalons rouges, cibles trop faciles pour les Allemands dont elles-mêmes distinguaient mal les « feldgrauen », nos soldats tenaient toujours sur les positions du matin que l'ennemi n'avait pu entamer.

Vers 16 heures, par suite des progrès de l'adversaire sur la gauche, ils durent s'établir sur une crête plus au Sud. A 18 heures 30

ils y repoussaient encore une attaque générale. Anxieusement, nos hommes regardaient la trouée du chemin de fer reliant en droite ligne Cernay à Mulhouse, à travers la forêt de Nonenbruck. On espérait confusément voir déboucher par là le 23^e ou d'autres éléments de la division. Vers 19 heures 30, pris en enfilade par des mitrailleuses et devant la menace d'enveloppement de l'ennemi dont, presque derrière soi, on entendait les clairons sonner, lugubres, l'assaut dans le ravin de Steinbach, le régiment dut suivre le mouvement de retraite de la brigade et se retirer. Il se rapprocha, en combattant, de Vieux-Thann où la nuit le trouva. Épuisés par le combat, nos soldats barricadèrent l'entrée du village, et, après s'être jetés sur les fontaines afin de se désaltérer, s'étendirent pour dormir le long des murs et de chaque côté des rues.

Ainsi prenait fin ce combat de Cernay où le 133^e qui venait de recevoir le baptême du feu, avait manifesté les plus belles qualités combattives. Nos soldats s'étaient en effet battus pendant près de dix heures sur un terrain surchauffé par un soleil de plomb, sans avoir mangé et sans rien autre à boire que l'eau trop chaude des bidons, au milieu de vignes dont les échelas, courant sur des fils de fer perpendiculaires au front de combat, rendaient la direction très difficile et la liaison presque impossible. Chaque section, isolée des autres mais animée de la volonté de vaincre et faisant preuve d'intelligente initiative, avait su résister seule, contre-attaquant d'elle-même, dès qu'elle avait été contrainte à céder un peu de terrain. Sans soutien d'artillerie, attaqué par un ennemi quatre fois supérieur en nombre, le régiment avait tenu toute la journée sur ses positions. Il n'avait reculé qu'au moment où, débordé à sa gauche par les bois qui n'étaient pas tenus, à sa droite par la plaine et la forêt de Nonenbruck où il n'y avait que de faibles fractions de chasseurs à pied pour relier 133^e et 23^e, il s'était vu dans une position critique. Et avant de céder le terrain, il avait infligé de telles pertes à l'ennemi que celui-ci, épuisé, loin de les poursuivre, courut le soir s'enfermer dans Cernay, sans même penser à se couvrir par des avant-postes. Il faut songer à tout cela pour avoir une idée des qualités de sang-froid et de bravoure que venaient de déployer des troupes qui voyaient le feu pour la première fois.

Les pertes, sans être très élevées, étaient sensibles. Le lieutenant Bonnefoy avait été mortellement blessé ; le lieutenant Goujon, tué dans un corps à corps ; le lieutenant May, tué d'une balle, alors

qu'au mépris de tout danger, dressant sa haute silhouette au-dessus des ceps, il fouillait le terrain à la jumelle ; le lieutenant Glénat, ramassé par les Allemands sur le champ de bataille, devait mourir de ses blessures après quelques jours de captivité. Des éléments avancés et le service médical du 1^{er} bataillon avaient été faits prisonniers.

Toute la nuit, sous les ordres du docteur Épaulard, qui bien que blessé n'avait pas voulu abandonner ses fonctions, les brancardiers circulèrent sur le champ de bataille et ramenèrent les blessés à Vieux-Thann. Quelques civils en transportèrent également un grand nombre et parmi eux, un blessé à la cuisse, l'adjudant-chef Rousset, de la 2^e compagnie, qui de son brancard commandait, aussi correctement qu'à l'exercice, un groupe d'isolés qu'il avait ralliés.

Si, de notre côté, la nuit était venue apporter une trêve au combat, il n'en était pas de même du côté de Mulhouse où la bataille continuait toujours. En lisière de Cernay, une batterie allemande, dont on apercevait les lueurs de départ, tirait sans arrêt sur Aspach et Mulhouse ; on voyait éclater des fusants, et la lueur sinistre des maisons qui brûlaient éclairait la plaine où se mourait lentement la première bataille. Peu après cependant tout se tut et, dans le silence nocturne, on n'entendit plus que le roulement des convois français et allemands.

A 22 heures 30, alerte ! Laissant au Vieux-Thann le 1^{er} bataillon, le régiment fut dirigé à nouveau sur Cernay pour appuyer le mouvement du 15^e chasseurs en vue d'une offensive projetée pour le lendemain. Sur la foi des renseignements donnés, il comptait trouver le village occupé par les chasseurs, alors qu'en réalité ces derniers n'avaient pu s'y maintenir. Il s'avança donc sur la route en colonne par quatre, quand, vers l'auberge de la Croisière, il se heurta aux Allemands qui débouchaient de Cernay. De part et d'autre, dans l'obscurité, la surprise fut grande. Engageant la fusillade, nos soldats se déployèrent en toute hâte dans les champs. Affolés, les Boches mirent le feu aux premières maisons pour « s'éclairer ». On entendait les clairons ennemis sonner l'alerte, les canons rouler sur les pavés de la ville. Mais notre avance n'avait pour but que d'appuyer les chasseurs et devenait inutile, puisque leur mouvement n'avait pas réussi. Ordre fut donc donné de se replier en direction d'Aspach-le-Bas.

Nos pertes avaient été faibles, mais par suite de l'obscurité, divers éléments qui, pour prendre leurs positions de combat, avaient dû s'écarter du gros du régiment, ne purent le rejoindre, l'ordre de retraite une fois donné. Au point du jour seulement, protégé par le 15^e chasseurs qui, au Nord, tenait la croupe 309, on put reconstituer les deux bataillons à Aspach-le-Bas.

Le 133^e reçut alors l'ordre de se porter sur la gauche des chasseurs. Le 1^{er} bataillon avait déjà profité de la nuit pour s'établir sur un mamelon au sud de Vieux-Thann, à l'angle des routes Thann-Aspach et Thann-Cernay. Le 2^e bataillon fut, à son tour, envoyé à Leimbach pour couvrir le débouché de Thann. Le 3^e s'établit à Aspach-le-Haut, tandis qu'au centre, Roderen était occupé par un bataillon du 352^e R. I. Vers 10 heures un violent duel d'artillerie s'engagea entre les batteries allemandes de l'Ochsenfeld et les batteries françaises. L'artillerie allemande tirait sans arrêt, malgré les pertes énormes qu'elle subissait, se trouvant soumise, dans la plaine, au tir direct de nos pièces, dont le barrage tenait également en respect l'infanterie. Mais, vers 15 heures, nos 75 pris sous le feu d'obusiers de 155 qui rendaient leur position intenable, furent obligés de prendre des positions de repli. Les masses ennemies purent alors déboucher, obligeant, à notre droite, les chasseurs à abandonner Aspach-le-Bas. Découvert sur son flanc droit, le 3^e bataillon dut à son tour se retirer d'Aspach-le-Haut sur Roderen.

Les 1^{er} et 2^e bataillons, établis à Leimbach, n'eurent guère pendant la journée qu'à repousser quelques patrouilles de cavaliers. Mais menacés d'être coupés dans leur retraite par l'infanterie allemande, qui s'avancait dans le bois entre Aspach-le-Haut et Roderen, ils durent se replier sur Rougemont par Sentheim, Lauw et Mortzwiller. Le 11, le régiment se trouva tout réuni à Rougemont-le-Château. Mais déjà on signalait des patrouilles allemandes vers la frontière et l'on craignait un mouvement offensif de l'ennemi sur Belfort. L'ordre général suivant avait été communiqué aux troupes : « Le 7^e corps s'opposera à la violation de la frontière et se maintiendra sur ses positions coûte que coûte. » Le régiment aménagea donc fébrilement les positions de la cote 406, au nord de Petite-Fontaine et à l'est de Rougemont, de manière à battre le débouché des bois situés au sud-ouest de Mortzwiller et de Lauw.

Comme les fatigues des combats précédents étaient déjà oubliées, nos soldats commencèrent à trouver longue cette période d'attente,

et ce fut avec joie qu'ils reçurent l'ordre de marcher en avant, pour reprendre l'offensive en Alsace, avec l'armée Pau. Le 14, ils se mirent en marche occupant, le matin, Mortzwiller et, vers midi, Sentheim. L'avance était prudente, car l'ennemi était à proximité, se retirant sans accepter le combat, devant la 82^e brigade, le 352^e et les troupes alpines du 14^e corps. Le soir, le 1^{er} bataillon recevait l'ordre d'enlever Guewenheim à la baïonnette. Dans la nuit obscure, on s'approcha du village, mais l'ennemi venait de l'évacuer et nos soldats y pénétrèrent sans tirer un coup de fusil. On retrouva des blessés français que les Allemands avaient abandonnés dans leur retraite. Là, ainsi qu'à Sentheim, les habitants ménagèrent à nos troupes un accueil enthousiaste et le « schnaps » local fit bien quelques victimes ! Au-dessus du village nos hommes purent comparer les formidables tranchées que les Allemands venaient d'évacuer avec les trous pour tireurs à genoux dont ils se contentaient jusqu'ici. Comparaison salutaire et dont ils devaient tirer profit. Le lendemain, le régiment, déployé en flèche, ayant comme pointe la lisière est de Guewenheim, organisa ses positions de la veille. Cette offensive différait en effet de la poussée imprudente des premiers jours d'août. On réquisitionnait des outils dans les fermes et, au fur et à mesure des conquêtes, on creusait des tranchées pour prévenir tout retour offensif de l'ennemi.

Le 16, le 133^e était à gauche de la division et marchait sur Aspach-le-Bas. Tout indiquait une retraite précipitée des Allemands. Dans les tranchées que ces derniers avaient établies face à la route Sentheim-Guewenheim, sur les crêtes dominant la vallée de la Doller, des outils avaient été abandonnés. Un bivouac avait même été quitté si hâtivement qu'on y retrouva des manteaux, des bottes, des équipements laissés sur place. Le régiment organisa une ligne de défense en avant d'Aspach-le-Bas. Dans toute la région les traces du combat livré le 10 août par le 15^e chasseurs et le 23^e R. I. étaient très nombreuses. Le village lui-même, qui avait été le centre de la lutte, avait eu à en souffrir : le clocher et plusieurs maisons étaient démolies. A en juger par la quantité des équipements et des objets qu'on trouva, les pertes allemandes avaient été très élevées. Il y avait également un certain nombre de dépouilles de blessés français. Heureuse trouvaille : sacs, vestes, brodequins, fusils, baïonnettes servirent à de nombreux hommes déséquipés par le combat. Le docteur Épaulard, qui s'étaient rendu à Thann et au Vieux-

Thann, y retrouva des blessés du 133^e restés depuis le 9. D'ailleurs, dans l'intervalle, certains avaient pu s'enfuir grâce à la complicité des habitants chez lesquels ils étaient logés.

Le 18, l'étreinte se resserrait autour de Mulhouse. Le régiment organisa à travers le bois de Nonenbruck, jonché de dépouilles de soldats allemands, une ligne de défense, qui était sensiblement la route Remingen-Wittelsheim. Vers 14 heures nos soldats et des chasseurs du 28^e B. C. A., avec lequel ils étaient en liaison au sud de Wittelsheim, abattaient à coups de fusils un avion allemand du type Aviatik. Le pilote fut tué, et l'officier observateur fait prisonnier.

Le soir, une partie du régiment alla cantonner à Cernay. Une action importante semblait se préparer, car la ville était encombrée de troupes, d'artillerie et de convois. Les habitants qui reconnaissaient nos soldats les accueillirent avec joie, en leur demandant des nouvelles des combats du 9. D'après eux, les Allemands avaient subi ce jour-là des pertes telles que, si notre résistance avait pu se prolonger jusqu'à la nuit, ils auraient dû battre en retraite. De même qu'à Thann, on retrouva quelques blessés ; on recueillit également des indications sur les officiers et soldats tués et enterrés à Cernay, Steinbach et Uffholz, entre autres sur les lieutenants May et Goujon. Dans les différents hôpitaux de la ville, on put relever les traces des blessés du régiment que les Allemands avaient eu le temps d'évacuer. D'après ces renseignements, on peut admettre, pour les combats des 9 et 10 août, un chiffre de 80 tués, 250 blessés et 170 prisonniers ou disparus, ce qui était relativement peu en regard des pertes de la division allemande : Celles-ci, d'après les documents consultés, paraissent en effet avoir été quatre fois supérieures aux nôtres.

Le 19 au matin, le régiment se portait à Lutterbach, et, comme les unités qui menaient le combat depuis quatre jours étaient fatiguées, ce fut au 133^e à prendre la tête de la brigade, pour marcher sur Mulhouse. Avant d'arriver à Pfastatt, vers le château, les 5^e et 6^e compagnies furent détachées pour nettoyer les bois de la rive droite de la Doller des éléments ennemis qui par leur feu gênaient la colonne. Après avoir engagé une fusillade qui dura jusqu'à midi, leur mission terminée, elles rejoignirent le régiment qui était vers Pfastatt, déployé à l'Est sur la route de Colmar, prêt à intervenir dans le violent combat livré par la 14^e division au sud de Mulhouse, sur

le front Lutterbach-Dornach-Brunstatt. Vers midi revenait également la 2^e compagnie qui, envoyée dans la matinée à l'entrée de la ville, au faubourg de Bourxwiller, pour en défendre le pont, avait eu à échanger quelques coups de fusils avec des détachements ennemis.

A 13 heures 30, le 3^e bataillon fut envoyé à travers Mulhouse pour agir sur le flanc droit des Allemands. L'entrée dans la ville se fit au pas de charge, baïonnette au canon, le colonel et le chef de bataillon en tête. L'ennemi venait d'ailleurs d'évacuer la ville et il n'y eut aucune résistance. Enthousiastes, les habitants se précipitèrent au devant de nos soldats : on les fleurit, on leur apporta à manger et à boire. Le bataillon avait peine, dans la rue du Sauvage, à se frayer un passage au travers de la foule sans cesse grossissante ; il défila au milieu des applaudissements, des acclamations, des mouchoirs agités de gens dont les effusions ne connaissaient pas de limite. Des gamins juchés sur les arbres avaient entonné la *Marseillaise*. Nos troupes allèrent jusqu'à la gare et de là gagnèrent les faubourgs dont la plupart des usines avaient été incendiées lors des combats des 9 et 10 août. Dans un hôpital, elles délivrèrent une cinquantaine de médecins ou d'infirmiers de la 14^e D. I. que les Boches avaient oublié d'emmenner avec eux. Elles faillirent aussi capturer tout un état-major, qui, démarrant à toute allure dans une dizaine d'automobiles, eut le temps de filer avant qu'on pût lui barrer le passage. Au dire des habitants, le général Demling, dont les affaires de Saverne ont rendu le nom tristement célèbre, en faisait partie.

Mais l'ennemi, en déroute complète, s'était jeté en désordre sur le Rhin à travers la forêt de la Hardt, sous la protection du fort d'Istein. Sa mission devenant donc inutile, le bataillon alla rejoindre le régiment qui, dans la soirée, reprit ses positions du matin vers Pfastatt, à l'est de la route de Colmar.

Le lendemain, le régiment formait, avec les 15^e et 55^e bataillons de chasseurs, une brigade destinée à soutenir la 14^e division contre un retour offensif de l'ennemi. Contournant Mulhouse par le Sud, il se dirigea par une marche rapide, sans pauses, sous un soleil de plomb, sur Lutterbach et Niedermorschwiller, puis traversa le canal du Rhône au Rhin et les avant-postes en avant du canal sur Burbach et Derwiller, mais sans rencontrer d'ennemis. Journée harassante, mais quel enthousiasme, quand, tels les Grecs de Xéno-

phon découvrant la mer, nos soldats aperçurent le Rhin : ils pensaient tenir la victoire !

Les traces du combat de la veille étaient nombreuses : on apercevait en particulier des morts, officiers ou soldats, des forces engagées, la 14^e division et la division de réserve. Vers Brunstatt, dans un chemin creux, une quarantaine de cavaliers du 11^e dragons avaient été fauchés en pleine charge par des mitrailleuses ennemies. Les chevaux avaient déjà des ventres ballonnés qui écartaient leurs jambes raidies et dressées. Mais l'ennemi avait eu aussi des pertes cruelles. Sur l'éperon de Brunstatt, on passa à côté d'un groupe de batteries de 77 fauchées par nos 75 avec une telle instantanéité que les servants étaient encore comme pétrifiés en des gestes de combat. A Landser on trouva des blessés allemands qu'on emmena prisonniers.

A 16 heures, arrivait l'ordre de revenir sur Pfastatt. Le régiment traversa les faubourgs de Mulhouse dont les habitants firent encore à nos soldats une réception enthousiaste, leur donnant à boire et les comblant de friandises. Dans la ville, s'entassait le butin pris à l'ennemi. Quand ils croisèrent le vainqueur de la veille, le général Pau, le glorieux mutilé, nos hommes l'acclamèrent chaleureusement.

Les jours suivants, le 133^e resta sur ses positions. Pour parer à une attaque venant du Nord, le 3^e bataillon fut détaché en avant du village de Pfastatt pour occuper la cote 251 et les bois de l'Ancienne-Abbaye, en liaison, à droite, avec le 23^e R. I. et, à gauche, avec les troupes de la 126^e brigade. Les 1^{er} et 2^e bataillons, qui cantonnaient, soit à Pfastatt, soit dans les maisons ouvrières de la route de Richwiller, reçurent le plus fraternel accueil des habitants. Mais là, comme partout ailleurs, les Alsaciens craignaient un retour offensif de l'ennemi et redoutaient pour leurs habitations le sort du faubourg de Bourxwiller au nord de Mulhouse que des soldats incendiaires avaient brûlé le 10 août après le départ des Français.

Le 23 août, arrivait du dépôt un détachement de renfort de 10 officiers et 572 sous-officiers et soldats qui permit de combler les vides des combats précédents. Dans ce renfort, beaucoup d'Alsaciens qui s'étaient engagés dans nos rangs à la mobilisation.

Le lendemain dans la nuit, l'ordre arriva de gagner les Vosges. Dans quel but ? Les uns parlaient d'une offensive sur Colmar. Par ailleurs, au moment de quitter Mulhouse, de mauvais bruits circulaient sur la situation de l'armée française dans le Nord. Après une

marche sous bois, très pénible à cause de la nuit très obscure, le 133^e arriva, le 25 au matin, à Soultz, au débouché de la vallée de la Lauch. On détacha aux avant-postes la 4^e compagnie à Hartmannswiller, la 1^{re} à Bollwiller et la 6^e à Feldkirch, en liaison avec le 23^e R. I. qui, au Nord, occupait Issenheim, à l'entrée de la vallée de Westhalter. Le lendemain, le régiment se dirigea sur la vallée de Munster pour tenir, dans la région Soultzmatt-Osenbach-Osschwiller, les routes de montagnes par lesquelles l'ennemi pourrait prendre à revers les troupes françaises qui, face à Colmar, occupaient les débouchés de la vallée de la Fecht. La précaution n'était pas inutile, car les Allemands approchaient, cherchant à prendre contact avec nous par leurs éclaireurs cyclistes et leurs patrouilleurs à cheval. Cette proximité de l'ennemi ne laissait pas de donner des inquiétudes au sujet des éclopés que, depuis Pfastatt, faute de moyens de transport, on avait laissés en arrière. Ils semblaient bien en sûreté, puisqu'on pensait marcher sur Colmar, et non effectuer une retraite hâtive. Mais malgré tout on n'était pas complètement rassuré. Aussi, apprenant qu'ils étaient en grande partie réfugiés à Soultz et à Guebwiller, le docteur Épaulard s'y rendit, accompagné d'une patrouille du 11^e chasseurs à cheval. Il était à l'hôpital de Soultz en train de faire hâter les préparatifs de départ, quand il fut surpris par une patrouille de uhlans. Après lui avoir demandé des renseignements sur les troupes françaises, dont ils croyaient le Q. G. à Colmar, les Allemands s'éloignèrent du côté de Guebwiller, emmenant les chevaux et un infirmier qui avait oublié son brassard. Le médecin-major put alors rejoindre son régiment et envoyer une section de la 1^{re} compagnie pour protéger le repli des malades qui finirent par rentrer dans nos lignes.

Cependant, du côté du Nord, on entendait comme un roulement lointain de canon. Le bruit courait que c'était l'armée française marchant sur Strasbourg qui livrait une rude bataille. Mais quel en était le résultat ? Et puisque, de notre côté, on en était réduit à se défendre, pourrions-nous prendre l'offensive sur Colmar ? On se le demandait avec anxiété et cette vallée de Sultzmatt, noyée dans les brumes, paraissait, sous la pluie qui s'était mise à tomber, affreusement triste.

Le 28, toujours le roulement du canon venant de là-haut. Il semblait même cette fois que le bruit se portait plus à l'Ouest : l'armée de Strasbourg serait-elle en retraite ? Cette hypothèse sembla

se confirmer, car le régiment, laissant le 1^{er} bataillon à Soultzmatt, se mit en route sur Munster. A Soultzbach, le 2^e bataillon reçut l'ordre d'aller à Husseren pour soutenir le 152^e R. I. engagé au col de Witzenheim. Après une marche pénible à travers les crêtes de la forêt de Wilsbach, il revint à 18 heures à Stosswihr où était le régiment, sans avoir eu à combattre. Le lendemain le 1^{er} bataillon, qui avait été relevé très tard par le 15^e chasseurs, rejoignait les deux autres. En passant à Munster, nos soldats purent lire une proclamation du général Pau aux Alsaciens, disant que la France avait besoin de tous ses soldats dans le Nord où se livrait une formidable bataille et que l'armée était obligée de quitter momentanément les chères provinces. La désillusion fut grande, car après ces dernières journées vécues dans une atmosphère de victoire, on était naïvement persuadé que le Boche était déjà vaincu, prêt à céder. En fait, la bataille commençait seulement !...

Le 29, au complet, le régiment quitta l'Alsace se dirigeant sur Gérardmer. En passant au col de la Schlucht, nos soldats jetèrent tristement un dernier regard sur l'immense plaine dont ils avaient pu, un instant, se croire les libérateurs. Il leur semblait qu'ils laissaient derrière eux, avec elle et avec les camarades tombés, de grandes espérances qui ne pourraient plus renaître !



LE COL DES JOURNAUX ET SAULCY

(AOÛT-SEPTEMBRE 1914)

Le 30 août, les 2^e et 3^e bataillons devaient, avec le 23^e R. I. et des groupements du 4^e R. A. C. se diriger vers le Nord, à droite de la Meurthe, pour agir dans le flanc gauche des colonnes ennemies qui, ayant franchi le col de Saales, cherchaient à tourner l'aile droite de notre première armée.

Après avoir longé les lacs de Retournermer et de Longemer, dont la beauté est classique, — nappes bleues dormant entre deux pans sombres de montagnes, — on passa à Gerbépal et on arriva vers 10 heures à Anould, où le 2^e bataillon resta en réserve, tandis que le 3^e était envoyé au col de Mandray.

De son côté, le 1^{er} bataillon s'était rendu directement du col de la Schlucht à Fraize par la rive droite de la Meurthe.

Cette marche, qui depuis Guebwiller nous faisait parcourir les deux côtés d'un angle aigu, n'était guère compréhensible pour nos soldats, dans l'ignorance où ils étaient de la situation véritable. On retournait à Gérardmer, afin d'être embarqués pour le nord de la France, croyait-on au départ. Mais une fois qu'on eut laissé la ville sur la gauche, ces craintes disparurent : ce détour par les Vosges devait avoir pour but de dissimuler notre marche à l'ennemi. La confiance était de suite revenue et nos soldats se plaisaient à faire répéter par les échos de la montagne les défis qu'ils lançaient aux Boches.

Cette gaieté hélas ! dura peu. On croisa une vieille femme : « Dépêchez-vous, cria-t-elle, vous êtes notre dernier espoir. » — « Qu'est-ce à dire ? Aurions-nous été battus par là ? » En même temps, comme pour prouver que l'ennemi avait passé la frontière et qu'on se battait sur notre sol, un coup de canon partit, sec et

violent, des hauteurs de droite, puis un second, et d'autres à des intervalles réguliers.

On commença à rencontrer des paysans qui s'enfuyaient, conduisant des charrettes à bœufs dans lesquelles vieillards, meubles, vêtements étaient entassés : l'invasion recommençait. Puis on croisa des blessés de plus en plus nombreux.

A Fraize, où le 1^{er} bataillon arriva vers 10 heures, les habitants firent à nos soldats un sympathique et généreux accueil. Mais des blessés des 13^e et 22^e B. C. P. racontaient que là-haut, au col des Journaux, depuis quatre jours, leurs bataillons se battaient sans répit.

Le canon tonnait sans arrêt et le crépitement des mitrailleuses arrivait distinct, proche déjà. On comprit tout de suite la gravité de la situation qu'une heure auparavant on ne soupçonnait même pas. Le combat engagé devait être décisif. Le 1^{er} bataillon était arrivé comme renfort et il allait être engagé immédiatement.

Vers 11 heures, le colonel Dutreuil vint se mettre à sa tête, avec ordre de prendre aussi le commandement des 13^e et 22^e B. C. P., pour s'emparer de la cote 639 et de la Tête de Béhouille. Le départ de Fraize se fit avec une gravité émouvante : chacun était prêt au sacrifice qui pouvait lui être demandé.

Après une ascension d'une heure et demie on arriva au col occupé par le 13^e chasseurs. La fusillade crépitait sans discontinuer. Au travers des sapins, sur de petites crêtes à l'est du col, on distinguait la ligne des tirailleurs ennemis. Le bataillon descendit le versant et s'installa derrière le premier mouvement de terrain.

En arrière, parallèle au front d'attaque, passait le col des Journaux, hérissé de grands sapins. A mi-pente des contreforts, et perpendiculairement à eux, courait un mouvement de terrain, en forme de dos d'âne. Ce mouvement se décomposait lui-même en quatre bosses successives dont la plus extrême, boisée au sommet, était aussi la plus élevée et formait la pointe de l'éperon qui dominait les vallées de la Meurthe et de la Fave ainsi que le débouché du col de Sainte-Marie-aux-Mines : c'était la Tête de Béhouille. De chaque côté de cet éperon dentelé, deux ravins profonds : à gauche celui de Mandray, à droite celui de la Croix-aux-Mines.

Le premier bataillon avait pris position derrière le premier repli de terrain, et l'ennemi était dans le bois à 100 mètres à peine.

Le capitaine Cornier indiqua au commandant Falconnet qu'il convenait de commencer l'attaque par la corne du bois. Malheureusement les trois autres compagnies s'élançèrent avec trop d'entrain, avant que l'ennemi n'eût été attiré à la corne. Pendant qu'elles franchissaient les 100 mètres à découvert, un feu meurtrier les faucha, et la plupart des officiers, — capitaines Tusseau et Audé, — lieutenants Dircksen et Desbazeilles, tombèrent, tués ou blessés. Le bataillon n'en continua pas moins sa marche, et, la 4^e compagnie en tête, il bouscula l'ennemi et commença la poursuite. Accroché aux pentes de la troisième crête, il finit par s'en rendre maître, capturant même des prisonniers. Il ne restait plus qu'à enlever le dernier piton rocheux, au sud de la Tête de Béhouille. Mais là, on se heurta à des positions fortement organisées ; d'autre part, les chasseurs, qui attaquaient la Tête de Béhouille par l'ouest, étaient fatigués par les combats des jours précédents et n'en pouvaient plus. On fit alors appel au 3^e bataillon qui était au col de Mandray, et, en fin de journée, on tenta un nouvel effort. Vers 19 heures, on réussit à pénétrer à nouveau dans les positions ennemies. La 4^e compagnie — qui, moins éprouvée au début, avait pris ensuite la tête du mouvement, — parvint jusqu'aux pentes sud-est de la Tête de Béhouille, mais, arrêtée par une violente fusillade, elle ne put pas la gravir.

La nuit d'ailleurs était venue. Le régiment coucha sur ses positions à 100 mètres de l'ennemi. De toutes parts s'élevaient les plaintes des blessés appelant nos brancardiers, dont les silhouettes s'éclairaient aux rayons blafards de la lune : « Kamaraden », criaient les Allemands. Certains d'entre eux s'avisèrent d'appeler en français pour faire croire qu'ils étaient des nôtres. Mais une patrouille conduite par le lieutenant Girard, choisi pour sa parfaite connaissance de la langue allemande, éventra le guet-apens, et la nuit finit dans un calme relatif. Au loin, on entendait rouler les convois ennemis : les Boches amenaient des renforts et de l'artillerie.

Parmi les héros de cette journée il faut citer l'aspirant Faivet. Arrêté devant une maison par des coups de fusils partis des fenêtres, il se précipita par la porte, revolver au poing, et captura, à lui seul, six Boches qu'il ramena dans nos lignes avec le plus grand calme. A signaler aussi la mort héroïque du lieutenant Dircksen. La 3^e compagnie, qui perdit ce jour-là trois officiers sur quatre, avait un

objectif rocheux propice à la défense et particulièrement difficile à enlever. L'ennemi s'y fit tuer sur place, à la baïonnette, plutôt que de se rendre. Le lieutenant Dirksen fut superbe de courage et d'audace. « On vous vengera », cria-t-il à un sergent qui venait de tomber à ses côtés. Et il s'élança, un fusil à la main, entraînant ses hommes sous les balles, aux accents du *Chant du Départ*. Mais il tomba à son tour et expira tout près du cadavre du sergent. Le capitaine Audé, commandant la 2^e compagnie, avait été lui aussi frappé, au moment où il guidait ses hommes à l'assaut, sabre au clair, aux cris de « En avant, les enfants de la 2^e ! » Une balle le foudroya.

Le lendemain, 31 août, les deux bataillons se trouvaient à l'extrême droite de la division qui prit une offensive générale sur le Nord en direction de Saint-Dié. Ils devaient s'emparer de la Tête de Béhouille, pour enlever ensuite Coinches et Rémomeix. Au point du jour, le régiment gravit les pentes de la Tête de Béhouille que l'ennemi avait évacuée pendant la nuit. Mais les chasseurs n'ayant pu, à gauche, prendre Fouchifol, la marche en avant fut arrêtée. Puis, comme des mouvements ennemis étaient signalés au Nord vers Laveline, les 4^e, 10^e et 12^e compagnies s'installèrent à la lisière nord-est du bois de Béhouille, sur une crête dominant les vallées de la Meurthe, de la Fave et de la Morte, et elles repoussèrent dans la matinée une colonne ennemie qui essayait d'atteindre les pentes.

Vers 14 heures on reprit la marche en avant. Les compagnies Laroche, Thierry, Claude, Meurant et Fillon reçurent l'ordre d'enlever Coinches et les hauteurs à l'ouest, mais, pris sous le feu des batteries établies vers Sainte-Marguerite et des mitrailleuses installées sur une hauteur au nord de Coinches, le gros des troupes d'attaque ne put déboucher des bois au sud de la Haute-Coinches. La première vague seule continua son mouvement, poussant jusqu'à une haie, à 200 mètres de Coinches. Prise d'ailleurs de face et d'écharpe, elle dut aussi se retirer¹. A leur tour, les Boches contre-

1. Il faut signaler la mort héroïque du capitaine Claude tombé à l'attaque de Coinches. Comme il s'était porté en avant pour reconnaître le terrain, un obus éclata presque sur lui. Touché au ventre, le capitaine Claude ne perdit cependant pas connaissance. Surmontant la douleur, il passa régulièrement le commandement à son lieutenant. Il mourut à l'hôpital de Fraize, gardant jusqu'au bout son courage héroïque.

attaquèrent dans le ravin de Mandray. La fusillade devint de plus en plus violente. Au loin, la bataille redoublait : Saint-Dié et tous les villages avoisinants disparaissaient sous les fumées des incendies. De tous côtés le canon grondait, ébranlant les échos de la montagne. Au soir, le 22^e chasseurs n'ayant pu progresser à gauche, les compagnies d'attaque, très éprouvées et inquiétées par les forces ennemies venant du Nord, se replièrent, et le 3^e bataillon alla bivouaquer à la cote 697. Quant au 1^{er} bataillon, il restait à la Tête de Béhouille. La section du lieutenant Girard fut déployée face à la ligne des sentinelles boches et les autres occupèrent en arrière les bois de Béhouille. Le contact était maintenu, mais, nos troupes occupant des positions telles qu'elles ne pouvaient manquer de se fusiller mutuellement, ordre fut donné aux sentinelles et aux patrouilles de ne pas tirer. Lentement le canon se tut, et de partout — sinistre spectacle — le ciel s'éclaira des lueurs rouges des maisons en flammes.

Mais, l'ennemi, dont la veille on voyait à la jumelle les colonnes de renfort arriver par les cols de Saales et de Sainte-Marie, avait occupé pendant la nuit les pentes de la Tête de Béhouille, et le 2 septembre, dès l'aube, il attaqua nos avant-postes. Le bataillon de chasseurs qui tenait la cote 584, au nord-ouest de la Tête de Béhouille, dut l'abandonner vers 4 heures et signala qu'une forte colonne allemande se dirigeait sur nos positions. Les attaques de l'adversaire devenaient de plus en plus vives.

Le 1^{er} bataillon fut chargé de défendre le rentrant du bois de Béhouille. La position était mauvaise, parce qu'elle avait devant elle un trop court espace de terrain avant l'angle mort qu'occupaient déjà les colonnes allemandes. Le repli vers le col des Journaux fut alors décidé. Le commandant Falconnet chargea la 4^e compagnie, qui avait ses officiers au complet et son effectif presque intact, d'occuper une position intermédiaire, afin de permettre au bataillon et au régiment de s'installer et de se fortifier au col des Journaux. Les 1^{re}, 2^e, 3^e sections, sous le commandement du capitaine Cornier, admirablement secondé par le brave sous-lieutenant Cuillerier, exécutèrent cet ordre. Pendant ce temps la 4^e section (lieutenant Girard) allait s'établir sur l'excellente position que formait la Roche du Renard (cote 639), avec la consigne de tenir là au moins une heure, pour permettre au reste de la compagnie son installation en

deuxième ligne de défense et le repli des 1^{er} et 3^e bataillons au col des Journaux. Il était 5 heures du matin.

Aussitôt arrivée, l'occasion s'offrit à cette section, qui comprenait encore 50 fusils, d'infliger des pertes sanglantes à l'ennemi. Celui-ci, en masse compacte, chargeait, drapeau déployé et musique en tête, contre un seul bataillon de chasseurs qui ne repoussa pas moins de dix assauts successifs en l'espace d'une heure.

Le feu violent des chasseurs avait provoqué un changement de direction de l'attaque. La masse allemande s'orienta vers la Roche du Renard. A l'arrivée de la 4^e section, un flottement se produisit parmi les assaillants qui durent se fractionner en plusieurs colonnes d'assaut. Le tir, dirigé dans chaque demi-section par le lieutenant Girard d'une part et le sergent Rousset de l'autre, était d'une précision remarquable. Des éléments arrivés jusqu'à cinquante mètres de la position furent anéantis par les balles. Certaines vagues décimées reculèrent pour se reconstituer ensuite : aucune ne put aborder.

A 11 heures du matin (on tenait depuis plus de cinq heures cette position qu'on avait demandé de défendre une heure), le lieutenant Girard, qui avait la mâchoire brisée par une balle, fut remplacé par le sergent Rousset. Ce brave eut de suite la main fendue par une balle, et, furieux, sans souci du danger, tendit son poing sanglant à l'ennemi. Il passa le commandement de la section au caporal Chauvet qui s'abattit à son tour, l'épaule fracassée. Les caporaux se succédèrent ensuite au commandement de la section, frappés tour à tour. Les pertes se faisaient sensibles, mais le courage de ceux qui restaient n'était pas amoindri. La mission confiée à cette section était bien remplie. Pourtant devant le résultat obtenu, la position résistant toujours, le capitaine Cornier chargea le sous-lieutenant Cuillerier de se porter avec sa section à la Roche du Renard et de continuer la lutte avec des éléments nouveaux renforçant la 4^e section si éprouvée.

Insouciant des balles qui sifflaient de toutes parts, malgré ses hommes qui le suppliaient de s'abriter, le sous-lieutenant Cuillerier dirigea debout le tir de sa section. Éprouvé par notre feu, l'ennemi avait dû s'arrêter. Soudain, dans le vacarme confondu des départs et des arrivées, éclata sur la section une salve de six 77. Une batterie allemande, postée à la lisière du bois de Béhouille, à 100 mètres à peine, venait d'ouvrir le feu sur le petit groupe. Les rafales

se succédèrent sans arrêt pendant un quart d'heure, obligeant nos hommes à se coucher, et l'infanterie ennemie put avancer. Nos soldats reculèrent alors de quelques pas, puis, tapis dans l'herbe, attendirent. Le stratagème réussit : les Boches, les croyant partis, allongèrent leur tir, puis le cessèrent. Alors se redressant, nos hommes commencèrent une fusillade enragée sur la batterie dont on distinguait l'emplacement à l'entrée du bois. « Courage, ça tombe », disait le lieutenant qui observait à la jumelle. Hélas ! en quelques minutes les munitions furent épuisées. Cependant les 77 reprenaient de plus belle et les tirailleurs ennemis avançaient. En désespoir de cause on allait les charger à la baïonnette, quand un cri de joie retentit : « Des munitions ! » Le fourrier de la compagnie en apportait plusieurs musettes. Rageusement on tira sur l'ennemi qui n'était plus qu'à 100 mètres, le forçant à s'arrêter. Il était 11 heures quand arriva l'ordre de se replier. Et, folie magnifique, ce qui restait de la section, une dizaine d'hommes, se mit en colonnes par deux, et, au pas cadencé, encadré par les obus et les balles, qui pourtant l'épargnèrent, gagna le col où le sous-lieutenant Cuillerier reçut les félicitations du colonel commandant la brigade : « Oh ! je leur ai fait assez de mal. Maintenant ils peuvent bien me tuer », répondit-il.

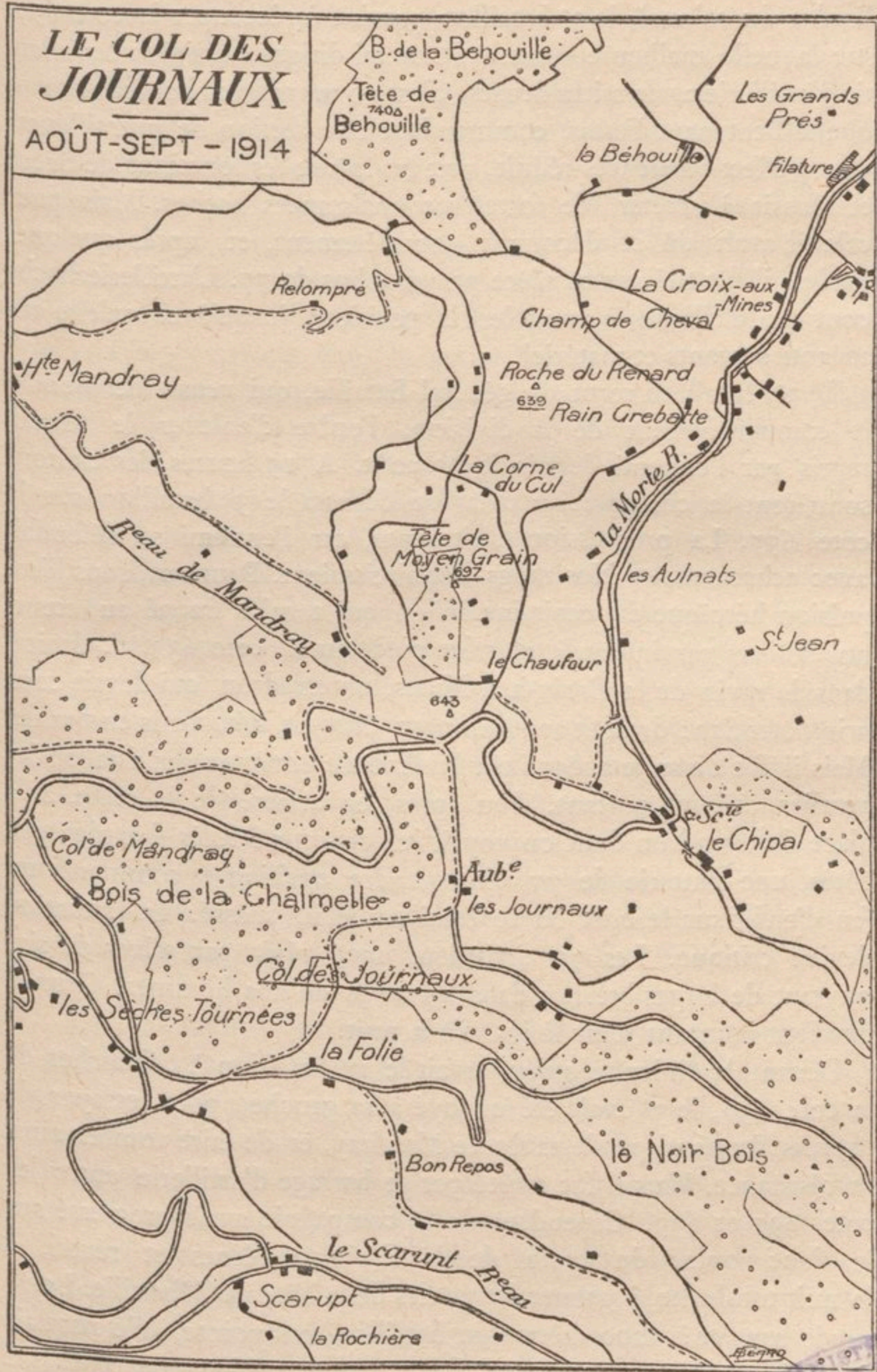
En effet l'ennemi, arrêté par un feu violent, avait subi des pertes considérables et ne put, par la suite, enlever le col des Journaux qu'il convoitait. Le sacrifice du 1^{er} bataillon, et en particulier de la 4^e compagnie, fit gagner une journée qui permit le regroupement des forces et l'organisation défensive du col.

Le mouvement de repli du 1^{er} bataillon avait pu se faire en bon ordre grâce aux contre-attaques vigoureuses exécutées par la compagnie Germain (10^e) qui maintinrent l'adversaire. Le soir, ce bataillon fut envoyé occuper la lisière nord des bois qui s'étendent entre les cols de Mandray et des Journaux, à la hauteur de la cote 697 tenue par le 3^e bataillon. Ce dernier avait eu à subir toute la journée les attaques incessantes de l'adversaire, mais il était parvenu à les refouler après une lutte héroïque.

Le 2 au matin, les bataillons reçurent l'ordre de se replier sur le col des Journaux pour se reconstituer. On laissa aux avant-postes la 1^{re} compagnie barrant la vallée qui vient de Mandray ; la 3^e s'établit à l'ouest du Chipal, au débouché de la vallée de la Croix-aux-Mines, et la 11^e, à la lisière des bois de la cote 697. Mais, devant la menace d'encerclement, celle-ci se replia sur le col,

**LE COL DES
JOURNAUX**

AOÛT-SEPT - 1914



MINISTRE
DES AFFAIRES
MILITAIRES
DE LA GUERRE

entraînant avec elle la 10^e qui venait la soutenir. Au soir, sur l'ordre du colonel, le 3^e bataillon parvint à réoccuper la cote 697, sur laquelle malheureusement l'ennemi dirigea aussitôt un violent tir d'artillerie et de mitrailleuses. C'est au cours de ce bombardement que le lieutenant Festas, commandant une section de mitrailleuses dont l'effectif était très réduit, prit lui-même les fonctions de tireur et réussit à arrêter de fortes reconnaissances boches. Mais pour cela il avait dû se découvrir complètement, et, après quelques rafales, il fut tué sur sa pièce par un obus de 77. L'artillerie boche continua d'ailleurs à marteler la position, jusqu'à ce qu'elle eût anéanti servants et matériel.

Le 1^{er} bataillon reçut du général Bataille, qui venait de prendre le commandement de la division, l'ordre d'enlever le terrain repris par l'ennemi depuis le 30 août. A 15 heures, les clairons sonnèrent la charge et le bataillon dépassa le 3^e bataillon sur la cote 697. La progression était lente, car l'ennemi se défendait avec acharnement. Nos rangs s'éclaircissaient. Pourtant, sous l'impulsion héroïque du capitaine Fillon qui tomba frappé au cœur, nos soldats parvinrent à prendre pied sur la cote 639. A droite, dans le ravin de la Croix-aux-Mines, un escadron, qui devait couvrir notre flanc droit et appuyer notre attaque, s'était mis en branle. Mais il fut de suite anéanti par l'infanterie ennemie qui fusillait les cavaliers à bout portant. Peu après, en arrière de la crête, à la place de l'escadron dont on voyait les chevaux affolés fuir de tous côtés, une batterie de 77 vint prendre position et commença un feu d'enfer sur le bois où le bataillon était massé. La situation devint critique. Les 77 arrivaient sans répit par salves de six, ouvrant de larges brèches dans les rangs de nos hommes. Ceux-ci devaient pourtant tenir là jusqu'à la nuit.

Devant la difficulté qu'éprouvait le 1^{er} bataillon à déboucher de la cote 639, le 3^e avait été envoyé à sa gauche, pour essayer de tourner l'ennemi par le ravin de Mandray, et de faire tomber ainsi sa résistance. Mais il fut arrêté par le barrage d'artillerie entre les cotes 697 et 639. Cependant la 4^e compagnie avait progressé sur le flanc ouest du ravin de la Croix-aux-Mines et réussi, à la nuit tombante, à gagner les pentes de la Tête de Béhouille. Isolée par le barrage à 1200 mètres du bataillon, en pointe, elle risquait fort d'être prise aux premières lueurs du jour. Elle resta pourtant toute la nuit, car le lendemain, à 7 heures, devait avoir lieu une

attaque du 22^e B.C.P. sur la Tête de Béhouille, par la gauche, de concert avec le 133^e qui allait également recommencer sa tentative d'y parvenir par le Sud.

A l'heure dite, en effet, les 65 arrosèrent la Tête de Béhouille et peu après, les « diables bleus » apparurent sur la crête. Hélas, fauchés par les mitrailleuses ennemies, ils durent se retirer. La 4^e compagnie, prise sous le feu des 77, entamée de trois côtés, se déploya en fer à cheval pour résister. Le sous-lieutenant Cuillerier se porta en avant pour se rendre compte des forces qui attaquaient ; il n'avait pas fait 30 mètres, qu'il s'abattit, le front troué d'une balle. Sa mort jeta la consternation dans la petite troupe où son courage commençait à devenir légendaire. Vers 9 heures 1/2, la 4^e compagnie reçut enfin l'ordre de se replier, et, ses rangs bien éclaircis, elle rentra dans nos lignes avec tous ses blessés.

Le 1^{er} bataillon qui devait, au matin, gagner les pentes de la Béhouille et déblayer le terrain sur le versant ouest de la vallée de la Croix-aux-Mines, s'était trouvé arrêté par l'intensité du barrage ennemi. Le 22^e B. C. P., ayant poursuivi son attaque, sans l'attendre, se trouva découvert sur son flanc droit et dut reculer, comme on l'a vu, devant la menace ennemie. Quant au 3^e bataillon, il avait pu, par les lisières du bois du Chipal, progresser jusqu'à la cote 701 qui domine le versant droit de la vallée de la Croix-aux-Mines. Contre-attaqué dans la soirée par un bataillon ennemi, il le repoussa. Mais, les Allemands étant toujours à la Tête de Béhouille, sa situation aurait pu devenir dangereuse. Aussi revint-il en arrière du 1^{er} bataillon. Celui-ci, à la cote 697, soutenait toujours les attaques furieuses des Allemands qui au soir essayaient, mais en vain, de gagner le col.

Le 3 au matin, l'ennemi, voulant à tout prix nous enlever les Journaux, canonna furieusement nos positions et obligea le 1^{er} bataillon à se replier sur la cote 697. La défense du col et de la lisière des bois au-dessus du Chipal fut alors assurée par le 3^e bataillon. Pendant ce temps le 1^{er} se reforma sous le commandement du capitaine Barberot. En quelques mots bien sentis, le nouveau chef sut montrer à ses hommes la nécessité de tenir jusqu'à la mort, une seule défaillance risquant de compromettre la bataille qui était livrée et dont dépendait peut-être le sort du pays. Le moral, déprimé par les pertes et par deux jours de recul, se trouva remonté et le bataillon put être envoyé au Champ-de-France, position située, au Sud, à

1 kilomètre du col. Fièvreusement on creusa des tranchées, et la crête se trouva transformée, à la fin de la journée, en un véritable blockhaus.

Pendant ce temps, le 3^e bataillon livrait un combat terrible : les Boches savaient utiliser le moindre arbuste pour arriver jusqu'à lui ; on se fusillait à quelques pas, d'arbre en arbre. Il fallut finalement se replier jusqu'aux pentes du col des Journaux. Au cours du bombardement, dans la soirée, le colonel Dutreuil avait été blessé par deux éclats d'obus et avait dû passer son commandement au lieutenant-colonel Dayet du 23^e, R. I.

On attendait anxieusement la journée qui allait venir. L'ennemi était, paraît-il, décidé à enlever à tout prix nos positions. Éparpillés sur cette longue crête, pourrait-on tenir devant des forces très supérieures ?

Le lendemain, 4 septembre, dès 3 heures, l'artillerie allemande commença en effet sur nos positions, et en particulier sur le col, une préparation d'une violence inouïe. Des 105 fusants arrosaient sans arrêt les bois, que les grands sapins, en s'abattant, emplissaient de longs craquements, écho sinistre de l'éclatement des obus qui venaient de les faucher. Pendant ce temps, l'infanterie ennemie, malgré nos 65 de montagne, qui, de leur côté, se multipliaient, attaquait avec acharnement. On était si près que les commandements se mêlaient dans les deux langues. On se fusilla d'abord à 3 mètres, puis on en vint au corps à corps, au combat à l'arme blanche. Le 3^e bataillon n'en résista pas moins toute la journée.

Le 1^{er}, établi au sud des Journaux, avait eu à subir une préparation d'artillerie moins violente qu'au col, et les attaques ennemies furent repoussées avec pertes. Les Boches tentèrent alors de nous surprendre d'une autre manière. Se faufilant dans les bois, ils lancèrent des commandements en français, pour faire croire à une approche des nôtres. De fait, on n'osait tirer, mais, au moment où ils débouchèrent du taillis, un long crépitement courut le long de la tranchée et leur fit payer cher leur ruse déloyale. Leur fourberie n'avait pas réussi, qu'importait ? Pour venir à bout de notre résistance, ils allaient s'essayer à être lâches. Comme nous les avions arrêtés à notre droite, dans un champ qui, formant glacis, rendait notre tir meurtrier, une cinquantaine d'entre eux levèrent soudain les bras en l'air, comme pour se rendre. On cessa le feu. Un Alsacien sortit de la tranchée pour leur dire qu'il ne leur serait fait aucun

mal et pour les engager à avancer. Toujours les bras en l'air, ils s'approchèrent. Tout à coup, arrivés à une trentaine de mètres, on les vit s'arrêter : derrière eux, d'autres soldats s'étaient dressés, tirèrent. L'Alsacien tomba. Indignés, nos hommes ouvrirent le feu avec rage et les massacrèrent tous.

Vers le soir, la gauche du bataillon signala que le contact était perdu avec le 3^e bataillon. Des éclaireurs revinrent, après avoir essuyé des coups de feu de l'ennemi qui avait percé nos lignes entre les deux bataillons. La situation était critique : l'ennemi tirait déjà dans notre dos. Sans ordres, sans liaison, le capitaine Barberot ordonna la retraite sur Plainfaing. Il fallut agir vite et prudemment, car un clair de lune superbe emplissait les bois d'une demi-clarté, et l'ennemi nous encerclait de trois côtés. Escomptant déjà sans doute notre capture, il devait veiller. On partit un par un, en silence, dissimulant les canons des fusils et les fourreaux des baïonnettes qui pouvaient accrocher un rayon de lune et trahir la retraite du bataillon. Heureusement, lorsque l'ennemi s'en aperçut et tira au hasard au travers du bois, nos hommes étaient hors de danger. A Plainfaing, l'usine principale brûlait, il faisait clair comme en plein jour. Un ordre toucha alors le bataillon qui dut se rendre à Fraize.

Après le repli du 1^{er} bataillon, le 3^e, qui ne possédait plus que quatre officiers, restait isolé sur la cote 782 au nord du col, entouré à gauche par les Allemands qui avaient enlevé le col de Mandray et remplacé le 1^{er} bataillon au Champ-de-France. Malgré la faiblesse de son effectif, — le bataillon était réduit à 150 hommes, — le commandant de Corn décida de rester sur la position, organisa des groupes de résistance et donna l'ordre formel de se défendre jusqu'à la mort, si l'ennemi attaquait. La nuit se passa, terrible d'angoisse pour les défenseurs décidés à faire leur devoir jusqu'au bout. Cependant, au petit jour, un planton apporta l'ordre de repli, et c'est sous des tirs de mitrailleuses et de mousqueterie que le 3^e bataillon se retira et rejoignit, à Fraize, le bataillon Barberot.

Le lendemain, 6 septembre, le régiment quittait Fraize, pour arriver, au jour naissant, à Plainfaing et y organiser défensivement les hauteurs est et ouest formant la vallée de la Haute-Meurthe. La consigne était d'y tenir coûte que coûte, car, dès ce moment, on ne cachait pas à nos soldats qu'il ne fallait compter sur aucun

renfort, toutes les disponibilités de l'armée française étant engagées dans la grande bataille livrée autour de Paris. Mais l'ennemi ne paraissait pas décidé à exploiter son succès de la veille. Du col, décoronné de brouillards, il pouvait suivre dans la matinée tous nos mouvements ; et pourtant son artillerie restait muette. Était-il donc épuisé par son effort ?

Devant cette attitude, une contre-attaque fut décidée, dans la soirée, par le colonel Nudant, du 4^e R. A. C., le nouveau commandant de la brigade. Le régiment reçut l'ordre de redescendre à Plainfaing. On allait attaquer le col. N'était-ce pas dimanche ? Depuis le début de la campagne, ce jour-là ne s'était pas encore passé sans combat !

Les Allemands occupaient, au débouché des Journaux, un groupe de maisons, d'où ils commandaient le glacis de près de 2 kilomètres qui descend de là dans le fond de la vallée. On partit à 15 heures 20. Les 1^{er} et 3^e bataillons se mirent en marche, précédés par deux compagnies s'avancant en colonnes d'escouades, à 50 mètres d'intervalle ; les autres compagnies suivaient dans le même ordre. On aborda la pente et l'ennemi nous laissa monter à bonne portée, sans tirer un coup de fusil. Mais, quand nous fûmes au tiers, ses mitrailleuses commencèrent à faucher. Par bonheur, à cet instant, deux 65, qui à la faveur d'un mouvement de terrain avaient réussi à se glisser jusqu'à 1.000 mètres du repaire de l'ennemi, commencèrent leur tir. Les murs des maisons furent éventrés. Affolés, les Allemands s'en échappèrent. Les 75 ouvrirent le feu à leur tour, avec une rapidité jusque là inconnue de nos soldats. Un vrai ouragan de fer et de feu s'abattit sur le col. Les Allemands, broyés par cette avalanche, résistaient avec moins de vigueur. Presque sans pertes, le régiment, dont les escouades s'alignaient sur les pentes, posées en bandes régulières jusqu'au fond de la vallée, avait gagné les abords du col qu'un dernier rayon de soleil illuminait. Le lieutenant-colonel Dayet, parti, un fusil sur l'épaule, à l'attaque avec le 1^{er} bataillon, était maintenant en tête avec la première ligne de tirailleurs. Seul, une simple canne à la main, le capitaine Barberot marchait calme, au milieu des balles dont il semblait voir les arrivées. Le mouvement fut arrêté aux maisons dont les Allemands avaient si vite décampé, et nos soldats firent honneur au repas qu'ils avaient préparé et que nos 65 ne leur avaient pas laissé le temps d'absorber.

Vers 21 heures, le mouvement fut repris par la route. Éclipsant

la pâle clarté de la lune qui était apparue, une immense lueur rouge embrasait le ciel au-dessus du col. L'ennemi, de dépit, avait arrosé de pétrole les maisons du Chipal et y avait mis le feu. La route était jonchée des cadavres des ennemis anéantis par nos 75. On croisa les habitants du Chipal, chassés par l'incendie, qui traînaient avec eux dans des carrioles quelques objets qu'ils avaient pu sauver des flammes. Leurs bêtes les suivaient et mugissaient, inquiètes, en regardant la lueur sanglante qui filtrait au travers des sapins. « Vengeance ! » criait le lamentable cortège qui fuyait sans savoir où, dans la nuit...

Après une courte lutte, le 1^{er} bataillon parvint à réoccuper le col des Journaux, en même temps qu'une grande clameur s'élevait : c'étaient les chasseurs qui, dans un dernier élan, s'emparaient, à côté de nous, des positions vers Mandray.

Le lendemain, 7 septembre, l'ordre fut donné de s'assurer la possession des abords du col. Mais le Boche ne voulait pas non plus rester sur son échec de la veille. Lui aussi attaqua. Avec des 77, des 105, des 150, dès le matin il bombardait nos positions. Ayant reçu des renforts, il essaya de reprendre le col tenu à droite par le 1^{er} bataillon, à gauche par le 3^e. Le combat fut dur pour des troupes qui étaient physiquement et moralement épuisées par une lutte incessante, sans ravitaillement en vivres possible.

Si, à gauche, le 5^e B. C. A. avait réussi à reprendre le col de Mandray, aux Journaux, où la pression de l'ennemi fut particulièrement forte dans la soirée, les pertes devenaient sensibles. La lutte fut surtout difficile pour le 3^e bataillon qui était à cheval sur le col des Journaux. Il ne lui restait plus que deux officiers, outre le commandant de Corn. Celui-ci fit organiser des tranchées, parcourant lui-même toute la ligne pour guider le travail. Il s'était porté à la droite auprès de la 12^e compagnie (lieutenant Georges), quand le bombardement commença, bientôt suivi d'assaut. Le commandant prit un fusil. Le combat s'engagea sous bois, à courte distance, avec les fantassins allemands. La 12^e n'avait personne à droite, car il y avait un grand vide jusqu'au col du Bonhomme. Débordée, elle commença à reculer. Le lieutenant Georges tomba. Ce fut le signal de la retraite.

En vain le commandant et quelques braves s'entêtèrent à tenir. Ils furent noyés sous le flot des assaillants. La retraite de la 12^e entraîna celle de la 10^e à sa gauche. Toute la partie est du col

tomba aux mains des Allemands. La 9^e compagnie était déployée à l'ouest du col, sous le commandement du sergent Simon, après avoir eu cinq commandants de compagnie en sept jours. Simon fit faire face à droite à une partie de son monde, et les Boches s'arrêtèrent.

Pour ne pas perdre le bénéfice des efforts de la veille, on contre-attaqua. Mais à l'est du col, les 2^e et 3^e compagnies tentèrent en vain de reprendre le terrain perdu. A l'ouest, la 4^e fut plus heureuse. Recueillant les débris du 3^e bataillon qui ne possédait plus que quelques sous-officiers et une centaine d'hommes, elle chassa devant ses baïonnettes les Allemands que les chasseurs du 5^e bataillon, qui attaquaient à sa gauche, obligèrent même à se replier jusqu'au ravin de Mandray.

La nuit se passa face à face, Boches et Français à quelques mètres les uns des autres. Le colonel avait pris un fusil et interdit de tirer sans son ordre, afin de ne pas gaspiller les munitions. Nuit angoissante pour ceux qui tenaient là en pleine obscurité, bien éclaircis comme nombre, ne sachant si l'ennemi ne les avait pas complètement tournés en descendant sur Plainfaing. La seule chose qui les rassurait c'était la présence du colonel, du chef résolu et calme, dont l'exemple personnel empêchait de faiblir. L'ennemi, déjà épuisé par le combat de la veille, ne se rendant pas compte qu'il restait seulement une poignée d'hommes devant lui, n'osa pas pousser davantage et nous rejeter complètement du col, ce qui eût été gros de conséquences.

La confiance ne s'impose pas à la guerre, elle se gagne. C'est cette nuit-là que le 133^e reconnut vraiment pour son chef le colonel Dayet.

La leçon avait du reste été utile. Le 8, pour ne pas reculer davantage sur un terrain payé déjà de tant de sang, on travailla à le fortifier. La forêt, mutilée par cette âpre lutte, fournit des matériaux. Le déluge de fer et de feu qui s'abattait depuis tant de jours sur le col avait couché en effet la plupart des sapins. Leurs troncs servirent à consolider les tranchées.

Vers 15 heures, deux bataillons du 23^e R. I. montèrent pour enlever la partie droite du col qui n'avait pu être reprise la veille. On vit les hommes s'enfoncer silencieusement dans les bois à notre droite pour essayer de tourner les Allemands par l'est du col. Le contact fut vite pris, car de suite une vive fusillade éclata, couverte aussitôt par le feu d'enfer qu'ouvrirent les pièces ennemies. Enfin

une longue clameur — le cri de la charge — couvrit le vacarme du canon : le morceau était pris, non sans pertes. Pour se venger, l'ennemi arrosa le col d'obus de tous calibres. Mais son infanterie ne réagit pas.

Le 9, les deux bataillons étaient relevés et, passant en réserve, purent enfin goûter quelque repos. Oh ! le plaisir insoupçonné de dormir une nuit sans l'équipement qui rentre dans le dos ! La volupté neuve, semblait-il, de ne plus avoir faim et soif ! Oubliée déjà la mort, sinistre guetteuse de tous les instants, la faim dont les crampes tenaillaient si fort ! Oubliées, les journées trop chaudes, les nuits trop fraîches là-haut sur les pierres ! C'est que dix jours d'une lutte sans merci avaient réappris à nos hommes la douceur de vivre !

Deux journées se passèrent ainsi près de Fraize, aux Aulnes et à Clairegoutte. On en profita pour réorganiser le régiment avec des renforts arrivés du dépôt. Là-haut, aux Journaux, on se battait toujours, mais le Boche démoralisé attaquait sans conviction.

Le 11, on remonta au col pour appuyer une offensive du 23^e R. I. sur Béhouille et le Chipal. Peine inutile : l'ennemi, abandonnant la lutte, se retira de lui-même jusqu'à la Tête de Béhouille. Le lendemain il était en pleine retraite : nos patrouilles n'arrivèrent même pas à reprendre le contact. En même temps, on apprit la victoire de la Marne. La menace était écartée. Un vent de victoire passait sur tous les drapeaux et les faisait frissonner. Les Boches étaient vaincus et la guerre touchait peut-être à sa fin ! — On faisait de beaux rêves en 1914 ! — Il pleuvait sans arrêt, mais la pluie ne semblait pas triste, quand souriait la victoire !

Et pourtant le spectacle du col d'où le régiment descendait à ce moment-là était bien lamentable. Partout des armes, des cadavres d'hommes et de chevaux. Aux flancs des rochers les obus avaient tracé dans la pierre des cicatrices blanchâtres. La forêt avait été arasée de ses sapins par le bombardement ; seuls, de-ci de-là, quelques arbres, atteints à mi-hauteur, dressaient, monstrueuses fleurs de mort, la gerbe épanouie de leurs fibres disjointes par l'explosion. Et le brouillard, qui enveloppait le col, semblait comme un linceul posé sur ces champs de carnage et d'horreur !

Le régiment descendit sur ce qui avait été le Chipal et dont seuls des murs calcinés occupaient maintenant l'emplacement. Au bord de la

route gisait le cadavre d'un civil fusillé par les Boches. Une patrouille du 9^e hussards, qu'on croisa, dit qu'envoyée à la poursuite des Boches, elle n'avait pu reprendre le contact avec eux qu'aux abords du col de Sainte-Marie.

On traversa la Croix-aux-Mines, et l'on arriva à la Verpellière dont les habitants délivrés firent à nos soldats une touchante ovation. Ils leur parlèrent des Allemands, de leur confiance du début et de l'effroi que leur causait, les derniers jours, l'idée de se battre aux Journaux, « au col du diable », comme ils l'appelaient, et d'où chaque jour on descendait par pleines fourragères les cadavres des leurs.

LE 2^e BATAILLON A SAULCY.

Tandis que les 1^{er} et 3^e bataillons du 133^e étaient engagés le 30 août, au col de Mandray, le 2^e bataillon (Baudrand) fut maintenu en réserve de division à Anould. Il put admirer nos 75 du 4^e R. A. C. en batterie au nord du village. Encadrés par des 105 percutants et fusants, les artilleurs ripostaient, imperturbables comme à la manœuvre. Quelquefois une pièce disparaissait dans la gerbe noire d'un éclatement. Quand la fumée se dissipait, les servants tombés avaient déjà été remplacés, et le tir continuait sans le moindre arrêt.

Dans la nuit, le colonel Dutreuil vint lui-même rendre compte de la situation à la division et faire ravitailler en cartouches les deux bataillons engagés aux Journaux. Il annonça les pertes, parla de l'héroïsme montré par tous à l'attaque de la Tête de Béhouille, et en particulier du 1^{er} bataillon qui, ayant épuisé ses munitions, avait continué de progresser à la baïonnette, donnant l'assaut sept fois de suite.

Le 31 août, avant le jour, le 2^e bataillon, fut porté au pont de Saint-Léonard. Le général Superbie, commandant la division, dont le P. C. venait d'être anéanti par un obus, vint crânement s'installer à découvert, avec son état-major, près du bataillon Baudrand.

Il faisait un soleil magnifique. Le 2^e bataillon, resté l'arme au pied sous la mitraille, regardait gravement passer la longue théorie des blessés du 23^e, engagé devant lui. Enfin, ordre lui fut donné de se porter en avant. Sous le feu de l'artillerie, il traversa, les compagnies en ligne de sections à grands intervalles, la plaine au nord

de Saint-Léonard, et s'installa sur la crête au sud-est de Saulcy. Le soir venu on l'y maintint et les compagnies commencèrent des tranchées. Mais dans la nuit le commandant Baudrand recevait l'ordre d'attaquer la cote 467, au nord de Saulcy.

Avant que ne se levât le jour du 1^{er} septembre, les 6^e et 8^e compagnies (capitaines Piebourg et Martignon) s'approchèrent de l'objectif. A l'aube elles l'enlevèrent par surprise. Le reste du bataillon les rejoignit. A peine avait-il quitté l'emplacement où il avait passé la nuit, que l'artillerie allemande prit sous son feu les éléments de tranchées qu'il avait construits. De grosses pièces s'acharnèrent contre ces levées de terre toutes fraîches, à la grande joie de nos soldats qui pensaient : « Allez-y, messieurs les Boches ; il n'y a plus personne dedans ! »

Les 6^e et 8^e compagnies, rejointes par la 5^e (capitaine Lafon), s'organisèrent sur le sommet de la cote 467. La 7^e (capitaine Jubert) resta en

réserve, au pied du mamelon, avec le chef de bataillon et le drapeau qui avait suivi.

Dans l'après-midi, les troupes de droite ayant été refoulées, le 2^e bataillon demeura en flèche dans le village et sur la cote 467 où l'artillerie allemande concentrait son tir. Le commandant Baudrand reprit auprès de lui la 8^e compagnie. La 5^e et la 6^e, qui restaient au sommet de la cote 467, subirent de lourdes pertes : le capitaine Lafon, de la 5^e, fut tué ; le lieutenant Placiard de la même compagnie, ainsi que le capitaine Piébourg, de la 6^e, et le lieutenant Farjon, blessés.

A 15 heures, l'ennemi débordait Saulcy par l'Est. La retraite parut nécessaire, pour ne pas perdre toute liaison avec le 23^e et ne pas se trouver coupé. Elle s'exécuta vers 16 heures, à travers le village, dont les maisons flambaient ou s'écroulaient sous les obus. Les 7^e et les 8^e compagnies vinrent se regrouper à la sortie sud, à l'abri de la cote 450. La 10^e compagnie du 23^e, isolée de son régiment, se rallia à elles. A droite, se repliaient des éléments mélangés



du 23^e et des chasseurs, poursuivis par les gros obus de l'artillerie lourde allemande.

Le drapeau du 133^e, qui était resté avec la 7^e et qu'on ne voulait pas exposer à être capturé, fut renvoyé à Contramoulin. Mais le chef d'état-major de la division, regroupant autour du porte-drapeau des isolés perdus, le renvoya à l'avant avec l'ordre de tenir coûte que coûte, et l'étendard, déployé comme signe de ralliement, traversa à nouveau la plaine que l'artillerie ennemie cherchait à barrer par ses obus.

Le commandant Baudrand était toujours dans Saulcy. A droite, l'ennemi avait réussi à prendre pied sur la longue crête qui va d'Anould au col des Journaux. Il semblait négliger ce bataillon resté en flèche : il lui serait facile de le cueillir, quand il voudrait, pensait-il. Saulcy est un village qui s'allonge sur près d'un kilomètre le long de son unique rue. Par prudence, pour la nuit, le chef de bataillon regroupa ses compagnies hors de la souricière que pouvait être ce village. On laissa seulement à l'intérieur un poste « sonnette », pour prévenir au cas où l'ennemi tenterait d'occuper Saulcy à la faveur des ténèbres. Il ne l'essaya pas.

Le 2 septembre, avant le jour, ravitaillé pendant la nuit par le train régimentaire, qui, sous la conduite du lieutenant de réserve Guillemain, s'était risqué jusqu'à Contramoulin, le bataillon se reporta dans Saulcy. La 7^e, lancée sur la cote 467, la réoccupa de son côté sans rencontrer de résistance. Les autres compagnies s'installèrent dans le village. Le général Bataille qui avait pris le commandement de la 41^e D. I. vint personnellement les féliciter et les engager à tenir. La position du bataillon était invraisemblable. Les Allemands avaient largement débordé le village à l'Est : deux de leurs officiers d'artillerie, croyant être à l'arrière de leurs lignes, vinrent à cheval se jeter dans la 7^e compagnie. L'un fut tué, l'autre blessé et capturé. On trouva sous la selle du mort les cartes indiquant les emplacements de batteries. Elles furent transmises à l'État-Major.

Presque immédiatement après, la 7^e compagnie était attaquée. Mais elle ne se laissa pas entamer. Le capitaine Jubert l'entraîna même aussitôt à la contre-attaque et elle poursuivit, en dévalant la pente nord, les assaillants en débandade. Elle arriva ainsi à 300 mètres d'une batterie d'obusiers enterrés, sur laquelle elle ouvrit le feu, abattant les Boches « comme des lapins ». Mais les fantassins allemands furent ralliés par leurs officiers autour des canons. Les

servants des obusiers se ressaisirent et ripostèrent à mitraille. La compagnie Jubert fut obligée de se replier sous le feu. Le lieutenant Genessay était mortellement blessé d'une balle à la poitrine. Cependant les 5^e et 6^e compagnies accoururent pour la soutenir. La crête de la cote 467 nous resta.

Le combat terminé, vers 17 heures, on profita d'une accalmie pour enterrer avec les honneurs militaires, dans le petit jardin du presbytère, le capitaine Lafon, de la 5^e, tué la veille, et le curé de Saulcy tué en administrant des blessés. Le chef de bataillon, une section de la 5^e compagnie, le drapeau et les sapeurs rendirent les honneurs. Un prêtre, le lieutenant Millon, de la 5^e, qui devait tomber plus tard comme capitaine au 90^e R. I., dit à son chef l'adieu suprême en lui promettant que tous sauraient, quand il le faudrait, se sacrifier comme lui pour la France. Et l'artillerie ennemie, comme pour appuyer ce serment, reprit le bombardement du village jusqu'à la nuit.

Le 3 septembre, la cote 467 était évacuée par ordre, pour permettre à notre artillerie de bombarder les batteries d'obusiers qui avaient été signalées par la 7^e compagnie. Seul l'aspirant Puaud y fut renvoyé, avec un maréchal des logis d'artillerie, pour observer le tir. Nous restions dans le village. Avant notre arrivée, le château de Saulcy avait servi d'abri à un état-major et à une ambulance ennemis. Notre artillerie, prévenue de la présence de l'état-major, avait pris l'habitation sous son feu. Nos obus, éventrant les grandes baies vitrées, y avaient fait un carnage épouvantable. Ceux qui l'ont vu n'oublieront jamais cet amoncellement de corps — une centaine peut-être — foudroyés dans les poses les plus diverses et tout noirs déjà, tant la chaleur de l'été avait hâté leur décomposition. Pour tenir dans le village, il fallait assainir ce charnier. Les compagnies, aidées par les brancardiers divisionnaires, s'y employèrent le 3 et le 4, pendant que les brancardiers de bataillon relevaient autour du village les blessés des derniers combats qui n'avaient pu tous être ramenés. Une équipe, attaquée à l'est de Saulcy, eut deux hommes blessés.

Le 4, les Allemands occupèrent la cote 467 que nous avions évacuée. Nous aperçûmes leur première « saucisse ». Une automobile avec un fanion blanc se présenta brusquement à nos avant-postes, au nord de Saulcy. C'était l'adjoint de Saint-Dié, M. Colin, qui demandait à voir le général commandant l'Armée. Les Alle-

mands avaient saisi, à Saint-Dié, des otages. Ils proposaient de les échanger contre les otages emmenés d'Alsace par nous.

Le bataillon se mit en liaison, à gauche, avec une compagnie du 30^e R. I. qui venait occuper le hameau des Cours, sur la rive gauche de la Meurthe. A droite, pas de liaison : l'ennemi. En arrière, une liaison précaire, sous le feu des Allemands, avec Saint-Léonard.

Le 5, l'ennemi, qui prononçait une attaque générale, décida d'en finir avec ce bataillon qui, seul de la division, restait enfoncé dans Saulcy, comme une épine dans la masse allemande.

Le bataillon toutes les nuits évacuait la souricière pour se grouper à quelque distance de là, dans les maisons de Contramoulin, ne laissant dans le village que des postes d'écoute et n'y reprenant position que peu avant l'aube. Dans la nuit du 4 au 5, les postes d'écoute signalèrent que l'ennemi s'était rapproché du village, en particulier de la sortie sud, aux environs du cimetière et du château. Le bataillon reprit cependant sans encombre ses positions habituelles de jour dans Saulcy. Un vaguemestre allemand, égaré, se fit prendre. Mais à 5 heures 45, le bombardement du village commença par une salve tirée du Kemberg sur le château. C'était le signal : de trois directions différentes (Nord-Ouest, Nord et Est) l'artillerie concentra son feu sur Saulcy, espérant en écraser, ou tout au moins en faire terrer, les défenseurs. Pendant ce temps, l'infanterie cherchait à s'infiltrer au sud du village, pour couper la route de Contramoulin-Saint-Léonard.

Nul secours n'était à attendre. Le commandant Baudrand décida la retraite avant que le bataillon ne fût complètement entouré. Il prescrivit aux compagnies de se replier successivement, en commençant par celles qui tenaient le nord du village (5^e et 6^e). La 8^e défendit le cimetière et le château. La 7^e, sur la cote 450, arrêta l'ennemi à la sortie sud.

Déjà l'infanterie allemande tenait sous son feu la route de Contramoulin-Saint-Léonard. Il fallut battre en retraite en suivant le lit de la Meuse, avec de l'eau parfois jusqu'au ventre. Les 8^e et 7^e (capitaines Martignon et Jubert) tinrent bon jusqu'à ce que les autres compagnies se fussent écoulées. Les sections Chary et Cornet-Auquier (8^e compagnie) durent même tirer sur les Boches, à bout portant, pour ralentir leur avance. L'artillerie allemande cherchait à barrer la plaine au sud de Saulcy. Tous les calibres miaulaient et éclataient. C'était un des premiers barrages sérieux de la

campagne. Le bataillon réussit pourtant à le traverser sans trop de pertes, par petits paquets, et se rallia, sur la rive gauche de la Meurthe, entre Saint-Léonard et Sarupt. Dans l'après-midi il était rassemblé à Sarupt où il organisait des tranchées. Le lendemain, 6 septembre, un nouvel ordre le ramena au Paire (ouest d'Anould), puis à Anould où on lui accorda une nuit de repos avant de le relancer, le 7, à l'attaque dans les bois de Mangoutte.

Pendant cinq jours le bataillon avait tenu, seul de toute la division à ne pas reculer. Resté sur le flanc de l'ennemi, gardant le précieux observatoire qu'était la cote 467, il avait fourni à la division d'utiles renseignements. Il avait assuré la liaison avec le 14^e corps et retenu sur lui une partie de l'infanterie et de l'artillerie allemande.

Le 12, le 2^e bataillon, passant par Mandray et la Croix-aux-Mines, rejoignit les deux autres à la Verpellière. Et le lendemain à midi, au complet, mais ses rangs bien éclaircis, le régiment se mit en route pour Saint-Dié. Revenant sur ses pas, il passa au pied du col des Journaux, s'engagea dans le ravin de Mandray d'où montait une écœurante odeur de charnier, et traversa le village même de Mandray, incendié en partie, pour déboucher dans la vallée de la Meurthe. La rivière charriait des cadavres que les pierres arrêtaient et autour desquels l'eau formait des remous. Des cadavres, il y en avait encore dans les marais de Saint-Léonard, au fond des trous d'obus : ils flottaient dans l'eau des dernières pluies. Quand donc pourrait-on s'arracher à ces visions de mort ? ... Mais, au loin, apparut Saint-Dié, où le régiment se dirigeait.

L'ennemi, en fuite, n'avait pu franchir le col, mais cette victoire coûtait au 133^e la vie des capitaines Audé, Lafon, Claude, Germain, Fillon ; des lieutenants Festas, Desbazeilles, Meurant, Dircksen, Millet, Cuillerier, Armand, Genessay, Faivre, Diennet, Georges, Morice. Tant à Saulcy qu'aux Journaux, 37 officiers et 1.100 hommes avaient été mis hors de combat : mieux que toute autre chose, ces chiffres disent ce que fut, le long de la Meurthe comme sur la longue échine bossuée qui court des Journaux à la Tête de Béhouille, l'acharnement de ces dix journées de lutttes incessantes, remplies d'attaques et contre-attaques, où la nuit encore il fallait en venir à l'atroce combat à la baïonnette, se battre même à coups de pierres, comme ce soldat Farjat, de la 10^e, dont les munitions étaient épuisées. Par trois fois, aux Journaux, on avait dû recom-

mencer la conquête de ces bois où l'on se fusillait à bout portant, où des blessés mouraient sans revoir l'azur du ciel, sans qu'on entendît leurs plaintes étouffées par l'épaisseur des taillis. Trois fois, il avait fallu revenir sur ces pentes herbeuses, glacis où attendait l'inévitable mort, trois fois escalader ces crêtes dont les pierres, comme si ce n'avait pas été assez de la mitraille, mêlaient encore leurs éclats à ceux des obus qui les brisaient. Et puis, pendant qu'en bas le 2^e bataillon résistait héroïquement dans Saulcy, on avait dû se cramponner au col, et, presque sans rien autre à manger que des fruits verts, malgré les pertes, malgré la mitraille, « tenir » parce qu'il le fallait, parce que, les réserves étant autour de la capitale, nos soldats savaient que de ce côté ils étaient les derniers remparts de la Patrie. Mais grâce aux unités qui en ce début de septembre avaient su, aux ailes du front de bataille « tenir » dans un effort raidi, la France avait été sauvée sur la Marne.



III

LES PREMIERS COMBATS DU BAN-DE-SAPT

(SEPTEMBRE 1914)

Au moment où il allait arriver à Saint-Dié, le régiment fut envoyé à l'entrée de la vallée de la Fave, à la rencontre d'une forte colonne ennemie signalée comme venant du col de Saales. Mais c'était une fausse alerte : après une marche de 4 kilomètres dans la direction de Sainte-Marguerite, on fit demi-tour et l'on entra à Saint-Dié avant la nuit. La ville était pleine de troupes, de voitures, de canons. Le 2^e bataillon y cantonna, tandis que le 1^{er} et le 3^e allaient en réserve aux Raids de Robache relever le 99^e R. I. La relève se fit dans l'obscurité, sous la pluie, par des routes qu'encombraient les convois qui stationnaient là. Le régiment avait pour mission de s'opposer aux infiltrations de l'ennemi en arrière des premières lignes. Après avoir évacué Saint-Dié, les Boches avaient en effet tenté un retour offensif sur la ville et avaient été arrêtés sur la ligne la Fontenelle, Ban-de-Sapt, la Fruitière : c'était là que se trouvaient nos avant-postes. Mais, comme nous n'occupions pas la montagne d'Ormont, il aurait été facile pour les Allemands d'essayer de nous surprendre par derrière. Ce fut un des plus mauvais moments du début de la campagne que cette nuit passée à recevoir des coups de fusils dans le dos. Au malaise de se sentir, par la nuit noire, dans un pays complètement inconnu, s'ajoutait encore la crainte d'être tourné par les forces dont on croyait percevoir la marche derrière soi : ce n'était, heureusement, on le sut plus tard, qu'un bataillon d'Ersatz, égaré dans les ténèbres et qui essayait d'aller à Saint-Dié, où il croyait trouver encore son régiment.

Le lendemain, 14 septembre, le 2^e bataillon quitta Saint-Dié et rejoignit le Régiment. Le 1^{er} bataillon, resté en réserve à Saint-Jean d'Ormont, et les 2^e et 3^e bataillons allaient relever le 11^e bataillon de

chasseurs aux avant-postes, à la Fontanelle et à Launois. Mais les chasseurs, qui devaient s'embarquer le soir même à Saint-Dié pour une autre destination, avaient ordre de se replier au plus tard à 23 heures. Ils partirent à l'heure fixée. Quand le 133^e arriva, les Allemands avaient commencé à occuper leurs tranchées. Le 3^e bataillon n'eut que le temps de se jeter dans la Fontanelle où les Allemands, qui s'étaient réinstallés à la cote 627, se préparaient à entrer. Il put heureusement les arrêter et se cramponner au village. Le 2^e bataillon (Baudrand), qui avait d'abord poussé à sa droite jusqu'aux lisières de Launois, se trouva découvert de ce côté par la retraite du 23^e R. I. qu'une contre-attaque venait de chasser de la croupe de Gemainfaing, et dut reculer jusqu'au col de Robache. Le 1^{er} bataillon (Barberot), avec le colonel Dayet, organisait Saint-Jean d'Ormont entre la Fontanelle et le col de Robache. Le 2^e bataillon restait donc à la Fontanelle très en l'air, sans personne à sa droite ni à sa gauche, et exposé à une violente canonnade. Une patrouille ennemie, passant par le ravin de Frabois, vint même se perdre à Saint-Jean d'Ormont sans avoir été arrêtée. Ce furent le commandant Barberot et le colonel Dayet, causant à l'intérieur du village, qui l'aperçurent. Les Boches effarés jetèrent leurs fusils et se rendirent à la première sommation du commandant Barberot.

Cette situation dura jusqu'au 16 au matin. Ce jour-là, la 41^e division, rattachée au corps d'armée provisoire (formé avec les régiments des Alpes : 97^e, 159^e, 157^e, 163^e, etc.) prit une offensive générale en vue de déloger l'ennemi des positions du Ban-de-Sapt où il s'était terré, après avoir été chassé de Saint-Dié.

Le 1^{er} bataillon eut pour mission de dépasser la Fontanelle où était resté le 3^e bataillon et de s'emparer de la cote 627, au pied de laquelle celui-ci demeurait accroché. La Fontanelle est établie sur un plateau qui tombe au Sud, en pentes assez abruptes, vers la Meurthe. A l'Est, la cote 627 domine encore le village d'une soixantaine de mètres. Un bois de pins, qui commence presque à l'entrée du village, couvre les pentes du mamelon. Il eût été imprudent de laisser aux mains de l'ennemi cet observatoire qui lui aurait donné des vues très étendues sur nos positions de la vallée de la Meurthe.

Les soldats du 3^e bataillon virent d'abord déboucher du ravin, en arrière d'eux, des chasseurs d'Afrique, ceinturés de rouge, qui formaient l'avant-garde du corps d'armée provisoire. Un officier et quelques hommes arrivèrent au petit galop dans le village, avec l'in-

tention de pousser jusqu'aux batteries allemandes. Mais ils furent vite arrêtés.

Derrière eux montaient les têtes de colonne d'infanterie du 97^e et du 1^{er} bataillon du 133^e.

Pour arriver à La Fontenelle, le 1^{er} bataillon avait utilisé un ravin



encaissé ouvert dans les flancs du plateau qui porte le village. La pente était assez raide pour offrir un parfait défilement jusqu'au replat du plateau. Mais dès que les Allemands purent voir les colonnes y prendre pied, ils commencèrent à bombarder la Fontenelle et ses alentours. Leur tir, exécuté d'abord par rafales, se transforma bientôt en un violent barrage établi entre les maisons et les bois d'où notre infanterie cherchait à déboucher. Le 97^e dut

attendre jusqu'au soir, immobilisé à la hauteur de la ferme Zimmermann.

De son côté, le 1^{er} bataillon se trouvait arrêté dans un petit bois, à 500 mètres du village. Les hommes tâchèrent de s'abriter tant bien que mal derrière des troncs d'arbres et des tas de fagots. Mais le barrage leur causait des pertes assez sensibles. Le commandant Barberot décida de passer en infiltrant son bataillon homme par homme. Le mouvement, qui dura de 11 heures à 16 heures, réussit : à 16 heures, tout le monde était dans le village dont le bataillon Rouillet tenait toujours la périphérie. La 10^e compagnie (lieutenant Chary) mordait même un peu dans le bois de la cote 627. La pente sur laquelle elle était accrochée se trouvait être en angle mort par rapport au bois. Le commandant Barberot put donc, sans être vu des Allemands, faire arriver tout son monde jusqu'à la lisière. Il groupa ses compagnies derrière la 10^e, en ligne de demi-section par deux, et vers 17 heures, au cri de « En avant ! », il se jeta dans le bois avec son bataillon. L'ennemi semblait s'être retiré. Nos hommes atteignirent la crête et commencèrent à redescendre la pente opposée. Mais soudain ils tombèrent sur de larges abattis, et des coups de fusils partirent à courte distance. Une vive fusillade s'engagea. Beaucoup de soldats, arrivés le matin même en renfort, se battaient pour la première fois, et pourtant ils ne paraissaient pas avoir moins d'assurance que les autres pour faire le coup de feu. On fut arrêté par les organisations à contre-pente défendues par le gros des Allemands. Mais la cote 627 était à nous, et l'on s'installa sur le plateau qui la couronne.

Le 2^e bataillon avait comme objectif Fayemont, groupe de quatre à cinq maisons posées sur le rebord est du plateau de la Fontenelle. Mais le feu de l'ennemi l'empêcha de déboucher du défilé de Fra-bois et ce ne fut qu'au soir qu'il réussit à prendre pied sur le plateau, en lisière du bois de Fayemont, d'où il put établir la liaison à gauche avec le 1^{er} bataillon, à droite avec le 23^e R. I.

A la cote 627, on avait décidé d'organiser une ligne de résistance. Toute la nuit, le 1^{er} bataillon travailla fiévreusement. Presque sans autres outils que leurs mains et leurs baïonnettes, les hommes finirent par établir une tranchée suffisante pour parer à un retour offensif de l'ennemi. Mais ce travail les avait exténués : au matin, ils se laissèrent tomber au fond de leur trou et s'y endormirent harassés, sans souci de la pluie diluvienne qui tomba toute la jour-

née. Enfin, le soir, ils étaient relevés par un bataillon du 97^e R. I. et recevaient l'ordre de se porter dans le bois de Germainfontaine. Par une nuit noire que l'écran de la pluie assombrissait encore, le bataillon s'écoula en colonne par un et s'engagea, à proximité de l'ennemi, dans le bois de Fayemont, à la hauteur des avant-postes du 2^e bataillon. Ordre avait été donné aux hommes de se tenir par le pan de la capote. Mais le terrain en pente et glissant eut bien vite fait de rompre la chaîne. Une partie du bataillon s'égara dans les bois, et l'on fut obligé de se rendre à Saint-Jean d'Ormont pour tenter le rassemblement. Au soir également, le 3^e bataillon, qui faisait avant-garde depuis le 13, put descendre à Saint-Jean d'Ormont et y prendre quelque repos.

Le 18, l'attaque reprenait sur tout le front. Le régiment, en liaison à droite avec le 23^e R. I. et à gauche avec la 88^e brigade, devait s'assurer la possession de la croupe de Gemainfaing et du Fraiteux. Après une marche difficile dans un terrain couvert de taillis, le 1^{er} bataillon parvint à gagner le sommet de la croupe de Gemainfaing, et le 3^e bataillon les abords du village. Mais le temps était affreux et la pluie tombait sans arrêt. Rien de chaud à boire et impossible d'allumer du feu. Les Boches commencèrent un violent bombardement qui nous éprouva. Sous le déluge d'eau et d'obus, les hommes courbaient le dos, résignés et transis.

L'attaque fut reprise vers 8 heures. Le lieutenant-colonel Dayet, en personne, voulant entraîner sa troupe par son exemple, alla reconnaître Gemainfaing. Le village avait été évacué par les Boches qui y avaient même abandonné une quarantaine de blessés. On trouva aussi 50.000 cartouches en caisses. Le contact fut repris avec l'ennemi aux Fraiteux, à la lisière du bois des Faîtes. Mais l'artillerie allemande, pour couvrir son infanterie qu'elle sentait menacée, faisait une vraie débauche de munitions et nous causait des pertes sérieuses. On dut en rester là, sans feu, sous la pluie qui tombait toujours. A la nuit, les brancardiers essayèrent de transporter les blessés de Gemainfaing à Saint-Jean d'Ormont, utilisant, par une nuit noire, un chemin en pente qui n'était plus qu'une fondrière où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. Les difficultés étaient inouïes.

Le 20 septembre il pleuvait toujours. Depuis 48 heures les hommes n'avaient pu dormir autrement que dans l'eau ; depuis 48 heures ils n'avaient rien mangé ni rien bu de chaud, et ils grelottaient sous leurs uniformes transpercés. Nombre de réservistes et

de territoriaux, que le régiment avait reçus en renfort les 16 et 17 septembre, étaient dans un état lamentable. Trois même venaient de mourir de congestion au cours de cette nuit. Pour ajouter encore à ces misères l'artillerie ennemie continuait à déployer une invraisemblable activité, arrosant de 77 et de 105 tout l'arrière de nos lignes jusqu'au col des Raids. Des positions qu'ils occupaient à notre gauche, les Allemands dirigeaient sur nous des feux de flanc qui rendaient toute progression impossible. D'ailleurs en face de nous ils s'étaient fortement retranchés sur la ligne cote 620, le Fraiteux, le bois des Faîtes, la Come. La violente canonnade d'obusiers lourds de 105 dirigée sur la croupe de Gemainfaing nous causa, au cours de cette journée, des pertes encore très sensibles. Le lieutenant Munsch fut grièvement atteint. L'enlèvement des blessés sous les obus, par des routes qui étaient de vrais marécages glissants, devenait de plus en plus pénible.

Le lendemain, 21. septembre, quand le jour se leva, l'été venait de finir, mais le temps n'avait pas varié. Les écluses du ciel étaient toujours ouvertes. De l'eau, toujours de l'eau ! Les hommes portaient, sur leurs visages tirés, la marque de ces journées de souffrances. Il y avait beaucoup de malades, et pourtant il fallait reprendre l'attaque. Après une intense préparation faite par notre artillerie dans la matinée, le régiment tenta à nouveau, vers 13 heures 30, l'assaut de la ligne les Faîtes — le Fraiteux — cote 620. Mais l'ennemi était solidement établi à la lisière du bois des Faîtes. Les feux croisés et un violent barrage de 105 rendaient toute progression encore impossible. L'offensive sur le Ban-de-Sapt fut alors définitivement abandonnée. Le régiment reçut l'ordre de se retrancher de la manière la plus solide sur la ligne route de Launois — cote 590 — Gemainfaing — éperon nord-ouest de la ferme de la Come, en liaison, à gauche, avec le 27^e B. C. A., et à droite, avec le 23^e R. I.

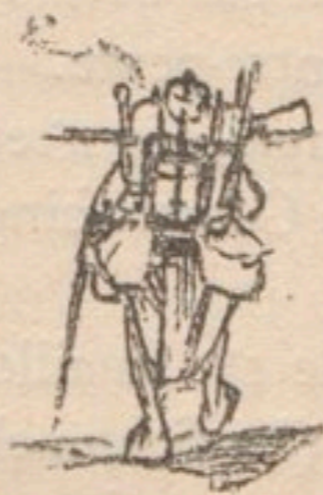
Le temps semblait se mettre au beau. Le ravitaillement se faisait, l'état sanitaire s'améliorait. La lutte s'apaisa : à part quelques coups de 77 tirés de plein fouet dans les maisons de Gemainfaing qu'occupaient nos avant-postes, l'artillerie ennemie se tint tranquille.

Devant nous les Boches se retranchaient également. On les voyait traîner de vrais chargements de poutres et des plaques métalliques ; ils remuaient des montagnes de terre et installaient devant leurs tranchées des enchevêtrements de fils barbelés. Nos hommes étaient intrigués par l'importance de ces travaux dont ils ne devi-

nèrent pas de suite la portée. Ils n'en étaient qu'à l'apprentissage de cette guerre de trous, guerre cachée qui répugne à notre tempérament français. Mais grâce au commandant Barberot, le 1^{er} bataillon se mit à la besogne : le village de Gemainfaing fut entouré d'éléments de tranchée étroits et profonds, avec, en arrière de la crête, des éléments à contre-pente. Des réseaux bas furent construits devant les tranchées et à l'intérieur du village. Le bon exemple du 1^{er} bataillon fut vite suivi par les autres. Le 133^e devenait un régiment « sapeur », et le commandant Barberot et son 1^{er} bataillon allaient se voir appeler successivement à la Fontenelle, au Spitzemberg et de nouveau à la Fontenelle, pour en organiser ou en parfaire les travaux défensifs. Quant au service de Santé, il était installé à Gemainfaing, relativement peu bombardé, bien que sous le tir direct des pièces ennemies. Et tour à tour les hommes venaient coucher dans les granges du village.

Après avoir, le 27, enlevé le petit bois au nord de Fayemont, où les Allemands commençaient à s'installer, le régiment étendit, le 28, son front, à gauche, jusqu'au bois du Palon, poussant activement les travaux de défense.

La guerre de tranchées était commencée !



LE 133^e, RÉGIMENT “ SAPEUR ”

Le 133^e peut être fier d'avoir, un des premiers, dès septembre 1914, remué sérieusement de la terre et construit de solides organisations défensives.

Laissée seule après le départ du 14^e corps et du corps d'armée provisoire, — transportés vers le Nord pour arrêter les Allemands dans leur course à la mer —, la 41^e division reçut mission de tenir un front de 50 kilomètres avec ses propres moyens. Seules les ressources de l'organisation du terrain pouvaient compenser la faiblesse des effectifs.

Le 133^e eut la chance de posséder un officier, qui, familiarisé dès avant la guerre avec l'emploi de la fortification de campagne, était un partisan convaincu de la tranchée et des flanquements. Soutenu par le colonel Dayet, le commandant Barberot, à partir du 20 septembre 1914, organisa méthodiquement le village de Gemainfaing, avec flanquements, réseaux bas de fils de fer, tranchées face en arrière et réduit fermé à contre-pente.

Suivant de près cet exemple, les 2^e et 3^e bataillons organisèrent, l'un la croupe sud-ouest de Gemainfaing, l'autre la cote 583 et les pentes de Fayemont.

Le 30 septembre 1914, le 1^{er} bataillon était relevé par le 3^e et allait réoccuper la cote 627 (La Fontenelle) qu'il avait enlevée deux semaines auparavant. Le commandant Barberot traça immédiatement un plan de travail : couronner le plateau 627 d'une tranchée circulaire et continue, avec de petits bastions ; construire un réduit central, au milieu du plateau, sous le bois, avec fossé et palissade, comme dans les blockhaus coloniaux ; entourer le village d'ouvrages détachés, se flanquant mutuellement et permettant de tenir, même cerné ; aménager des abris à proximité des tranchées de tir dans les

caves du village et sur le plateau, en les blindant de deux couches de rondins séparées par une chambre d'éclatement; couvrir la tranchée circulaire contre les éclats et contre les intempéries, de façon à la rendre habitable et, dans une certaine mesure, confortable (il s'agissait de durer : donc il fallait ménager les forces de nos hommes...); enfin et surtout établir un solide réseau de fil de fer et (déjà) de chevaux de frise, tout autour de la position.

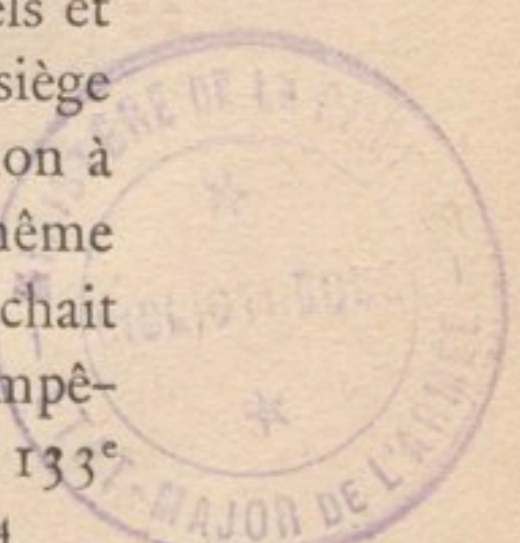
La 4^e compagnie à droite, la 3^e au centre, la 1^{re} à gauche se mirent à l'ouvrage. Au bout de 10 jours, les travaux étaient déjà fort avancés. Les compagnies avaient à ce moment-là, il est vrai, un très fort effectif, de 250 à 275 hommes. Elles comptaient, d'autre part, beaucoup de territoriaux envoyés en renfort et habitués à manier pelle, pioche et hache.

L'ennemi cependant travaillait de son côté. Pour l'observer et l'inquiéter, le commandant Barberot créa un groupe franc d'éclaireurs, patrouillant constamment, pendant que le reste du bataillon creusait la terre et plantait des réseaux ou, dans les endroits trop rapprochés de l'ennemi (devant les 3^e et 4^e compagnies), balançait des chevaux de frise en avant de la tranchée.

L'organisation de la Fontenelle par le 1^{er} bataillon du 133^e fut réellement remarquable pour une époque où beaucoup de voisins, voulant poser aux troupes d'attaque et n'être que des troupes d'attaque, dédaignaient de construire des tranchées, ou bien se contentaient de vagues trous de tirailleurs.

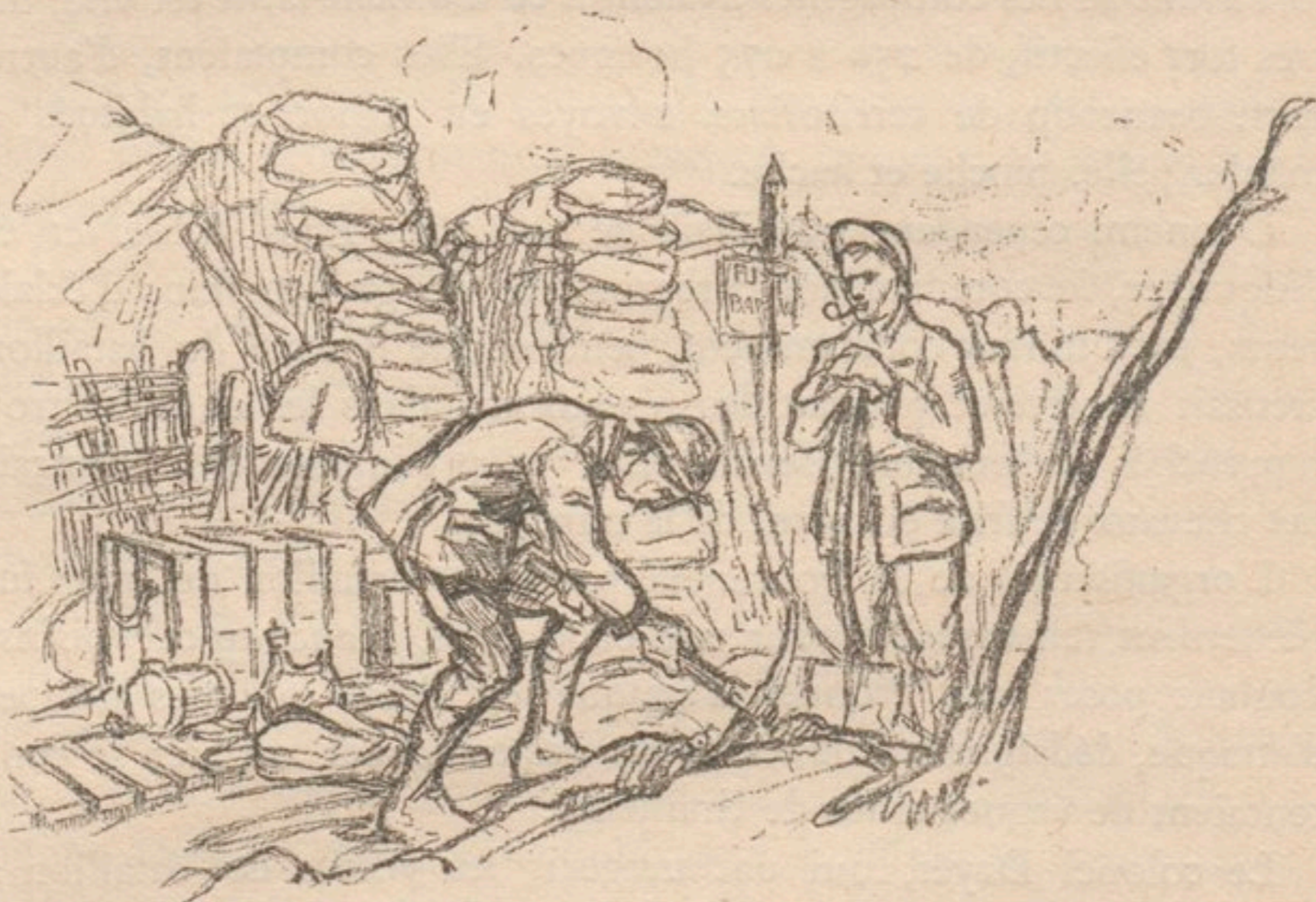
Le colonel Dayet, qui encourageait les visites de bataillon à bataillon, sut créer entre eux une saine émulation et tout le régiment se mit avec acharnement au travail de tranchée. Moulin-Frabois, Gemainfaing, le Spitzemberg, puis les bois d'Hermanpère furent successivement organisés.

Fin décembre 1914, la lutte reprit violente pour la possession du plateau de la Fontenelle. Nous eûmes d'abord quelques avantages (prise de la tranchée Daubard par le 2^e bataillon), mais ensuite l'ennemi, renforcé considérablement en moyens matériels et en artillerie, tirée de la place de Strasbourg, commença le siège méthodique de la position : ouverture de parallèles, progression à la sape et à la mine, coups de mains hebdomadaires, et en même temps bombardement continu pour raser le bois qui lui cachait l'organisation du plateau, disloquer les travaux de défense et empêcher de les réparer, rien ne fut épargné. Le 1^{er} bataillon du 133^e



fut rappelé à la Fontenelle, en février 1915, pour relever un bataillon du 23^e. Pleins pouvoirs furent donnés au commandant Barberot pour réorganiser la position. Le génie lui fut strictement subordonné, et plusieurs compagnies de territoriaux, mises à sa disposition pour les corvées de matériel.

Le blockhaus central, entouré de palissades, ne pouvait plus subsister maintenant que le bois détruit par l'artillerie ne le cachait plus. Il était devenu un point de réglage pour les artilleurs boches. La fortification enterrée pouvait seule être utilisée. Le Boche sem-



blait par ailleurs avoir la supériorité de moyens et être décidé à conquérir pied à pied, s'il le fallait, le sommet du plateau. Il était donc nécessaire d'organiser la défense pied à pied par deux nouvelles lignes de tranchée, doublant la première. En outre des traverses crénelées barreraient les boyaux et compartimenteraient les tranchées, comme autant de cloisons étanches, des réseaux de fil de fer complétant le compartimentage.

A la contre-pente descendant du plateau au village, un réseau défilé aux vues de l'ennemi assurait la défense des lisières de la Fontenelle¹. Des mitrailleuses furent placées en arrière de la première ligne

1. Ce réseau, défendu le 22 juin par quelques éléments du 23^e regroupés à la hâte, devait arrêter l'ennemi déjà maître du plateau.

pour battre immédiatement les brèches qui pourraient se produire et interdire à l'ennemi l'avance par le terre-plein. Enfin on organisa le blindage renforcé des abris avec des rails, et la protection des guetteurs aux points de friction avec des boucliers ou des visières en rails également. Dans le village on installa une compagnie de contre-attaque . . . , et surtout dans le cœur du dernier poilu du bataillon il y avait, bien ancrée, la résolution de ne pas céder aux Boches cette position que le bataillon avait conquise, gardée, organisée.

L'ennemi cherchait à entraver les travaux en bombardant à coups de minen et en entretenant une fusillade incessante. Le commandant obtint des lance-bombes de 58 — les premiers — pour riposter aux minen. Quant aux tireurs boches, on les laissait écraser leurs balles sur les boucliers ou les faire claquer trop haut au-dessus des tranchées : l'important était de poser du fil de fer et de piocher.

Pour compléter la défense, on avait placé des pièces de 75 sous casemate, flanquant la position par un tir d'enfilade, à gauche depuis la ferme Zimmermann, à droite depuis le bois d'Hermanpère. Des projecteurs de marine, placés également à distance sur les flancs, pouvaient encadrer la position d'une barrière lumineuse en cas d'attaque de nuit.

Au bout de huit jours la situation commença à être moins précaire. On était à l'abri d'une attaque par surprise. Mais, tous les jours jusqu'à 15 heures, le commandant prêtait l'oreille au moindre coup de canon, se demandant si ce n'était pas le début d'une préparation d'artillerie. A 15 heures, il respirait : « D'ici la nuit, les canons boches n'ont plus le temps de détruire nos réseaux . . . Nous voilà tranquilles jusqu'à demain ! »

Le commandant Barberot était aidé par quatre commandants de compagnie qui, en pleine communion d'idées avec leur chef, se donnaient, corps et âme, nuit et jour, à la tâche de réaliser ses plans sur le terrain. C'était le lieutenant (plus tard capitaine) Cornet-Auquier, boute-en-train du bataillon ; le lieutenant Jacquier, spécialiste des chevaux de frise ; le capitaine Tusseau, revenu au front à peine guéri de sa première blessure ; le capitaine Cornier, d'une correction imperturbable, en gants et en manchettes, dans la boue de sa tranchée : toujours froid, toujours calme, l'œil à tout, ce dernier avait la garde du point le plus menacé, la demi-lune Dumont, minée par les Boches. Les travaux et l'attitude du 1^{er} bataillon donnèrent à réfléchir à ceux-ci : tant que le 133^e fut là, ils interrompirent leurs attaques.

Au mois de mai, le 2^e bataillon vint à son tour tenir la Fontenelle et, avec le commandant Coipel, améliorer encore le système des flanquements, pendant que le 3^e bataillon (commandant Boudet) construisait de toutes pièces une deuxième position entre Moulin-Frabois et la ferme Zimmermann.

A la fin du mois de mai, le 3^e bataillon, en liaison avec le 2^e bataillon et la 4^e compagnie (capitaine Cornier), occupait par surprise le bois en Y. La compagnie Cornier eut la part la plus active dans cette action. Son capitaine, qui tenait déjà le bois du Palon, eut mission de préparer l'affaire. Son but, dès le premier jour, fut d'assurer l'occupation du bois en Y, en ôtant au hasard tout ce que la prudence et la préparation pouvaient lui ôter et en risquant le moins de vies possible. Il reconnut personnellement le terrain avec ses patrouilles, fit préparer avec la plus grande minutie le matériel nécessaire à l'organisation immédiate du terrain. L'occupation s'effectua, comme il l'avait prévu, sans perdre un homme, et l'organisation du terrain conquis commença aussitôt. Les Boches réagirent deux jours après, mais leur contre-attaque se heurta à des réseaux sous bois déjà posés bien flanqués par des mitrailleuses. Elle échoua lamentablement sous nos feux d'infanterie et d'artillerie combinés.

Le 133^e se trouvait tellement entraîné par ces travaux que, du haut en bas de l'échelle, officiers, gradés et soldats se mettaient instinctivement, dès l'arrivée dans un secteur, à améliorer flanquements, réseaux, abris.

Quand, en 1915, ils furent prêtés à la division voisine pour l'attaque de Metzeral, les deux bataillons Barberot et Coipel étonnèrent fort les chasseurs en se mettant d'emblée à piocher... On les surnomma, paraît-il, les « cantonniers » du 133^e... Quelques jours après, les « cantonniers » se couvraient de gloire et devenaient les « Lions », montrant que, s'ils avaient été laborieux dans la défense, c'était pour pouvoir être plus nombreux et plus ardents à l'attaque.

LE SÉJOUR DANS LE BAN-DE-SAPT

Le 133^e fit un long séjour dans ce coin du front, puisque, — si l'on excepte l'opération de Metzeral-Sondernach, — il y resta jusqu'en avril 1916. Et ce secteur, qu'à la longue on s'imaginait n'avoir jamais quitté et qui rappelait, par endroits, certains paysages du Bugey, était devenu, pour le régiment, un coin bien à lui, sur lequel il devait fortement graver son empreinte.

A force de vivre cette vie agreste, de voir son bien-être, — et son humeur, — dépendre d'un peu de pluie ou de soleil, une âme de campagnard était venue à chacun ! Et tout ce qu'au cours des saisons les éléments pouvaient apporter de changements dans ces bois, ces vallées, ces montagnes, prenait une importance capitale pour des êtres dont la vie finissait par n'être pas marquée d'autres incidents que ceux du cadre où elle se déroulait. Deux fois, on vit venir l'hiver, le froid, la neige qui alourdissait les grands sapins, les brouillards qui traînaient dans les bas fonds, puis le dégel, l'eau qui ruisselait de partout, faisant effondrer des pans de tranchées ; deux fois aussi, l'annonce de la belle saison, la douce lumière des sous-bois, les jeunes pousses vert-clair des sapins!...

La densité des troupes était faible par rapport à l'étendue du secteur, mais celui-ci était entre bonnes mains. Et pourtant il serait faux, et même injuste, de s'imaginer qu'il fût calme parce que nos lignes restaient inviolées. En dehors même des travaux de fortification accomplis, les vingt mois passés dans ce coin des Vosges signifient autre chose que repos absolu. Le cadre de cet ouvrage ne permet pas, malheureusement, d'exposer tout au long les péripéties de cette lutte quotidienne, de rapporter les détails de tous les combats livrés pour prendre ou reprendre quelque élément de tranchée. S'il y eut des endroits absolument calmes, par contre des positions,

comme celle de la cote 627, restèrent, on l'a déjà vu, des points de friction où la lutte s'apaisa rarement.

En dehors des combats de juillet 1915 qui méritent des chapitres spéciaux, nous ne rapporterons dans celui-ci que quelques-uns des épisodes les plus marquants de cette époque. Il en est de drôles, comme celui de ce Boche qu'on put croire amené par un obus dans le poste de commandement du 1^{er} bataillon et dont le capitaine André Cornet-Auquier nous rapporte l'aventure dans une de ses lettres :

« Nous occupions, écrit-il, depuis dix jours le village de Gemain-
« faing que les Allemands bombardaient généreusement plusieurs
« heures par jour, sans nous avoir jamais blessé un seul homme
« sur tout un bataillon. Un beau jour, où le bombardement avait
« été plus acharné que de coutume, ils réussirent cependant à
« blesser un homme... un Allemand ! Voici comment : un obus
« tomba sur la maison occupée par le commandant Barberot, creva
« le toit, et pénétra dans la grange, où il éclata sur le foin. Il y avait
« là quelques soldats qui ne furent pas atteints, mais qui virent
« tout à coup tomber du ciel parmi eux un malheureux Boche
« qui, depuis que les siens avaient abandonné l'endroit, se cachait
« dans le foin, crevant de faim ; le malheureux bougre, un résér-
« viste père de neuf enfants, n'avait été chassé de sa cachette que
« par un obus allemand dont un éclat l'avait atteint au bas du dos.
« Dégringolant dans le foin, comme Cyrano de la lune, il était
« tombé, malgré lui, au milieu d'un groupe de troupiers français !
« Il les supplia de ne le point tuer ; on le mena au commandant
« qui lui administra un cordial et le fit conduire au médecin. »

Quand, vers la fin septembre 1914, nous eûmes abandonné l'offensive sur le Ban de Sapt, quelques semaines se passèrent assez calmes et, comme on l'a vu, furent mises à profit pour commencer l'organisation méthodique des positions.

Pourtant, fin octobre, la lutte se ralluma. Le 31 octobre, la 66^e division effectua, dans la région du col de Sainte-Marie, une très vigoureuse offensive. Pour l'appuyer, la 41^e division dut dessiner une attaque sur toute la ligne entre Celles et Frapelle. Le 133^e reçut l'ordre d'attaquer les tranchées en direction de Launois. Cette attaque fut prononcée, entre l'ouvrage 631 et le bois Martignon, par les 2^e et 12^e compagnies qui progressèrent de 300 mètres environ, après avoir franchi une zone très dangereuse, encombrée de

cailloux et de genêts. L'opération brillamment conduite n'avait pas coûté un mort ni un blessé. Pour constater combien le moral des troupes restait élevé, après les durs combats des derniers mois et les souffrances apportées par cette vie de tranchée à laquelle on n'était pas préparé, il suffit de copier ce passage de la décision : « Le 31 octobre, jour fixé pour une attaque contre les Allemands, il n'y a pas eu de malades dans les bataillons du front d'attaque. Le colonel est fier de commander un pareil régiment. Cette constatation permet d'envisager l'avenir avec confiance. »

A partir du mois de décembre, le secteur redevint plus agité. En dehors de l'activité croissante de l'artillerie de tous calibres, on se battait en permanence, à coups de grenades dans les retranchements, et sous terre, traîtreusement, à la mine. Facilitée par la nature du terrain, la guerre de mines fut en effet entamée et prit, comme on l'a déjà vu, une grande intensité de part et d'autre. En outre, les coups de main se multipliaient.

C'est ainsi qu'il convient de citer la fin héroïque d'une patrouille exécutée le 20 décembre, sur le plateau de la Fontenelle, par le sergent Bouron de la 6^e compagnie, le sergent de génie Lacour et son caporal, partis en plein jour pour reconnaître la tranchée dite des Chasseurs. Le brouillard qui avait permis leur départ s'étant subitement dissipé, nos trois patrouilleurs se trouvaient à découvert sous le tir de l'ennemi. Le caporal fut blessé et Lacour tué. Seul, le sergent Bouron était indemne, et, au fond du trou d'obus où il s'était réfugié, cherchait à maintenir le caporal qui, dans son délire, s'agitait sans prendre la peine de se dissimuler aux Boches. Soudain des voix se firent entendre : c'étaient les soldats Bauvet et Lagresle, de la section Bouron. Ils avaient appris qu'il y avait des blessés. Craignant que ce ne fût leur chef, sans souci du danger, ils étaient venus à son secours. Sur ce terrain découvert il n'y avait pas moyen, hélas ! d'emporter le blessé en plein jour. Il fallut attendre ; les heures paraissaient effroyablement longues et angoissantes dans ce trou plein de boue, que le sang du caporal rougissait de plus en plus. Enfin la nuit vint, et le retour put s'effectuer sans incident.

Mais le sacrifice de la patrouille n'avait pas été inutile. Les renseignements apportés par le sergent Bouron permirent, le 23, l'attaque de la tranchée. Superbement entraînée par son chef, la section de l'adjudant Daubard parvient à s'en rendre maîtresse. Avec un sang-froid incomparable, Daubard avait sauté le premier dans l'objectif,

dès la tombée de la nuit, y avait installé ses hommes, et, malgré la violence du feu ennemi, construit une tranchée pour tireurs debout, qui prit son nom et fut bientôt reliée à notre système défensif. L'opération n'avait coûté qu'un tué.

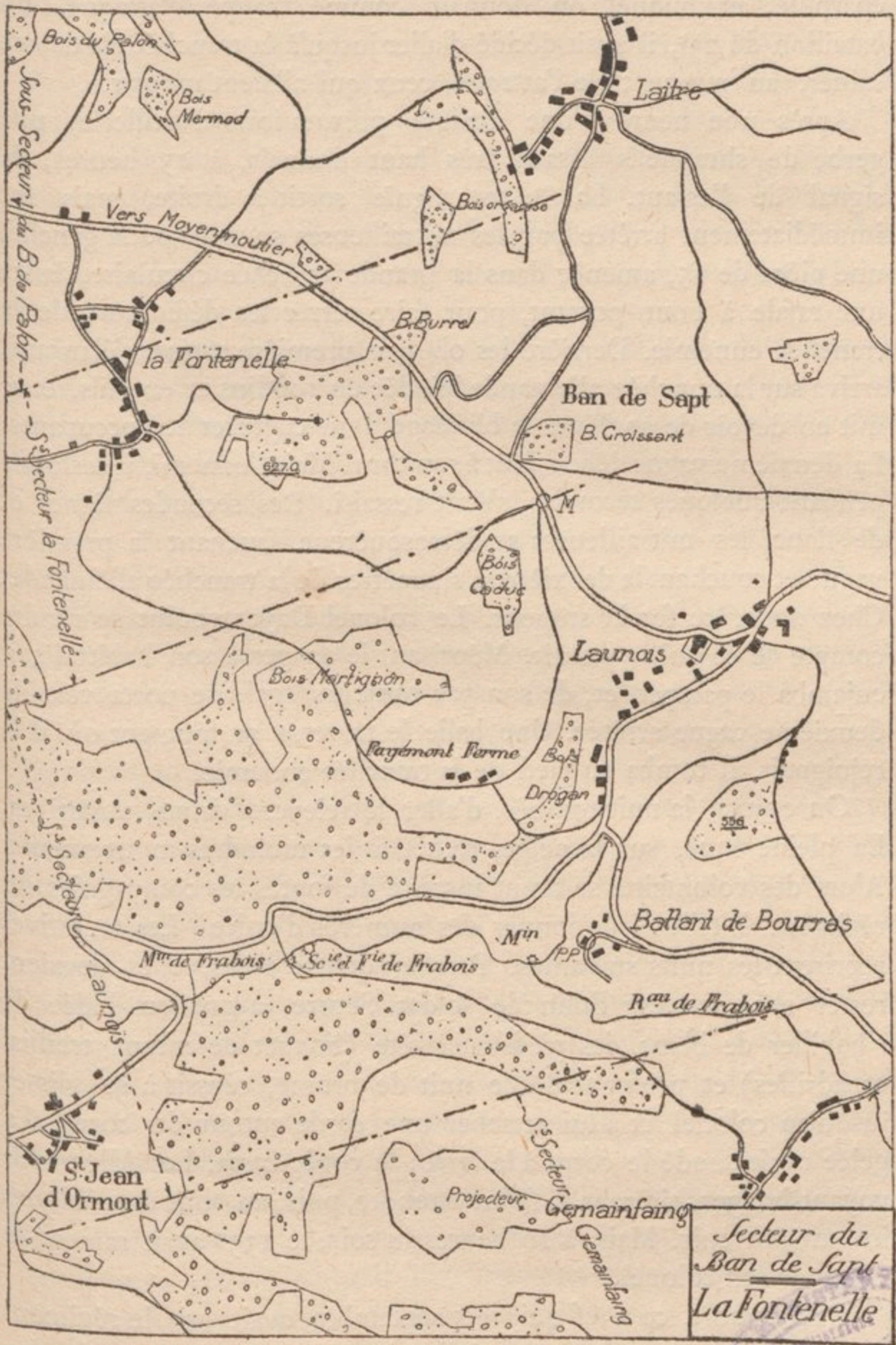
D'autres attaques furent malheureusement plus sanglantes. L'une d'elles devait, hélas! priver le régiment de son chef bien aimé. Ce fut celle du 27 janvier. On craignait, en 1915, que pour marquer le jour anniversaire de la naissance du Kaiser, les Allemands ne prissent l'offensive. Par une application, peut-être exagérée, de la maxime : « le meilleur moyen de se défendre, c'est d'attaquer », il avait été décidé que nous préviendrions l'attaque éventuelle des Allemands en les attaquant les premiers. Le commandement se proposait de rejeter l'ennemi des pentes est de la cote 627 ; ce fut la mission que se virent confiée un bataillon du 23^e (bataillon Rouillet) et la 6^e compagnie du 133^e.

Le 133^e avait à ce moment ses trois bataillons en ligne, du col d'Hermanpère à droite jusqu'à la ferme de Fayemont à gauche. Un bataillon du 23^e, rattaché au secteur de Saint-Jean d'Ormont sous les ordres du colonel Dayet, occupait la Fontenelle.

Le bataillon Rouillet du 23^e était disponible en réserve, ce qui l'avait fait désigner comme troupe d'attaque. Partant de la tranchée Daubard, il devait enlever d'abord la première tranchée allemande, qui était à 40 mètres de la tranchée de départ et n'en était séparée que par quelques chevaux de frise. La 6^e, débouchant au sud de Fayemont, devait enlever le bois Drogan.

Pour la préparation de cette attaque, l'artillerie (des 65, des 75, un petit nombre de 155) ne devait tirer qu'environ 800 coups¹. De plus, les organisations à attaquer étaient à contre-pente devant le bataillon Rouillet, sous bois devant la 6^e compagnie. Mal vues de nos observatoires, elles ne pouvaient être efficacement battues par nos canons. Le commandant Barberot, alors qu'il occupait le secteur, avait fait ressortir le peu de chances qu'avait cette attaque de réussir avec d'aussi faibles moyens et dans des conditions aussi défectueuses. Le colonel Dayet s'était rangé à cet avis. Au mois de janvier, l'ordre revint pourtant formel : la situation générale exigeait qu'on attaquât sur tout le front. C'était une mission de sacrifice. Le colonel Dayet

1. Lorsqu'on réattaqua, le 8 juillet 1915, il fut alloué 10.000 coups, dont du 220.



Secteur du
Ban de Sapt
La Fontenelle

LA 007

dut s'incliner. Mais lui, colonel du 133^e, dont tout le régiment était éparpillé, et auquel on donnait comme troupe d'attaque, un bataillon du 23^e, il avait décidé d'aller jusqu'à la tranchée de départ saluer, au moment de l'attaque, ceux qui allaient mourir.

Après une heure d'une maigre préparation d'artillerie, une gerbe de shrapnells fusant très haut donnait, à 15 heures, le signal de l'assaut. La 6^e compagnie sortit à droite, mais fut immédiatement arrêtée par les mitrailleuses sous bois. A gauche, une pièce de 65, amenée dans la grande tranchée circulaire, lança une rafale à bout portant, pour faire terrorer les défenseurs de la tranchée ennemie. Derrière les obus, la première vague, s'élançant, arriva sur la tranchée allemande blindée en rondins et en rails, et se mit en devoir de soulever le blindage pour capturer les occupants. La deuxième vague débouchait à son tour. Mais l'ennemi, interloqué pendant quelques secondes, s'était ressaisi. Des secondes lignes et de flanc, les mitrailleuses se démasquèrent, fauchant la première vague et couchant la deuxième à six mètres de la tranchée allemande. Chez nous, ce fut la stupeur. Le colonel Dayet voulut se rendre compte de ce qui se passait. Méprisant le danger à son habitude, il enjamba le parapet et, de son pas toujours égal, se porta vers la deuxième vague arrêtée. Une balle le traversa au moment où il la rejoignait. Il tomba au pied de la tranchée ennemie.

On essaya, la nuit tombée, d'aller le relever. Vaines tentatives. La pleine lune, sur la neige, trahissait les moindres mouvements. Alors des volontaires se firent inscrire de toutes les compagnies du régiment. Il fallut leur donner des numéros d'ordre. Les tentatives reprurent les nuits suivantes. Pendant quatre nuits, elles devaient rester sans succès. Enfin le soldat Seurre, ayant eu l'idée de s'habiller de blanc des pieds à la tête (bonnet de coton, treillis, espadrilles) et profitant d'une nuit de brume, réussit à se glisser jusqu'au colonel et à lui attacher une corde autour du corps. La gelée avait soudé le corps à la terre; la corde cassa. Les Allemands voyant bouger, tirèrent. Il fallut attendre, puis, au bout de quelques instants, revenir. Mais, à 10 heures du soir, le 133^e avait ramené le corps de son colonel.

Il était mort, ce chef qui, le 5 septembre, avait pris le régiment décimé, privé de cadres et qui l'avait ranimé et soutenu de son exemple, lui avait fait tenir, envers et contre tous les Boches, le col des Journaux, puis l'avait relancé aux attaques de la Fontenelle, de

Gemainfaing, marchant personnellement avec son avant-garde. Il était mort, comme il devait mourir, simplement, sans forfanterie, montrant ce qu'un chef devait à ses troupes aux heures nécessaires... Mais il restait vivant dans tous les cœurs, exemple d'abnégation et de courage raisonné. Son nom devint le mot de ralliement du 133^e. C'est au cri de « Dayet! Dayet! » que, six mois après, le régiment allait attaquer et vaincre sur ce même plateau de la Fontenelle.

Après la mort du lieutenant-colonel Dayet, le chef de bataillon Baudrand fut nommé lieutenant-colonel et prit le commandement du 133^e.

Le 27 janvier, l'héroïque soldat François Christin, parti sur un autre coin du front, avec quelques camarades, à l'attaque d'un petit poste, était tombé aussi dans les fils de fer allemands, alors qu'il criait « En avant, les amis! »

La France, en ces journées terribles, avait besoin du sacrifice de tous ses enfants, grands ou petits, chefs ou soldats, car leur sang, versé en commun, pouvait seul cimenter le bloc des survivants et rendre l'union plus étroite. Et c'est au prix d'une lutte quotidienne et souvent sanglante que le régiment devait maintenir ses positions dans ce coin des Vosges, tranquille en apparence. Ce seul hiver 1914-1915, où il n'y eut aucune grande opération, coûterait au régiment 90 tués et 300 blessés.

Peu de jours après la mort du lieutenant-colonel Dayet, le 133^e allait encore faire une perte douloureuse. Le 14 février 1915, tombait en effet l'adjudant Sittler. D'une famille alsacienne, il avait fait quinze ans à la Légion, d'où il était sorti avec le grade de sergent et la médaille militaire. A la mobilisation, il s'engagea pour la durée de la guerre et fut affecté au 133^e, en septembre 1914. Nommé adjudant le mois suivant, Sittler avait toujours été un exemple de bravoure. Ayant la haine des Boches, il ne se lassait pas de les harceler. Il repérait dans la journée les points où ils travaillaient la nuit, il pointait des fusils et tirait toute la nuit, empêchant ainsi les Allemands de vaquer à leurs travaux. A plusieurs reprises, il s'était distingué par son cran extraordinaire dans les reconnaissances périlleuses. C'est ainsi qu'il prit une part active à l'attaque de la tranchée Daubard et fut légèrement blessé dans cette opération. Quelques jours après, le 30 décembre, il entraînait sa section à l'attaque d'un retranchement ennemi, s'en emparait et y résistait énergiquement, le visage ensanglanté par un éclat d'obus. Fait

chevalier de la Légion d'Honneur pour les services rendus à la France et pour sa belle conduite au feu, l'adjudant Sittler tomba mortellement frappé de sept balles en contre-attaquant, à la tête de sa section, la même tranchée Daubard.

Après ces journées funestes de février, le secteur redevint un peu plus calme. Le 21 avril, le 2^e bataillon fut passé en revue à Saint-Michel-sur-Meurthe par le général Joffre venu pour remettre des décorations aux officiers de la 41^e division. Le temps était magnifique. Nos avions, grands oiseaux protecteurs, survolaient la cérémonie, prévenant toute surprise des avions ennemis qui essayèrent cependant de s'approcher. C'était la première fois que nos soldats voyaient celui qui incarnait à ce moment en lui l'armée française et la seule grande victoire que nous eussions alors remportée sur le Boche : la victoire de la Marne. Le généralissime, frappé de la belle tenue et de la correction de manœuvre du 2^e bataillon, adressa au lieutenant-colonel Baudrand toutes ses félicitations.

Dans la nuit du 14 au 15 mai, les Allemands tentèrent un coup de main sur un de nos petits postes, dont l'héroïque résistance mérite d'être rapportée. Le 1^{er} bataillon occupait alors le sous-secteur de Moulin-Frabois. Un poste avancé, fourni par la première compagnie, se trouvait isolé à 500 mètres environ de la première ligne dans une des maisons de Battant de Bourras. Il comportait huit hommes commandés par un sergent. Le poste se tenait au premier étage. A la porte du rez-de-chaussée était placée une sentinelle de liaison avec l'arrière, surveillant le sentier qui venait de Moulin-Frabois.

L'intervalle entre la maison et la cote 583 (environ 500 mètres) n'était surveillé que par une patrouille faisant le trajet une ou deux fois chaque nuit. Or, vers le milieu de celle du 14 au 15 mai, la sentinelle du rez-de-chaussée entendit marcher sur le sentier de Moulin-Frabois. « Qui vive ? » On lui répondit par un coup de feu qui la blessa à la cuisse. Elle n'eut que le temps de se rejeter à l'intérieur et de fermer la porte : c'étaient des Allemands... Passant dans l'intervalle entre Battant de Bourras et la cote 583, ils avaient contourné le hameau et étaient revenus vers le poste qu'ils attaquaient ainsi à revers. Peut-être espéraient-ils qu'on les prendrait pour une relève française et qu'on les laisserait s'approcher sans méfiance.

Ce coup de feu, comme un signal, déclancha une fusillade géné-

rale partant des lignes allemandes. La maison fut entourée, l'ennemi cherchait à y pénétrer. Mais, sans se laisser effrayer, le sergent et ses sept hommes valides se défendirent à coups de grenades par les fenêtres du premier. Le blessé, qui s'était traîné jusqu'à eux, décoiffait les grenades; le sergent soufflait dans une trompe que lui avait remise le capitaine Cornet pour servir de signal d'alerte. Le projecteur français de la cote 583 s'étant démasqué et éclairant tout à coup le poste, les assaillants, surpris, battirent en retraite, abandonnant dans leur fuite précipitée fusils, revolvers, grenades, cisailles.

« J'ai visité Battant de Bourras, écrivait quelques jours après le commandant Barberot, et, ma foi, je n'ai pu qu'admirer le culot des huit hommes qui, complètement entourés, n'ont pas voulu se rendre! », et dans un ordre du jour au bataillon, il s'écriait : « Vive la 1^{re} compagnie ! »

Fin mai, sur l'initiative du commandant Coipel, la gauche du régiment, qui occupait un secteur non organisé, se portait à la nuit, un kilomètre en avant, pour établir un solide point d'appui au bois du Palon que l'ennemi n'occupait pas non plus. Alerté, le Boche lança, le lendemain même, sur cette position une attaque qui vint échouer devant la défense infranchissable du 3^e bataillon, appuyé des 4^e et 8^e compagnies.

Mais on était déjà au milieu de 1915. Les mois suivants, Metzeral et la Fontenelle allaient être les témoins des prouesses du 133^e.



METZERAL

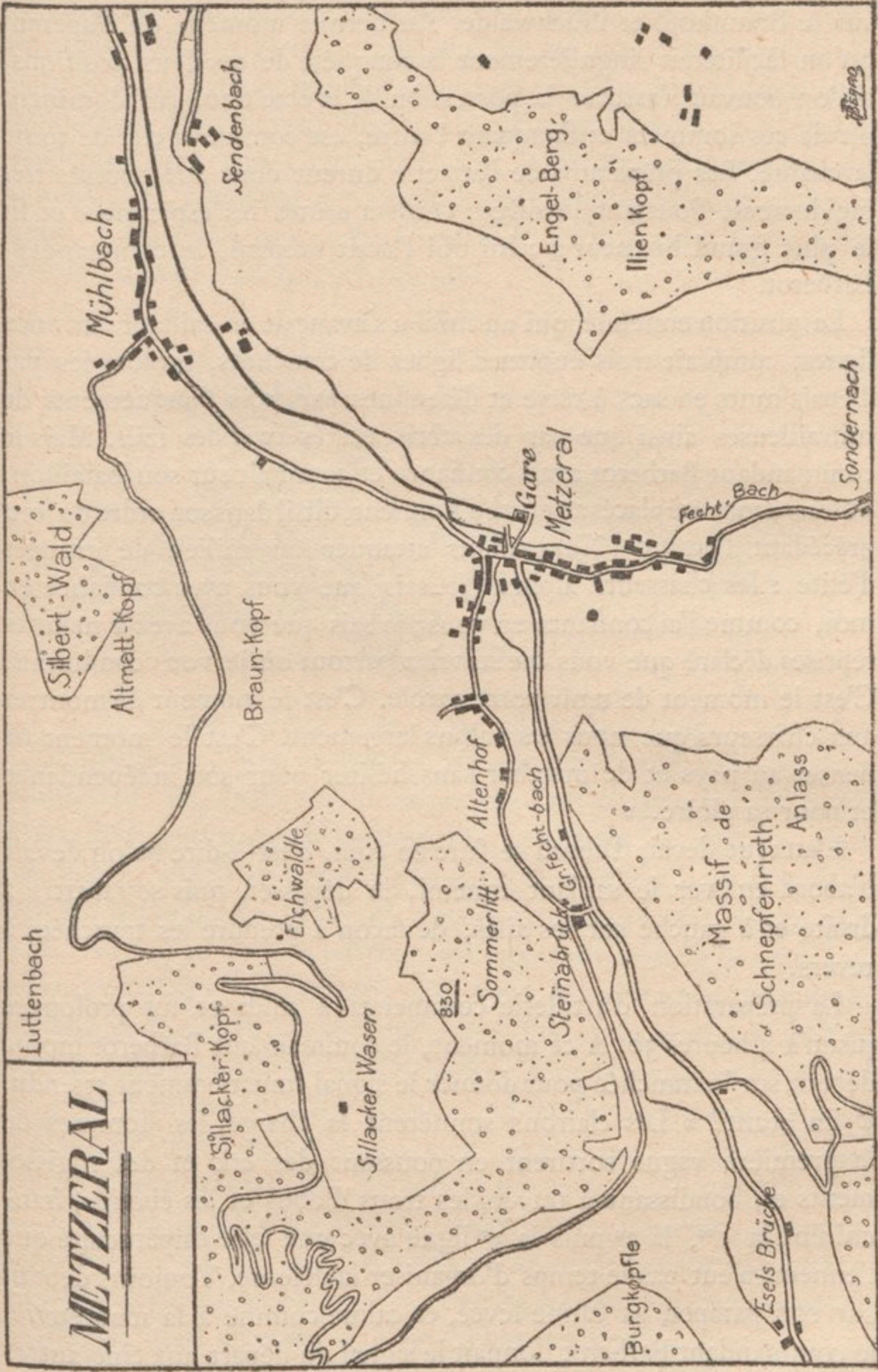
(JUN 1915)

Le 4 juin 1915, on fit appel au 133^e, pour coopérer en Alsace à l'attaque de Metzeral. Le bataillon Barberot (1^{er}) et le bataillon Coipel (2^e) y furent transportés en auto-camions.

Arrivés au col de la Schlucht, ils aperçurent, dans le panorama splendide qui se déroulait sous leurs yeux, le théâtre de leurs futurs exploits. Des pentes escarpées descendent brusquement vers la Fecht méridionale, formée elle-même de deux branches qui se réunissent à Metzeral : l'une très courte, coupée de vergers et de prairies, où se trouve le village de Mittlach, l'usine de Steinabrück et l'Altenhof (faubourg de Metzeral) ; l'autre — la Fecht de Sondernach — orientée du Sud au Nord. Les deux vallées sont séparées par le massif du Schnepfenrieth.

A ce moment, nous tenions déjà les sommets les plus élevés : l'Altmatt, le Sillacker, le Schnepfenrieth, et nos lignes étaient poussées jusque devant Altenhof et au delà de Mittlach. Les Allemands, fortifiés aux lisières de Steinabrück, restaient accrochés aux seuils qui dominant immédiatement la vallée (Braunkopf, Eichwâlde, cote 830), et ils avaient réussi à en faire des positions qu'ils qualifiaient d'inexpugnables. Les chasseurs qui opéraient dans la région avaient déjà, par cinq fois, tenté de s'en emparer. Deux fois ils avaient réussi à y prendre pied, mais sans pouvoir s'y maintenir. C'est alors qu'il fut fait appel au 133^e. Afin de se familiariser avec cette guerre de montagne à laquelle il n'était pas accoutumé, le régiment occupa successivement les secteurs de l'Altmatt et de Sillacker, et s'employa à creuser des parallèles de départ en vue de l'attaque de l'Eichwâlde et du Braunkopf. Le 12 juin, les deux bataillons étaient amenés au pied de la cote 830.

Dans le plan primitif, on ne devait tenter qu'une simple démon-



tration sur ce dernier point, l'attaque principale devant avoir lieu sur le Braunkopf et l'Eichwâlde. Au dernier moment on s'aperçut qu'on faciliterait singulièrement la conquête de ces deux positions, si l'on pouvait s'assurer la possession de la cote 830, qui, dominant un de ces sommets et flanquant l'autre, est comme la clef de toute la chaîne. Les préparatifs de l'attaque durent donc être poussés très rapidement. Pourtant le succès dépassa toutes les espérances et fit le plus grand honneur à celui qui l'avait préparé, le commandant Barberot.

La position ennemie, qui au milieu s'avancait en saillant dans nos lignes, comptait trois énormes lignes de tranchées, prolongées par d'épais murs en sacs à terre et défendues par trois flanquements de mitrailleuses ainsi que par des abris étayés avec des rails. Mais le commandant Barberot avait confiance et comptait sur son bataillon. « Nous avons été placés au poste d'honneur, dit-il dans son ordre du jour précédant l'assaut. Nous allons attaquer au milieu de troupes d'élite : les chasseurs alpins. Je sais que vous avez confiance en moi, comme j'ai confiance en vous ; je sais que vous avez à maintes reprises déclaré que vous me suivriez partout où je vous conduirais. C'est le moment de tenir votre parole. C'est le moment de montrer aux chasseurs que nous les valons largement. C'est le moment de penser au pays et de marcher sans hésiter pour son indépendance et pour sa gloire. »

L'attaque devait d'abord se faire en coin, c'est-à-dire qu'on devait d'abord enlever le saillant ennemi, le dépasser, puis se rabattre à droite et à gauche sur les ailes, de façon à prendre les tranchées à revers.

La préparation d'artillerie commença à midi et fut prolongée jusqu'à 4 heures 30. A ce moment, le commandant Barberot monta debout sur la tranchée pour donner le signal impatientement attendu. « En avant ! » Les clairons sonnèrent la charge, les hommes de la première vague sortirent en poussant des cris et des rugissements et, bondissant à travers les trous d'obus et les éboulis, franchirent la 1^{re}, la 2^e puis la 3^e ligne avec une telle impétuosité que l'ennemi n'eut pas le temps d'organiser la défense. Toujours debout sur son parapet, sa canne levée, et calme comme à la manœuvre, le commandant Barberot donnait le signal du départ aux cinq autres vagues qui se succédaient à 50 mètres. Une fois les 5^e et 6^e vagues, chargées du nettoyage des tranchées, arrivées, ce fut une lutte

épique dans les boyaux, à coup de baïonnettes et de grenades. Les mitrailleuses ennemies ne purent pas tirer. Les lance-bombes qui, placés plus en arrière, n'avaient pas été détruits par le feu de l'artillerie, envoyèrent quelques énormes torpilles de 100-kilogs qui explosaient, en soulevant une trombe de terre, ouvrant des brèches sanglantes dans nos rangs. Mais nos hommes, arrivant sur les minenwerfer, clouèrent avec leurs baïonnettes les servants sur leurs pièces. La position tout entière venait de tomber entre nos mains. L'assaut n'avait duré que 15 minutes.



« Il y eut deux phases dans cette attaque, a écrit le capitaine Cornet-Auquier : une magistrale préparation d'artillerie qui, trois heures et demie durant, fit pleuvoir sur l'adversaire plus de 5.000 projectiles ; puis pendant les dernières rafales de nos canons, alors que nos 75 sifflaient, rasant presque les têtes, une charge épique de tout un bataillon en plusieurs vagues successives, une charge qui, nous l'avons su depuis, arracha des applaudissements à ceux qui, de leurs observatoires, assistaient à la scène. Imaginez-vous un volcan, des nuages de fumée, un vacarme assourdissant, au milieu duquel on perçoit, répété par un millier d'hommes, le cri de charge : « En avant ! En avant ! » Un soleil d'or faisait scintiller les baïonnettes, puis ce fut la ruée sur l'ennemi, le cou tendu, la bouche comme contractée par un rire sauvage, et les cris de joie féroce en voyant la bête fuir. A droite et à gauche, la résistance faiblit rapidement, et tout à coup 296 Allemands, dont 8 officiers, se constituèrent prisonniers. Ils paraissaient tout heureux de se rendre... Ceux qui baragouinaient le français nous disaient : « Vous, bons camarades ! »

A droite, deux compagnies allemandes avaient en effet tenté une contre-attaque, mais prises de front, à revers, de flanc, elles durent

se rendre au complet. Nos officiers eurent beaucoup de peine à arrêter les troupes d'assaut qui voulaient continuer sur Metzeral. Mais l'ordre était arrivé d'aménager la position avant de pousser plus avant. « Quel dommage, ça allait si bien ! » disaient les poilus. Nous avons pris des quantités de cartouches de mitrailleuses, de mortiers, de torpilles, de revolvers et de matériel de toute sorte. Tout le bataillon qui occupait la position était détruit, tout ce qui n'avait pas été tué avait été pris. Deux heures après, 5 lignes de tranchées étaient étayées, et un réseau de fil de fer et de grillage était déjà installé. On s'attendait à une contre-attaque des Allemands pendant la nuit, mais il n'en fut rien. Le coup avait été trop dur pour eux.

Les jours suivants, le bataillon resta à la cote 830, continuant à organiser la position. Opérant avec le 52^e chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Baudrand, le 2^e bataillon prit part pendant ce temps à l'attaque de l'Eichwâlde. Le 13, en même temps que le 1^{er} bataillon marchait sur la cote 830, les chasseurs avaient tenté en vain d'en faire directement l'attaque. La position se trouvait légèrement débordée par les troupes du 1^{er} bataillon, mais les Allemands s'y cramponnaient toujours. Il fut alors décidé de contourner ce sommet pour le faire tomber. Progressivement, les 16 et 17 juin, on en continua l'encercllement par les bois de Sommerlitt et d'Altenhof. La menace de notre manœuvre finit par avoir raison de la ténacité de l'ennemi. Et le 18, au matin, la 8^e compagnie put occuper l'Eichwâlde que les Boches venaient d'abandonner précipitamment. Le mouvement se poursuivit alors en direction de la Fecht, face à Metzeral, et des éléments du régiment prirent pied dans Altenhof et Steinabrück.

Après un jour de repos à Mittlach, le 2^e bataillon vint de nouveau prendre position devant Metzeral. Placé à la lisière est de l'Anlass, il couvrait, contre Sondernach, le flanc droit de la 1^{re} brigade de chasseurs. Prévoyant la perte de Metzeral, les Boches l'incendièrent et ce fut au milieu des brasiers que se fit la poursuite. Le 22, à la tombée de la nuit, nos troupes, atteignant les abords immédiats de la Fecht, pénétrèrent par le Sud dans le village en flammes, donnant la main aux chasseurs qui arrivaient par le Nord. Et le 23, malgré la violence du feu des mitrailleuses de la rive droite de la Fecht, qui obligèrent tout le jour les 5^e et 7^e compagnies à se cramponner au terrain, une partie du bataillon parvint, à la tombée de la nuit, à s'emparer de Sondernach.

Le général de Maud'huy, commandant la VII^e armée, avait été tellement enthousiasmé par les exploits du 133^e que, le 16 juin, il avait détaché sa propre croix de guerre, pour en décorer, sur le champ même de bataille, le commandant Barberot. Et il voua aux poilus du régiment une admiration dont il ne se départit jamais. « Mes lions du 133^e ! », disait-il toujours en parlant d'eux. Ce surnom devait leur rester.

Ces prouesses successives valurent d'ailleurs aux deux bataillons d'être cités à l'ordre de l'armée.

ORDRE GÉNÉRAL N^o 32, DE LA VII^e ARMÉE, DU 9 JUILLET 1915.

Les 1^{er} et 2^e bataillons du 133^e R. I. ont fait preuve d'une incomparable vaillance et d'une énergie au-dessus de tout éloge, en enlevant une position très solidement organisée, que l'ennemi considérait comme inexpugnable, d'après les déclarations mêmes des officiers prisonniers. Lui ont fait subir des pertes considérables et, malgré un bombardement des plus violents, n'ont cessé de progresser pendant plusieurs journées consécutives pour élargir leur conquête.

Signé : DE MAUD'HUY.

Mais ces glorieuses journées nous avaient durement éprouvés.

Elles avaient coûté la vie à 80 soldats, aux sous-lieutenants Clerc et Berthet, et au capitaine Cornier, frappé d'une balle perdue, alors qu'il donnait des ordres pour organiser la position conquise. En outre, 200 hommes se trouvaient hors de combat.



LA FONTENELLE

(8 JUILLET 1915)

Le 23 juin, les 1^{er} et 2^e bataillons qui, en Alsace, venaient de parachever la série de leurs succès par la prise de Sondernach, furent brusquement rappelé dans le secteur de la Fontenelle : les Boches venaient en effet, la veille, de reprendre la cote 627.

C'était, on s'en souvient, le 1^{er} bataillon qui la leur avait enlevée, le 16 septembre 1914. Depuis ce jour, le 133^e, et les autres régiments qui l'avaient occupée, s'y étaient solidement installés. Aussi les Allemands avaient dû entreprendre une véritable guerre de siège. Il leur avait fallu progresser à la sape, faire éclater de nombreux et puissants fourneaux de mine, et, pendant plusieurs semaines, disloquer implacablement les défenses du plateau par un bombardement quotidien, auquel notre artillerie, inférieure en nombre de canons et subissant la crise de munitions, ne ripostait que bien faiblement. Mais ils étaient peu à peu arrivés à se rapprocher de nos positions. Et le 22 juin, les lignes n'étant plus distantes que de 10 à 20 mètres, après l'explosion de deux grosses mines, soutenus par une concentration d'artillerie comme on n'en avait pas encore vu, ils avaient réussi, au prix de lourdes pertes, à prendre pied sur le sommet. Ils s'y fortifièrent aussitôt avec un labeur et une ardeur auxquels rendit hommage le lieutenant général von Knoerzer, commandant la 30^e division d'Infanterie bavaroise, dans son ordre du 3 juillet :

« En visitant aujourd'hui la position nouvellement conquise sur la hauteur du Ban-de-Sapt, j'ai eu l'occasion de me convaincre que, depuis que nous l'occupons, on a travaillé avec le plus grand zèle à l'organisation et que l'on continue à la fortifier avec joie et amour... J'ai l'assurance que la hauteur du Ban-de-Sapt sera

transformée dans le plus bref délai en une forteresse imprenable et que les efforts éventuels des Français, pour la reprendre, échouèrent avec les pertes les plus sanglantes... J'exprime au régiment Weismüller et aux pionniers qui ont pris part aux travaux ma plus vive reconnaissance. »

Du sommet de la colline, chauve désormais, car la lutte n'avait rien laissé subsister du petit bois qui jadis en garnissait le faite, le Boche plongeait dans nos lignes. Sous son regard, tout déplacement ou ravitaillement de jour nous était impossible. La grande voie de la vallée de la Meurthe, de Saint-Dié à Raon l'Étape, nous était interdite. Une telle situation était intolérable. Il fallait déloger l'ennemi sans retard. Or, à qui confier cette mission, si ce n'était au 133^e, puisqu'à Metzeral, d'un seul élan, il avait su enlever une position que des échecs successifs avaient fait réputer imprenable ? Dès le lendemain de son retour d'Alsace, le 1^{er} bataillon était en ligne et s'employait à creuser les parallèles de départ : le 4, le régiment en entier fut ramené à l'arrière pour prendre quelque repos, en vue de l'effort qui allait lui être demandé. Entre temps, les officiers reconnuèrent les positions à attaquer.

Enfin le 8, au matin, les bataillons étaient rendus avant le jour à leurs emplacements de départ : le 1^{er} bataillon au bois Martignon, le 2^e au bois du Palon, le 3^e à la Vercoste et à la Fontenelle. A 14 heures 30, commença la préparation d'artillerie. Tous les calibres y prirent part. Les 65 de montagne, juchés presque derrière les tranchées, miaulaient avec rage. Dominant le roulement des 75, les 120 longs de Saint-Jean d'Ormont poussaient, au-dessus des lignes, leurs sifflements doux, tandis que les 220 du col de Robache passaient avec un vrombissement d'avion. Le tir, d'une violence extrême, était entrecoupé de pauses, de périodes rapides et d'allongements, destinés à faire croire à l'imminence de l'assaut. L'adversaire s'énerva et réagit violemment. Il cribla de projectiles les parallèles et les places d'armes, éprouvant les troupes qui s'y trouvaient entassées.

Les 1^{er} bataillon (commandant Gauthier) et le 3^e bataillon (commandant Boudet) avaient pour mission de reprendre la cote 627 et d'atteindre la route Launois-Moyenmoutiers. Le 2^e bataillon (commandant Coipel) devait déborder la cote 627 par le Nord et atteindre le chemin Launois-Laitre, sur le rebord de la croupe où est posé ce dernier village. L'assaut devait se déclancher à 18 heures 30. Mais,

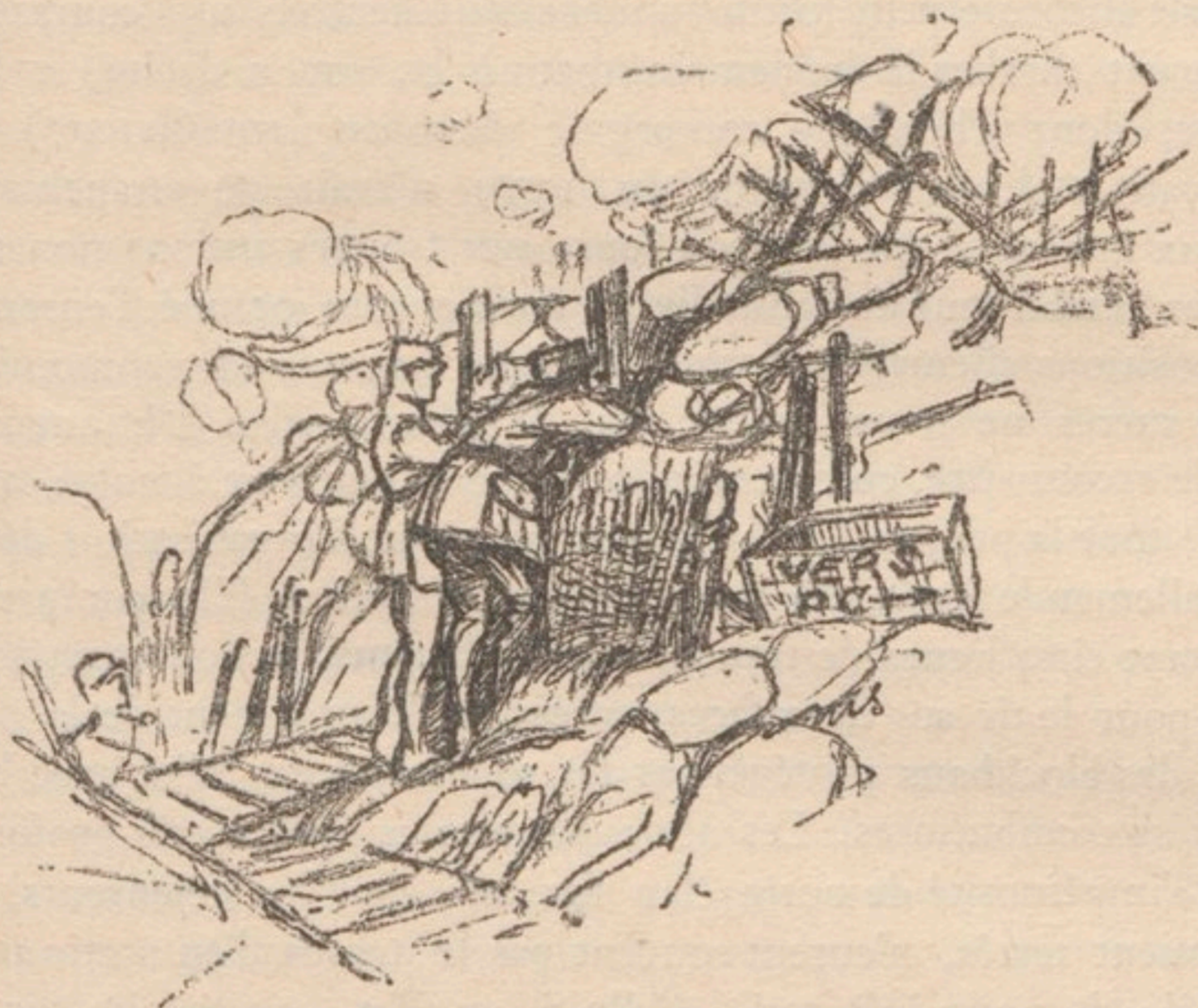
une heure avant l'attaque, la compagnie Accoyer (10^e du 23^e), qui devait attaquer le bois Caduc, à droite du 1^{er} bataillon, rendait compte que, devant elle, les réseaux n'étaient pas encore entamés. La préparation fut alors prolongée d'une demi-heure, et l'assaut reporté à 19 heures.

A droite, le 1^{er} bataillon avançant, dans son impatience, de deux minutes l'instant prescrit, franchit sous un feu violent tous les obstacles et atteignit d'un seul bond la route Launois-Moyenmoutiers, son objectif, où il arriva en même temps que nos derniers obus. « Nous avons débouché sous une pluie d'obus, écrivait le capitaine Cornet-Auquier. Quelle mitraille ! Quel enfer ! Puis ce fut la course sous les obus à travers la fumée, la course folle sous les balles, et puis la victoire, la victoire totale, les Boches se rendant par paquets de 20, 30, 50, 100, abrutis, implorant, les mains jointes, les bras au ciel. » Emportés par leur élan, le lieutenant Gardet, 2 caporaux et 13 hommes de la 2^e compagnie avaient même dépassé leur objectif et s'étaient installés au point M, où, isolés du reste du régiment, entourés de tous côtés, ils tinrent tête à l'ennemi et restèrent seuls, jusqu'au 9 au soir, sur des positions battues par le feu des deux artilleries.

Au centre, à 19 heures, à la minute fixée, avec un ensemble émouvant, les quatre compagnies du 3^e bataillon débouchèrent de leurs parallèles sous les obus, tandis que derrière elles, d'un seul coup, tout le village de la Fontenelle s'embrasait. La 9^e compagnie vit tomber sous le barrage ses deux chefs de section de la première vague (lieutenant Fenech, aspirant Piquet). La 10^e compagnie perdit son chef, le capitaine Charry, qu'un guetteur allemand, resté dehors malgré nos obus, blessa mortellement d'une balle au ventre, au moment où il atteignait la première tranchée boche. Mais ces pertes n'arrêtèrent pas l'élan du bataillon. Les derniers obus de notre artillerie, qui maintenant allongeait son tir, éclataient encore sur le plateau, que les capotes bleues y avaient déjà pris pied. La 9^e, arrêtée par un fortin¹, le tourna, et, en commençant le nettoyage

1. C'était une sorte d'ouvrage fermé, creusé en arrière du changement de pente, ce qui faisait que nos artilleurs le voyaient mal et n'avaient pu en entamer les réseaux. Il était complètement encerclé d'un large réseau de piquets-vrilles et tenu, sous le commandement d'un capitaine et de deux lieutenants, par soixante hommes qui se défendirent toute la nuit. Le lendemain matin, une attaque à la grenade, menée par le sergent Rodot (9^e compagnie), aidé par des éléments du 253^e qui étaient venus apporter des munitions, en eut raison.

dont elle était chargée, s'empara de deux mitrailleuses et d'un canon-revolver de 59, en batterie à la Tour d'Angleterre. Les 10^e, 11^e, 12^e franchirent sans y descendre les tranchées du plateau, puis dévalèrent jusqu'à la route de Launois, où elles s'emparèrent du chef de bataillon allemand, commandant la position. Un autre commandant de bataillon, capitaine venu prendre les consignes en vue d'une relève, fut capturé avec lui. Les éléments de tête du 3^e bataillon,



emportés par leur ardeur, dépassèrent même la route de Launois, fixée comme objectif final, et poussèrent sur Laitre, où ils furent arrêtés par notre propre barrage. Derrière eux, sur le plateau, les prisonniers sortaient en foule des abris, criant « Pitié, Moussié » aux nettoyeurs, qui les poussaient en troupeau vers le village de la Fontenelle.

A gauche, le 2^e bataillon progressait difficilement. Rassemblé à 18 heures dans le bois Mermod, il avait été pris sous un violent tir de 77, qui l'obligea à se replier plus à l'Ouest. A 21 heures, il était de nouveau prêt à déboucher, mais il tomba sous les violentes rafales des mitrailleuses ennemies établies sur le plateau à l'est du bois en Y. A la faveur de la nuit, le mouvement fut repris ; la 6^e compagnie parvint à prendre pied, à 21 heures 30, dans l'ouvrage 38. A 23 heures, le reste du bataillon, se créant des passages dans les

réseaux de fils de fer non détruits, débordait largement la position par le nord, encerclant et faisant prisonniers ses derniers défenseurs. Dans le bois au sud-sud-est de Laître, une compagnie allemande fut si vite surprise par ce mouvement qu'elle s'enfuit en abandonnant armes, équipements et vivres. Le café était chaud à point et fit la joie des nouveaux arrivants.

Vers 20 heures, le nettoyage était à peu près terminé. Seul résistait encore le petit fortin auquel s'était heurtée la 9^e compagnie (il devait tomber le lendemain matin) et, sur la droite, le bois Caduc, dont l'héroïque compagnie Accoyer (10^e du 23^e), qui appuyait à droite l'attaque du 133^e, n'avait pu franchir les réseaux intacts¹. Au lever du jour, nos troupes avaient non seulement rétabli leur ancienne ligne, mais encore occupé l'ensemble des positions allemandes jusqu'à la route Launois-Moyenmoutiers.

Ce succès ne nous coûtait que de faibles pertes. L'honneur, il faut le reconnaître, en revenait pour une bonne part à notre artillerie, dont la préparation fut si complète que l'organisation défensive allemande avait été pratiquement annihilée. Elle comprenait pourtant cinq lignes de tranchées et de boyaux, des ouvrages organisés pour le tir sur deux faces, en cas de débordement de la position, des blockhaus protégés par des rondins et des rails, avec boucliers aux embrasures. Les abris souterrains étaient très profonds. Mais l'impétuosité de notre élan fut telle que les défenseurs, qui s'y étaient terrés, n'eurent souvent pas le temps d'en sortir avant l'arrivée de notre infanterie. Celle-ci, en effet, se précipita sur les positions ennemies, en marchant presque dans le barrage de notre artillerie. Un chef ennemi a lui-même rendu hommage à cette impétuosité, en écrivant : « L'attaque ennemie du 8 juillet nous apprend comment l'infanterie montant à l'assaut doit savoir utiliser le feu de sa propre artillerie. Là où l'infanterie française a immédiatement suivi le puissant rempart du feu de son artillerie, malgré les pertes qu'elle subissait de ce fait, elle a réussi à pénétrer dans notre position. » (Quartier Général de Saint-Blaise. VON EBERHARDT.)

L'attaque principale, qui prit pied au centre sur la hauteur 627, avait réussi en moins de dix minutes. C'était un spectacle impressionnant de voir, à travers la fumée des projectiles, nos hommes aborder les retranchements allemands et marcher droit sur leurs

1. Il devait être pris le 24.

objectifs les plus éloignés, sans arrêt et sans souci de l'enchevêtrement de nombreux boyaux et tranchées, le fusil d'une main et l'autre main dans la musette à grenades. Dans leur sillage s'avançaient deux bataillons du 357^e R. I., couverts par quelques unités du 23^e et du 43^e territorial, chargés de nettoyer les ouvrages allemands, bouleversés par nos projectiles, une fois que les troupes d'attaque les avaient dépassés. Les corps rivalisèrent d'élan. Même ceux à qui était confiée la garde des tranchées voulurent avoir leur part de gloire. Quelques unités d'un régiment catalan (253^e R.I.), envoyées pour ravitailler en munitions les troupes d'assaut, participèrent au nettoyage de la position et contribuèrent à faire tomber un blockhaus, d'où sortirent 90 prisonniers. « C'est trop beau ! » s'écria un artilleur des canons de tranchées, en voyant l'infanterie s'élancer à l'assaut. Et, prenant un fusil, il partit à l'assaut avec ses camarades. Aussi la totalité de la garnison du point d'appui (deux bataillons de la 5^e brigade d'Ersatz bavaroise) fut tuée ou faite prisonnière. 881 prisonniers, dont 21 officiers (parmi lesquels un officier supérieur), les uns surpris par l'attaque centrale, les autres débordés et cernés par notre action de flanc, tombèrent entre nos mains au cours des combats des 8 et 9 juillet.

Ces prisonniers ont avoué leur terreur devant la supériorité de notre artillerie et leur surprise devant la soudaineté de l'attaque. Tous étaient encore sous le coup de la dépression nerveuse causée par le bombardement. « On ne peut imaginer un pareil enfer ! » disaient-ils, et la plupart ne cachaient pas leur satisfaction d'échapper pour l'avenir à de telles émotions. Les officiers, presque tous à bout de nerfs, exprimaient eux aussi leur horreur de ce pilonnage. « A chaque coup, disaient-ils, nos abris étaient secoués comme une boîte. » Tous étaient officiers de réserve, professeurs, employés d'industrie et de banque. Deux jours après sa capture, au moindre bruit, l'un des plus ébranlés, un étudiant en théologie, croyait encore entendre l'éclatement d'un obus. Seul, le chef de bataillon (Major Michaelles, du 11^e bataillon d'Ersatz), qui commandait le secteur et appartenait à l'active, avait conservé son calme et ne cachait pas son admiration pour le « travail » de notre artillerie et de notre infanterie. La capture du capitaine von Bülow réjouit particulièrement les populations vosgiennes qui avaient gardé, de sa cruauté pendant l'occupation allemande de Saint-Dié, un si mauvais souvenir.

Le butin ramassé sur le terrain de l'action, assez restreint d'ail-

leurs (800 mètres sur 600), fut considérable. Une quantité énorme de fusils et de munitions, 4 mitrailleuses, 2 lance-bombes, un appareil à oxygène contre les gaz asphyxiants, un dépôt de cartouches et de grenades de tous modèles, des appareils téléphoniques, un canon-revolver allemand de 59 et le canon français de 37 dont l'ennemi s'était emparé le 22 juin, tombèrent entre nos mains. Nos pertes, relativement légères, s'élevaient à moins du quart de celles de l'ennemi. Mais la lutte avait néanmoins été meurtrière, et, sur 500 hommes mis hors de combat, il fallait, hélas ! compter 120 morts, dont le commandant Gauthier, qui depuis dix jours seulement commandait le 1^{er} bataillon ; les capitaines Charry, du Vachat, Burelle ; les sous-lieutenants Fenech, Rejol et Madala.

Dès 20 heures, l'artillerie ennemie, se rendant compte que la position était perdue, avait commencé un de ces tirs de vengeance si chers aux Allemands. Mais ses pièces étaient mal pointées : on sentait que l'adversaire ne savait pas au juste où nous trouver. Il allait attendre huit jours pour essayer un mouvement offensif, se contentant, jusqu'au 16 juillet, de nous accabler de mitraille, sans interruption de l'aube au coucher du soleil. Cela ne devait pas du reste empêcher les vainqueurs d'organiser la position sur laquelle l'infanterie allemande allait venir se faire décimer, le 16, en pure perte.



VIII

13 JUILLET 1915

Le 12 juillet, vers minuit, deux compagnies du 1^{er} bataillon (1^{re} et 2^e) et deux compagnies du 3^e (11^e et 12^e) étaient relevées et allaient cantonner à Robache, où elle arrivèrent le lendemain au point du jour. On leur apprit une joyeuse nouvelle : le général Joffre allait, ce matin même, décorer le drapeau du 133^e. Les quatre compagnies furent, en effet, rassemblées dans une prairie, en vue de Saint-Dié. On n'avait pu que gratter avec une hâte fébrile la couche d'argile rouge, gangue tenace dont chacun semblait habillé de la tête aux pieds. Les capotes, déchirées par la mitraille et les barbelés, avaient un aspect lamentable. Le petit Godard, de la 2^e compagnie, qui tout à l'heure allait recevoir la médaille militaire, n'avait pour toute coiffure qu'une espèce de bonnet de nuit de couleur innommable. Après le coup de rasoir, les visages, dont le masque avait été creusé par les souffrances et les misères, apparaissaient trop propres, sous cet uniforme de loqueteux. Mais dans tous les regards on lisait l'ivresse de la victoire et la fierté de la tâche héroïquement accomplie. Aussi la pluie fine, qui se mettait à tomber, ne parvint pas à étouffer la bonne humeur.

Le général de Maud'huy, commandant la VII^e Armée, arriva le premier et adressa au régiment ses félicitations. Puis apparut l'auto portant le grand fanion tricolore frangé d'or : c'était Joffre... Il était accompagné de tout son État-Major, où l'on reconnaissait le général Claret de la Touche, commandant la 41^e D. I. ; le colonel Bulot, commandant la 82^e brigade, etc., etc. Pendant que la musique jouait la *Marseillaise*, le généralissime passa en revue le front du bataillon. Il remit la croix de Guerre avec palme au drapeau du Régiment, la croix d'officier de la Légion d'Honneur au lieutenant-colonel Baudrand, la croix de chevalier aux capitaines Combe,

Martin, Robert, Cornet-Auquier ; la médaille militaire à l'adjudant Genin, au sergent-major Blanc, aux sergents Joly, Jeannolin, Dufournet ; aux caporaux Chevrier de Corcelles, Deguerry ; aux soldats Godard et Christin. Pour chacun, le grand chef eut un mot d'encouragement. « Comme vous êtes jeune ! dit-il au capitaine Cornet-Auquier. Cette croix doit vous apporter bien du bonheur, et moi je suis bien heureux de pouvoir vous la remettre. » Puis à chacun, deux bons baisers qui claquaient, les baisers du Grand-père !

Aux accents entraînants de la *Marche Lorraine*, les compagnies défilèrent ensuite devant le drapeau ; les hommes, sales, boueux, mais parés de gloire, semblaient grandis, et une flamme étincelait dans chaque regard. On n'aurait plus dit les loques humaines qui, tout à l'heure, s'affalaient sur la route en gravissant le col du Bon-Dieu, dormaient, sac au dos, le long des fossés, et arrivaient au cantonnement dans une si lamentable débandade. Si la manœuvre était loin d'être parfaite, l'allure était crâne : le grand chef sourit. Quelque temps après il devait dire du 133^e : « Avec les troupes du 20^e corps, c'est ce que j'ai vu de mieux. » A ce moment, dominant la cérémonie, la voix du canon, agrandie par l'écho, vint rappeler la lutte toute proche. Au delà des cimes, à intervalles réguliers, on percevait les éclatements des obus qui s'acharnaient sur les positions reconquises.

Le 133^e deux fois vainqueur en trois semaines — les 15 et 16 juin, près de Metzeral, et les 8 et 9 juillet, à la Fontenelle — fut cité tout entier à l'ordre de la VII^e armée, comme l'annonça aussitôt l'ordre suivant :

ORDRE DU RÉGIMENT n° 152, DU 13 JUILLET 1915.

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS DU 133^e,

« Le Général Joffre vient d'attacher la croix de Guerre à la hampe de votre drapeau en face de cette ville de Saint-Dié que vous avez délivrée d'une angoissante étreinte. Notre grand chef, dont les paroles s'adressaient à vous tous, m'a dit : « C'est bien ! » Les nécessités de l'organisation et de la défense de la position conquise n'ont permis qu'au tiers d'entre vous d'assister à cette cérémonie ; cette fête militaire était susceptible d'émouvoir les cœurs les plus sceptiques, si à cette heure encore il en existait dans notre Patrie !

« Je désire cependant que cette date du 13 juillet reste gravée dans la

mémoire de tous. Je suis fier de porter à votre connaissance cet ordre de l'Armée : il consacre votre gloire !

« *Ordre de l'Armée n° 37, du 12 Juillet 1915 :*

« Est cité à l'ordre de l'Armée :

« Le 133^e Régiment d'Infanterie, sous les ordres du lieutenant-colonel Baudrand.

« Ce régiment, dont deux bataillons, trois semaines auparavant, avaient été cités à l'ordre de l'Armée pour avoir enlevé une position puissamment fortifiée sur une autre partie du front, a renouvelé cet exploit à la Fontenelle. Entraîné par son ardeur, il est parti avant la fin de la préparation d'artillerie, est arrivé sur les premières tranchées ennemies avec les derniers obus français, a enlevé une position comprenant plusieurs lignes de tranchées et de casemates ; a fait prisonniers près de 900 Allemands (dont 21 officiers), et s'est emparé d'un butin considérable (canons, mitrailleuses, lance-bombes, fusils, etc. . .), s'est installé sur la position conquise et a défié tous les assauts.

Signé : DE MAUD'HUY.

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 133^e, je m'incline en votre nom devant ceux des nôtres tombés au champ d'honneur sans aucune défaillance.

« Restons fidèles à leur exemple !

Le lieutenant-colonel commandant le régiment.

Signé : BAUDRAND. »



COMBATS DES 16 ET 24 JUILLET

ET

FIN DU SÉJOUR DANS LE BAN-DE-SAPT

Dès le lendemain de notre attaque, mais particulièrement depuis le 14 juillet, l'artillerie allemande avait cherché, par un bombardement systématique, à nous paralyser dans l'organisation de la position conquise. Dès les premières lueurs de l'aube, vers 2 heures 30 du matin, le bombardement commençait et durait, avec des pauses irrégulières, jusqu'à la pleine nuit. Nous subissions, de ce fait, des pertes assez sensibles. Par ailleurs ce tir, rendant toute communication avec la première ligne impossible pendant le jour, obligeait à attendre la nuit pour le ravitaillement en vivres et en matériel. Aussi cette semaine du 9 au 16 fut-elle des plus dures.

Le 15 juillet, les deux premiers bataillons, qui avaient été relevés, cantonnaient le 1^{er} à Marzelay-La-Pêcherie, le 3^e à Pont-des-Raids ; seul, le 2^e bataillon était encore en ligne à la Fontenelle et allait avoir à soutenir une violente tentative de l'ennemi, qui ne voulait pas rester sur son échec du 8.

Le 16, dès l'aube, son artillerie commença, sur nos positions de la cote 627, un tir d'obus de gros calibre, qui, devenu d'une extrême violence vers 8 heures, se poursuivit pendant toute la journée avec la même intensité. Le crépuscule tombait, quand les attaques d'infanterie se déclanchèrent. Elles furent lancées sur quatre points différents. Deux attaques débouchèrent de la direction de Launois. L'une essaya de se dérober à travers le petit bois, bien éclairci par le bombardement, qui s'étendait sur les pentes ouest de la cote 627. Mais les groupes ennemis, rapidement aperçus, furent arrêtés par notre feu à la lisière du bois, et ne purent en déboucher. L'autre attaque suivit la route Launois-Moyenmoutiers, prenant comme objectif la barricade que nous y avions organisée, et utilisant, comme

cheminement, le fossé qui borde cette route et une légère dépression couverte de broussailles. Heureusement la route et ses alentours furent vite balayés par nos feux d'infanterie, et là encore l'ennemi dut reculer.

Les attaques principales se produisirent sur les tranchées que nous avions aménagées le long de la grand'route. Fortes chacune d'un bataillon, elles débouchèrent l'une de Laître, l'autre des pentes de la large colline (cote 597) qui s'étend entre Laître et Launois. Les colonnes ennemies venues de Laître se jetèrent, au pas de course, sur un saillant que nos ouvrages formaient à l'ouest de la route. Nos mitrailleuses, tenues prudemment à l'abri pendant la préparation, s'étaient crânement mises en batterie sur le parapet, dès que l'infanterie ennemie avait été signalée, et lui opposèrent un barrage infranchissable. Nos batteries, immédiatement alertées, prirent en même temps les colonnes d'assaut sous leur feu. On vit celles-ci tourbillonner, s'essaimer, puis disparaître.

L'attaque centrale n'eut pas plus de succès. Elle se présenta en terrain découvert sur six lignes successives. La nuit était venue. Nos projecteurs balayèrent de leur pinceau lumineux les pentes de la cote 597, guidant le tir de nos mitrailleuses. De son côté le barrage d'artillerie se déclencha, précis et violent. Les lignes ennemies commencèrent à se disloquer. Entre deux éclatements, on entendait, dominant le crépitement des mitrailleuses, les cris des blessés qui se traînaient dans l'ombre derrière les buissons. Les officiers et sous-officiers qui étaient en tête eurent assez d'autorité et d'énergie pour reformer les troupes et les relancer à l'attaque. Mais, pris sous notre tir, les rangs fondirent de nouveau. Il y eut un flottement dans les lignes, puis, rapidement et en désordre, tous se replièrent. Les Allemands n'avaient réussi en fin de compte, en utilisant un léger thalweg, qu'à prendre pied dans un de nos petits postes. « Il nous faut le reprendre, dit le lieutenant Mermod à l'aspirant Dayet. Vous avez trois hommes, nous serons cinq, et c'est bien suffisant ! » En effet, à 21 heures 30, le petit poste était repris et aussitôt réorganisé, et, lorsqu'à 23 heures les Allemands tentèrent un dernier effort pour s'en rendre maîtres, ils furent durement repoussés. Les pertes de l'ennemi étaient sérieuses. Au petit jour, il y avait encore, sur les pentes de la colline, plus d'une centaine de cadavres. De notre côté, nous n'avions eu que 4 tués et 25 blessés.

Par l'importance des effectifs que l'ennemi envoya à l'assaut et

par l'ordre de contre-attaque allemand du 16 juillet, tombé ultérieurement entre nos mains, nous pouvons juger que l'ennemi comptait sur le succès de cette opération pour rentrer en possession de tout le terrain perdu le 8 juillet. On était donc loin du simple coup de main qu'annonça le communiqué ennemi, après le sanglant échec de la tentative allemande.

L'honneur de ce succès revient aux chefs et aux soldats qui, travaillant sans relâche pendant plusieurs jours sous un bombardement incessant, avaient su transformer le terrain conquis en une position inexpugnable qu'ils défendirent ensuite avec autant de sang-froid que de résolution. C'est ainsi qu'il faut signaler la conduite remarquable de l'unité du lieutenant de vaisseau de Vogüé, commandant un groupe d'auto-mitrailleuses, dont les pièces étaient en batterie au milieu des fantassins. Le bombardement était effrayant sur des positions à peine ébauchées, sans abris, et prises d'enfilade par les gros canons du pic d'Ortomont. Les « demoiselles à pompon rouge » n'avaient pas encore vu un tel enfer. Mais le lieutenant de Vogüé n'eût pas voulu que ses hommes pussent trembler, alors que les fantassins restaient calmes. Depuis le matin il ne cessa de parcourir la ligne au mépris de tout péril, stimulant le zèle de ses troupes, faisant lui-même les rectifications de tir. Le résultat fut merveilleux : les marins enthousiasmés firent des prodiges de vaillance. Un tout jeune tireur, engagé volontaire, resta assis à sa pièce tout le jour sous le bombardement, attendant avec impatience le débouché du Boche et criblant de balles les parallèles ennemies et les points où se manifestait une activité insolite. Plus de 6.000 cartouches furent ainsi tirées pendant la préparation ennemie.

Les sections de mitrailleuses Pasquier et Ducrot, qui flanquaient la position, firent également de la bonne besogne. Tenues à l'abri pendant la préparation, elles s'étaient jetées en batterie sur le terre-plein, dès que l'infanterie allemande avait été signalée. L'artillerie ennemie, cherchant à neutraliser ce flanquement pendant l'assaut, l'encadrait de 150. Le lieutenant Pasquier fut gravement blessé en dirigeant le tir. Mais l'héroïsme de nos mitrailleurs défiait l'artillerie boche. Imperturbables, l'œil à la hausse, le doigt sur la détente, les tireurs fauchaient les fantassins allemands ; les chargeurs, ne quittant pas du regard le couloir d'alimentation, engageaient avec précision, l'une suivant l'autre, les bandes que leur passaient les aides-chargeurs. Un gros obus rasa une des pièces, et vint s'écraser tout

près. Ni le tireur ni le chargeur ne bronchèrent, mais l'aide-chargeur « se plaqua » sous le souffle. Le chargeur, tendant la main pour recevoir la bande suivante et ne recevant rien, tourna les yeux et



aperçut son camarade étendu. « Tu es touché ? — Non. — Alors, oust ! » ; d'une bourrade énergique il remit sur pied son aide-chargeur trop impressionnable. Le tir reprit. L'attaque était enrayée. Nos mitrailleurs savaient faire observer eux-mêmes la discipline du feu.

Ce furent nos positions de la route de Launois à Moyennoutiers

Le Régiment des Lions.

qui furent soumises à la plus dure épreuve. Plus spécialement visées par l'ennemi, elles furent en butte à un tir de destruction systématique par obus de gros calibre. A chaque rafale, des pans de tranchées entières s'écroulaient. On put alors voir le lieutenant Mermod, de la 5^e compagnie, sortir de la tranchée en plein bombardement et se promener avec calme en avant des lignes sur la route de Launois, comme pour rassurer ceux qui l'entouraient par son héroïque folie et leur interdire l'épouvante, malgré le déluge de mitraille qui sans cesse bouleversait leurs tranchées. C'est mieux que du courage, c'est de l'héroïsme que de tels chefs réussissent à insuffler à leurs hommes. Aussi, lorsque les vagues d'assaut apparurent, on vit ceux-ci monter sur le parapet pour mieux découvrir l'ennemi et tirer plus à leur aise.

Cette dure leçon donnée aux Boches établit d'une façon définitive notre maîtrise sur ce point. La Fontenelle était désormais bien à nous.

Mais l'ensemble de notre ligne ne satisfaisait pas encore le commandement. Notre attaque du 8 juillet avait formé dans les lignes allemandes, à l'endroit dit point M, au croisement de la route Launois-Moyenmoutiers et du chemin Launois-La Fontenelle, un saillant très prononcé, et cette position entourée de trois côtés par l'ennemi était très pénible à maintenir. D'ailleurs, entre ce point et Battant-de-Bourras, les Allemands occupaient encore d'importants ouvrages. Une nouvelle attaque fut donc décidée dans le but de les rejeter sur Launois et d'élargir notre front sur les pentes sud-est de la cote 627.

Le 23 juillet, le 1^{er} bataillon occupait les tranchées dans le secteur route de Launois-Bois Martignon. En vue de l'attaque qui devait avoir lieu sur le bois Caduc-Launois, les 2^e et 3^e bataillons, cantonnés à Saint-Jean d'Ormont et à Robache, montèrent également en ligne comme troupes de réserve.

Le temps était épouvantable. Depuis plusieurs jours une petite pluie fine, qui ne cessait de tomber, avait transformé le grès rouge de ce terrain imperméable, en un borbier fangeux. Chaque trou était une mare ; les tranchées s'effondraient, et, n'ayant plus d'écoulement, s'emplissaient d'eau. Il eût été impossible d'attaquer dans de telles conditions. Aussi l'opération fut-elle remise au lendemain. Le 24, il pleuvait toujours ! Les hommes étaient entassés dans les

parallèles, la toile de tente sur la tête, courbant l'échine sous cette pluie qui les pénétrait et les glaçait.

La préparation d'artillerie commença cependant. Tous les calibres y prenaient part, depuis les mortiers de 220 jusqu'aux obusiers de 58. Du pic d'Ortomont et du bois des Faîtes, le Boche répondait de toutes ses pièces, et bientôt la cote 627 disparut sous un nuage de fumée. L'ennemi était-il donc averti de notre attaque ? Un 210 écrasa dans Daubard l'entrée d'une sape où s'était réfugiée une demi-section de la 2^e compagnie. On se précipita pour dégager les malheureux. A 18 heures, alerte ! L'ennemi venait de sortir de ses tranchées, face à la ligne Daubard-La Faucheuse, et semblait vouloir nous attaquer. Mais, gêné par notre barrage d'artillerie, il s'empêtra dans ses fils de fer et pataugea dans les trous d'obus, sans arriver à progresser sensiblement. Finalement il dut regagner ses parallèles de départ. Presque aussitôt, de longues colonnes de fumée s'élevèrent le long de notre front. Avec des charges allongées de pétard, nous faisons sauter des brèches dans nos chevaux de frise.

L'attaque fut déclanchée à 18 heures 15. En première ligne se trouvaient le 23^e R. I., le 13^e bataillon de chasseurs cyclistes et des éléments volontaires du 43^e territorial. Le 133^e était en réserve : il occupa sans trop de difficulté les tranchées qui lui étaient assignées et les nettoya, y faisant environ 150 prisonniers, dont 1 officier. Un peloton de la 10^e fut appelé pour boucher un trou qui s'était formé entre la 5^e compagnie du 23^e R. I. et les chasseurs cyclistes, vers les maisons au sud de Launois. A 19 heures 30, la 12^e compagnie fut envoyée à Drogran, et la 11^e au bois Caduc, pour aider à l'organisation de la ligne de défense établie par le commandant Roulet, du 23^e. Le lendemain, le 23^e descendait au repos, et le 3^e bataillon du 133, renforcé d'une compagnie du 23^e qui n'avait pas pris part à l'attaque et d'une compagnie du 43^e territorial, recevait mission de garder et d'organiser la position conquise.

L'attaque, largement poussée sur Launois et au sud-est de la cote 627, avait complètement réussi. La presque totalité des troupes d'assaut ennemies — près de 800 hommes — n'ayant pas eu le temps de se retirer, tomba entre nos mains. Cette série d'attaques établissait, d'une façon définitive, notre prédominance dans le Bande-Sapt. Le Boche était définitivement muselé dans ce secteur, et, sauf des bombardements d'une violence rageuse pour nous empêcher d'organiser la position, il ne tenta aucune réaction après ce dernier combat. C'était l'aveu de son impuissance.

Le 27 juillet paraissait cet ordre de la division :

ORDRE DE LA 41^e DIVISION D'INFANTERIE, n^o 31

Le 27 juillet 1915.

« En transmettant, aux troupes qui ont combattu le 24 juillet, les félicitations du Général commandant l'Armée, le Général commandant la 41^e D. I. est heureux de dire à toute la 82^e brigade, au 6^e groupe cycliste, à la compagnie 7/2 du Génie et à l'artillerie de la division, la fierté qu'il éprouve à commander des hommes qui, en un mois, malgré les fatigues et les pertes, ont remporté sur l'ennemi trois brillants succès tant en Alsace qu'à la Fontenelle.

« Pendant cette période, plus de 2000 prisonniers, 24 mitrailleuses, des minenwerfers et un immense matériel sont tombés entre leurs mains. Le territoire qu'ils ont rendu à la France et la page de gloire qu'ils ont ajoutée à leur historique valent leurs sacrifices.

« Le Général commandant la 41^e division les en remercie et compte sur eux dans l'avenir.

« Signé : DE LA TOUCHE. »

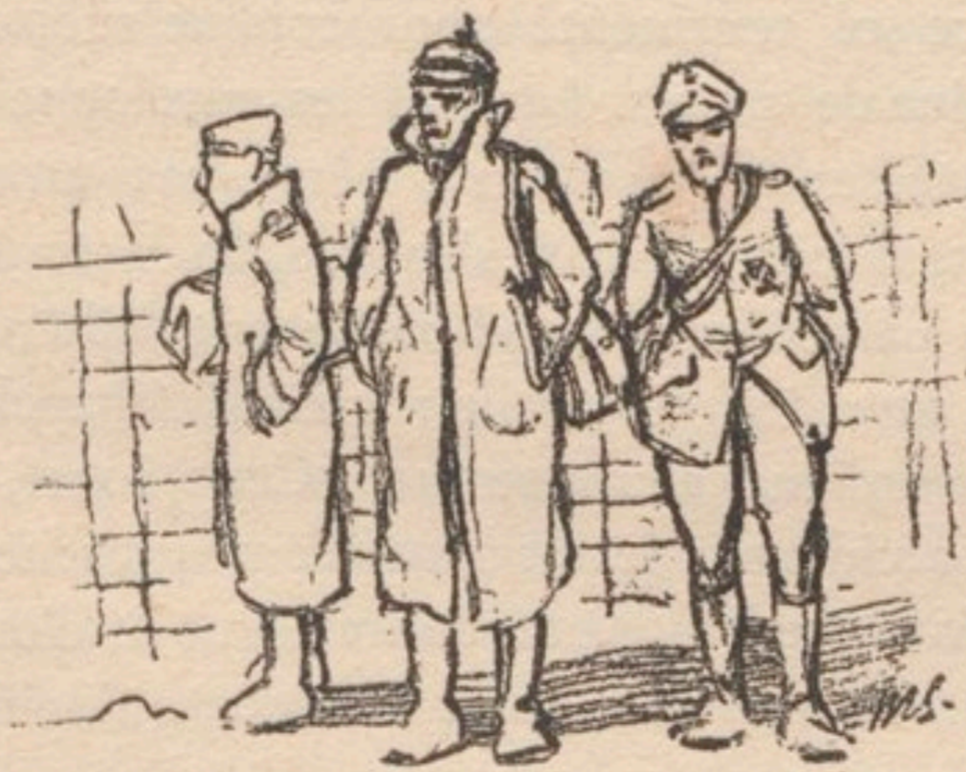
Le même jour, les sous-lieutenants Girel et Defert étaient décorés de la Légion d'Honneur ; l'adjudant Cornaton, les sergents Savey-Casard, Cholton, Rodot, Collet, Mathieu, le caporal Debeaux, les soldats Dumont, Eogel, Desbats recevaient la Médaille Militaire.

Pendant l'hiver 1915-1916, le régiment ne quitta pas le secteur La Fontenelle-Ban-de-Sapt. Inlassablement il s'employa à en parfaire l'organisation. A la longue on se croyait presque du pays, on y travaillait comme si l'on devait y vivre toujours. Les tranchées étaient de plus en plus « fignées », les abris de plus en plus solides, les « cagnes » de plus en plus confortables et luxueuses. On avait même cherché la note artistique et pittoresque.

A la fin, le secteur était devenu relativement tranquille. Mais pas bien loin, brusquement, en plein hiver, le front de Verdun venait de s'embraser. Pendant les premiers mois de 1916, les deux adversaires allaient, pour ainsi dire, localiser leurs efforts sur ce coin. Aussi presque sur tout le reste du front, on tint les yeux fixés sur ces rives de la Meuse où, dans une lutte gigantesque, les deux pays jouaient leur sort, et l'on sembla s'oublier. Le 133^e ne resta pourtant pas entièrement inactif. Le 14 mars 1916 un détachement de volontaires des 1^{er} et 2^e bataillons, commandé par le lieutenant Lachaud,

et comprenant le sous-lieutenant Tache, l'adjudant Berthet avec 100 hommes, opérèrent un coup de main particulièrement réussi à Frapelle, dans la vallée de la Fave. A la faveur d'une forte préparation d'artillerie, le détachement se précipita d'un seul bond sur un ouvrage allemand. L'ayant trouvé évacué, nos hommes se portèrent, suivant les instructions, sur le village, dont les premières maisons devaient être explorées. Une grenade, lancée à propos dans la cave où le poste allemand s'était réfugié pendant la préparation d'artillerie, ôta aux Boches l'envie de résister sérieusement. L'un d'eux put seulement blesser l'un des nôtres d'un coup de revolver. On fit là 12 prisonniers. Les recherches furent continuées dans les autres maisons, et le poste fut ramené au complet dans nos lignes. Il comprenait 16 hommes du 9^e hussards de la Mort. Le sous-officier allemand qui les commandait fit l'appel de ses hommes, et, comme à l'exercice, dans sa langue naturellement, termina cet appel par les mots traditionnels : « Il ne manque personne ! » L'opération, bien préparée par le commandant Moyrand, commandant le 2^e bataillon, qui l'avait fait répéter à l'avance sur un terrain analogue, ne nous coûtait que 4 blessés, dont un seul sérieusement.

Le 25 avril 1916, le régiment était relevé. Malgré l'attrait des aventures nouvelles en perspective, ce fut presque à regret qu'on quitta ce coin du front qu'à la longue on avait appris à aimer, avec le regret que laisse toute chose à laquelle on a donné un peu de soi-même et qu'il faut abandonner pour marcher vers l'inconnu !



LA CHAPELOTTE

(1^{er} MAI AU 7 JUIN 1916)

Au début d'avril, le régiment était en réserve d'armée. Il cantonnait dans la région de Moyenmoutier-Raon-l'Étape, tout en travaillant aux positions de la rive gauche de la Meurthe.

Mais, le 25 avril au matin, le Boche attaqua dans la région de Celles-sur-Plaine et força nos lignes au nord du Chameau-des-Colins. Les 1^{er} et 2^e bataillons, alertés aussitôt, furent dirigés sur le lieu du combat et appuyèrent la contre-attaque des troupes en ligne (43^e territorial et 363^e R. I.) qui reprirent les positions perdues. Dans la nuit du 30 avril, ces deux bataillons remplacèrent le 363^e dans les sous-secteurs de la Chapelotte et de Pierre-Percée. Le lendemain soir, le 3^e bataillon (Boudet) releva un bataillon du 229^e, dans le sous-secteur de Celles. Le régiment se trouvait ainsi entièrement en ligne.

Cette région est toute en ravins et en escarpements, mais tous les accidents de ce sol tourmenté sont comme submergés par une immense étendue de sapins. La forêt les enveloppe du mystère de ses voûtes si épaisses qu'il n'y filtre même pas un rayon de soleil. Dans cette forêt, dite des Elieux, s'engage, au sortir de Badonvillers, la route qui va à Lunéville. A 5 kilomètres de Badonvillers se dresse, sur un rocher, une petite chapelle : c'est la Chapelotte. L'endroit est dominé au nord par la croupe 542. Cette route, précieuse dans un pays aussi accidenté, devait naturellement exciter la convoitise des Boches. Aussi ce lieu, tout de fraîcheur et d'ombrage, était-il devenu le théâtre d'une lutte aussi farouche qu'opiniâtre.

Au milieu de ces rochers, sous cette forêt insondable, la guerre elle-même avait dû se transformer. L'artillerie légère, aux trajectoires trop tendues, devenait impuissante et ne pouvait guère être utilisée

que pour battre les carrefours ou les cantonnements de repos et pour inonder de gaz les ravins de l'arrière-front. Pour le reste on devait se servir d'engins à tir vertical ; aussi les gros minen et les 210 étaient les calibres courants dont les Boches arrosaient nos positions.

Après l'attaque du 25 avril, la forêt n'existait pour ainsi dire plus sur la cote 542 : les sapins géants avaient été déchiquetés, le rocher pulvérisé et les tranchées nivelées. On ne voyait plus qu'une terre rougeâtre, comme cuite par les éclatements et où s'ouvraient d'énormes entonnoirs. Seul, un énorme sapin, dont une ramure squelettique couronnait le tronc épargné par la mitraille, émergeait de ce chaos, au faite de la colline. Les soldats l'avaient dénommé « Le Plumeau » .

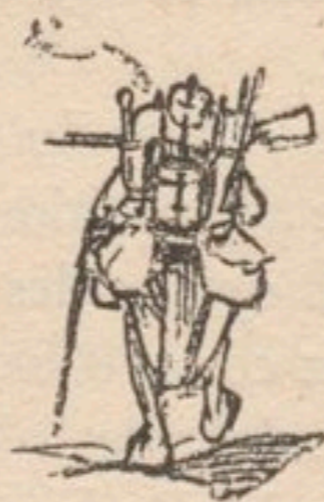
Blottis çà et là dans un entonnoir ou à l'orifice d'un puits de mine, quelques groupes de grenadiers aux aguets étaient les seuls êtres vivants qui peuplaient cette dévastation. Et pourtant quelle activité de fourmilière ! En prêtant une oreille attentive, on découvrait le ronflement des moteurs électriques, le halètement des perceuses, les explosions sèches des charges de cheddite, le roulement des chariots et tout le brouhaha d'un monde invisible. C'est que de chaque anfractuosité du rocher partaient des galeries de mines, qui allaient se ramifiant jusqu'à 30 mètres de profondeur sous les positions boches. Dans ces rochers, une compagnie de génie, doublée par les pionniers du régiment, travaillait jour et nuit à la perceuse avec une hâte fébrile. Partout l'adversaire était dominé. En un point seul, au saillant de « Schirrer », ses galeries arrivaient sous nos positions : du petit poste du « fortin », les sentinelles percevaient, la nuit, les coups sourds des sapeurs boches travaillant sous leurs pieds. Angoissante perspective que celle de se savoir ainsi sur un volcan prêt à sauter ! Mais le lieutenant de génie, qui venait chaque jour aux écoutes vérifier la progression souterraine de l'ennemi, avait confiance. La proximité des galeries défensives empêcherait l'entonnoir de se produire.

Le Boche, mécontent de l'échec du 25 avril, voulut cependant profiter de la destruction de nos positions pour essayer de reprendre quelques avantages : il nous opposa des troupes d'élite, « les Elsässiche Jäger ». Mais il avait compté sans nos mitrailleurs, qui, des hauteurs avoisinantes, arrosaient de balles les points où il manifestait quelque activité anormale. De leur côté, nos grenadiers veillaient. Aussi, après une semaine de vaines tentatives, l'ennemi

abandonna la partie. Ne pouvant plus compter réussir par surprise, car notre front s'était hérissé de barbelés et de bicyclettes (réseaux Farlay), il essaya de nous infliger des pertes par tous les moyens dont il disposait : tirs de destruction avec du 210, rafales violentes de minen qui, la nuit surtout, gênaient beaucoup les travailleurs, camoufflets, dont l'un, le 22 mai, causa des pertes sensibles à la compagnie du génie mais fut suivi le 5 juin d'un camoufflet exécuté par nous, avec des résultats très satisfaisants ; coups de main, comme celui du 7 juin sur un de nos petits postes du sous-secteur de la Halte, et dont le résultat fut un échec sanglant : une dizaine d'Allemands de tués, et un autre tombé grièvement blessé entre nos mains.

Malheureusement, ce court passage dans ce secteur avait été chèrement payé : le 133^e avait perdu le sous-lieutenant Oudoul, de la 4^e compagnie, tué le 7 mai par un obus ; le sous-lieutenant Savey-Casard, de la 3^e, tué le 4 juin à un poste d'observation par une balle à la tête ; l'adjudant Berthet de la 8^e ; le sergent Debeau, de la 4^e, et tant d'autres qui dorment maintenant dans ce sol lorrain qu'ils défendirent jusqu'à la mort.

Dans la nuit du 7 au 8 juin, la 41^e D. I. de marche fut relevée par la 76^e, et le 133^e par le 157^e R. I. Mais la situation différait du tout au tout de celle du début de mai. Un mois de luttés et de labeurs opiniâtres avait suffi au régiment « sapeur » pour donner son empreinte à ce coin du front. D'une position bouleversée, détruite de fond en comble par une attaque furieuse et une préparation d'artillerie d'une violence jusqu'alors inconnue, il avait fait un secteur nouveau, bâti sur les ruines de l'ancienne position, mais solide, organisé avec science, et apte à défier tous les assauts ultérieurs de l'ennemi.



LA SOMME

(JUILLET-SEPTEMBRE 1916)

Venant de Lorraine, le régiment avait débarqué, dans la nuit du 26 au 27 juin, à Breteuil. Il cantonna dans la région, à Esclainvillers et Folleville. Ce n'était plus les frais villages des Vosges, enfouis dans la verdure et où l'eau circule en abondance. Ces localités des plateaux de la Somme, construites en pisé, paraissent pauvres et délabrées. Elles manquent d'eau, si bien que les voitures du bataillon faisaient trois kilomètres pour en chercher. Pendant la quinzaine passée là, on n'en reprit pas moins l'instruction des unités. Les premiers fusils-mitrailleurs furent distribués, ainsi que les premiers tromblons V. B., qui allaient rendre de grands services dans la bataille.

Entre temps, le 1^{er} juillet, la grande offensive franco-anglaise sur la Somme avait commencé. Du haut de la vieille tour de Folleville, on embrassait l'arrière de la bataille : on apercevait les trains qui se succédaient méthodiquement dans les deux sens, des divisions de cavalerie qui se rapprochaient ; le soir on voyait passer de nombreux avions qui rentraient avec leur phare allumé à l'avant, grosses lucioles dont le bourdonnement égal et vigoureux donnait confiance. A la nuit, le ciel s'illuminait du feu d'artifice des obus et des fusées. Et tous les regards se tendaient vers l'horizon embrasé, fournaise gigantesque où bientôt le régiment entrerait à son tour.

Le 19, le 133^e se rendit par étapes à Rumigny. De là, il fut transporté en camions dans la région de Bray-sur-Somme. Pendant tout le trajet, nos soldats purent constater quelle activité régnait à l'arrière du front, pendant une action de ce genre. De chaque côté de la grand'route d'Amiens à Saint-Quentin, c'étaient des enfilades ininterrompues de voitures, de camions, de fantassins, de cavaliers,

se déroulant comme les maillons d'une chaîne sans fin qui serait engrenée par un mouvement de dents invisibles. Il y avait quelque chose de mécanique dans la progression de ces interminables convois !

Au loin, on entendait le roulement puissant et continu de notre artillerie. De son côté, à plusieurs reprises, l'ennemi bombarda nos cantonnements : c'est ainsi que des pièces à longue portée lancèrent quelques obus à Neuville-lès-Bray, au moment où l'on débarquait. Pas d'abri ! Tant pis ! Contre mauvaise fortune on fit bon cœur. Il y eut d'ailleurs peu de victimes.

Quel contraste entre ce paysage et celui des Vosges ! On était d'ailleurs dans la zone de bataille : villages à demi-ruinés et vides d'habitants, maisons incendiées, routes défoncées. Le bombardement avait transformé la campagne en une terre de morne désolation.

En fin de journée, le 21 juillet, on quitta la région de Bray-sur-Somme. Après avoir croisé des convois d'artillerie, on traversa les ruines de Suzanne. A gauche, s'étendait un vaste camp avec une foule grouillante d'hommes, de chevaux, de voitures, de locomotives. Des saucisses surgissaient à droite et à gauche. De partout, en plein « bled », étaient établies des batteries d'artillerie lourde. Des tranchées, anciennes positions de repli, zébraient le sol de leurs traînées crayeuses. On suivit le bord assez escarpé du plateau que creuse la vallée de la Somme, et, vers le soir, on arriva au moulin de Fargny, au milieu de batteries de 75, qui, de tous côtés, aboyaient rageusement.

Dans la nuit, le 133^e releva le 11^e bataillon de chasseurs alpins sur les positions atteintes, le 21, en fin de combat, entre la route Curlu-Hem et la route Maricourt-Péronne. Les renseignements sur le front exact étaient des plus vagues. Les chasseurs, qui avaient eu à subir une violente contre-attaque, étaient accrochés à hauteur d'une vaste carrière à gauche du bois de Hem. Ils tenaient, à gauche, les deux lèvres de cette carrière ; à droite, ils n'en tenaient que la lèvre ouest ; les Allemands occupaient l'autre partie transformée en un ouvrage que le plan directeur a baptisé « Tatoï » du nom du château du roi de Grèce récemment incendié.

La relève en pleine nuit, sous des tirs de barrage extrêmement violents, fut très dure. La tête d'une section de la 9^e compagnie fut écrasée par un gros obus. Les deux artilleries continuèrent à tirer

jusqu'au matin. Les Boches arrosaient sans trêve les lignes tenues par l'infanterie française, d'où ils savaient que de nombreux assauts allaient partir. Le régiment mit en première ligne, à droite, le 2^e bataillon (commandant Thouzelier); à gauche le 3^e (commandant Boudet, puis capitaine Piébourg). Le 1^{er} bataillon resta en réserve à la tranchée de Gingembre.

L'attaque devait, d'après le plan primitif, être reprise au bout de deux jours, mais des remaniements successifs dans l'ordre de bataille, comme l'entrée en ligne du 7^e corps et le glissement à gauche du 20^e, obligèrent à la retarder.

Cette attente prolongée dans des trous d'obus ou des carrières, sous le bombardement continu de l'artillerie allemande, qui, après la surprise du début de juillet, s'était ressaisie et renforcée, fut très pénible.

Les pertes quotidiennes faisaient fondre les effectifs; les communications avec la première ligne étaient très précaires¹ et constamment prises sous les barrages; aussi le ravitaillement arrivait-il assez mal; la soif surtout, sous le soleil que la craie réverbérait, tenaillait les hommes dont la poussière et la fumée des explosions séchaient la gorge. On souhaitait impatiemment que la reprise de l'attaque eût lieu le plus tôt possible².

On acceptait du reste de bon cœur souffrances et privations, car on savait qu'à l'autre aile du front, à Verdun, les camarades enduraient de pires souffrances: ils n'avaient pas, eux, le réconfort de se sentir soutenus par une nombreuse et puissante artillerie, qui dominait celle de l'ennemi; obligés de rester sur la défensive et d'attendre anxieusement la nouvelle ruée boche, ils comptaient sur les camarades pour obliger l'Allemand à relâcher son étreinte. Chaque obus qui tombait sur nous dans la carrière de Hem, c'était un obus de moins pour écraser Verdun; chaque homme de renfort appelé

1. Les survivants se rappellent le sinistre boyau de Sauve-qui-peut constamment battu, jalonné de cadavres, qui s'arrêtait d'ailleurs, inachevé, en plein « bled », obligeant à franchir 200 mètres, au pas de course, à découvert.

2. Il convient de citer l'héroïsme de deux équipes de braves de la 6^e compagnie, conduits par les héroïques sergents Bouron et Couard: en l'absence de brancardiers, ils partirent, pendant la nuit du 20 au 21, pour relever des blessés dont on entendait les cris en avant de nos lignes. Ils ramenèrent ainsi plusieurs chasseurs, recueillis presque jusque sous les parapets allemands, les sauvant à coup sûr, car les malheureux n'auraient pas tardé à succomber à leurs blessures déjà anciennes.

sur la Somme, pour résister ou contre-attaquer, était un homme de moins sur la Meuse.

Aussi la contre-préparation incessante et meurtrière ne faisait qu'exciter une ardeur plus fiévreuse. On reliait les trous d'obus en parallèles de départ, on aménageait dans les carrières de vagues abris pour les munitions, les postes de secours, les P. C. On termina, la nuit, le boyau de Sauve-qui-peut. On poussa des reconnaissances, afin de préciser le front tenu par l'ennemi¹ et nous capturâmes des prisonniers des 101^e et 102^e de réserve saxons.

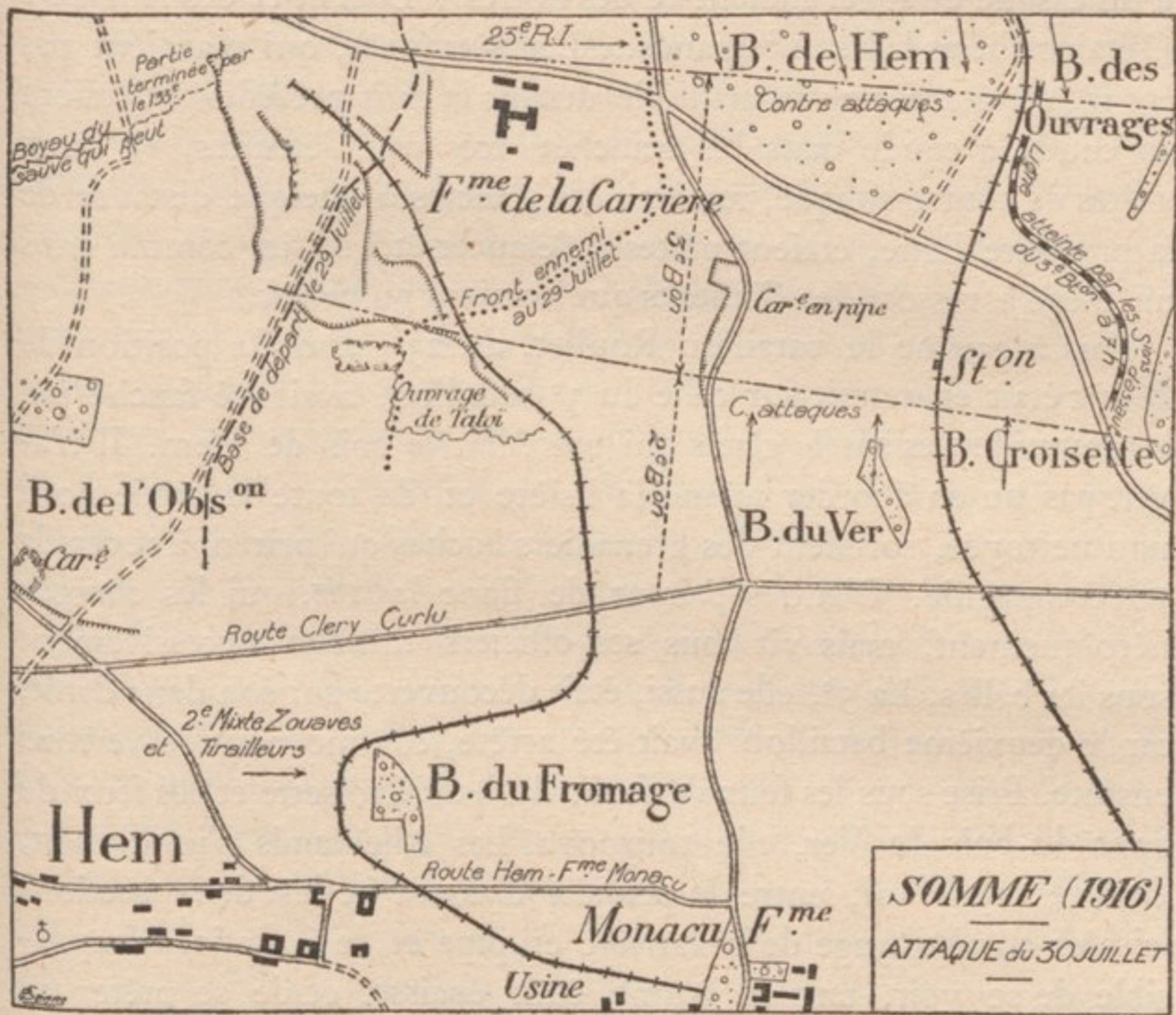
Enfin, le 29 juillet, vers 22 heures, arriva brusquement en première ligne l'ordre d'attaque pour le lendemain, au petit jour. Le jour « J » serait le 30 ; l'heure « H », 5 heures 45. Notre artillerie se taisait et ce silence inaccoutumé étreignait les cœurs. Mais vers minuit, les canons allemands se réveillèrent et commencèrent à battre systématiquement nos positions. C'est sous les obus que se placèrent les unités d'attaque, que se distribuèrent les vivres et les munitions d'assaut. Enfin notre artillerie entama à son tour le branle. A l'éclatement des 105 fusants autour de nous se mêlait le bruissement soyeux de nos 75 qui allaient faire terrer les Saxons.

Le régiment devait attaquer en liaison à droite avec un régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, à gauche avec le 23^e. Les limites de la zone d'attaque étaient les suivantes : à gauche, la corne sud-ouest du bois de Hem, puis une ligne fictive allant de cette corne au bois des Ouvrages et au point 440 de la deuxième position allemande ; à droite, la route Hem-ferme de Monacu. L'assaut devait être poussé sans arrêt jusqu'à l'objectif final, la tranchée de Hanovre, le long de la route de Maurepas-Cléry.

Quant aux bataillons d'assaut, ce seraient le 2^e à droite, le 3^e à gauche. Le 1^{er} bataillon qui restait en réserve viendrait tenir, aussitôt l'assaut déclenché, les positions de départ des deux autres bataillons : 1^{re} compagnie derrière le 2^e bataillon, 2^e compagnie derrière le 3^e bataillon. La 3^e compagnie demeurerait en réserve de brigade.

1. L'ennemi, rejeté de sa première position et n'ayant pas terminé l'arrangement de la deuxième sur la crête Maurepas-Cléry, s'était accroché désespérément aux bois, carrières, chemins creux, anciens abris d'artillerie qui se trouvaient entre ces deux positions ; il n'y avait pas de ligne continue et nette ; de là pour notre artillerie d'ailleurs très puissante, de grosses difficultés. On ne savait pas exactement ce qu'il fallait battre et l'on faisait du tir sur zone assez imprécis.

A 5 heures 45, l'attaque se déclancha sur tout le front franco-britannique au nord de la Somme, sur un terrain coupé de bois, de chemins creux et de carrières, propice dès lors à la défense. Nos soldats se jetèrent en avant sous les rafales de 75 qui miaulaient au-dessus des têtes. Le barrage de l'artillerie ennemie vint s'écraser derrière eux. Mais un épais brouillard empêcha les sections d'auto-



canons et d'auto-mitrailleuses d'assurer la progression, en aveuglant les résistances ennemies qui se dévoileraient.

A gauche, le 3^e bataillon (capitaine Piébourg), collant aux obus, entra dans le bois de Hem, s'empara de la Carrière en pipe, atteignit le Tortillard et la station de Hem. L'arrêt d'abord prévu sur la voie ferrée avait été expressément interdit par le dernier ordre : il s'agissait d'atteindre, d'un seul élan, sans se préoccuper des voisins, l'objectif final : les 9^e et 11^e compagnies poussèrent donc droit devant elles, sur le bois des Ouvrages, égrenant sur leurs traces les groupes de nettoyage qui s'occupèrent de fouiller fossés, boqueteaux, chemins creux où s'abritait le Boche. La 10^e atteignit, de son

côté, la lisière est du bois de Hem, éparpillant aussi derrière elles ses nettoyeurs, puisque, sous prétexte d'économiser des forces, on imposait aux mêmes unités la double tâche de progresser au pas de charge et de nettoyer. Mais des coups de feu et des rafales drues de mitrailleuses éclataient de toutes parts et jusque dans le dos des premières vagues ; des silhouettes surgissaient du brouillard, coiffées d'un casque étrange. Étaient-ce des nôtres ? Étaient-ce des Anglais ? C'étaient hélas ! des Allemands... Leurs troupes, qui n'avaient pas été inquiétées par notre artillerie durant la nuit précédente, étaient au coude à coude dans les tranchées très peu détruites, et leurs unités de contre-attaque, rassemblées intactes à quelque distance de la première ligne, étaient prêtes à s'élancer et à saisir, comme dans un piège à ressort, les éléments qui auraient pu percer.

Plus à gauche le bataillon Roulet, du 23^e, dont la position de départ était en retrait sur celle du 3^e bataillon, avait été fauché par les mitrailleuses sur le glacis qui précédait le bois de Hem. Il n'avait pas pu en aborder même la lisière et, de toute la partie nord non nettoyée, sortaient des grenadiers boches qui prirent à revers la 10^e compagnie. D'autres prirent de flanc la 11^e, qui les chargea héroïquement, mais vit tous ses officiers tomber successivement sous les balles. La 9^e, elle aussi, était découverte sur son flanc droit, car le deuxième bataillon avait été arrêté, comme nous le verrons ensuite. Prise sous les feux de front du bois Croisette et les feux de flanc du bois du Ver, elle tournoya. Les Allemands s'infiltraient, dans le brouillard, entre le peloton d'assaut et les deux sections laissées au nettoyage de la carrière en pipe et de la station. Impossible de se voir, tant la brume était épaisse, et de se prêter un mutuel appui. Les mitrailleuses, placées en échelon sur les flancs, ne pouvaient pas tirer à travers ce voile opaque. En quelques minutes, comme un navire disloqué par la tempête, le bataillon fut submergé par les contre-attaques. Le capitaine Piébourg rallia, entre la corne du bois de Hem et la Carrière en pipe, les éléments restés autour de lui. Il fut blessé et passa le commandement au capitaine adjudant-major Martin. Un peloton de la 2^e compagnie accourut à la rescousse ; avec lui et avec les deux dernières sections de nettoyage de la 10^e compagnie et une de la 11^e, on chercha à rejoindre les premières vagues, mais une barrière de mitrailleuses arrêta la progression ; les Allemands cherchaient même à s'infiltrer, à gauche, dans le trou produit par l'arrêt du 23^e, pour cerner ce qui restait

du bataillon : un peloton de la 2^e compagnie les arrêta. Les débris du 3^e bataillon, accrochés en flèche jusqu'au 3 septembre à la corne du bois de Hem et à la Carrière en pipe, allaient permettre au reste du régiment, comme nous allons le voir, de manœuvrer par le flanc l'ouvrage de Tatoï et de l'emporter après cinq jours de lutte.

A droite, le 2^e bataillon (commandant Thouzelier), parti à l'heure « H » avec une résolution magnifique, s'était heurté à l'ouvrage de Tatoï énergiquement défendu et au feu meurtrier des mitrailleuses ennemies qui crachaient la mort sans arrêt. Malgré cela, les premières sections, commandées par le lieutenant Dementhon et l'aspirant Sèbe, pénétrèrent dans le fortin en même temps que les éléments de la 7^e y arrivaient par le Sud. A ce moment les deux chefs de section de la 6^e furent tués ; le sergent Cruiziat de la 7^e fut blessé par les ennemis qui l'entouraient ; le sous-lieutenant Laforce reçut une forte commotion par l'explosion d'un obus. Les Allemands, contre-attaquant à la grenade, réussirent à mettre leurs mitrailleuses en action, et nos hommes durent refluer du fortin vers la tranchée de départ. En vain le capitaine Dumont essaya d'y pénétrer avec les deux autres sections de la 6^e compagnie. En vain le lieutenant Oudot, bien que blessé, pénétra à son tour dans le ravin au nord du fortin où il fit quelques prisonniers. Les mitrailleuses obligèrent à reculer. On ne put que se cramponner dans la carrière entre le fortin et la tranchée de départ et sur le mouvement de terrain qui séparait les deux ravins, réunissant le fortin aux carrières du 3^e bataillon. Le brouillard qui se levait montrait les ouvrages de Tatoï garnis d'ennemis. Nos mitrailleuses et nos canons de 37 purent alors entrer en action, permettant à nos éléments avancés de gratter la terre et de s'abriter.

Une fois la situation nettement établie, le lieutenant-colonel Baudrand prescrivit au chef de bataillon Thouzelier de pousser de l'avant, en négligeant l'ouvrage de Tatoï, pendant que les compagnies de réserve profiteraient du brouillard pour se porter, la 2^e à la carrière nord, la 1^{re} dans la carrière au sud du bois de l'Observation. Le commandant Touzelier, laissant une fraction de la 5^e compagnie fixée sur Tatoï, forma une compagnie de manœuvre (débris de la 6^e, trois sections de la 5^e) pour déborder l'ouvrage par le Nord. Cette compagnie, commandée par le capitaine Dumont, par-

tit baïonnette au canon, mais sa droite fut immédiatement arrêtée par le feu violent des défenseurs de Tatoï. Le capitaine Dumont et le lieutenant Oudot furent blessés. La gauche de la compagnie, qui avait pu pénétrer dans la partie nord de l'ouvrage, se heurta au bataillon ennemi arrivant de l'Est, après avoir contre-attaqué notre 3^e bataillon, et elle fut obligée de se replier devant le feu d'un adversaire dix fois supérieur en nombre. Les débris de la compagnie s'installèrent dans les trous d'obus à une trentaine de mètres des Boches et y restèrent, essayant de se relier les uns aux autres par de petites tranchées creusées à l'outil portatif.

Aux environs de 9 heures 30, le brouillard avait disparu ; des avions français, qui survolaient la position, firent connaître que toute la ligne du Tortillard de l'Est était signalée comme occupée par nous. Mis au courant de ces faits, les commandants des 2^e et 3^e bataillons firent des efforts incessants pour se relier à ces troupes, mais, les patrouilles ne revenant pas, les mitrailleuses crachant dès que le moindre mouvement se produisait dans nos lignes, l'accalmie se fit forcément, en attendant le soir. A la nuit, le régiment s'organisa sur les positions tenues, en attendant qu'une nouvelle préparation d'artillerie permît à une nouvelle offensive de continuer la progression après l'écrasement de l'ouvrage de Tatoï, qui avait constitué la pierre angulaire de la résistance boche. La journée avait été rude et meurtrière pour les deux bataillons engagés en première ligne. Leurs pertes étaient sérieuses et les survivants avaient dû rester plus de douze heures à 30 mètres des Boches, sans pouvoir faire un mouvement, sous le feu incessant de l'infanterie ennemie et sous un soleil de plomb. « Quelle soif il faisait », devaient dire plus tard les poilus !

Pendant toute la journée du 31, nos troupes se terrèrent sur le terrain conquis, sans pouvoir faire aucun mouvement en raison des feux de mitrailleuses et des tirs de l'artillerie ennemie. Quand nos canons se mirent à tirer sur l'ouvrage de Tatoï, quelques coups malheureux tombèrent dans nos lignes et nous causèrent des pertes. Pendant la nuit, deux patrouilles ennemies tentèrent de pénétrer dans nos organisations ; elles furent repoussées par nos grenadiers et nos fusiliers, et un prisonnier allemand resta entre nos mains.

Le 1^{er} août, un peloton de la première compagnie, qui avait remplacé en première ligne la 6^e compagnie, très éprouvée, devait

tenter à 18 heures de s'emparer du fortin de Tatoï. Le commandant Thouzelier fut chargé de préparer cette attaque. A 20 heures, bien que le tir de neutralisation des 75 n'eût pas été exécuté, le commandant prit un fusil et entraîna dans un assaut magnifique le peloton chargé de l'attaque. Les deux sections désignées s'élancèrent bravement ; l'une marcha directement sur le fortin ; l'autre, commandée par le sous-lieutenant Vinçon, se divisa en deux fractions qui progressèrent chacune par un des ravins se rejoignant au nord de l'ouvrage. Le débouché se fit avec un élan admirable sous un violent tir de barrage de l'artillerie allemande. La section de droite, qui, par ailleurs, avait été immédiatement prise à partie par un tir de fusils et de mitrailleuses, dut se plaquer contre une levée de terre située au milieu de la carrière séparant la tranchée de départ du fortin. Pendant ce temps, le lieutenant Vinçon, qui s'était trouvé en présence d'un certain nombre d'Allemands et qui, bien que blessé lui-même, en avait tué et blessé plusieurs à coups de fusil et de grenades, réussissait à s'installer au nord du ravin reliant la grande carrière à la tranchée à l'est du fortin, prenant ainsi à revers quelques-uns de ses défenseurs. Dès qu'elle s'en rendit compte, la section de droite quitta son abri et rejoignit sous les balles la section Vinçon.

Le commandant de l'attaque estima alors préférable d'attendre la nuit pour faire déboucher une nouvelle section directement sur le fortin, afin de l'assaillir à la grenade, pendant que les éléments groupés autour du sous-lieutenant Vinçon, et qui venaient à grand peine d'être renforcés par une mitrailleuse, prendraient l'ennemi à revers¹. Mais pendant la nuit l'ennemi évacua le reste de l'ouvrage

1. Cette affaire nous coûta la mort du sergent Couard, un des plus braves sous-officiers du régiment. Blessé grièvement à la tête, en décembre 1914, sur le plateau de la Fontenelle, il avait dû être trépané. Mais il refusa la réforme qu'on lui proposait et rejoignit son régiment en 1916. Couard était d'une folle bravoure. Pendant les attaques de juillet, sa compagnie, qui était aux avant-postes, fut soumise à de violents tirs de harcèlement. Mais le « Petit » — c'est le nom qu'il devait à sa faible taille — refusa de se creuser un trou et s'endormit sur les caisses de grenades de sa section, à la merci de l'éclat qui pouvait tout faire sauter. Quand il arrive à ces limites, le courage est contagieux. A le voir à la fois si tranquille et si téméraire, les hommes de sa section ignoraient également la peur. Et c'est en chantant *La Marseillaise* que Couard les entraîna à l'attaque du fortin de Tatoï et qu'il tomba, mortellement frappé à la tête par un pétard boche lancé à bout portant.

et nous l'occupâmes avant le jour. Il laissait sur place de nombreux cadavres et une grande quantité de matériel. Parmi les artisans de ce succès il faut citer le sous-lieutenant Brun qui, bien que blessé dès le début, avait continué et conduit lui-même l'attaque à coups de grenades, faisant preuve d'un courage extraordinaire et d'une bravoure presque téméraire.

Le 2 août au point du jour, nous tenions l'ouvrage. Le combat à la grenade se continua toute la journée (des éléments de la 5^e compagnie étant venus renforcer la 1^{re}) et on progressa dans les boyaux, en liaison, à droite, avec le 2^e régiment mixte de zouaves et de tirailleurs. A 19 heures, nos premiers éléments arrivaient sur la route Bois-de-Hem-Monacu, en liaison, à gauche, avec le 2^e bataillon et, à droite, avec le 2^e mixte.

Les unités engagées au cours de ce combat avaient fait preuve d'un mordant irrésistible ; l'ordre du jour suivant du 7^e C. A. (ordre général n^o 162) en fait foi :

« L'ouvrage de Tatoï a été brillamment enlevé hier 1^{er} août, dans la soirée, par une compagnie du 133^e R. I. La progression continue vers le Sud dans le boyau qui relie l'ouvrage à la route Cléry-Curlu. L'ennemi a laissé une vingtaine de cadavres sur le terrain et 4 mitrailleuses. »

Après douze jours de luttes, de privations et de souffrances, le régiment fut relevé sur ses positions, dans la nuit du 2 au 3 août, par le 363^e R. I. La relève, commencée à 21 heures, fut terminée à 2 heures du matin. Elle s'effectua dans des conditions extrêmement difficiles, sous un violent feu d'artillerie. Ce qui restait des compagnies fut rassemblé au camp n^o 6, près d'Éclusier. Les figures étaient noires de poudre et de terre, décharnées par les privations ; les effets étaient en loques. Mais on lisait sur les visages fiévreux une farouche résolution de ne pas en rester là. Le régiment sortait de cette épreuve abîmé mais plus solidement trempé. Il fut enlevé en camions-autos, à 5 heures 30, pour aller cantonner à Wailly et à Tilloy-lès-Conty, où il resta jusqu'au 9 août. Le pays contrastait par la douceur de ses lignes, l'apaisement de ses verdure avec les lieux de désolation qu'on venait de quitter. Un petit ruisseau serpentait dans le fond d'une tranquille vallée. On devait vite oublier, dans ce calme, les journées qu'on venait de vivre ; la fatigue physique disparaissait et les nerfs surexcités se détendaient peu à peu.

Le 9 août, à 7 heures, les camions transportaient l' E.-M. les 2^e et 3^e bataillons à Cachy, le 1^e bataillon au camp 60. On resta dans ces cantonnements jusqu'au 21 août et les unités continuèrent à se reposer. Le 133^e reprenait peu à peu sa physionomie de bataille ; les compagnies reconstituées, réencadrées faisaient un peu d'exercice ; le régiment fut bientôt prêt à fournir un nouvel effort. Le 21 août, il partait — toujours en camions —, le 3^e bataillon pour le camp nord-ouest de Suzanne, l' E.-M. et les deux autres bataillons pour La Neuville-lès-Bray. A La Neuville, les cantonnements furent les mêmes que ceux du 21 juillet, mais — résultat de notre avance victorieuse, — l'artillerie ennemie n'y tirait plus.

Le 25 août, le 3^e bataillon fut porté, du camp de Suzanne, en réserve de brigade à la tranchée de Gingembre et des Cantharides. Mis à la disposition de la 28^e brigade, il s'en allait, chaque nuit, creuser, derrière la première ligne, des parallèles de départ et des boyaux. Les bleuets de la classe 16, qui avaient comblé les vides, se familiarisèrent avec les obus. Le 26 août, le 1^{er} bataillon monta en ligne à la tranchée des Cantharides, et le 2^e bataillon vint occuper le Chapeau de Gendarme. Le 29 août, au soir, le 1^{er} bataillon releva en première ligne à la tranchée de Celle, au sud du bois des Riez, un bataillon du 23^e. Le 2^e bataillon vint alors prendre sa place aux Cantharides.

L'attaque, qui devait avoir lieu dès l'arrivée du régiment, était retardée tous les jours. Mais l'activité des deux artilleries demeurait très grande. Nos premières lignes étaient très violemment bombardées par l'ennemi. Pour comble de malchance, le 29, vers 3 heures, éclata un orage d'une violence inouïe. Plusieurs ballons d'observation furent incendiés par la foudre, et une véritable trombe d'eau s'abattit sur nos positions ; les tranchées furent transformées en ruisseaux et dans certains boyaux l'eau atteignait la hauteur du genou. Cette situation dura jusqu'au 1^{er} septembre. L'eau et la boue rendaient le séjour dans les tranchées très pénible. Le 1^{er} bataillon particulièrement était soumis à de dures épreuves. La tranchée de Celle n'était plus qu'un sentier tortueux au milieu de trous d'obus et de masses de terre boueuse ; les organisations créées à la hâte s'effondraient ; et les hommes, en butte à un tir continu et précis de 210, devaient encore lutter contre les éléments. Malgré tous les soins, fusils et mitrailleuses s'encrassaient de terre, et devenaient aux trois quarts inutilisables. Avec cela, le ravitaillement ne se faisait pas.

Dans ces conditions, le régiment ne put pas prendre part à l'attaque projetée. Il fut relevé, dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, par le 363^e R. I. La relève s'opéra dans des conditions difficiles, par suite d'un barrage très long que faisait l'ennemi avec des obus lacrymogènes. Beaucoup d'hommes étaient d'ailleurs indisposés. Après avoir cantonné à Etinchem et à Chipilly, le régiment se rendit au camp du Hamel, où il resta les 4 et 5 septembre. Chaque poilu n'était plus qu'un amas de boue. Le bleu horizon avait fait place à une grisaille indéfinissable. Heureusement la Somme était tout près et permit de procéder à un sérieux nettoyage.

Un beau succès avait été remporté, le 3 septembre. Les efforts réunis des 1^{er} et 7^e corps nous avaient donné la crête de Maurepas à Cléry, où les Allemands, favorisés par le mauvais temps qui gênait notre préparation d'artillerie, avaient résisté tout le mois d'août. Le front ennemi paraissait fortement ébranlé. Dans la zone de la 41^e division, la 6^e brigade de chasseurs alpins qui avait relevé, en la dépassant, la 152^e brigade, était arrivée jusqu'aux lisières ouest du bois Marrières. On pouvait espérer bousculer l'ennemi en désarroi, à condition de ne pas le laisser reprendre haleine. Mais où prendre les hommes ? Le 133^e, relevé le 2 septembre, se préparait à embarquer en camions pour le repos promis au sud-ouest d'Amiens... Devait-il être question de repos, quand un effort de plus pouvait bouter l'ennemi hors de France ? Le général de brigade réunit les chefs de bataillon, au camp 60, près du Hamel. Il exposa la situation : on lui demandait de renvoyer deux bataillons pour renforcer la brigade Messimy (6^e brigade de chasseurs) accrochée devant le bois Marrières. Le 1^{er} bataillon, en première ligne du 27 août au 2 septembre, soumis, sans un abri, non seulement à la pluie diluvienne qui noyait tranchées et trous d'obus, mais à une contre-préparation incessante par les gros calibres, était à bout de forces. Restaient les 2^e et 3^e bataillons : presque entièrement renouvelés après les dures affaires du bois de Hem et de Tatoï et moins exposés au bombardement, ils avaient eu moins de pertes et dépensé moins de force nerveuse. Mais ils étaient à peine reconstitués et la dernière période les avait éprouvés tout de même. Fatigués comme ils l'étaient encore, ce devait leur être dur de renoncer au repos depuis si longtemps espéré... Le général posa aux deux commandants de bataillon la question : « Votre bataillon est-il en état de remonter ? » Minute solennelle où le chef

doit peser en conscience sa réponse. Eh bien ! oui, les deux bataillons marcheraient. Le commandant Touzelier (2^e) et le capitaine Martin (3^e) en répondaient.

Le lendemain, 6 septembre, tandis que le reste de la brigade s'embarquait pour le repos, les 2^e et 3^e bataillons, avec leur colonel, reprirent le chemin de la bataille. Le 7 au soir, le 2^e bataillon releva le 27^e alpins en première ligne, sous un bombardement infernal. Le 3^e bataillon fut maintenu en réserve dans la tranchée de Celle. Le colonel Baudrand s'installa, avec la C. H. R., immédia-



tement derrière le bataillon Thouzelier, dans un ancien abri boche que l'ennemi bombardait presque sans arrêt. Mais l'attaque se trouva ajournée. Le 10 au soir, le 3^e bataillon releva le 2^e que les efforts successifs, fournis depuis 15 jours, avaient épuisé. Pendant toute la relève, les Allemands envoyèrent sans arrêt, surtout sur notre gauche, des rafales de 77 et de 105, d'autant plus dangereuses que les travaux de terrassement étaient insignifiants : il n'y avait que de simples niches individuelles creusées dans un petit talus. Le 11, le marmitage atteignit une très grande violence. Les 150 et les 210 tombaient sans discontinuer, faisant croire à une prochaine attaque ennemie. On prit des dispositions en conséquence. Mais dans la soirée une petite pluie fine, qui se mit à tomber, ramena une certaine accalmie. Aussi, à la nuit venue, lentement, les corvées de ravitaillement purent partir et les brancardiers se glisser dans l'ombre pour relever les blessés du bombardement. L'attaque paraissait reculée « sine die ».

Brusquement, le 11, le colonel avertit le capitaine Martin par ces mots sibyllins, mais convenus : « Jules est guéri ; il reviendra demain », que l'attaque était fixée au 12. La brigade Messimy, renforcée par le 44^e et le 133^e, devait enlever le bois Marrières, puis fixer l'ennemi de front dans Bouchavesnes, tandis que, à droite, la 66^e division (174^e R. I.), et à gauche le 1^{er} corps, déborderaient le village pour le faire tomber. Tel était le plan que les événements modifièrent. Les bataillons désignés pour l'assaut étaient : à gauche, le 28^e bataillon de chasseurs (commandant Coquet) ; au centre, le 2^e bataillon du 44^e (commandant Mathieu) ; à droite, le 3^e bataillon du 133^e (capitaine Martin). Les 6^e et 27^e bataillons alpins devaient suivre le 28^e. Le 2^e bataillon du 133^e, avec les deux autres bataillons du 44^e, était maintenu en réserve.

Le 2^e bataillon du 44^e vint s'intercaler, dans la nuit du 11 au 12, entre le 28^e alpins et le bataillon Martin (3^e du 133^e). Ce dernier dut se resserrer à droite pour lui faire place. Les niches précaires qui existaient, creusées dans un talus, ne pouvaient pas suffire à abriter les effectifs denses de l'attaque. On avait prévu la création de parallèles de départ. Mais, afin de déjouer la contre-préparation ennemie, qui semblait réglée depuis plusieurs jours sur la crête dite des Observations, en arrière des véritables emplacements de départ, il avait été décidé d'attendre la dernière nuit pour creuser ces parallèles : ainsi l'ennemi n'aurait pas le temps de faire son réglage. Le terrain, assez friable dans le petit vallon d'où partirait le bataillon, permit de travailler assez vite. Il s'agissait de faire ces parallèles à la fois pour le bataillon et pour les camarades du 44^e qui n'arriveraient qu'à la fin de la nuit. Il n'y avait pas de temps à perdre. Dès la chute du jour, pendant que des corvées allaient chercher les vivres et l'eau — car il fallait amener toute l'eau de plusieurs kilomètres à l'arrière —, pendant que les brancardiers relevaient les blessés — l'ennemi avait intensifié sa contre-préparation pendant la journée du 11 —, le 3^e bataillon se mit d'arrache-pied à l'ouvrage. Les barrages et le tir de harcèlement ennemi continuaient à se faire en arrière. Seuls, quelques coups trop courts vinrent troubler les travailleurs, et, dans la nuit, la coulée blanchâtre des quatre parallèles s'allongea et s'élargit. A 3 heures du matin, les troupes d'assaut s'y installèrent. Le sous-lieutenant Crozier poussa une reconnaissance jusqu'aux réseaux ennemis, pour en préciser l'état.

A l'aube, notre artillerie, qui pendant la nuit n'avait maintenu

que ses tirs de harcèlement et d'interdiction, reprit la préparation et domina franchement l'artillerie allemande. Les arbres du bois Madame et du bois Marrières s'éclaircissaient encore davantage sous cette avalanche d'acier et d'explosifs. Les petits gars de la classe 16, qui allaient se battre pour la première fois, prenaient espoir et confiance, en regardant, étonnés, le travail de nos canons. L'artillerie allemande n'avait pas eu le temps de réparer nos parallèles creusées pendant la nuit, et son tir s'abattait en arrière. Au-dessous des trajectoires amies et ennemies qui se croisaient sur sa tête, blotti dans le fond de son petit vallon, ancienne position d'artillerie allemande, le bataillon se sentait presque en sécurité. Deux avions allemands apparurent, piquant sur lui pour inspecter la position, mais les nôtres les chassèrent immédiatement.

L'heure « H », à laquelle l'artillerie devait allonger son tir, était fixée à 12 heures 30. Pour coller de plus près au barrage, il était entendu que le 3^e bataillon partirait à 12 heures 28. Le capitaine Martin, la montre en main, comptait les minutes pour donner le signal du départ. A 12 heures 25, le barrage allemand se déclancha, barrage de gros obus, mais peu nourri, par salves espacées, à la fois devant nous et derrière, sur la crête des Observatoires. A 12 heures 26, un gros obus isolé plongea dans la dernière parallèle, celle de la 9^e compagnie, écrasant le groupe du capitaine Gardet avec sa liaison. Le bataillon frémit ; on le sentait impatient de bondir en avant. L'aiguille des secondes marchait bien lentement. A midi vingt-huit, le capitaine Martin leva le bras. Une salve d'obus venant d'arriver devant nous, on eut le temps de passer avant la suivante. Comme une meute découplée, le bataillon fonça, les vagues serrées l'une derrière l'autre, pour traverser rapidement la zone de barrage ; il franchit un léger mouvement de terrain, traversa un petit ravin et aborda les pentes raides du bois Marrières. Par malheur l'avion d'infanterie, qui le survolait à faible hauteur, rencontra une trajectoire et s'abattit derrière lui.

Pendant que les premières vagues — 10^e compagnie (lieutenant Quénot), à gauche, et 11^e (lieutenant Blanc), à droite — abordaient la tranchée allemande, on arrêta un instant à mi-pente la compagnie de réserve (9^e), pour remettre de l'ordre et desserrer le dispositif, maintenant que la zone de barrage était franchie. Les premières vagues marchaient presque dans le barrage de 75 et ne rencontrèrent d'abord aucune résistance. Le bois n'était qu'un chaos de

terre retournée, de racines et de troncs hachés. Brusquement un barrage de balles très dense coucha le bataillon tout entier. C'étaient les mitrailleuses du bois Madame, à notre droite, où le 174^e progressait difficilement, qui nous prenaient de flanc, à 500 mètres. La chose était prévue : deux sections de mitrailleuses et deux pièces de 37 avaient été laissées dans les parallèles de départ, en surveillance sur le bois Madame. Elles ripostèrent immédiatement, arrosant de balles et d'obus la zone de broussailles où l'on devinait, sans les voir, les mitrailleuses allemandes. Le tir ennemi se fit plus imprécis, trop haut. Le bataillon se releva, sauf hélas ! ceux qui avaient été touchés. Chaque officier et gradé entraîna le petit groupe couché autour de lui.

Après avoir nettoyé les organisations ennemies, le bataillon sortit du bois et déboucha sur le plateau, face à la carrière sud de Bouchavesnes. Le village, en avant de nous et à gauche, disparaissait sous la fumée de nos obus. Conformément à l'horaire d'attaque, on s'arrêta, on assura les liaisons avec le 44^e et avec le 174^e, on jalonna la ligne par des feux de bengale sous le vol de nos avions. La première phase se trouvait ainsi réalisée point par point.

Deux canons de 150 qui étaient restés en batterie à l'ouest du bois, abandonnés par leurs servants, figuraient parmi les trophées du 3^e bataillon ; 200 prisonniers environ avaient été renvoyés vers l'arrière. Les bleuets de la classe 16 avaient rivalisé d'ardeur avec leurs anciens. Devant nos troupes, émergeant de la fumée au delà de la route Bapaume-Péronne, apparaissait Bouchavesnes. Le Boche, inquiet de la réussite de l'attaque, retirait son artillerie et ne réagissait plus. Avions de chasse et d'infanterie nous survolaient à faible hauteur, repérant nos positions que l'on jalonna par des feux.

Le 3^e bataillon, parvenu à ses objectifs, face à Brioche et à la carrière sud de Bouchavesnes, commença à organiser le terrain conquis et assura ses liaisons. Il faisait un soleil magnifique, vrai soleil de victoire. Notre artillerie continuait lentement son barrage, en avant de la ligne atteinte. Brusquement, à droite on signala des silhouettes boches qui débouchaient, homme par homme, de la route de Péronne et de la carrière sud de Bouchavesnes. Elles allaient se reformer en ligne derrière les talus. En même temps, l'artillerie allemande semblait se ressaisir. Une grêle d'obus de petit calibre, mais très serrés, s'abattit sur la position du 3^e bataillon. Le

133^e signala au 174^e, que le terrain empêchait de les voir, ces préparatifs de contre-attaque. Les mitrailleuses du 3^e bataillon firent face à droite, et ouvrirent le feu en direction des talus, que les Boches utilisaient comme emplacements de départ. Le 174^e, de son côté, prit ses dispositions de défense. Les mitrailleuses du 133^e le flanquèrent à merveille, et continuèrent leur tir sous les obus, qui rasaient les parapets. La contre-attaque fut enrayée devant le bataillon du 174^e qui était au bois Madame, mais elle réussit, plus à droite, à reprendre le bois des Berlingots ; et jusqu'à la nuit, elle chercha encore plusieurs fois à déboucher immédiatement à droite du bataillon Martin.

A droite de la 41^e D. I., le mouvement débordant, prévu au sud de Bouchavesnes, ne put pas être exécuté par le 174^e contre-attaqué. A gauche le 1^{er} corps s'était heurté à Saily-Saillissel, sans pouvoir l'enlever. Puisque le débordement prévu par le plan d'attaque était impossible, le colonel Messimy décida de continuer l'attaque de front, en lançant droit sur le village les bataillons de réserve du 133^e et du 44^e, qu'il avait encore dans la main. Le 1^{er} bataillon du 44^e et le 2^e du 133^e (capitaine Mermod, remplaçant le commandant Thouzelier blessé au début de l'après-midi) se préparèrent à se jeter dans Bouchavesnes, en faisant un « passage de ligne », c'est-à-dire en dépassant les troupes qui avaient déjà donné l'assaut du bois Marrières et qui étaient arrêtées, conformément au plan d'engagement, devant le village.

Le colonel Baudrand en prévint le capitaine Martin par téléphone, et lui demanda de pousser de son côté. Mais la chose n'était pas possible : le 2^e bataillon du 44^e, à qui se liait à gauche le 3^e bataillon, avait ordre de rester sur place. A droite, la contre-attaque allemande se poursuivait, et le 174^e se maintenait à grand'peine au bois Madame. Le 3^e bataillon avait trop souffert, le 30 juillet, pour recommencer à faire cavalier seul, en s'engageant, sans liaison à droite et à gauche, dans le ravin battu de feux qui menait à Brioche. Le capitaine Martin obtint qu'on ne lui imposât pas cette manœuvre.

On décida donc que le bataillon Thouzelier du 133^e attaquerait le village, en le débordant par le Nord, et que le bataillon de Péla-cot, du 44^e l'attaquerait de front entre Brioche et le cimetière. Les deux bataillons, prévenus à 17 heures 30, se mirent en marche à

17 heures 45, et à 18 heures 30 ils avaient pris la formation d'attaque. Dix minutes après ils s'élançèrent. C'est ce qu'un des officiers présents appela « l'ordre d'attaque coup de foudre ». Le succès ne fut pas moins rapide. Notre artillerie avait recommencé à tirer sur Bouchavesnes. Les gros obus écrasaient les maisons. Les gerbes terreuses des percutants, que couronnaient les fumées blanches des schrapnels, se succédaient sans interruption.

L'ordre préparatoire d'attaque était simple et net : 1^{er} objectif, la grand'route de Béthune à Péronne, en face de Bouchavesnes ; 2^e objectif, la tranchée ouest de Bouchavesnes ; 3^e objectif, le village de Bouchavesnes jusqu'à sa lisière est. Le capitaine Mermod donna le signal du départ. « En avant, en ordre, comme à l'exercice ! », cria-t-il en se mettant à la tête du bataillon. Le mouvement se déclancha dans un ordre parfait, mais des saucisses boches, qui à l'arrière des lignes semblaient pourtant assoupies au bout de leur fil, des observateurs l'avaient aperçu et déclanchèrent aussitôt le barrage d'artillerie. Le bois Reinette fut ainsi traversé sous une avalanche de 210 et de 105 fusants, mais le tir, un peu long heureusement, ne causa que des pertes insignifiantes. Après avoir dévalé le ravin du bois Marrières, le bataillon gravit les pentes des lisières est et parcourut au pas gymnastique trois kilomètres d'un terrain criblé d'entonnoirs, recouvert de broussailles et inondé de mitraille ; il arriva ainsi face à ses objectifs, derrière la cote 140, à l'ouest de Bouchavesnes. Les hommes s'arrêtèrent pour souffler, les compagnies se remirent en ordre, les sections de tête formant une ligne de tirailleurs d'un alignement impeccable. Un ordre bref retentit : « Baïonnette au canon ! En avant ! » Le bataillon franchit la crête. Au bas de la pente, il apercevait la grand'route Béthune-Péronne, et, en arrière, le village de Bouchavesnes dont quelques maisons flambaient. Perçant le vacarme de l'artillerie, éclatèrent les premiers accents de la charge. C'étaient les clairons du bataillon, bientôt renforcés par ceux du 28^e chasseurs, qui sonnaient à toute allure. La descente sur la route de Béthune se fit au pas de course. Ce fut une véritable ruée sur le Boche, où le 133^e et le 44^e rivalisèrent d'ardeur.

La charge fut splendide. Des éléments de chasseurs, qui, au matin, avaient atteint les abords de la crête, crièrent, enthousiasmés : « Bravo les fantassins ! » La route était franchie. « Ça tapait » de plus en plus, mais les coups paraissaient mal dirigés. Les Boches

tiraient mieux d'habitude. On en savait quelque chose. Cette fois, c'était un tir d'affolé. On vit bientôt les premiers « Kamarades » sortir des talus de la route et fuir, les bras en l'air, dans toutes les directions. Bouchavesnes était virtuellement pris. Il était, il est vrai, protégé par un fort réseau de fil de fer presque intact. Et quand on parvint à la grande tranchée, le bataillon, qui venait de fournir une course longue et rapide, était essoufflé. Mais ce n'était pas le moment de s'arrêter et, dans un suprême et dernier élan, nos vagues de tête pénétrèrent dans le village. Des coups de feu isolés partirent de quelques maisons organisées pour la défense. Les Allemands désarmés ne réagissaient pas cependant avec leur violence coutumière. Ils avaient le sentiment de leur défaite.

« S'emparer coûte que coûte du village à 18 heures 30, même si notre artillerie doit nous causer des pertes », disait l'ordre de la brigade. Les 75 tombaient encore dans le village. Tant pis, on y entra et on se mit en devoir de faire, à la grenade, le siège des maisons. Un certain nombre d'Allemands étaient ivres. Mais d'autres, retranchés dans des réduits, se défendirent jusqu'à la mort. Un capitaine, cerné, se brûla la cervelle, au moment où il allait être pris. La progression n'en fut pas moins assez rapide. Dans les caves, nous avons cueilli 100 Allemands ; 200 autres avaient réussi à s'enfuir. Nos soldats s'élançèrent à leur poursuite et on les vit gravir les pentes situées au delà du village. Mais le violent tir de barrage des 75 était infranchissable. Il fallait s'arrêter. Les objectifs étaient d'ailleurs atteints et dépassés.

Le bataillon s'organisa sur la position conquise, où l'on ramassa de nombreux trophées : fusils, grenades, fusées. A notre gauche, notre avance avait produit un trou dans la ligne, mais la liaison fut bientôt rétablie avec le 1^{er} corps qui était toujours au nord sur la route nationale. Trois sections de la 5^e compagnie et deux de la 7^e occupèrent le chemin creux au nord de Bouchavesnes, face à l'est ; la 6^e compagnie s'installa dans des tranchées qu'elle avait rapidement creusées dans les jardins, à 100 mètres à l'est du village, en liaison avec le bataillon Pelacot, du 44^e. Les deux autres sections de la 7^e occupèrent des tranchées face au nord-est, reliant la 6^e et le chemin creux ; deux sections de mitrailleuses battirent le plateau nord du village, les deux autres firent face à l'est. Des patrouilles lancées en avant ne trouvèrent pas d'ennemis. Pendant toute la nuit, les Boches, ne sachant pas exactement sur quelle position nous

nous étions arrêtés, cherchèrent, inquiets, à tâter nos lignes et envoyèrent patrouilles sur patrouilles, ce qui permit à nos poilus de cueillir sept ou huit prisonniers et d'abattre quelques-uns des patrouilleurs. Une forte reconnaissance ennemie, qui arrivait par le nord dans le chemin creux, fut dispersée par les mitrailleurs de la compagnie Pasquier.

Mais la situation de nos troupes, en pointe dans Bouchavesnes, était assez précaire. Toute la lisière sud du village était insuffisamment gardée. Une attaque débouchant du bois Labbé sur Brioche aurait pu mettre nos soldats en mauvaise posture. La situation était sérieuse : si l'ennemi l'eût connue, il lui aurait été possible d'en profiter à bon compte. Mais il ne devait pas la connaître. Il ne la connaîtrait pas.

A minuit, le 3^e bataillon du 44^e reçut l'ordre de se porter à la droite du bataillon de Pélacot (1^e du 44^e) qui était en l'air dans Bouchavesnes. Le bataillon Martin devait le prolonger, en allant occuper la ligne Ferme du bois Labbé-carrefour de la grand'route Béthune-Péronne et chemin bois Madame-Épine de Malassise. Le 3^e bataillon du 44^e, qui avait attaqué le bois Marrières avec le bataillon Martin, le suivrait en soutien. Le 174^e, prévenu, répondit qu'accroché toujours par l'ennemi à sa droite, il ne pouvait pas se lier au mouvement. Profitant de la nuit, — si obscure qu'on ne pouvait se guider qu'à la boussole, — le 3^e bataillon, formé en losange, descendit la pente qui mène à Brioche (partie sud-ouest de Bouchavesnes) et réussit à traverser sans pertes le barrage qu'y maintenait l'artillerie ennemie. Dans Brioche, il fit face au Sud, pivotant aisément grâce à sa formation en losange. La 9^e compagnie se dirigea vers le bois Labbé, le 11^e, dans la direction du carrefour. Chaque compagnie avait une section de mitrailleuses en échelon sur les flancs.

La 9^e compagnie progressa rapidement et occupa la ligne de bois Labbé, où elle se lia au 44^e. La 11^e bouscula les postes allemands, établis dans la carrière sud de Bouchavesnes et surpris par son approche silencieuse. La 10^e parfaisait le nettoyage, au cours duquel l'aspirant Crozier débusqua une quinzaine de Boches qu'il amena au chef de bataillon. Mais la crête où se trouvait notre objectif, le carrefour, était fortement tenue, et la contre-pente, qui descend sur Allaines, occupée par des unités prêtes à la contre-attaque. Au

moment d'atteindre son objectif, la 11^e compagnie se vit arrêtée par un brusque déclenchement de mitrailleuses. Elle chercha à progresser quand même sous la nappe de balles, mais les pertes l'obligèrent à stopper. Le lieutenant Gaillard tomba en tête de sa section, l'épaule fracassée. Une contre-attaque surgit pour la rejeter.

La 11^e, énergiquement commandée par le lieutenant Blanc, s'accrocha au terrain. Ses fusils-mitrailleurs, dont les longues flammes zébraient la nuit (les cache-flammes n'existaient pas encore), firent merveille, mais beaucoup tombèrent, touchés à la tête. Les Allemands cherchaient à avancer, tirant en marchant. Arrêtés de front, ils tentèrent de déborder les assaillants par la droite : il y avait là un intervalle très dangereux entre le 133^e et le 174^e, toujours au bois Madame. La 10^e compagnie envoya la section Eynard pour renforcer la 11^e. Une section de mitrailleuses fut jetée à droite pour couvrir le flanc, tandis qu'on s'évertuait à désenrayer dans la nuit celle qui accompagnait la 11^e et dont les ruptures d'étui avaient arrêté le tir.

Le Boche, devant cette réception, n'insista pas. Le combat dégénéra en tirailerie d'abord violente, puis en coups de feu espacés. Le capitaine Martin donna l'ordre de s'organiser sur place avant le jour. La 11^e avait d'assez fortes pertes. Les hommes tombaient de sommeil, surtout les jeunes, épuisés par deux combats, par l'organisation des parallèles de départ la nuit précédente, et par celle des éléments qui les avaient abrités après la prise du bois Marrières. Mais les gradés secouèrent les énergies : on se mit à piocher, et, à l'aube, une tranchée, pas encore bien profonde mais continue, reliait la route de Péronne à la ferme du bois Labbé. Il était temps. Dès que la brume matinale se fut élevée, l'artillerie allemande prit à partie les ébauches d'organisation à coups de 105 et de 150. Du 75 arrivait même sur le bataillon. (Les comptes rendus n'avaient pas dû parvenir à l'autre division, la 66^e, qui croyait les carrières sud de Boucha-vesnes et la ferme du bois Labbé encore tenues par l'ennemi.) On lança des fusées pour demander l'allongement du tir.

Au même moment une vague de fantassins français, suivie de petites colonnes, en ordre comme à la manœuvre, débouchait du bois Madame. C'était le 35^e R. I. qui avait relevé le 174^e et marchait sur le 133^e en formation d'attaque. On lui signala qu'il avait affaire à des Français. Il les rejoignit, les félicita : le 133^e avait fait le trou dans les organisations boches, presque la percée ; le 35^e allait

tâcher d'exploiter le succès et de pousser sur l'épine de Malassise. On ne tarda pas d'ailleurs à recevoir l'ordre suivant : « Aussitôt dépassé par le 35^e R. I., le bataillon Martin sera ramené à l'arrière en réserve, au bois des Riez. » Profitant des dernières traînées de brume, par petits paquets, fier de l'effort accompli, le 3^e bataillon regagna le bois des Riez. Il traversa le terrain qui avait vu son assaut endiablé de la veille. Il salua gravement les camarades tombés : les jeunes au doux visage dont le premier combat avait été le dernier, les anciens avec qui on avait traversé tant de durs moments.....

Du côté de Bouchavesnes, la nuit s'était écoulée calme. Il pleuvait. Vers 22 heures, le bataillon avait eu la joyeuse surprise de voir arriver son chef, le commandant Thouzellier, la tête enveloppée d'un pansement, le bras en écharpe. Sur le point d'être évacué, il avait appris la brillante attaque exécutée par ses hommes, et tout seul dans la nuit, il avait trouvé la suprême énergie de venir les rejoindre. Un sourire éclairait sa figure pâle. Il voulut rester au milieu de ces braves et fit aussitôt continuer l'organisation de la position. Le village commençait à s'effondrer sous les coups rageurs de la grosse artillerie ennemie, qui tirait de la direction de Combles. Des grenadiers fouillaient les dernières caves, et les brancardiers transportaient les blessés auprès de l'église, dans l'ancienne ambulance, que nous avions prise avec ses trois médecins. Au lever du jour chaque homme avait fait son trou. Ce ne fut que vers midi qu'un avion boche découvrit notre ligne. Mais l'artillerie ennemie nous arrosa copieusement jusqu'au soir, nous causant quelques pertes. Bientôt même les Boches dessinèrent une violente contre-attaque sur le 35^e R. I. qui avait remplacé notre 3^e bataillon. On s'alerta et on se tint prêt à les recevoir dans le village, s'ils arrivaient à pénétrer par le Sud. Ils ne vinrent pas : le 35^e, après s'être un peu replié, avait fini par enrayer leur avance. A 18 heures, ils essayèrent encore un effort. Ce fut le dernier de la journée. Le feu d'artillerie s'apaisa avec la nuit. Ceux qui avaient pris Bouchavesnes l'avaient gardé.

Le 14 septembre, avant le lever du jour, le bataillon Thouzellier fut relevé, partie par le 60^e R. I., partie par le 31^e R. I. Ce même jour, dans le ravin déchiqueté du bois de Riez, les officiers vinrent rendre les derniers honneurs au capitaine Gardet et à leurs morts.

Ces morts avaient tout donné, ils avaient droit au repos ; c'était à ceux qui restaient de poursuivre la tâche. Elle paraissait d'ailleurs en bonne voie : le front allemand était ébranlé ; derrière Bouchavesnes, il n'y avait plus de position organisée. La division avait réussi la percée, sur un front malheureusement trop restreint ; mais les nombreuses troupes du 5^e corps, qui montaient, faisaient espérer à nos hommes qu'on l'élargirait. Le 15 septembre, on gagna le camp de Suzanne, puis la région d'Amiens, où un court répit allait être accordé au régiment.

Le front de Verdun dégagé, une large bande de territoire repris à l'ennemi et surtout l'attestation donnée au monde de la vitalité française, alors qu'on croyait nos armées totalement épuisées, tels furent les résultats des opérations de la Somme auxquelles le 133^e avait si largement contribué.

Dans les ordres du jour de la division, des 19 et 22 septembre 1916, le général Claret de la Touche rendit hommage à la valeur du régiment. C'est en termes non moins élogieux que le colonel Messimy signalait sa bravoure.

ORDRE DE LA 6^e BRIGADE DE CHASSEURS N^o 33, DU 18 SEPTEMBRE 1916 :

« Les 2^e et 3^e bataillons du 133^e R. I. ont, les 12 et 13 septembre, contribué dans la plus large mesure aux succès de la 6^e brigade de chasseurs, à laquelle ils étaient provisoirement rattachés. Malgré les très dures fatigues des semaines précédentes, malgré les pertes dues au bombardement ininterrompu des jours antérieurs à l'attaque, ces deux bataillons ont marché à l'assaut des tranchées de Marrières et du village de Bouchavesnes avec une admirable bravoure et un élan magnifique. La 6^e brigade de chasseurs est fière d'avoir, pendant ces sanglantes mais brillantes journées, compté dans ses rangs, sous les ordres du lieutenant-colonel Baudrand, les bataillons Thouzellier (2^e) et Martin (3^e) du 133^e. Le commandant de la brigade remercie le glorieux 133^e du concours sans réserve que ses braves officiers, sous-officiers et soldats lui ont apporté et considère comme un honneur pour ses chasseurs de citer les 2^e et 3^e bataillons du 133^e à l'ordre de la 6^e brigade de chasseurs à pied.

Le Colonel commandant la brigade.

Signé : MESSIMY. »

XII

L'ARGONNE

(SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 1916)

Après un court séjour à Ferrières, aux portes d'Amiens, le régiment fut dirigé sur l'Argonne. Il débarqua, le 22 septembre, à Sainte-Menehould et cantonna dans la ville et ses environs. Le coin est agréable, le temps était beau. On profita de ces jours de détente pour effacer les traces des durs combats de la Somme et se préparer à en affronter de nouveaux. De fait, le repos n'allait pas être bien long.

Le 29 septembre au soir, le 133^e s'ébranlait en direction du bois de la Grurie. L'étape fut longue, la pluie tombait fine et serrée. En avançant on avait le spectacle, de plus en plus net, d'une région abandonnée, où les combats de 1914 et de 1915 avaient jeté la ruine et la solitude. Au crépuscule, on traversa Vienne-la-Ville, puis Vienne-le-Château qui, dans la demi-obscurité, dressaient des pans de murs lamentablement déchiquetés. Mais on n'entendait pas un coup de canon ; et, à la nuit, quand on déboucha dans la vallée de la Biesme, on eut sous les yeux un spectacle aussi rassurant qu'étrange : le flanc opposé du coteau scintillait de mille lumières, bien que les premières lignes fussent à peine à deux kilomètres au delà de la vallée. En peu de temps, le régiment arriva au pied de ce coteau : il portait d'élégantes cagnas étagées sur le versant, aménagées avec goût et éclairées à l'électricité ; les rayons de lumière qui en sortaient frappaient de-ci de-là une balustrade, un escalier, une maisonnette artistement construits. Au flanc de la pente abrupte, ces installations étaient bien défilées des coups de l'ennemi.

Perpendiculairement à la vallée de Biesme, des ravins débouchaient, venant des lignes et des profondeurs de la forêt ; ils servaient de chemins de relève. Les guides engagèrent les bataillons dans l'un

d'eux. Au milieu de l'obscurité devenue complète, on avança, en colonne par un, sur des sentiers ou des chemins de caillebotis, puis dans les boyaux. Une fois la crête franchie, la marche devint lente et silencieuse, car les premières lignes étaient toutes proches. On tomba enfin dans une tranchée recouverte de barbelés : c'était la première ligne, une première ligne qui devait être assez près de la tranchée ennemie, car, au moindre faux-pas sur le caillebotis, au moindre bruit, les guides, ou les sentinelles qu'on rencontrait, faisaient des gestes désespérés.

Le lendemain matin, la première impression fut une impression d'isolement et de tristesse : le secteur portait les traces des luttes épiques de 1914 et de 1915 ; les tranchées avaient été creusées dans des trous d'obus. En arrière des lignes, se dressaient les innombrables croix marquant la place où dormaient ceux qui étaient tombés là, sous les tronçons des arbres fauchés par les obus.

Dans les secteurs de la Tour-d'Auvergne et de Prevost-Teychené, la première ligne était assez fortement tenue, mais le tracé fantaisiste, les positions étranges des petits postes par rapport aux postes allemands prouvaient que son organisation s'était faite, au cours des combats de grenades, de trou d'obus à trou d'obus. Les Allemands étaient à quelques mètres à peine, il était presque impossible de travailler avec fruit sans provoquer des représailles ; les fils de fer étaient amoncelés à même sur le parapet, où on les avait jetés sous forme de hérissons, de rosaces, de chevaux de frise. Enfin on retrouva les vieux dispositifs de créneaux divers, de boucliers blindés ; en beaucoup d'endroits la surveillance de jour ne pouvait se faire qu'au périscope, et les glaces servaient d'objectifs aux Boches qui, mieux organisés pour le tir, s'amusaient à faire un carton à nos frais. Pour éviter les coups de surprise, sur de grandes longueurs, la tranchée était recouverte de treillage barbelé, interrompu de place en place pour le lancement des grenades. En prêtant l'oreille attentivement, on percevait les bruits de pas étouffés, et, aux heures des repas, les bruits de gamelles de l'ennemi. La première ligne ne possédait que quelques abris légers sans protection. Pendant tout le séjour, elle fut, sur la plus grande partie, un fossé boueux où la sentinelle devait enfoncer jusqu'au genou pour aller de sa « cagna » à son poste d'observation. La boue, l'humidité, le mauvais temps, enfin l'obligation où l'on était de surveiller ses moindres gestes, de feutrer le bruit de ses pas, rendaient pénible la vie de secteur.

La première ligne et la ligne de soutien occupaient un versant très bosselé et dominaient les premières lignes allemandes établies, sur le même versant, vers le fond du ravin.

Le secteur de Prevost-Teychené confinait, à gauche, aux lisières de la forêt. Là les premières lignes étaient plus éloignées et le « Bonnet de coton » dominait nettement les postes boches, constituant un excellent observatoire sur le ravin et la plaine du Servon. La vue s'étend au loin jusque vers la Main de Massiges.



On comprend aisément que les rafales d'artillerie de l'ennemi étaient destinées à cette position gênante pour lui. Le canon tirait d'ailleurs très peu de part et d'autre ; la nuit était presque toujours calme et l'on pouvait hasarder sa tête au-dessus des tranchées ; il n'était même pas rare d'apercevoir, tout près, la silhouette d'une sentinelle allemande. Par une tolérance réciproque, les poêles étaient allumés tous les soirs, et la fumée aurait permis de repérer sans peine les petits postes. Mais on n'avait pas l'air de s'en soucier. Au petit jour, le silence était parfois troublé par une courte lutte de grenades sur quelques points de la ligne. La journée, en revanche, était toujours calme, si l'on excepte quelques harcèlements par torpilles ou grenades à mains. Par contre, au crépuscule on recevait assez souvent des torpilles de 240, mais en général les coups étaient trop longs ; les Allemands ne voulaient sans doute pas risquer de détériorer leurs tranchées très rapprochées des nôtres. Nous-mêmes ne répondions que par des tirs de V. B.

En quittant les premières lignes pour aller vers l'arrière, on franchissait la crête française et l'on tombait sur les ouvrages de contre-pente, assez bien entretenus, occupés par les compagnies de réserve. On s'y occupait à préparer des chevaux de frise, des rosaces destinés à la première ligne, ou encore, grâce au commandant Pichon, à fabriquer du charbon de bois pour les braseros des petits postes. Les arbres, en cet endroit, offraient suffisamment de protection pour permettre les promenades à découvert. Enfin, au bas de la contre-pente, dans les ravins qui débouchent sur la vallée de la Biesme, le bataillon de réserve occupait de vastes et confortables, abris cavernes éclairés à l'électricité. La circulation était à peu près libre, même sur la route de la Harazée. Un clairon prévenait de l'arrivée des avions ennemis.

Le régiment occupa une première fois le secteur jusqu'au 25 novembre. Durant ce séjour, aucun fait important ne se produisit. Les patrouilles étaient rares et à peu près inutiles ; les coups de main, difficiles à exécuter avec succès. Cependant le commandant Pichon fit lancer dans les tranchées adverses des proclamations rédigées en allemand. Le soir même, la 9^e cueillait un landwehrien de Hambourg. Il rentrait de permission. Il avait vu sa femme et ses enfants souffrir la faim, il avait entendu raconter la répression terrible des émeutes populaires dont Hambourg avait été le théâtre. Il ne voulait plus se battre et n'avait qu'une hâte : voir finir ce cauchemar.

Le régiment fut relevé par le 23^e, et alla, en réserve de division, occuper Moiremont et Sainte-Menehould. Il exécuta quelques travaux en seconde position, puis remonta dans le même secteur. Le séjour fut plus pénible que la première fois ; les tranchées s'effondraient de plus en plus. Les premières lignes et les longs boyaux qui y conduisaient étaient lamentables, malgré les efforts et le travail quodidiens fournis pour les relever. La pluie, le dégel faisaient littéralement fondre le secteur. Les sentinelles surtout souffraient beaucoup de la boue et du froid. Par ailleurs l'activité augmentait légèrement. Un coup de main par surprise, tenté par une patrouille allemande sur un petit poste de la 9^e compagnie aux abords du « Bonnet de coton », échoua grâce à la vigilance et au sang-froid du caporal Hyvernât, qui riposta par un feu nourri de grenades.

La relève définitive eut lieu le 31 décembre. Elle fut assez mouvementée, car les Allemands, qui avaient dû la pressentir, arrosèrent copieusement l'arrière.

XIII

LOIVRE - BRIMONT

(JANVIER 1917)

Le 29 janvier, par une nuit calme, le régiment quitta Hermonville et vint, au nord-ouest de Reims, occuper le secteur de Loivre-Brimont. Notre première ligne de tranchées, portée par une des premières ondulations du massif de Saint-Thierry, s'appuyait, par une série de bastions, sur la route nationale n° 44 qui relie Reims à Béthune. De là, nous dominions les positions ennemies établies dans la dépression du canal de l'Aisne à la Marne. De l'autre côté du canal et en arrière des tranchées allemandes, courait un autre repli de terrain d'où émergeait, à droite, le cône boisé qui portait le fort de Brimont. De notre côté, le terrain, semé d'obstacles, y descendait en pente douce. Du bastion d'Arcole, situé à l'extrême gauche du secteur du régiment, au travers de nos fils de fer on distinguait nettement, le long de la ligne d'arbres du canal, des échancrures d'un brun rouge qui tranchaient sur la blancheur neigeuse du terrain : c'étaient les positions ennemies. Sur la droite, on devinait, à quelques toits d'ardoise, l'existence de Loivre, mais la majeure partie nous en était dissimulée par la butte du Moulin.

Loivre, petit bourg de 1800 habitants, commandait un des plus importants points de passage de cet obstacle militaire qu'était le canal. La conquête en devait être confiée au 133^e, lors de l'offensive du 16 avril.

Le cône boisé de Brimont domine toute la plaine. De longues ondulations avec des bois aux contours arrêtés (bois du Champ-du-Seigneur, bois des Grands-Usages), s'étendent entre Brimont et l'Aisne. L'ennemi pouvait, du merveilleux observatoire du fort, épier tous nos gestes. Pourtant, lorsque le régiment arriva, le secteur était très calme. Le terrain lui-même, tel que l'éclairèrent les

premières lueurs de l'aube, portait à peine des traces de lutte. Les bombardements devaient être rares, car peu d'obus avaient sali de pustules de terre le manteau de neige étendu sur les détails du paysage. Ce n'est que plus tard, quand les préparatifs qui allaient s'opérer de notre côté nous valurent des tirs de harcèlement, que la présence des Boches en haut de ce dôme boisé commença à nous paraître quelque peu gênante.

En février, arriva le dégel qui, transformant boyaux et tranchées en ruisseaux de boue, compliqua singulièrement la tâche de nos soldats. Il fallait consolider les tranchées dont les parois menaçaient ruine. Vers le début de mars, une certaine activité commença à se montrer de notre côté. De nouveaux emplacements de batteries furent créés, l'arrière s'anima, les travaux se multiplièrent dans nos tranchées, et les Allemands, qui se méfiaient d'une offensive prochaine, cherchèrent des précisions. Leur aviation devint insolente, et il fallut, à maintes reprises, que les poilus braquassent leurs fusils-mitrailleurs sur des avions qui volaient à faible altitude, criblant même la position de projectiles. En première ligne les coups de main se multiplièrent, rendant pénible l'attention des sentinelles, toujours à la merci d'une surprise.

Depuis le début de mars, les Allemands bombardaient continuellement le bastion d'Arcole, démolissant le jour les réseaux que l'on réparait la nuit. Notre artillerie avait l'ordre de ne pas riposter ni faire de représailles, pour ne pas dévoiler ses emplacements. Les fantassins n'avaient qu'à « encaisser » et à réparer au mieux ce que démolissaient les Boches.

Un premier coup de main ennemi échoua le 10 mars. Les charges d'explosifs transportées par les assaillants éclatèrent dans leurs mains, à la grande joie des nôtres. Le 21 mars, à la chute du jour, l'ennemi en tenta un second. Après le bombardement habituel du matin, l'après-midi avait été calme. Tout à coup, à 18 heures 10, un engagement d'obus de gros calibres s'abattit sur le bastion d'Arcole, les flanquements voisins et la route 44. Derrière un barrage roulant extrêmement dense, deux « stossstrupp », débouchant en même temps que les premiers obus, franchirent nos réseaux disloqués. L'un, arrivant par le fond du Rabasse, tomba sous le barrage de grenades lancées par le poste du sergent Delbos (caporal Marvier, soldats Rigault et Jullien). Il se replia. L'autre se jeta sur les sentinelles restées dans la tranchée de surveillance, bouleversée par le

bombardement et où l'on n'avait laissé que des guetteurs. Une lutte rapide s'ensuivit, au cours de laquelle le soldat Peyrat fut tué, les autres sentinelles maîtrisées et enlevées. Le lieutenant Magnien, qui était de quart et qui, aux premiers obus, s'était précipité vers ses guetteurs, se heurta aux Allemands, essuya deux coups de pistolet et reçut une grenade qui le cribla d'éclats. Il fut renversé ; le stosstrupp, qui parcourait la première ligne au pas gymnastique, le crut mort et, sans s'attarder davantage, dévala la pente qui descendait vers la tranchée allemande (bastion du Luxembourg), au moment où les sections de la 11^e compagnie débouchaient à la contre-attaque. La première ligne fut réoccupée. Il y avait trois tués, dont deux par le bombardement, cinq blessés et cinq disparus (les guetteurs).

L'appréhension de nouveaux coups de main, le mauvais temps qui noyait les boyaux, le harcèlement continu de l'artillerie ennemie qui cherchait à entraver nos travaux offensifs, les corvées de nuit pour le transport des munitions de 58 en première ligne, rendirent pénible la fin du mois de mars. Dans ces conditions, la relève fut accueillie avec joie. Par une nuit sereine, silencieusement, les sections se glissèrent jusqu'au cimetière de Villers-Franqueux, puis dans les rues du village parsemées de décombres. Après une longue pause au sortir de la zone dangereuse, la colonne, passant par Chenay, Châlons-sur-Vesle, Muizon, atteignit aux premiers rayons du soleil la région de Coulommes où les bataillons devaient cantonner. L'endroit était pittoresque. Les villages s'étagent aux flancs du massif de Vrigny. De là on découvre toute la plaine de Reims jusqu'aux monts de Nogent-l'Abbesse, qui enferment l'horizon à droite, au delà de la ville.

Dès l'achèvement des préparatifs de l'offensive, le régiment se rapprocha des lignes et cantonna, presque aux portes de Reims, dans les villages de Vrigny et de Champigny. Les occupations devinrent alors très sérieuses. Après avoir reçu les ordres et documents qui devaient guider les unités sur la position à conquérir, les bataillons firent de nombreux exercices sur des terrains d'une configuration à peu près identique à celle des lieux d'attaque. Cette préparation était d'autant plus nécessaire que le régiment aurait pour mission d'opérer un débordement des positions allemandes, manœuvre toujours difficile à exécuter sous le feu de l'ennemi. C'est de Champigny qu'on entendit le déclenchement de l'artillerie française, dont

le roulement ininterrompu s'amassait dans toute la plaine, pour revenir, enflé encore par les échos de la vallée de la Vesle. Plusieurs fois, au crépuscule, on eut le sinistre spectacle des incendies qui s'allumaient dans Reims : inquiets de notre offensive, les Boches se vengeaient sur la cité martyre, excitant la rage et la haine de ceux qui se préparaient à mourir pour tâcher de bouter l'ennemi hors de France.

Le 11 au soir, par une nuit noire et pluvieuse, par des routes encombrées de convois, les bataillons vinrent prendre leurs emplacements pour l'attaque : les 1^{er} et 2^e bataillons (commandants Piébourg et Accoyer) avec le colonel Baudrand, au bois du Chauffour ; le 3^e (commandant Pichon), au moulin Dumont. On était curieux de connaître quels bouleversements notre bombardement avait pu apporter dans les repaires de l'ennemi. A vrai dire, ils étaient peu visibles et, seul, le bastion de Luxembourg, à en juger par l'aspect chaotique du terrain, paraissait avoir été pris sérieusement à partie.

La date de l'attaque n'était pas encore connue : il allait falloir l'attendre cinq longs jours. On parfit les préparatifs. On ravitailla en munitions l'artillerie de tranchée qui était en batterie au milieu des fantassins, et qui devait écraser de ses torpilles la première position allemande, tandis que l'artillerie lourde s'attaquerait à la deuxième position. Chacun observait avec une minutie fiévreuse les progrès de la préparation sur les objectifs qu'on devait enlever, tandis que, dans le ciel, les avions croisaient, pour régler le tir de nos batteries et arrêter les incursions des avions boches. Parfois, dans le lointain, se faisait entendre un roulement sourd (c'étaient nos grosses pièces sur voies ferrées) ; puis, plus près, le tir lent de nos canons à longue portée et, plus près encore, la voix rageuse et saccadée des 75. De son côté l'artillerie allemande ne restait pas inactive et ne ménageait point ses rafales, particulièrement fréquentes sur le Moulin Dumont et la route 44. Il était bien rare que l'aube ou le crépuscule se passassent, sans que la nervosité des Allemands ne se trahît par un barrage sur quelque point de notre ligne.

Entre nos positions de départ et Brimont il y avait deux lignes bien nettes : la voie ferrée de Reims à Laon et le canal de la Marne à l'Aisne, que jalonnaient des peupliers encore debout, malgré les obus. La division devait, dans la première phase, enlever la première position allemande, franchir le canal et venir s'établir sur la voie ferrée, pour en repartir, dans une deuxième phase, à l'assaut du

fort de Brimont. Pour faire tomber le village de Loivre et s'établir sur la voie ferrée, le général de division avait monté deux attaques convergentes, séparées au départ par un intervalle de deux kilomètres. A droite le bataillon Piébourg (1^{er} du 133), suivi du bataillon Accoyer (2^e du 133), en liaison à droite avec les Russes, chargés d'attaquer Courcy, devait partir du bois du Chauffour, faire « emporte-pièce » dans la position ennemie, franchir le canal au sud de Loivre et s'installer sur la voie ferrée. A gauche, le 23^e, partant des bastions de Fleurus et de Jemmapes (nord-est du Moulin Dumont), devait franchir le canal à sa jonction avec le Rabassa, déborder Loivre par le Nord, enlever la Verrerie et pousser jusqu'à la voie ferrée, de façon à donner la main au bataillon Piébourg. Le 3^e bataillon du 133 (commandant Pichon), en liaison avec le 23^e, devait partir du Moulin Dumont, sauter dans le bastion allemand de Luxembourg, s'emparer de cinq lignes de tranchées jusqu'au canal ; faire face à droite, pendant que le 23^e le franchirait ; nettoyer, en les prenant de flanc, toutes les tranchées comprises entre le bastion de Luxembourg et Loivre ; enlever le village de Loivre et le Moulin, pour rejoindre, à travers toutes les positions allemandes, les bataillons Piébourg et Accoyer. Le gros morceau était la prise de Loivre. En plus de son importance propre, on prévoyait, en effet, la difficulté qu'il y aurait à venir à bout des puissantes organisations que les photographies d'avion y avaient révélées.

Le 12, des reconnaissances furent lancées en avant pour examiner l'état des lignes ennemies et voir si le Boche ne s'était pas replié. Le lieutenant Janin, glorieusement tué en 1918 à la tête du 1^{er} bataillon, poussa courageusement, sous un barrage intense déclanché par l'ennemi, jusqu'au bastion de Luxembourg. Il se heurta à un réseau encore intact, caché par un talus que défendait un ennemi sur ses gardes. Le réseau fut démoli les jours suivants, mais l'ennemi se cramponnait et chercha à réparer, la nuit, ses défenses.

Les abris étaient-ils intacts ? Les Allemands venaient-ils la nuit seulement ? Autant de questions angoissantes qui se posaient à la veille du jour « J ». Et, malgré le vif désir qu'on avait de voir se lever le jour tant attendu, où l'on passerait à l'assaut, la présence certaine des Allemands sur la partie la plus bombardée de leur secteur, et la puissance de leur artillerie mettaient un peu d'inquié-

tude dans l'âme : on ne doutait pas du succès mais l'opération menaçait d'être coûteuse.

Dans la journée du 15, les chefs de bataillon furent prévenus, par note personnelle et secrète, à ne communiquer aux troupes qu'à minuit, que le jour « J » était fixé au lendemain 16, l'heure « H » à 6 heures du matin. La nuit vint et la pluie avec elle. Dans l'ombre, les troupes serraient sur l'avant. Les boyaux s'encombraient. Les hommes de corvée, se frayant un chemin à coup de coudes en montant sur les terre-pleins aux endroits trop engorgés, arrivaient chargés des vivres du soir et des suppléments donnés pour le combat. Les officiers faisaient faire à la cisaille les brèches dans les réseaux, pour permettre le passage des groupes d'assaut. Par endroits on abattait les parapets pour pouvoir déboucher facilement. Les artilleurs chargés de suivre l'infanterie étaient là, embarrassés dans leurs grands manteaux alourdis par la pluie. Les proclamations des chefs de tout grade arrivaient en cascades... Le général en chef avait su rester concis : « L'heure est venue, dit-il, courage, confiance et vive la France ! » Cependant la nuit se faisait de plus en plus noire. Des deux côtés l'artillerie se taisait, sauf de temps à autre un coup isolé. On vérifia encore les brèches. Les sections qui avaient pu s'entasser dans un abri sortirent, homme par homme, pour se placer. Les uns s'assoupirent, les autres cassèrent encore une croûte. Dans les P. C. on régla les derniers détails. L'aube commençait à poindre. Tous à la fois, nos canons ouvrirent le bal. L'artillerie allemande s'était contentée de quelques rafales dans la nuit pluvieuse. Maintenant elle restait muette. Se réservait-elle pour le barrage ?

La pluie avait cessé, mais de gros nuages passaient bas, chassés par le vent. Soudain de la brume surgit un avion boche qui longea tout notre front, rasant presque la terre, pour reconnaître, dans la clarté encore indécise du matin, si nos parallèles de départ étaient occupées. Malheur ! il allait déclencher la contre-préparation sur nos tranchées et nos boyaux gorgés de monde. Mais brusquement on le vit qui s'effondrait, les ailes brisées et en flammes ; un avion français, piquant droit sur lui, venait de l'abattre... chacun respira. Il ne restait que quelques secondes avant l'heure « H », et l'artillerie allemande gardait son mutisme obstiné.

« En avant ! » A gauche le bataillon Pichon, où les bénéfices de

la coopérative de bataillon avaient permis d'offrir à chacun le luxe d'un quart de champagne avant l'assaut, s'élança et dévala au pas de course la pente pour sauter dans le bastion de Luxembourg. Grâce à la rapidité du débouché le bataillon passa avant le déclenchement du barrage ennemi. Cependant les mitrailleuses, sous casemate bétonnée, du Moulin de Loivre, qui flanquaient le bastion de Luxembourg, ouvrirent le feu dans le flanc droit du bataillon. Comme au bois Marrières, le bataillon se coucha sous la rafale ; le lieutenant



Hesland et plusieurs autres tombèrent, mais, officiers et gradés ayant redonné l'élan, les compagnies sautèrent dans le bastion de Luxembourg complètement bouleversé par nos torpilles et nos 155¹.

Le bataillon, qui avait dévalé sur le bastion à la vitesse de cent mètres à la minute, progressait maintenant à travers les entonnoirs et les tranchées, derrière le barrage roulant, à la vitesse de cent mètres en trois minutes. Il déborda le grand bois, aidant la progression du 23^e qui s'y trouvait ralentie par quelques résistances. La tranchée des Taureaux fut atteinte : le bataillon exécuta, comme à la manœuvre, sa conversion face à droite, pendant que le 23^e franchissait le canal.

Les tranchées qui défendaient le canal entre le bastion de Luxembourg et Loivre étaient prises de flanc. Quelques essais de résistance furent vite réglés à coups de grenades. Mais on commençait à recevoir des projectiles d'artillerie de tranchée : « minen » légers,

1. Le chef de bataillon en avait obtenu quelques centaines de coups, la veille du jour « J », pour parfaire le travail moins précis de l'artillerie de tranchée.

grenades à ailettes ; des boqueteaux, le long du canal, partaient des coups de fusil et de mitrailleuse.

Les compagnies de tête, suivant exactement l'horaire, atteignirent cependant, à 6 heures 45, la ligne 6804-6603-6502, et 250 prisonniers avaient été faits ; on s'élança de nouveau à l'attaque de Loivre. Les coups de feu partaient plus nombreux. Dans le dos même du bataillon, des Boches, sortant de quelques abris négligés par les nettoyeurs, lancèrent des fusées de barrage et des grenades. Ils refusèrent de se rendre. Il fallut envoyer la section de lance-flammes schilt pour les faire capituler. La progression s'était ralentie, surtout à gauche, où la 9^e dut faire tomber un à un les boqueteaux de la berge du canal et les fouiller minutieusement. Le bataillon se trouva en retard sur le barrage roulant.

L'ennemi, se voyant pris de flanc, occupa le boyau du cimetière, qui allait du cimetière de Loivre à la Butte du Moulin, deux points qui semblaient fortement tenus. A gauche la 9^e, entraînée par son chef, le lieutenant Locher, tenta d'enlever de front le cimetière. Elle fut rejetée. Le lieutenant Locher était tombé, la poitrine traversée. A droite la 10^e, qui s'était élancée sur le Moulin, avait eu ses quatre chefs de section successivement blessés. Le feu, terriblement ajusté, de l'ennemi faisait hésiter la ligne bleue. Elle se reprit, s'élança encore, retomba. Les survivants s'abritèrent dans les trous d'obus.

L'élan du bataillon était arrêté. Le commandant Pichon tenta alors une manœuvre délicate : il fit donner aux éléments les plus avancés l'ordre de reculer et demanda à notre artillerie de ramener en arrière son barrage roulant, pour le reprendre à partir de la ligne Cimetière-Moulin.

Des obus tombèrent sur le Moulin...

C'étaient des obus boches, mais sur le moment on les prit pour des obus français du barrage roulant réclamé, et la 10^e compagnie repartit de l'avant. Cependant les mitrailleuses boches continuaient à tirer. Le terrain était bouleversé par les entonnoirs, comme une mer subitement figée en pleine tempête. On ne pouvait monter sur les terre-pleins battus par les balles ; on se voyait à peine les uns les autres. Une série de petits combats isolés s'engagea dans le chaos des trous d'obus. Mais chacun savait son devoir et « voulait » du Boche. Certains fusilliers-mitrailleurs, comme Noir de la 10^e, se dressaient sous les balles pour mieux viser et éteindre le feu de l'ennemi. Les mitrailleurs, à l'aile droite, étaient parmi les plus ardents :

l'adjudant Dessimond, alternant bonds et rafales, chercha à se porter sur le flanc de l'ennemi pour le prendre d'enfilade ou tout au moins d'écharpe. Il fut glorieusement frappé en mettant ses pièces en batterie.

Ainsi protégés par les mitrailleuses et les F.-M., nos grenadiers, dont beaucoup, parmi les jeunes de la classe 16, étaient du pays basque et avaient à soutenir leur vieille réputation, après s'être rapprochés des nids de résistance, s'infiltrèrent entre eux par « sauts de puces » rapides et courts, de trous d'obus en trous d'obus. Le lieutenant Crozier, en entraînant ses hommes, eut son casque traversé par une balle, pendant un de ces bonds. Il était parti seul le premier, pour se faire rejoindre ensuite par ses hommes un à un, comme à la manœuvre. En le voyant tomber, on le crut tué ; ses hommes qui l'adoraient bondirent tous ensemble pour le relever. La blessure n'était pas grave heureusement. Un long sillon sanglant partageait les cheveux en une raie glorieuse, mais l'os du crâne n'était pas touché. Après un pansement rapide, Crozier, qui ne voulait pas quitter sa section, reprit avec eux l'attaque. Et ainsi lentement, mais avec un courage obstiné, la 10^e, que la 11^e vint renforcer à gauche, fit tomber un à un les nids de mitrailleuses et conquit par morceaux la butte du Moulin.

Derrière les groupes de combat, parfois même sur la ligne des plus avancés, les brancardiers du bataillon, avec le caporal Vergnaud, s'efforçaient de relever immédiatement les blessés tombés au premier rang. Les médecins de bataillon Roux et Matter, avec leurs infirmiers, suivaient eux-mêmes pas à pas les compagnies d'attaque, et sous les balles, comme aux temps héroïques qu'on croyait finis, pansaient les blessés, sauvant ainsi beaucoup de camarades grièvement atteints et apportant aux mourants le réconfort de n'être pas abandonnés à leur dernière minute.

Tandis qu'à droite le combat prenait ce caractère d'infiltration lente, à gauche la 9^e compagnie, d'abord bloquée par le cimetière de Loivre, allait enlever brusquement le cimetière puis le village.

Après la blessure du lieutenant Locher, le lieutenant Vézin avait pris le commandement de la 9^e compagnie. Avec son camarade, le lieutenant Bolze, il découvrit un talus, puis un boyau longeant le canal, qui n'étaient pas gardés. Les deux officiers suivis de leurs hommes purent ainsi contourner le cimetière, et y firent brusquement irruption par derrière. Les défenseurs surpris levèrent les

bras. Dans deux caveaux d'angle, transformés en casemate, se trouvaient deux canons de 77 anti-tanks dont les servants se rendirent.

Le capitaine adjudant-major Martin, envoyé par le chef de bataillon, rejoignit à ce moment la 9^e compagnie. Il fit sonner par le clairon « *En avant!* » pour inviter les groupes, épars dans les entonnoirs devant le cimetière, à rejoindre les sections de tête. A 150 mètres du cimetière se dressaient les premières maisons de Loivre, à demi-écroulées. Qu'y avait-il dans ce gros village? Allait-il falloir le conquérir maison par maison?

Il était 10 heures; on se battait depuis quatre longues heures. On remit de l'ordre dans les sections de la 9^e, disloquées par les pertes du matin. Les sections de tête se disposèrent en tirailleurs, le reste derrière en petites colonnes. En avant! Une mitrailleuse se dévoila à droite, barrant l'entrée du village. Il fallut s'arrêter. Comme elle paraissait en batterie à la sortie d'un abri, à 50 mètres environ, la section Bolze se mit en devoir de la cerner: on échangea des coups de feu. Mais brusquement, la mitrailleuse se tut. Le feu, de notre côté, s'arrêta également. Le capitaine Martin criait, en allemand, aux Boches, de se rendre: « *Ergebt euch!* » A la troisième sommation, un Boche surgit, bras levés; un second suivit; puis, après une minute d'hésitation, un troisième. Les poilus, qui s'étaient précipités, les faisaient sortir maintenant par paquets. C'était un détachement tenu à l'abri pour nous contre-attaquer. On les fit ranger par quatre. Au commandement « *Die Unteroffiziere voran!* », les sous-officiers vinrent avec discipline se placer en tête. On compta les prisonniers, ils étaient cent vingt: parmi eux, un officier que le capitaine Martin pria de rester près de lui et qui demanda l'autorisation de conserver son ordonnance. Un autre officier, qui servait la mitrailleuse, avait, paraît-il, été tué. Sa mort avait fait cesser le feu. Un médecin sortit enfin de l'abri et demanda de rester près de quelques blessés intransportables. On l'y laissa sous bonne garde.

Les 120 prisonniers, au commandement de « *Marsch!* », partirent au pas vers l'arrière sous la conduite d'un homme et d'un fourrier.

Il s'agissait maintenant « d'avalier » le village. Le 23^e, sur l'autre rive du canal, avait déjà atteint la Verrerie. La section « *schilt* » (lance-flammes) rejoignait, à l'instant même, la 9^e compagnie, comme le plan l'avait prévu, pour nettoyer les caves. « Section, Bolze à droite, section Vézin à gauche — direction l'église! Clairon, sonne la charge »! La 9^e retrouva son élan de la Fontenelle et de la

Somme pour foncer dans le village. Au pas accéléré, autant qu'on pouvait marcher vite dans ces ruines, on le traversa sans coup férir. Il s'agissait de s'emparer au plus tôt de la sortie. On y fut en un clin d'œil. Des coups de feu, partant de la voie ferrée, semblait-il, accueillirent la compagnie qui débouchait, mais sans l'arrêter. A quelque distance on apercevait des capotes bleues : c'était le bataillon Piébourg qui, parti du Chauffour, avait atteint et traversé le canal. La chute du village entraîna la chute des dernières résistances du Moulin. Tout le bataillon Pichon se porta en avant avec enthousiasme, nettoya la Sucrerie et fit sa jonction avec le reste du régiment. La 9^e compagnie fit passer le canal à un détachement chargé de la relier au 23^e, établi maintenant sur la voie ferrée. Le 3^e bataillon avait eu cinq officiers blessés : le lieutenant Locher, les sous-lieutenants Irigoyen, Roux, Crozier et Heslaud, celui-ci mortellement atteint. En outre, trente-deux sous-officiers ou hommes étaient tués ; soixante-dix-sept, blessés. Mais il avait rempli, point par point, sa mission. Il était prêt à poursuivre l'attaque sur Brimont fixée à 11 heures 30. Un contre-ordre l'en empêcha. La gauche du corps d'armée n'avait pas pu enlever le Mont-Spin et la cote 108. La manœuvre prévue devait être arrêtée. Le 3^e bataillon fut chargé de tenir les positions conquises ; il y resta jusqu'au 24 avril, sous un bombardement continu, qui creusa encore des vides et mit à nouvelle épreuve l'endurance de tous.

L'attaque de droite n'avait pas été moins dure pour les bataillons Piébourg et Accoyer. Le retard des Russes qui attaquaient à leur droite avait découvert leur flanc droit et, dès l'arrivée des premières vagues, un violent feu de mitrailleuses et de mousqueterie s'était déclenché des lignes ennemies, causant beaucoup de pertes.

Pris de flanc par les mitrailleuses, le bataillon Piébourg, qu'animait tout entier l'âme ardente et héroïque de son chef, avait pu progresser quand même. Une section et demie, avec le chef de bataillon en personne et le capitaine Vicaire, était parvenue à traverser le canal sur une passerelle encore intacte. A ce moment le feu des mitrailleuses redoubla de violence et personne ne put plus passer. La progression devenait impossible : tout homme qui bougeait était immédiatement touché. La 1^{re} compagnie, qui était à droite du bataillon Piébourg, fut obligée de se détourner de sa direction de marche et occupa le boyau de Borgau pour faire face aux ennemis

qui tenaient le boyau du Rabeu et tiraient sur nos troupes. En même temps une fraction tenta de progresser à la grenade dans la grande parallèle, pour donner la main aux Russes. La 2^e compagnie, qui était à gauche du bataillon, après avoir pris liaison avec les éléments du bataillon Pichon, ne put pas terminer sa mission en raison des feux de mitrailleuses.

Pendant ce temps, le bataillon Accoyer procédait au nettoyage des organisations, faisant de 350 à 400 prisonniers et s'emparant d'un important matériel. Cette situation, réalisée vers 9 heures par



les 1^{er} et 2^e bataillons, resta stable toute la journée. Dans la soirée on tenta de s'emparer de la voie ferrée, mais le mouvement échoua par suite des feux de mitrailleuses.

L'attaque fut reprise le 18 avril. Le 1^{er} bataillon devait s'élancer sur la voie ferrée. La position était fortement tenue par l'ennemi qui opposa une résistance acharnée. Néanmoins la ligne du chemin de fer fut occupée et 300 prisonniers furent faits dans le talus de la voie ferrée et dans le petit bois en triangle. Au cours de cette attaque, entraîné par son ardeur, l'adjudant Daillon, suivi de près par le célèbre Jacquard, sauta dans une tranchée où une dizaine de Boches se préparaient à résister, au moment où son fusil venait d'être coupé en deux, dans ses mains, par une balle. Mais son allure décidée en imposa à l'ennemi effrayé, qui fit « kamarad », sans même s'apercevoir qu'il n'avait devant lui qu'un homme désarmé.

Les Allemands cherchèrent à contre-attaquer de tous côtés et le

combat continua tenace. A 20 heures, une compagnie du 3^e bataillon (10^e) fut envoyée pour aider à réduire à la grenade les nids de résistance qui subsistaient le long de la voie ferrée. Le lendemain, l'ennemi se vengea en bombardant violemment, au cours de la journée, nos positions avec des obus de gros calibre et en bouleversant complètement le terrain que nous avions pris la veille.

Le 20, ce fut le tour du 2^e bataillon d'attaquer. Il devait s'emparer du petit bois et de la voie ferrée jusqu'au point 72.2. L'opération, conduite par les 6^e et 7^e compagnies sous le commandement du chef de bataillon Accoyer, réussit complètement. De violentes rafales de mitrailleuses, partant de la voie ferrée et du bois en Potence, obligèrent un instant les troupes d'assaut à se coucher, mais les grenadiers, ainsi que les « schilt », se précipitèrent directement sur les abris dont le nettoyage commença aussitôt. Une mitrailleuse s'était révélée particulièrement gênante à la corne sud-ouest du bois en Potence ; l'escouade de F.-M., de la 6^e compagnie, réussit à la manœuvrer : l'ayant prise à revers, elle l'obligea à cesser son tir et permit ainsi la reprise du mouvement de la 7^e compagnie. La position était désormais à nous. Ce fut en vain que le Boche, qui se défendait avec énergie, essaya de réagir. Il y eut de vifs corps à corps, mais tout fut inutile de sa part et le nettoyage des abris se poursuivit tout le long de la voie ferrée jusqu'au delà du point 72.2. Une fraction de la 7^e, poussant même jusque dans le boyau de Wotan, réussit à en ramener une mitrailleuse.

Nos soldats étaient partis avec un bel enthousiasme à l'assaut d'un ennemi dont ils connaissaient la force. Nos pertes furent sensibles mais ne pouvaient se comparer à celles des Boches. Ceux-ci avaient en effet perdu près de 200 tués et de 100 blessés. En outre nous leur avons enlevé 300 prisonniers, 7 mitrailleuses, 6 minen et lance-bombes, 800 fusils, 60.000 cartouches et un important matériel de toute sorte.

Le régiment resta encore quatre jours en ligne sur des positions que l'ennemi, de dépit, bombardait avec rage, et fut relevé dans la nuit du 24 au 25 avril.

Ces quelques jours de lutttes avaient privé le 133^e de quelques-uns de ses meilleurs éléments en cadres et hommes, d'entraîneurs comme les capitaines Farjat ou Vicaire qu'il avait vus passer du grade de sergent à celui de capitaine, et tant d'autres qu'on laissa là pour toujours.

Le régiment vint cantonner en entier à Vrigny, où il resta jusqu'au 3 mai. C'est dans ce village qu'il reçut la glorieuse nouvelle que la fourragère venait de lui être conférée et qu'il était de nouveau cité à l'ordre de l'armée :

ORDRE N° 173 DE LA V^e ARMÉE, DU 1^{er} MAI 1917.

« Est cité à l'ordre de l'armée, le 133^e régiment d'infanterie :

« Les 16 et 18 avril 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel Baudrand, a enlevé, avec un enthousiasme superbe, une position puissamment fortifiée, un village solidement organisé et a franchi un canal malgré des feux violents de mitrailleuses de front et d'écharpe, atteignant ainsi tout l'objectif qui lui était assigné et capturant plus de 1.000 prisonniers, dont 12 officiers, 15 mitrailleuses, un minenwerfer et un matériel considérable.

« Le général commandant la V^e armée : MAZEL. »

Le régiment se porta ensuite en réserve d'armée, le 3^e bataillon à Chenay, le 1^{er} et le 2^e à Châlons-sur-Vesle. Puis il revint dans le secteur de Loivre et releva en seconde ligne le 229^e R. I. Les hommes furent, cette fois, logés dans les nombreux abris de la tranchée de Brandebourg, à peu près à hauteur du bois de Bavière. Si les travaux à exécuter de nuit rendirent pénible ce deuxième séjour, on n'eut pas du moins à subir de bombardement bien violent. Le secteur commençait à se calmer, quand eut lieu la relève définitive. Pourtant, sur la gauche, la lutte continuait autour de Berméricourt, où la défense allemande se faisait acharnée.

Une longue file d'autos transporta les bataillons de Châlons-sur-Vesle à Reuil. Pour la première fois, le 133^e allait connaître, aux environs d'Épernay, la richesse et le pittoresque des pays des bords de la Marne. Il y revint l'année suivante, et ces deux séjours ont laissé le souvenir des meilleurs moments passés en guerre depuis l'offensive de la Somme jusqu'à l'armistice. Beauté du paysage, accueil chaleureux des habitants dont on devinait l'aisance, vins renommés, tout était fait pour dissiper le cauchemar des dernières semaines de lutte.

Quelques jours après l'arrivée, le général de Bazelaire, commandant le VII^e corps d'armée, vint remettre la fourragère aux deux unités victorieuses de la 82^e brigade : le 23^e et le 133^e. Sur le plateau qui domine Fleury-les-Rivières, les deux régiments étaient

rassemblés face à face, drapeaux déployés. Au « garde à vous », le fourmillement des uniformes cessa pour faire place à l'immobilité. Les régiments n'étaient plus que deux longues bandes bleues, allant s'amincissant au loin et qu'illuminaient les éclairs des baïonnettes manœuvrées ensemble. Le général passa sur le front des troupes, saluant chaque fanion, puis ayant fait ouvrir le ban, il lut les citations élogieuses des 23^e et 133^e, il remit la palme aux glorieux drapeaux et la fourragère verte aux deux colonels. Puis, bataillons en ligne, les régiments défilèrent devant lui sur le vaste terrain noyé par les rayons d'un beau soleil qui semblait embraser les mouvements de ces milliers de baïonnettes.

Deux semaines après cette cérémonie émouvante, le 133^e fut amené à Ville-en-Tardenois, où commença la période de réentraînement en vue des futures opérations.



SOUAIN - NAVARIN - BÉTHENY

(JUILLET-OCTOBRE 1917)

Sous les ordres de son nouveau chef, le lieutenant-colonel Kiffer, le régiment, reformé et rattaché à la 23^e D. I., releva le 107^e R. I. dans le secteur de Souain pendant les nuits des 3 et 4 juillet.

De la Somme à l'Alsace, le 133^e s'était déjà battu tout au long du front, pourtant il n'avait encore jamais été engagé dans cette région, à la physionomie très caractéristique, qui a mérité le nom de Champagne Pouilleuse, et qui rappelle les plaines, crayeuses et d'une si triste monotonie, de la Somme. Dans les cantonnements des jours précédents, en arrière de la ligne, il y avait encore une apparence de verdure, des bois de pins rabougris et de petits villages groupés au milieu des arbres, le long des rares cours d'eau. En ligne, on n'apercevait que des pays désolés. La pioche de nos fantassins avait mis la craie à jour et l'on ne distinguait qu'une blancheur ininterrompue, celle des tranchées françaises et boches, longs rubans qui rayaient la pauvre végétation de ce sol inculte. Dans cette immense plaine dont rien ne brise la monotonie, la moindre élévation de terrain devenait un point stratégique de première importance : témoins les noms célèbres illustrés par les combats sanglants de 1915 : Butte de Souain, Butte de Tahure, arbre 193.

Le régiment occupa, devant la ferme Navarin, le secteur Dardanelles, à cheval sur la route Souain-Sommepy, à environ 1500 mètres en avant du village de Souain qui n'est plus qu'un amas de pans de murs déchiquetés. Le secteur était bien organisé : tranchées profondes, larges boyaux de communication. A ce moment il était relativement calme et, seules, les innombrables tombes qui couvraient les champs témoignaient de l'ardeur des combats livrés dans ces parages, lors de l'offensive de septembre 1915.

Les journées du 5 au 19 juillet s'écoulèrent sans incident notable. De temps à autre seulement, le Boche exécutait quelques tirs de torpilles à gaz lacrymogènes. Mais, dans la nuit du 19 juillet, l'ennemi tenta un coup de main sur un petit poste occupé par la 10^e compagnie. Après un violent bombardement de minen et d'obus de tous calibres, qui dura de 2 à 3 heures, les Allemands tentèrent de pénétrer dans nos tranchées. Ils avaient compté sans la vaillance de nos poilus et de leur deux héroïques officiers, les lieutenants Crozier et Bolze, qui, à la tête de leurs fusils-mitrailleurs, secondés par les mitrailleuses du bataillon, clouèrent net cette tentative et la firent avorter. Mais l'ennemi, qui cherchait des renseignements, ne se tint pas pour battu. Le 22 juillet, il renouvela sa tentative, cette fois sur le front du Quartier Cabane (9^e compagnie). Après un violent bombardement, il tenta d'aborder les petits postes, mais de nouveau il fut arrêté par les tirs de barrage des mitrailleuses, des F.-M. et de l'artillerie aussitôt déclenchés. Son tir nous avait malheureusement tué deux soldats, blessé deux adjudants et six poilus.

La journée suivante ramena le calme. Un soldat ennemi, aperçu dans nos fils de fer, se rendit, sous la menace du guetteur. Il appartenait au 90^e R. I. Interrogé sur le coup de main exécuté la veille, il déclara qu'il devait être conduit par une compagnie du 27^e, mais qu'en raison de nos tirs de barrage, celle-ci n'avait pu aborder nos lignes. Il ignorait le chiffre total des pertes que cette unité avait subies, mais, du fait de notre contre-préparation, elle avait eu, disait-il, deux tués et cinq ou six blessés.

Le régiment fut relevé, le 24 juillet, par le 167^e R. I. et, après avoir cantonné une nuit à La Cheppe et à Bussy-le-Château, il alla prendre quinze jours de repos à Vouzy et à Rouffy, aux environs de Vertus. La campagne était plus riante; on était plus rapproché des vignobles champenois, et des fêtes organisées par le régiment permirent de créer une franche camaraderie entre les anciens du régiment et ceux qui venaient d'y arriver; journées d'excellent repos dont tous ont gardé le meilleur souvenir.

Le 9 août, à Vouzy, le général Gouraud, commandant la IV^e Armée, passa la division en revue. Le seul regard du glorieux mutilé des Dardanelles apprenait qu'on était en présence d'un vrai chef, d'un conducteur d'hommes. Les félicitations que le général adressa à toute la division, après le défilé, furent particulièrement élogieuses pour le 133^e, dont la tenue et l'allure avaient été parfaites. Le même

jour, le régiment quitta ses cantonnements et rejoignit son ancienne ligne, en avant de Souain. Le 12 août, le colonel Kiffer reprenait le commandement du sous-secteur Dardanelles. Le 3^e bataillon était à l'ouest de Navarin (quartier Chalet); le 1^{er}, à l'est de la route (quartier Héberlé), tandis que le 2^e restait en réserve au camp 3/5.

Pendant la période du 4 au 24 juillet, le 133^e avait fait sentir la nécessité d'une ligne de soutien. Ébauchée par la 128^e D. I., pendant le repos à Vouzy, celle-ci devait être achevée pendant le deuxième séjour du régiment dans le secteur. L'ennemi, de son côté, sentant la faiblesse de notre position, projetait un coup de force précédé d'une émission de gaz, qui lui permettrait d'aller jusqu'aux batteries de la région de Souain et de Saint-Hilaire. Ces projets ne furent jamais connus dans leur ensemble, mais assez rapidement on soupçonna l'attaque par gaz.

Déjà vers la fin de la période du 4 au 24 juillet, les comptes rendus des petits postes du 2^e bataillon avaient signalé des odeurs de chlore et des bruits de ferraille pendant la nuit. Une patrouille offensive menée, le 23 août de 17 à 19 heures, sur la tranchée de Lübeck, par le lieutenant Lescoute et les hommes de la 11^e compagnie, dignes émules de leurs aînés, rapporta un bouchon de bouteille à gaz et des renseignements qui furent tenus pour des indices sérieux d'une assez vaste organisation, en partie aperçue au cours du raid. Ces renseignements se confirmèrent. Le 29 août, un Alsacien passa dans nos lignes. Il appartenait au 35^e Gaz-Pionnier-Regiment-Plume et donna des renseignements complets sur l'émission préparée. Elle était prête sur un front de plus d'un kilomètre pour le 35^e. A droite et à gauche, depuis Auberive jusqu'à la Butte du Mesnil, le 36^e régiment avait aussi travaillé. Mais les tirs de l'artillerie française étant devenus gênants, les bouteilles de « Reizsgaz », récemment découvert, avaient été reportées en arrière dans les abris cavernes des lignes de contre-pente; on n'avait laissé en première ligne que le « Kampf-gaz ». Plusieurs fumées vertes déterminées par des éclatements d'obus apparurent d'ailleurs, sur tout le front, confirmant les renseignements du prisonnier. On se trouvait réellement devant un ennemi sournois et remuant. Le 12^e C. A. donna l'ordre de monter l'opération sur Navarin. L'ennemi ayant reculé sur sa deuxième ligne son installation de gaz, il y avait lieu d'élargir le cadre habituellement admis pour les coups de main et de mettre sur pied de véritables opérations menées par des unités constituées,

depuis la compagnie jusqu'au bataillon, avec participation du génie, et comportant, comme à Verdun, un large emploi de l'artillerie de tous calibres. Le but poursuivi était d'opérer des destructions importantes et utiles, de ramener des bouteilles et de capturer des prisonniers.

On imagina donc une opération qui tiendrait à la fois du raid, tel que nous l'ont appris les Anglais, et du coup de main français. Elle rappellerait le raid anglais, parce qu'il s'agissait d'aller et de revenir, de passer seulement, pour faire du butin en personnel et en matériel et pour détruire ce qu'on ne pouvait emporter. En même temps elle rappellerait le coup de main français, parce qu'on y engageait deux bataillons d'assaut, plus une compagnie d'élite, des détachements du génie et des compagnies Z (spécialistes des gaz) et parce que, sur le front d'attaque, il n'y avait pas d'itinéraire de raid mais une seule ligne au coude à coude, progressant comme une vague et se repliant. La nouveauté consistait précisément dans cette marche en avant et cette retraite exécutée en soixante minutes par la valeur de huit compagnies, alors qu'il était communément admis que cette manœuvre ne pouvait être exécutée que par un petit groupe d'une compagnie au plus.

Un autre fait nouveau fut la rapidité avec laquelle se monta cette opération, fixée au 3 septembre. La menace de gaz donnait à tous le sentiment qu'il fallait agir vite. En trois jours toute l'artillerie fut en position. Tel groupe de 155 fit dans une nuit 80 kilomètres pour tirer dans la matinée du lendemain. Tous les ordres et préparatifs d'infanterie furent d'autre part prêts en deux jours. Une telle précipitation n'était possible que parce que le secteur de Suippes était remarquablement organisé pour le ravitaillement, que les routes et les voies étroites y étaient nombreuses et en bon état.

Le plus difficile fut de préparer les parallèles de départ et de créer les brèches dans nos réseaux. Les fractions mêmes qui devaient participer au combat y travaillèrent pendant trois nuits successives. Les bataillons étaient en position depuis la nuit qui précédait l'attaque fixée à 13 heures. Il n'y eut aucune perte pendant la période d'attente. Ainsi nous nous étions assurés le bénéfice de la surprise, car aucun terrassement nouveau, aucun mouvement dans les boyaux ne put donner l'éveil à l'ennemi, qui, d'autre part, n'eut pas le temps de nous sonder.

Près de 150 pièces de tous calibres appuyèrent ce coup de

main. En outre, 44 mitrailleuses furent employées en masse, principalement pour flanquer la droite et la gauche du raid. Leur action fut si efficace que, non seulement aucune troupe de contre-attaque ne put réagir, mais qu'un certain nombre d'Allemands, délogés de leurs abris et cherchant à fuir, ne purent traverser la zone et revinrent se constituer prisonniers. La préparation d'artillerie fut remarquable : artilleurs de la lourde, artilleurs de 75, crapouilloteurs, tous rivalisèrent d'entrain pour anéantir la position boche.

L'attaque d'infanterie se déclencha, le 3 septembre 1917, à 18 heures, le 1^{er} bataillon attaquant à l'ouest de Navarin, le 2^e à l'est. Sur un front de 800 mètres, le régiment pénétra sur toute la profondeur de la première position allemande, détruisit les récipients à gaz et fit sauter les abris ; 43 prisonniers, 4 mitrailleuses, un canon de tranchée furent ramenés dans nos lignes. L'ennemi fut tellement surpris par la rapidité de l'attaque qu'il résista à peine, sauf devant l'aile droite, où il dut d'ailleurs céder devant le courage de la 5^e compagnie. Le sous-lieutenant Joly, qui avait conduit sa section l'épée à la main, était malheureusement tombé, frappé d'un éclat d'obus au front, ainsi que l'aspirant Louis. Cinq autres officiers étaient blessés ; douze hommes étaient tombés au champ d'honneur, et soixante-sept avaient été blessés. Le capitaine Roche, adjudant-major au 1^{er} bataillon et prenant part comme volontaire à l'attaque, était grièvement blessé. Amputé d'un bras, il reçut la Légion d'Honneur. Le succès était complet : les installations à gaz de l'ennemi étaient détruites ; un dossier, qui comportait sous le titre de « Sommer Ernte » (Moisson de l'Été) de précieux renseignements sur l'attaque en préparation, avait été pris, au cours de l'action, par le soldat Berger, de la 7^e compagnie.

Le 133^e avait fait l'admiration de tous ceux qui avaient assisté à ce superbe assaut. Un officier de l'artillerie de tranchée a pu écrire au lieutenant-colonel Kiffer : « Il y a lieu de remarquer que le milieu ambiant était composé de l'infanterie la meilleure et la plus dévouée que j'aie connue depuis bientôt trois ans d'artillerie de tranchée. »

Le régiment fut relevé, le soir même, par le 78^e R. I. Placé en réserve de corps d'armée, il gagna Suippes, puis les cantonnements d'Auve et de Bussy-le-Château. La jolie petite ville de Suippes, où cantonnait le 1^{er} bataillon, était ravagée de fond en comble. En 1914, l'ennemi l'avait brûlée entièrement et, depuis, la bombardait encore

de temps à autre. Malgré le peu de confort des cantonnements, les bords de la Suippes étaient agréables et prêtaient au farniente. C'est dans ces conditions que le régiment apprit qu'il quittait la 23^e division pour être rattaché à la 164^e. Faisant étapes successivement à La Veuve, à Tauxières-Mutry, à Bouzy, à Chaumuzy, à Sainte-Euphraise, il quitta la Champagne Pouilleuse et traversa le vignoble champenois. On était à la fin septembre et les coteaux couverts de vignes étaient animés et joyeux, car les vendanges battaient leur



plein : c'est dire si nos hommes furent bien reçus partout. Finalement, après avoir traversé la forêt de la montagne de Reims, le régiment vint cantonner, tout à côté, dans les jolis villages de la banlieue rémoise, dont les coquettes villas étaient désertes et bombardées. Quelques habitants étaient cependant restés à Courcelles, Saint-Brice, Tinquieux où séjournèrent les bataillons. Toute proche se trouvait la ville martyre dominée par sa cathédrale, imposante encore malgré ses blessures, et un grand nombre de poilus en profiteraient pour aller faire dans ses ruines un pieux pèlerinage.

Le 25 septembre, le régiment releva, dans le secteur de Bétheny, les 213^e R. I. et 334^e R. I. qui devaient être dissous. La 164^e D. I. à laquelle se trouvait ainsi rattaché le 133^e était composée de troupes d'élite : le 152^e R. I., le fameux et terrible « Teufel-Regiment » des Boches, et le 13^e groupe de chasseurs, formé des 43^e, 41^e et 59^e bataillons, les chasseurs de Driant.

Cette vaste plaine de Bétheny, qui a vu une foule enthousiaste acclamer les premiers succès de nos aviateurs et qui est maintenant morne et désolée, était ravinée de tranchées et couverte de fils de fer. Les talus des nombreuses voies ferrées de la région avaient été utilisés pour creuser des abris, en particulier le talus de la voie ferrée de Reims à Laon, que le régiment connaissait douloureusement depuis le 16 avril 1917. De larges et profonds boyaux bien entretenus conduisaient aux positions de première ligne. Au nord-ouest de la position se dressait le massif de Brimont, théâtre, l'année précédente, des exploits du régiment. Devant les tranchées, la plaine se déroulait à perte de vue en direction de Bourgogne, tandis qu'à droite une levée de terrain, perpendiculaire aux tranchées du secteur voisin, barrait l'horizon.

A l'arrivée du 133^e dans ce secteur, tout était calme. On se serait cru reporté aux journées tranquilles des Vosges. Le village de Bétheny, effroyablement mutilé, ne présentait plus qu'un amoncellement de poutres et de tuiles. Seuls, dominant cette dévastation, se dressaient les grands arbres du cimetière et les murs à demi-abattus de l'église. Tout près de cette dernière, on pouvait encore voir la colonne commémorative de la revue passée par le Tsar à Bétheny. Reims montrait, à droite et en arrière de Bétheny, son faubourg Cérés tout en ruines, la gare, les casernes de la route de Neufchâtel, les docks rémois, les hangars d'aviation. Le camp retranché de Bétheny entourait le village, formant un saillant assez prononcé dans les lignes boches. Aussi fut-il plusieurs fois convoité par l'adversaire qui se livrait à de fréquents bombardements sur nos positions et qui tenta plusieurs coups de main.

Le 2 octobre à 10 heures, les Boches essayèrent d'aborder nos lignes, vers la tranchée du Sémaphore, en suivant le talus de la voie ferrée de Rethel à Reims. Ils échouèrent, après un duel sérieux entre les artilleries adverses. Ayant voulu recommencer le lendemain à 4 heures, alors qu'il faisait encore nuit, ils subirent un deuxième échec aussi lamentable que celui de la veille. Toutes ses tentatives étaient demeurées infructueuses grâce à la vigilance de nos poilus, grâce aussi à l'incomparable dévouement du sous-lieutenant Crozier, mort plus tard au champ d'honneur, et dont le nom est mêlé à tous les actes de bravoure. Il convient aussi de citer les mitrailleurs de la 3^e C. M., auxquels le colonel accorda un ordre de félicitations pour leur belle conduite, le 2 octobre 1917 :

« 3^e compagnie de mitrailleuses : « A plusieurs reprises a contribué, dans une large mesure, à l'échec des coups de main ennemis et aux succès de nos raids, en effectuant des barrages malgré les feux intenses d'artillerie. Le 2 octobre 1917 en particulier, une de ses section, voyant les Boches sortir de leurs tranchées et marcher contre un régiment voisin, a mis spontanément ses pièces en batterie sur un emplacement improvisé, malgré un violent bombardement, attirant sur elle le feu de l'ennemi et faisant preuve d'une belle camaraderie de combat, digne du 133^e. »

Les lignes allemandes étaient assez éloignées, sauf au saillant de la voie ferrée. Mais des hauteurs de Brimont, de Berry et de Nogent-l'Abbesse l'ennemi dominait nettement nos positions. Il fallait prendre assez de précautions pour la circulation. Le 3^e bataillon, qui avait repoussé victorieusement ces coups de main, fut relevé, le 5 octobre, par le 1^{er} bataillon. Les pluies d'automne, qui se mettaient à tomber, rendaient alors le séjour en secteur peu agréable. A part un coup de main français exécuté par le régiment voisin de droite, le 281^e R. I., et qui nous valut une réaction de l'artillerie boche, le séjour finit, dans ce secteur, sans incidents notables.

Le 14 octobre, le 133^e était relevé par le 300^e R. I. et traversait Reims, dont les ruines sont plus saisissantes à voir de nuit que de jour. La ville, déserte, était noyée d'ombre; les maisons, dont les décombres avançaient dans les rues, obligèrent la colonne à plus d'un détour. Dans les squares, les arbres laissaient retomber des branches déchiquetées par les obus. Il semblait que seules la mort et la solitude pouvaient hanter ces ruines, et cependant, de loin en loin, un rais de lumière, sous un volet ou sous une porte, montrait que des habitants étaient restés là. Le régiment traversa la Place Royale où la statue de Louis XV était seule intacte, au centre de façades en ruines, et la rue de Vesle, puis il arriva aux cantonnements de Tinquieux, très abîmés en 1914. Enfin, le 16, on parvint à Damery, jolie petite ville au bord de la Marne, où les 1^{er} et 2^e bataillons allaient passer quinze agréables journées. Le 3^e bataillon était à Cumières, un village tout proche, sur la route d'Épernay. La ville est bien située au milieu des vignobles, dans la vallée de la Marne si douce de lignes et si riante. Le général Gaucher passa en revue le régiment nouvellement arrivé à sa division. Le 27 octobre, le 133^e avait la bonne fortune d'entendre le Théâtre aux Armées. Cette représentation, qui eut un gros succès, fut le dernier délassement avant le 1^{er} novembre, jour de départ pour Verdun, où la division devait être engagée.

VERDUN - BOIS LE CHAUME

(NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1917)

Le 1^{er} novembre, dans la matinée, le régiment était embarqué en camions ; les voitures du T. C. et du T. R. devaient rejoindre par route. Conduits par des chauffeurs annamites, les camions passèrent à Tours-sur-Marne, à Châlons, à Marson et dans les cantonne-



ments de juin 1917 : Dampierre-sur-Moivre, Coupéville, Fresnesur-Moivre. Après avoir ainsi traversé toute la Champagne Pouilleuse, dont la triste désolation n'est peuplée que par des bois de pins aux arêtes géométriques, le régiment arriva à l'étape. Le 2^e bataillon, avec le colonel, cantonnait à Dommartin-sur-Yèvre ; le 1^{er}, à Dampierre-le-Château ; le 3^e, à Herpont.

Après quelques jours de repos on acheva le trajet. Le 4 novembre le régiment, toujours en camions automobiles, traversait l'Argonne

et la région de Triaucourt qui portait encore les traces des combats de 1914. Déjà c'était l'arrière-front de Verdun, et on ne voyait que hangars camouflés, parcs, dépôts de munitions. Ces pays de la Meuse, entaillés de nombreux ravins, diffèrent du tout au tout des plaines champenoises. La brume avait remplacé, au passage de l'Argonne, le clair soleil des espaces déserts de la Champagne Pouilleuse. Le régiment débarqua, dans l'après-midi, au circuit nord d'Haudainville et alla cantonner, le 3^e bataillon, au Faubourg Pavé, le 2^e au camp de la Bouvière, le 1^{er} au camp Driant, près de Belrupt, d'où s'offrent aux regards la place de Verdun, que le régiment allait bientôt connaître, les casernes Marceau et leur immense cimetière, le Cabaret Rouge, et, tout au fond, les hauteurs de Tavannes, Souville, Vaux, Douaumont.

On traversa la ville, mais une ville qui était comme bâtie avec des ruines. Parfois une façade était encore debout, mais, si l'on regardait par un trou d'obus ou une fenêtre, en arrière, c'était le vide. L'incendie avait achevé l'œuvre des canons. Vers le ciel bas et gris, la cathédrale elle-même dressait encore ses deux tours, comme deux grands bras suppliants. On avança dans une solitude muette. La légende de Verdun, plus grandiose et plus sublime que l'*Iliade* et la *Chanson de Roland*, allait dévoiler son mystère. Le 133^e aurait l'honneur d'en composer un épisode. Pour se montrer dignes de leurs frères d'armes de 1916, il fallait que les « Lions » écrivissent, en lettres d'or, leur page de sang et de gloire.

Dans la nuit du 5 au 6 novembre, le 3^e bataillon alla occuper les abris du ravin du Helly et, dans la nuit du 6 au 7, releva, dans le sous-secteur d'Herbebois (quartier Hadimé), un bataillon du 202^e R. I., très éprouvé. La nuit suivante, le 1^{er} bataillon, avec l'E.-M., alla cantonner aux abris de Fleury-Poudrière ; le 2^e bataillon, au ravin du Helly. Dans la nuit du 7 au 8, ce dernier releva, au quartier Azannes, un bataillon du 202^e R. I. La même nuit, le 1^{er} bataillon s'établit en réserve, avec la 3^e compagnie, derrière le 3^e bataillon : la 1^{re} compagnie, à P. C. Pauline, aux ordres immédiats du commandant Drouot, commandant le 1^{er} bataillon ; la 2^e compagnie, en arrière du 2^e bataillon, à la tranchée Languedoc.

Cette relève fut, sans contredit, la plus pénible de toutes celles effectuées par le régiment. On marchait sur une vague piste pratiquée entre des trous d'obus jointifs. A la lueur des départs d'obus ou des fusées, on apercevait un terrain chaotique, bouleversé, troué

d'entonnoirs où dormait une eau sale et fétide. Le sol argileux avait été détrempe par les pluies d'automne : les pieds s'y enfonçaient ; la boue se collait aux chaussures, alourdissant la marche. Le terrain était tellement dévasté que le sous-lieutenant Bienaimé, originaire de Montfaucon et connaissant à fond le pays, était obligé de demander sa route. On aperçut cependant un boyau. Le guide du 202^e, qui était en tête, y engagea la colonne, lui fit descendre une pente assez forte et l'amena en quelques minutes aux abris-cavernes du ravin, où les compagnies passèrent le reste de la nuit. Le lendemain à l'aube, un jour blafard éclairait l'endroit. On se trouvait dans un de ces nombreux ravins que les eaux ont creusés dans les Hauts-de-Meuse. Sur les pentes qui faisaient face, le bois déchiqueté du Chauffour et les crêtes 339-378 barraient l'horizon. Aux pieds des abris descendaient les pentes brunes du ravin, toutes piquetées de trous d'obus qui se rejoignaient, se recoupaient, rentraient les uns dans les autres. Au fond stagnait une eau verdâtre. Le sol était boursoufflé, meurtri, troué, et semblait à jamais frappé de stérilité. Partout des débris de toutes sortes, des armes, des sacs, des équipements. Et, dominant ces horreurs, s'élevait la masse arrondie qui porte le fort de Douaumont.

Au soir, on repartit. Il pleuvait légèrement et la nuit vint plus vite. La marche était aussi pénible que la veille. La terre continuait à coller aux brodequins en blocs énormes. Il fallait se garder des trous d'obus que l'on contournait. Et quelques hommes y étant tombés par suite de l'obscurité, on les en retira tout couverts de boue et trempés d'eau sale. On s'accrochait aussi à des restes de fils de fer barbelés, à des souches d'arbres. Dans les bas-fonds les gaz toxiques s'accumulaient. Puis de temps à autre arrivaient des rafales d'obus, dispersant la colonne, qui se terrait, pour repartir ensuite vers les crêtes où montaient les fusées dont la lueur permettait heureusement de rectifier la direction. On parvint cependant jusqu'à la première ligne. Celle-ci était constituée par des trous d'obus qu'occupaient quelques hommes. Les rares abris qu'on avait pu bâtir servaient de postes de secours ou de P. C. Pas de défenses accessoires, tout avait disparu devant les formidables bombardements et les luttes épiques de 1916-1917. Depuis les dernières attaques françaises, dont les objectifs n'avaient pas été atteints, la région Beaumont-Bezonvaux était restée le point de friction. Les Allemands avaient conservé des positions solidement organisées

(tranchée de Lohengrin, de l'Herbebois, du Spitzberg). Partant de ces positions, ils grignotaient les premières positions françaises, qui se trouvaient dans une zone détruite par l'artillerie et derrière laquelle ils ne sentaient aucune organisation. En arrière de la première parallèle, il n'y avait en effet aucune ligne de quelque consistance.

La première tranchée passait à 200 mètres à peine en avant de la ligne de crête 353-croix de Vaux. La possession de cette ligne était du plus haut intérêt pour les Allemands, car elle leur aurait donné des vues sur le ravin des Fosses (bois de Beaumont, de Neuville, de Louvemont) et le four des Rousses (bois des Caurières); du même coup elle aurait enlevé aux Français la possibilité de surveiller les ravins qui descendent vers Bezonvaux.

Le 8 novembre, le colonel Kiffer prit le commandement du sous-secteur, sous les ordres de la 60^e division à laquelle le régiment était prêté, et la journée s'écoula absolument morne.

La nuit du 8 au 9 fut calme, autant du moins que pouvait être calme l'inférieure position du bois le Chaume, où se déversaient, depuis des mois, des tonnes et des tonnes de métal. Du bois il ne restait rien qu'une ou deux souches brûlées par les éclatements et qui se dressaient, comme des potences, sur ce moderne calvaire. Enlisés jusqu'au torse, car ils étaient obligés de rester tout le jour couchés ou assis au fond des entonnoirs, nos hommes, statues gluantes de boue rougeâtre, guettaient inlassablement l'ennemi qui rampait dans l'ombre. Leurs armes empâtées de boue étaient inutilisables; ils n'avaient que quelques grenades pour se défendre; encore se demandait-on si leurs membres, paralysés par le froid et l'humidité, allaient pouvoir faire à l'improviste les mouvements nécessaires? Et il fallait des efforts surhumains aux corvées de ravitaillement pour accomplir leur pénible trajet.

Ce secteur si mal organisé était sur le point de subir une attaque favorisée par les éléments qui nous étaient contraires. Le brouillard, d'un côté, et les mouvements de terrain, de l'autre, rendaient en effet impossible le flanquement du quartier Azannes par le quartier Hadimé. Les ravins montant de l'Orne, et en particulier celui où serpente le boyau de Coucy, étaient comme autant d'axes d'attaque masqués aux observatoires de la cote 353 et de la croix de Vaux. En outre, l'ennemi avait la supériorité du nombre (4 bataillons contre 3 compagnies), de la surprise, de la connaissance du terrain

longuement étudié, alors qu'artilleurs et fantassins français étaient nouvellement arrivés dans le secteur.

Avec le jour, approche l'heure des surprises. Soudain, vers 6 heures le ciel s'embrasa, du côté des lignes allemandes, de lueurs gigantesques. Pressés, par milliers, les obus accouraient en hurlant, s'écrasaient dans un effroyable vacarme sur le bois le Chaume, qui maintenant brûlait de mille flammes sanglantes, dans le rugissement de la bataille qui commençait. Éperdues, les fusées rouges s'élevèrent : « Barrage ! barrage ! » Les mitrailleuses déroulèrent rageusement leurs bandes. Le 75 éleva la voix. L'ennemi attaquait. Un bataillon de la garde impériale s'était avancé à la faveur des ténèbres. Il avait bondi avec ses premiers obus dans le flanc gauche de la 5^e compagnie, à son point de jonction avec la 6^e, qui, elle, fut écrasée sous le tir de l'artillerie. Sur la droite il enfonça la ligne entre le 133^e et le 225^e R. I., puis tomba sur les derrières du peloton de réserve de la 7^e compagnie. En quelques minutes ces deux compagnies furent submergées par la vague puissante qui resserrait son étreinte ; de partout surgissaient des ennemis armés jusqu'aux dents et qui balayaient les abris avec des « flammenwerfers ». La résistance ne pouvait être que de courte durée.

Pour ainsi dire sans défense, car aucune arme n'avait pu fonctionner, la première ligne, prise d'écharpe, ne put riposter. Le peloton de la 7^e compagnie n'avait pas eu le temps matériel de sortir de ses abris que déjà l'ennemi était aux portes avec ses lance-flammes. Seul, le sous-lieutenant Janin, réussit avec quelques hommes, à échapper à l'étreinte.

En deux heures, le bataillon de la garde était maître de la crête. Quelques groupes d'ennemis s'établirent à 80 mètres au sud de la tranchée de Languedoc, arrosant de leurs balles le ravin des Fosses situé sur le derrière du 3^e bataillon. La ligne était rompue et le danger était grand. De tous les P. C. des coureurs partirent aux renseignements, mais peu réussirent à sortir vivants du formidable barrage.

Le régiment de droite communiqua que son bataillon de gauche, ayant pu se ressaisir sur une partie de son front, avait réussi à repousser l'ennemi de la crête, mais ne pouvait toujours pas trouver la liaison à gauche.

A 10 heures, le sous-lieutenant Forestier recevait la mission de se porter, avec sa section, dans le trou formé par l'attaque, sa gauche

appuyée à la compagnie Deviane. La section commença son mouvement, fragmentée en petites colonnes, et passa miraculeusement le barrage d'artillerie dont l'intensité avait redoublé, refoula l'ennemi, dégagea une section de mitrailleuses du 2^e bataillon, mais se vit arrêtée à bout portant par l'ennemi retranché solidement à P. C. Chaume. Elle dut alors se terrer devant un feu violent de mitrailleuses. Le sous-lieutenant Forestier rendit compte que sa droite était toujours dans le vide et demanda du renfort. La section de l'adjudant Drain (3^e compagnie), arrivant des abris Salomé, s'engagea à son tour et parvint en ligne avec son effectif réduit de moitié par le barrage. La section Briguet de la même compagnie, qui avait foncé dans la barrière de feu, progressait, non sans pertes, sur la crête battue par le tir des mitrailleuses. S'étant portée à hauteur de la section Drain, elle ne trouva pas non plus de liaison à droite. Le trou était décidément sérieux. Heureusement ce n'était qu'un marécage qui semblait inaccessible à tout être humain.

Mais que se passait-il de l'autre côté de la brèche ? Le sous-lieutenant Janin, qui avait pu s'arracher à l'étreinte allemande, donna quelques renseignements sur la situation, et s'offrit pour guider la contre-attaque qui allait se déclencher. Vers 10 heures, le lieutenant Thonnellier, commandant la 2^e compagnie, recevait l'ordre de contre-attaquer en direction nord, pour rejeter l'ennemi sur ses tranchées de départ par le boyau de Coucy. En moins de 5 minutes la compagnie commençait sa progression. La distance à parcourir était d'environ 1.200 mètres dans une zone vide de tranchées et d'abris. Mais il fallait faire vite pour surprendre l'ennemi avant qu'il fût installé.

La compagnie s'engagea dans le ravin qui mène au bois le Chaume et tomba sur un effroyable barrage de gros calibre. Heureusement dans cette boue les obus éclataient sans causer trop de dégâts. Quand la compagnie déboucha sur les flancs de la colline de Chaume, elle fut accueillie par des rafales de mitrailleuses. Attaquant en ordre, comme à la manœuvre, sous l'énergique impulsion de ses chefs, rageusement elle aborda l'ennemi en corps à corps. Les hommes, debout, se fusillaient à bout portant avec les Boches qui, eux, étaient terrés. Merveilleux de sang-froid, un fusilier-mitrailleur s'était installé au sommet d'un cratère d'obus et arrosait de balles l'ennemi tout proche. Les lieutenants Bienaimé et Janin furent grièvement blessés pendant cette phase de la

contre-attaque. L'ennemi ne voulait pas lâcher pied. Ses flancs complètement découverts, la compagnie fut obligée de se terrer. L'aspirant Brazier de Thuy, — un tout jeune homme mais dont la bravoure n'avait pas attendu le nombre des années, — tenta alors de couvrir, avec la 2^e section, le flanc gauche de la compagnie. On eût dit qu'il commandait une manœuvre. Son tranquille sang-froid au milieu des balles auxquelles il servait de cible — comme quelques minutes avant, lorsqu'il avait refusé de prendre le boyau — donnait du courage à tout le monde. Cependant la section ne put avancer qu'avec beaucoup de peine. Les hommes avaient été frappés les uns après les autres, et leur chef de section s'abattit à son tour, fauché en pleine jeunesse.

La situation de la compagnie était presque désespérée. Elle était à la merci de l'ennemi. A tout prix il fallait en sortir. Le lieutenant Thonnelier commanda l'assaut, et les survivants se jetèrent sur l'ennemi, qui, comme stupéfait par tant d'audace et d'héroïsme, commença à perdre la tête, jetant des grenades sans même les allumer. On put voir alors le sergent Crépin, en plein corps à corps, expliquer aux hommes qui l'entouraient le maniement de l'engin boche. L'explication porta ses fruits et les Allemands s'enfuirent désemparés sur l'autre versant. Quelques mêlées encore, et la crête était à nous. Un obus vint alors tomber près du lieutenant Thonnelier, le criblant d'éclats et le couchant à tout jamais sur ce coin de terre que sa vaillance venait de reprendre à l'ennemi ¹.

Arrivée au sommet de la crête, la compagnie s'était arrêtée hale-tante, épuisée. Tous ses officiers étaient tombés dans le suprême effort ; avec le lieutenant Thonnelier, les sous-lieutenants Joly et Méline gisaient dans le linceul immortel de la boue de Verdun. Un seul sous-officier, le sergent Armanet, était indemne. Il prit le commandement des restes de l'héroïque compagnie qui, parmi ses morts, allait tenir impassible jusqu'au milieu de la nuit.

A 13 heures 10, le régiment de droite communiquait que les anciens emplacements de sa compagnie de gauche avaient été réoccupés vers 10 heures 1/4, mais qu'il ne trouvait toujours pas de liaison à gauche. Vers 14 heures, un peloton de la 1^{re} compagnie

1. Le lieutenant Thonnelier était des Ardennes. Sa famille avait eu à subir les vexations et les outrages de l'envahisseur. Et cette âme d'élite, en qui le mysticisme s'alliait à la bravoure, avait voué une haine implacable à ceux qui l'avaient atteint à la fois dans son patriotisme et dans ses affections.

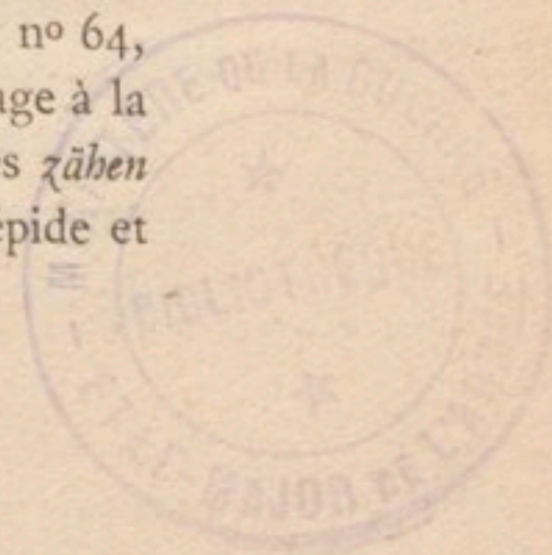
s'engagea dans la brèche. L'un des chefs de section, le sous-lieutenant Bourgeois, tomba frappé à mort, mais il avait réussi à boucher le trou à la hauteur de la tranchée Languedoc. Une élogieuse citation à l'ordre de l'armée devait récompenser sa bravoure : « Blessé mortellement, le 9 novembre 1917, en entraînant son peloton à la contre-attaque, a eu le suprême courage, avant de mourir, de fournir un compte rendu écrit. »

Le 2^e peloton de la 6^e compagnie tenta à son tour de combler le vide existant entre les 2^e et 3^e compagnies. Il n'y réussit pas entièrement, car un borbier impraticable l'en séparait. Par ailleurs les effectifs, très réduits, ne permettaient pas d'établir la liaison en arrière et en échelon derrière le marécage. En fin de journée, notre ligne passait au nord de la tranchée de Languedoc. L'ennemi, qui n'avait réussi qu'à gagner une centaine de mètres en profondeur, était en définitive chassé de la crête dont il avait pu espérer un instant faire un observatoire.

Le lendemain, 10 novembre, le jour se leva dans le brouillard qui laissait encore filtrer une petite pluie fine. Le tir d'artillerie reprit avec violence, et, de dépit, les Boches marmitèrent rageusement, toute la journée, la position qu'ils n'avaient pu nous arracher. Sous cette avalanche il fut impossible de bouger et de tenter l'organisation de la position. Le sous-lieutenant Clerget, de l'E.-M. du régiment, trouva une mort glorieuse à la tête d'une reconnaissance qu'il avait tenu à faire pour renseigner le commandement. Malgré un violent barrage ennemi, il n'avait pas voulu s'abriter. « J'ai promis au colonel de rendre compte de ma mission à 16 heures, dit-il, je tiendrai parole. » Cette témérité devait lui être fatale : il tomba mortellement frappé par un obus, pour expirer peu après entre les bras du lieutenant Amat qui l'avait accompagné dans sa reconnaissance. C'était la journée des héros ¹.

Après les durs combats de la veille et cette affreuse nuit passée dans la boue, les hommes étaient exténués. La plupart n'avaient

1. Coïncidence frappante, le lieutenant-colonel Kiffer devait, près d'un an plus tard, en Belgique à Vossolen, s'emparer du journal de marche du groupe d'armée allemand (groupe d'Orne) à qui nous avons eu affaire. Le bulletin n° 64, du 11 novembre 1917, qui mentionne l'opération, rend lui-même hommage à la vaillance des soldats du 133^e en parlant des « sehr starke Gegenangriffe eines zähen tapferen Verteidigers » (très violentes contre-attaques d'un défenseur intrépide et tenace).



pas mangé, car beaucoup étaient placés dans des endroits inabordables, et par ailleurs des corvées s'étaient égarées dans la nuit épaisse. L'une d'entre elles avait même à tout jamais disparu dans quelque cratère limoneux. Les gelures de pieds se propagèrent d'une façon inquiétante, et en fin de journée, dans certains groupes, l'effectif allait être réduit de deux tiers.

La nuit ne devait apporter qu'une légère accalmie. La nervosité régnant de chaque côté des lignes entraîna de nombreux barrages préventifs. Dans le courant de cette nuit, le lieutenant Gendre (6^e compagnie) et le sous-lieutenant Forestier reçurent l'ordre de porter leur ligne en avant. La chose était délicate, car l'ennemi, placé à courte distance, balayait le terrain. Au point du jour et à la faveur du brouillard, quelques groupes avancèrent pourtant de trous en trous. De partout des silhouettes s'agitaient. L'ennemi cherchait à se rendre compte de notre situation. Devant ces mouvements réciproques, chacun crut à une attaque, et les barrages se déclenchèrent à nouveau, tandis que les infanteries échangeaient une fusillade enragée.

Trous par trous, on rectifia la ligne. Au cours de l'opération, le sous-lieutenant Forestier fut percé de deux balles, dont l'une lui fracassa l'épaule gauche, au moment où il commandait un tir sur une mitrailleuse ennemie qui prenait position. La journée se passa sans action d'infanterie, la situation prenait une tournure plus stable.

Au cours de la nuit, le 4^e bataillon du 202^e R. I. releva, dans le quartier Azanne, les restes des 1^{er} et 2^e bataillons. Ceux-ci passèrent en réserve dans la zone d'abris située à proximité du P. C. Maistre. La relève fut pénible, mais elle s'effectua sans perte.

Tandis que les 2^e et 1^{er} bataillons étaient aux prises avec les Boches sur la crête du bois le Chaume, le 3^e bataillon tenait ferme sur sa position difficile. Le 9 novembre, l'ennemi avait bien esquissé une attaque sur la crête du bois des Fosses, mais son mouvement avait échoué devant la résistance et la ténacité des poilus du lieutenant Roucau, de la 9^e compagnie. Et pourtant la position n'était guère commode. Comme première ligne, une série de trous d'obus. De jour, impossible de se lever : on était sous le feu des mitrailleuses ennemies, qui étaient en position à 50 mètres. A la nuit seulement on pouvait se décoller les membres de la boue glacée, pour essayer de les dégourdir. Bientôt on entendait cette boue pétrie crier sous des

pas. C'était la corvée de ravitaillement qui venait du ravin du Helly. Tâche peu facile. Chargés de musettes et de bidons, les hommes devaient braver les rafales meurtrières, traverser les bas-fonds où traînaient des restes de gaz, côtoyer dans les ténèbres des entonnoirs où plus d'un a péri, héros à la mort obscure, happé par la vase ou noyé dans l'eau fétide.

Le 3^e bataillon resta 10 jours dans cet enfer. Pendant 10 jours les hommes tinrent sous la pluie, sans abris, dans des trous d'obus



à moitié remplis d'une eau boueuse, sous des rafales d'obus incessantes et avec la continuelle menace d'une attaque ennemie. Toutes les nuits, les brancardiers devaient emporter, avec les blessés, des hommes qui avaient les pieds complètement gelés pour n'avoir pas voulu se faire évacuer à temps ¹.

Le 16 novembre, le 133^e était regroupé à Dugny. Quel peintre décrira jamais le merveilleux défilé des martyrs de la Patrie, des mendiants de la gloire sur la voie sacrée ? Quel poète saura magnifier la théorie sublime et misérable de ces hommes encore habillés de la

1. C'est là que fut tué Bailly, le terrible fusilier-mitrailleur de la 1^{re} compagnie. Enfant de l'Ain, toujours en avant dans les attaques avec son « tracassin » (il appelait ainsi son F. M.), toujours à l'affût du Boche, ayant toujours le mot pour rire, toujours volontaire, qu'il s'agit d'une mission périlleuse ou d'une corvée pénible, il était connu de tout le 3^e bataillon, dont il était le bout-en-train. Il venait de quitter sa faction pendant la nuit et reposait endormi sous une tôle ondulée, qu'il avait déterrée, quand un obus vint l'écraser avec trois de ses camarades.

boue brune de Verdun et qui, courbés sous le poids du sac et de l'équipement, traînaient sur la route leurs pieds endoloris par le gel ?

Le 18 novembre, on vint en camions occuper les villages de Rosnes, Erize-la-Grande, Erize-la-Brûlée, le long de la route fameuse qui va à Bar-le-Duc, l'artère de vie de la défense de Verdun. Là, le régiment se reposa.

Le 25 novembre, le Colonel le passa en revue près de Rosnes. Les effectifs étaient bien réduits : 719 hommes manquaient, tués, blessés, évacués pour gelures ou disparus. Certaines compagnies, comme la 1^{re}, comptaient à peine une quinzaine d'hommes. La cérémonie fut grave, impressionnante, toute pénétrée du souvenir des souffrances récemment endurées, des camarades tombés là-haut et qu'on avait laissés dans la froide boue de Verdun. Le colonel avait réuni les débris de chaque compagnie autour du drapeau, dans le ravin de Rosnes, qui, avec ses pentes d'une si complète désolation, formait un cadre de circonstance pour une si grave cérémonie. Il remercia tous ces « braves gens » qui n'avaient craint ni la mitraille ni les intempéries et qui venaient de se surpasser dans la plus grande épreuve de leur vie. Il salua les glorieux morts, il exalta tous les hauts faits d'armes de cette dernière période et en augura de plus grands encore à l'avenir. Le 133^e était bien le « Lion » fort et courageux qui défie et repousse tous les assauts et qui, dans l'attaque, donne à l'adversaire de terribles et meurtriers coups de griffes. Il distribua aussi des croix de guerre et adressa les ordres de félicitations suivants :

2^e COMPAGNIE

« Le 9 novembre 1917, étant en réserve et ayant reçu l'ordre de repousser l'ennemi qui avait percé la ligne, la 2^e compagnie partit à la contre-attaque, comme un roc vivant, le lieutenant Thonnellier en tête et derrière lui les sous-lieutenants Joly et Méline, le jeune aspirant de Thuy, qui tous quatre tombèrent en héros. Leur exemple entraîna ceux qui les suivaient, le Boche fut repoussé et la crête resta en notre possession. Le sacrifice héroïque de la 2^e compagnie restera toujours gravé dans les cœurs de tous les militaires du 133^e. »

6^e COMPAGNIE

« Sous le commandement du capitaine Deviane, a, dans la journée du 9 novembre, fait preuve de la plus grande bravoure et de la plus grande

abnégation. Se trouvant dans une situation extrêmement critique, a maintenu l'ennemi et facilité l'entrée en ligne d'une unité de contre-attaque. A repris tout le terrain dont elle avait la garde. »

3^e BATAILLON

« Le 3^e bataillon du 133^e R. I., sous l'énergique commandement du commandant Mermod et de ses excellents officiers, a tenu 10 jours dans les trous d'obus, en terrain marécageux et sans abris ; malgré le mauvais temps et le bombardement violent et incessant, n'a pas perdu un pouce du terrain sacré de Verdun dont il avait la garde. »

Le 26 novembre le régiment était de nouveau embarqué en camions et, sauf le 3^e bataillon caserné à Marceau, cantonnait à Dugny. Le 27 au soir, le 3^e bataillon fournit un détachement de 200 hommes au ravin de la Caillette. Cette troupe était destinée à ravitailler les unités de la 164^e D. I. à laquelle était rendu le régiment. Ce ravitaillement sur le front Bois des Caurières-Bezouvaux ne fut pas toujours une tâche aisée. Mais le zèle de nos hommes fut admirable. Rien ne les arrêtait : ni les barrages d'artillerie, sous lesquels ils se trouvaient surpris sans abris, sur des pistes repérées, ni les rafales de mitrailleuses rasant les crêtes et enfilant les ravins. Il fallait bien nourrir les camarades du 152^e qui tenaient ce secteur mouvementé, que dominant d'une part le fort de Douaumont et de l'autre les Jumelles d'Orne !

Dans la nuit du 7 au 8 décembre, le gros du Régiment quitta Dugny et vint loger au tunnel de Tavannes. Ce gigantesque abri, rendu tristement célèbre par l'explosion sanglante de 1916, était bien aménagé, et l'on put y passer quelques bonnes heures.

Le 133^e vint ensuite occuper le secteur Hardaumont-Vaux. Le fort de Vaux surplombe et domine la Woëvre, il est entouré des ravins célèbres du Bazil, des Fontaines, de Vaux, du Fond de la Horgue. Ses pentes portent les bois de Vaux-Chapitre, la Vaux-Regnier, le bois Fumin, tous également déchiquetés. De même que la croupe de Vaux termine vers l'Est le massif de Gouville, de même les hauteurs d'Hardaumont terminent le massif de Douaumont ; entaillées de nombreux ravins (les Grands Houyers, la Plume, etc.), elles ressemblent à une main aux doigts écartés dont le poignet serait Douaumont.

Dans toute cette région le sol était, comme ailleurs, troué, retourné, convulsé. Pas ou presque pas de végétations, partout des

trous d'obus, des souches arrachées, des arbres cassés et abattus, des armes, des équipements, des uniformes, des débris de cadavres épars sur le champ de bataille. Les cadavres étaient à moitié enfouis. Ici c'était un tibia, là un bras, qui sortaient de terre. Parfois la mort remontait déjà à un certain temps, et il ne restait plus que des os décharnés par les pluies. On était dans un immense charnier, au-dessus duquel tournoyaient des bandes de corbeaux. Et il semblait que l'esprit de tous ces morts planait sur ces champs désolés, tant était lugubre ce coin de France pétri maintenant avec la chair de ceux qui y sont tombés.

Le secteur était très calme ; heureusement d'ailleurs, car les effectifs étaient très réduits : la 2^e compagnie, par exemple, comptait une trentaine d'hommes. Le froid était venu, mais on pouvait arriver à se chauffer tant bien que mal dans les abris ébauchés et incommodes. Les compagnies s'employèrent à récupérer du matériel de toute nature, pour le reverser aux parcs de l'arrière.

Enfin, dans la nuit du 16 au 17 décembre, les 2^e et 3^e bataillons furent relevés par le 305^e R. I. Ils se rendirent à pied au Faubourg Pavé, et de là, en camions-autos, à Seigneulles. Il avait neigé et ce voyage en camions fut glacial. Ce fut pourtant avec joie que l'on dit adieu à l'ouvrage anéanti d'Hardaumont, au fort de Vaux, au tunnel de Tavannes, à Souville, à tous ces lieux qui signifiaient carnage, souffrance et horreur.

Du Faubourg Pavé on regarda une dernière fois les sommets célèbres de Verdun, de Douaumont, de Thiaumont, de la côte de Froideterre, de la côte du Poivre ; toutes les collines de la rive droite et de la rive gauche, qui sont autant de bastions naturels, pressés les uns contre les autres, pour constituer à la Ville, au Pays, un rempart contre les invasions germaniques, pour faire de Verdun la porte de France.

Encore un regard sur la cité inviolée et martyre, sur le fleuve sinueux et indolent. Encore une dernière pensée aux camarades qu'on avait laissés là pour toujours, et l'on s'en alla.

FORÊT DE PARROY

(DÉCEMBRE 1917-MAI 1918)

En décembre, le régiment fut réuni aux environs du village de Seigneulles, tout blancs de neige, pour accueillir le nouveau renfort destiné à combler les vides qu'avaient creusés dans les rangs les combats de Verdun. C'était un bataillon complet du 212^e R. I., régiment nouvellement dissous, qui était versé au 133^e. Il y eut tout d'abord un peu de méfiance à l'égard de ces « vieux » à barbes hirsutes. On ignorait encore le passé, modeste mais glorieux, du 212^e, en particulier son héroïque conduite en 1916 à Verdun, puis en 1917 au Chemin des Dames, où il avait énergiquement résisté aux coups de bouter-boches et repoussé la horde au delà de l'Ailette.

Quelques jours plus tard, par un froid rigoureux, le régiment s'embarquait à destination de la Lorraine. Un accident regrettable marqua malheureusement ce voyage. Le premier train, qui portait le colonel et la C. H. R., fut tamponné à Bar-le-Duc. Les soldats Vanneau et Billiemaz furent tués.

Le 27, le régiment débarqua dans la région de Lunéville : la C. H. R. et le 3^e bataillon, à Vigneulles ; les 1^{er} et 2^e, à Barbonville, enfin les C. M. à Charmois. On n'eut qu'à se reposer, car la température fort basse et la neige tombée en grande quantité interdisaient tout exercice. Mais entre les nouveaux arrivants et les « anciens » la fusion commença à se faire. La période de tranchées devait l'achever.

Le 10 janvier, la division vint occuper le secteur de la forêt de Parroy. Le 152^e s'établit à droite, les chasseurs au centre, et le 133^e à gauche. Les trois corps avaient chacun deux bataillons en ligne et un en réserve dans les villages de l'arrière.

Située entre deux affluents de la Meurthe, le Sanon au Nord et la Vezouse au Sud, la forêt de Parroy donne l'impression, au point de vue topographique, d'un toit à deux pentes dont le faîte serait orienté sensiblement de l'Ouest à l'Est. La pente nord, très douce, est flanquée par une ligne de hauteurs : le bois Legrand, véritable bastion avancé dont l'isolement rend la défense difficile et le bois Carré, autre bastion avancé, séparé des précédents par une légère dépression marécageuse. Enfin, plus à gauche, à la lisière même de la pente nord et cachée par une ligne de crête, dort la petite nappe d'eau de l'étang de Bossupré. Au Nord, barrant la vallée du Sanon, se trouve Hénaménil qui était à peu près intact. C'était la limite gauche du secteur de la forêt de Parroy.

L'ensemble de la forêt, avec ses belles futaies et ses taillis épais, constituait un point d'appui remarquable. Il avait été facile, à la faveur du couvert, de l'organiser sérieusement, et, au moment précis où les « Lions » vinrent prendre leur garde, elle présentait plusieurs lignes de défense judicieusement établies. Partout des réseaux de fil de fer se cachaient traîtreusement dans les taillis. Par contre les abris, presque tous construits en superstructure et donc peu solides, laissaient beaucoup à désirer. Il y aurait fort à faire dans cet ordre d'idées. Les boyaux n'existaient pas non plus, les communications se faisant par les chemins ou les pistes en caillebotis.

Telle quelle, la forêt était fort intéressante pour les poilus. Elle abritait plusieurs camps composés de petites cagnas, véritables résidences d'été, baptisées des noms les plus divers. Le tout formait un ensemble bizarre, mais gai. La première ligne n'effrayait point le constructeur et, partout où le couvert le permettait, se multipliaient les toits légers destinés à rendre les plus grands services en cas de mauvais temps. Nos hommes se plairaient vite dans ce secteur où l'ingéniosité de chacun pouvait trouver à s'exercer. Et puis l'endroit était presque confortable : immédiatement derrière la tranchée de combat couraient des voies étroites qui assuraient un parfait ravitaillement.

Le séjour aux avant-postes était de 18 jours, après quoi les unités allaient passer 9 jours à Crion, petit village habité, situé à 7 ou 8 kilomètres de la ligne. Les saucisses boches y plongeaient à l'envi, les avions venaient souvent rôder au-dessus des maisons, mais il était respecté par l'artillerie ennemie. C'était l'essentiel : on put s'y consacrer en toute paix aux grands nettoyages des armes et

du linge. D'ailleurs des concerts donnés par la musique du régiment, quelques représentations du théâtre de la D. I., rendirent encore plus agréables ces instants de détente. On était en janvier. A un ciel nuageux et gris avait succédé un pâle soleil d'hiver, et les travaux d'installation se poursuivaient gaiement dans le calme le plus complet. Mais le 14, dans la matinée, l'imprudence d'un poilu provoqua un incendie dans un ancien blockhaus à proximité de Grande-Taille, P. C. du colonel. L'épaisse fumée qui s'élevait au-dessus des bois attira l'attention des Boches dont les avions vinrent fouiller le terrain. Un rassemblement de chevaux ayant été vu près du P. C., des 105 ne tardèrent pas à arriver sur la région incendiée, faisant malheureusement quelques victimes. Parmi les tués se trouvait le lieutenant Constant, de la 5^e compagnie. Bien qu'appartenant à la territoriale, cet officier, dont le zèle et le dévouement inlassables étaient universellement appréciés, avait insisté pour être affecté au 2^e bataillon où se trouvait son fils, jeune aspirant.

Rien de grave ne marqua les derniers jours de janvier. Seuls, quelques coups de canon troublaient parfois le calme des courtes journées de la saison.

A partir de février des indices sérieux, recueillis par le commandement, firent croire à une attaque prochaine des Boches sur Lunéville. Les travaux de défense furent aussitôt poussés avec activité. Chacun se mit fièvreusement à l'ouvrage : réseaux, abris, communications, rien ne fut négligé. C'est à cette époque que les premiers contingents américains firent leur apparition dans la région. Cet événement, qui concrétisait en quelque sorte pour nos soldats l'entrée en ligne de notre nouvelle alliée, fut salué avec joie. Et bientôt les uniformes kakis et bleu horizon étaient confondus sur la ligne de front.

Le 133^e fut chargé de l'instruction d'un certain nombre d'officiers américains. Répartis dans toutes les unités, ces officiers s'initiaient en quelques semaines à la guerre moderne. Les relations les plus cordiales ne cessèrent de régner entre élèves et instructeurs. Plusieurs officiers américains prirent même le commandement de sections du 133^e en première ligne. L'un d'eux, patrouilleur d'élite, fut décoré de la Croix de Guerre pour sa belle conduite. Leur instruction terminée, ils rejoignirent leurs corps respectifs, emportant le meilleur souvenir de leur passage au 133^e. De nombreuses lettres adressées au colonel en font foi. Citons l'une d'elles :

« Tous les officiers américains en France sont unanimes à reconnaître que la réception qui leur a été faite par les officiers français a été à la fois sincère et aimable, et certainement aucun d'eux n'a été reçu plus cordialement que je l'ai été à votre état-major. Je vous en remercie sincèrement et n'oublierai jamais les renseignements utiles que vous avez bien voulu me donner en ce qui concerne mes fonctions futures. Je garderai toujours un très bon souvenir du régiment du Bugey. »

Et cette autre :

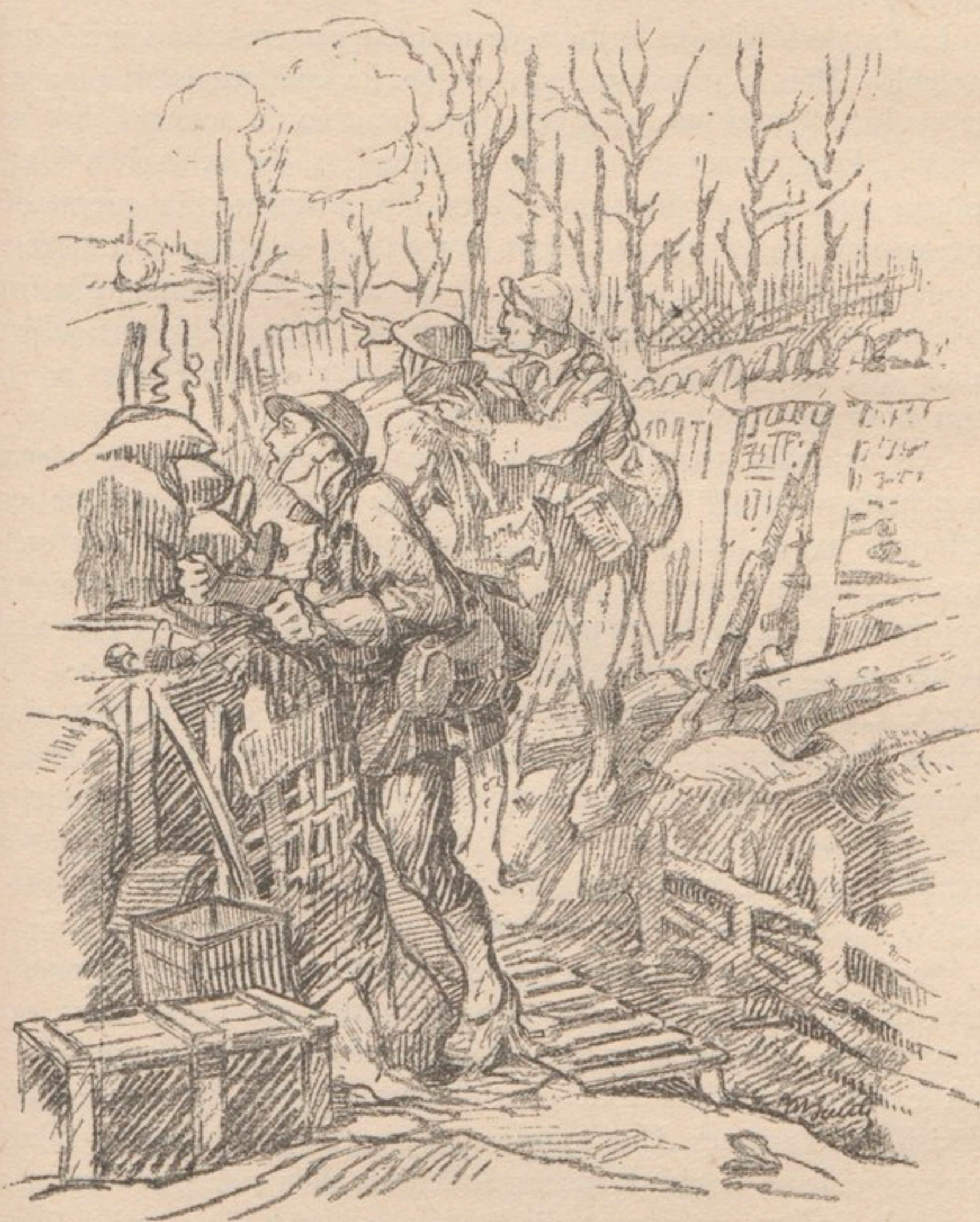
« Je ne veux pas tarder plus longtemps pour vous faire connaître combien je vous suis reconnaissant. Je me souviendrai de votre accueil hospitalier comme de l'un des meilleurs moments de mon existence, et je suis tout à fait sincère quand je dis que jamais je n'ai été mieux reçu ailleurs. »

Dans le courant de février une animation inaccoutumée se mit à régner dans la forêt. Des officiers d'artillerie faisaient des reconnaissances sur toute la ligne et un peu partout installaient des canons, batteries lourdes, engins et mortiers de tranchée. Cela n'allait pas sans intriguer fortement nos poilus. S'agissait-il de l'offensive boche attendue ou bien d'une attaque française en préparation ? Mystère.

Le secret semblait terriblement bien gardé. Le 17 février, les bruits d'un coup de sonde français devant la division voisine circulèrent avec persistance. Les camarades au repos à Crion racontaient que, dans cette dernière région, notre « lourde » travaillait ferme. Les ordres arrivèrent enfin et apprirent que la D. I. de gauche devait exécuter, le 20 février, une incursion dans les lignes ennemies. La 164^e D. I. se bornerait à exécuter un raid devant le bois Legrand vers les tranchées du Trapèze. La 6^e compagnie du 133^e était chargée de l'opération, dont le but était de faire des prisonniers. 48 heures suffirent au lieutenant Bouron, chef du raid, pour la préparer. Ce petit laps de temps, bien employé, permit à la section désignée de faire de nombreuses répétitions sur un terrain de deuxième ligne où l'on avait figuré les organisations ennemies par des tresses. Tous les points du raid furent minutieusement réglés.

Le 20, l'artillerie, ayant fait ses réglages dans la matinée, commença dans l'après-midi une formidable préparation : obus de tous calibres, bombes énormes s'acharnaient sur les tranchées, les batte-

ries et les abris boches. Le Trapèze disparaissait dans un nuage de fumée et pendant ce temps l'artillerie ennemie observait un silence impressionnant. A 15 heures 40, le lieutenant Bouron sortit du



bois Legrand avec sa section. Après une petite marche exécutée dans le plus grand ordre, la petite troupe bondit dans le Trapèze. Surpris dans leurs abris, les Boches furent vite réduits à l'impuissance. En quelques minutes 32 d'entre d'eux, dont 3 sous-officiers, étaient capturés. Quelques grenades et quelques coups de fusil eurent vite raison des récalcitrants, et les 32 prisonniers furent ramenés sans

encombre dans nos lignes par les exécutants du raid. L'affaire avait brillamment réussi. Elle valut la croix au lieutenant Bouron, et le Général commandant la 164^e D. I. adressa ses très vives félicitations au 133^e.

La fin de février et le mois de mars se passèrent sans incidents notables. Mais le printemps était proche. La forêt renaissait à la vie, la verdure reparaisait peu à peu, l'on aurait voulu oublier l'affreuse guerre. Et pourtant les travaux continuaient d'arrache-pied. L'artillerie ennemie devenait de plus en plus insolente. La guerre de gaz commença, sournoise : c'était l'hypérite et ses affreuses brûlures. Pour constituer ses masses de manœuvre, le commandement n'hésita pourtant pas à étendre le front de chaque régiment. C'est ainsi que le 133^e, avec deux bataillons territoriaux (54^e et 67^e), tint désormais toute la forêt de Parroy.

Sérieux, zélés, travailleurs, ils étaient vraiment beaux, les vieux « pépères » du 54^e et du 67^e. La garde aux petits postes ne les effrayait pas et ils n'avaient pas leurs pareils pour veiller aux créneaux. Fritz n'arriverait pas à les surprendre. C'était un curieux contraste que celui de ces territoriaux à grandes barbes, la pipe aux dents et la pelle sur l'épaule, avec les jeunes poilus imberbes du 133^e. C'était bien l'image de la nation armée, des jeunes et des vieux, les pères et les fils, confondus en armes pour la cause commune. Nos soldats se rappelleront les physionomies sympathiques des commandants Raymond et Vallon, et ils seront les premiers à rendre justice au travail accompli par le 54^e et le 67^e dans l'organisation défensive de la forêt de Parroy.

Pendant que se poursuivait cette collaboration féconde en résultats, de graves nouvelles arrivaient du front Nord. Le 21 mars, on apprenait la ruée sur le front anglais, la retraite des « Tommies » ; l'Allemagne voulait à tout prix obtenir au plus tôt un résultat décisif par les armes. Une sourde angoisse étreignit les nôtres. Mais après une phase de grands succès, l'offensive allemande dut s'arrêter : la horde avait trouvé devant elle les capotes bleu horizon qui avaient rétabli la situation. Le coup était manqué et désormais le temps travaillait pour nous.

Pendant que se déroulaient ces événements tragiques pour la destinée de notre pays, un calme relatif régnait dans la forêt de Parroy, maintenant dans la pleine gloire du printemps. Mais il allait bientôt falloir quitter, pour quelque mystérieux inconnu, ce joli coin

de Lorraine ! A tour de rôle, les bataillons vinrent se reposer au camp New-York, dans un petit vallon au sud-ouest de la forêt, délicieuse retraite aux abords de la route de Lunéville.

C'est là que le colonel, par des causeries dont l'actualité n'échappait à personne, fit méthodiquement la préparation morale et technique de son régiment, en vue des futures opérations. Tout d'abord, il sut montrer la valeur relative des récents succès ennemis, succès dus à l'accumulation, sur notre front, de troupes prélevées sur le front russe : malgré une supériorité de près de 50 divisions, les Allemands n'avaient pu obtenir la victoire qu'ils voulaient remporter tout de suite. Et ils n'avaient plus de réserves, tandis que chez nous débarquaient chaque jour de nouveaux contingents américains. Si l'on pouvait tenir encore quelques mois, la victoire nous était assurée. Ces explications portèrent leurs fruits, et le moral du régiment fut maintenu à un degré exceptionnellement élevé.

En mai, lorsque le 133^e, relevé de Parroy, fut groupé au camp de Saffais, le colonel compléta cette préparation morale par un solide enseignement technique. Sur le terrain du camp, il expliqua à ses hommes les nouvelles méthodes tactiques allemandes : l'attaque en masse pour obtenir des brèches, puis l'exploitation de ces brèches par des troupes spéciales, les *stosstruppen*, qui, utilisant toute défaillance dans notre ligne, se ruèrent dans l'espace libre, se glissaient dans nos arrières avec des mitrailleuses légères, amenant par la panique la retraite de toute la ligne. Pour pouvoir résister à de pareilles méthodes, — pour les imiter au besoin, — il fallait d'abord lutter à armes égales. Aussi le premier soin du colonel fut-il d'obtenir des supports légers pour les mitrailleuses de son régiment.

Cette préparation était favorisée à souhait par les événements : une épidémie de grippe, qui sévissait dans la division, prolongea ce repos réparateur et profitable. Il fut mis à profit pour pousser à fond l'instruction des unités. Chaque jour les bataillons montaient au camp, pour s'exercer à ces nouvelles méthodes de combat et se familiariser avec l'emploi de tous les engins : mitrailleuses, grenades V. B., etc. Des exercices avec l'artillerie divisionnaire du 232^e R. A. C. permirent d'établir une liaison intime entre fantassins et artilleurs. Tout le régiment connaissait le brave commandant de Barbeyrac, dont le groupe allait désormais être mêlé aux exploits du 133^e.

Aussi, quand sonna l'heure du départ pour le Nord, le 133^e con-

stituait une unité tactique de premier ordre. Toutes les nouvelles méthodes auxquelles les « stosstruppen » devaient souvent leurs faibles succès, nos poilus se les étaient assimilées et, partant, ne devaient plus en éprouver de surprises. Par la façon dont il devait enrayer, puis arrêter, l'avance ennemie dans le Tardenois, le 133^e allait bientôt en donner une preuve éclatante.



DE L'OURCQ AU CLIGNON

(MAI-JUIN 1918)

Le 20 mai, le 133^e quittait la Lorraine et s'embarquait à Einvaux, pour se rendre dans la région de Beauvais. Le régiment faisait partie du groupe de réserve qui oscillait entre Beauvais et Abbeville, pour être mis à la disposition de l'armée qui recevrait le nouveau choc des Boches.

Le 29 au matin, une invraisemblable nouvelle parvint à Aumale, où l'on cantonnait : l'ennemi, interrompant ses attaques en Santerre, avait foncé brutalement sur notre front de l'Aisne qui, momentanément dégarni de troupes, s'était effondré. Oulchy-le-Château, où le régiment devait se rendre, était peut-être déjà occupé par l'ennemi. Le Chemin des Dames enlevé, les avant-gardes ennemies sur la Vesle, le Boche en marche sur Paris, certes le coup était dur ; mais, puisant sa confiance dans le glorieux passé du régiment, le soldat de la Fontenelle et de Verdun se refusa à croire que tout fût perdu.

Dès le soir, les bataillons commencèrent à s'embarquer à Vieux-Rouen, pour aller renforcer le front attaqué. En route, on croisait des trains emplis de malheureux qui fuyaient pour la deuxième fois devant l'invasion. La plupart n'avaient rien à manger. Généreusement nos hommes leur offrirent le contenu de leurs musettes.

L'État-Major et le 1^{er} bataillon débarquèrent à Neuilly-Saint-Front où le régiment avait l'ordre de rester en attendant des instructions. Mais la canonnade se rapprochait. Les deux autres bataillons durent débarquer à la Ferté-Milon et gagner, à marches forcées, les emplacements indiqués. Comme au début de la guerre, les routes étaient envahies par l'exode des populations terrifiées.

A 19 heures, le 1^{er} bataillon occupait une position de soutien

entre Wadon-Ferme du Chêne et la ferme Triange. Dans la nuit, le 2^e bataillon s'organisa sur la ligne Ferme Triange-Bois de Bonnes. L'occupation de ces positions avait été faite avec beaucoup de prudence, dans l'incertitude où l'on était de l'emplacement des premières lignes françaises et de l'avance ennemie. Protégées par des patrouilles, les compagnies avaient traversé des villages intacts, mais dont les habitants avaient fui devant l'envahisseur. Au loin, vers Soissons, de grands incendies faisaient rougeoyer le ciel, et la désolation de ce tableau de guerre et de dévastation exaltait le courage de tous.

Le 31 mai, l'aube se leva magnifique sans que la première ligne française, jalonnée par Montgru-Saint-Hilaire, Brény, la Maison Blanche et Grisolles, fût attaquée. Mais vers 9 heures, après un violent bombardement, cette ligne céda, et les 1^{er} et 2^e bataillons recueillirent plusieurs unités en retraite. Le 2^e bataillon était en liaison assez difficile avec sa droite. Le 1^{er} n'avait rien à sa gauche. Le régiment était donc bien en l'air. Un glacis superbe s'étendait, par contre, entre sa position et la vallée de l'Ourcq. La vue se portait au loin sur d'immenses champs de blé qui recouvraient les molles ondulations du terrain. Seuls, quelques ravins boisés accidentaient parfois le paysage et allaient être fréquemment utilisés par l'ennemi pour ses tentatives de débordement. C'est ainsi que, vers 9 heures 40, l'attaque, qui n'avait pas pu progresser sur le glacis commandé par les 1^{er} et 2^e bataillons, filtra par le ravin du Wadon et déborda la ferme du Chêne, obligeant la première ligne française à abandonner Vichel-Nanteuil et la vallée de l'Ourcq, pour se replier sur Tréville. Le 3^e bataillon, à peine arrivé, avait été mis en réserve au bois de Latilly et chargé de couvrir la gauche du régiment, qui, à partir de ce moment, fut placé sous les ordres de la 43^e D. I.

Vers midi, un officier d'E.-M. de la 73^e D. I. vint avertir que cette division devait contre-attaquer sur le front Latilly-Rassy. Elle demandait au 133^e de se replier, pour permettre son mouvement, et de tenir fortement le front Bois de Bonnes-Halloudray-cote 180. Les ordres furent donnés en conséquence, et le régiment en entier se replia, comme à la manœuvre, à travers les blés presque mûrs, sans être inquiété par l'ennemi. Le 3^e bataillon occupa la ligne Rassy-cote 180; le 1^{er}, la ligne cote 180-Halloudray; le 2^e, Halloudray-Bois de Bonnes, sous la protection de la 5^e compagnie (capi-

taine Combet). Mais hélas, exécutée en plein jour sur un vrai terrain d'exercice, la contre-attaque de la 73^e D. I. devait être brisée sous le feu de l'artillerie adverse, alors qu'elle cherchait à se former dans la région de la Remise-la Grenouillère.

L'ennemi cependant ne parut pas vouloir pousser plus avant. L'après-midi s'écoula monotone et accablante, comme le sont parfois les premières chaleurs printanières. De temps à autre, des patrouilles de surveillance tiraient quelques coups de fusil, et vers 17 heures l'escadrille von Richthofen, reconnaissable à ses couleurs bariolées, attaqua et contraignit à atterrir deux avions de réglage français dans la région de Sommelans.

A 18 heures 30, notre nouvelle ligne n'avait pas encore été attaquée. Seul le sous-lieutenant Faugère, de la 11^e compagnie, dans l'ignorance du repli, était resté, avec sa section, à la corne nord du bois de Latilly. Vers 18 heures, les tirailleurs boches, qui progressaient dans le bois, se heurtèrent au petit groupe, et le combat s'engagea : on se fusillait à quelques dizaines de mètres. Finalement la section parvint à se décrocher ; mais, en arrière du bois où elle comptait retrouver les nôtres, elle fut prise sous de violentes rafales de mitrailleuses. L'étreinte boche se resserrait autour d'elle et sa situation devenait critique. Son chef ordonna alors la retraite en direction de Sommelans, sur un terrain battu par les balles. Bonds rapides et courses, fléchies ou à quatre pattes, marche rampante, tous les moyens furent employés pour échapper à une captivité certaine. La gorge sèche, la tête en feu, les hommes étaient exténués. Enfin, après deux kilomètres d'une course tragique, le sous-lieutenant Faugère put rejoindre le 133^e, en ramenant sept blessés dans nos lignes.

A 21 heures, le régiment reçut l'ordre de tenir Priez-Sommelans et d'organiser une position de repli sur la large croupe 172-Orme-Signal. Le 3^e bataillon laissa des éléments de surveillance sur le Ru d'Alland, et les deux autres bataillons partirent occuper ces nouvelles positions. Cette nuit du 31 mai au 1^{er} juin devait être pénible. Au lever du jour, l'ordre arriva de laisser le 3^e bataillon à Priez-Sommelans et de porter le 2^e bataillon à la cote 184 qui n'avait pas été occupée par le régiment qui aurait dû la tenir.

Ces ordres avaient pour but de suppléer à la faiblesse de la ligne d'avant-postes français, constituée par des éléments étrangers. Ils s'exécutèrent habilement malgré la très grande visibilité et bien

qu'il fallût passer les crêtes sous le feu de l'artillerie et sous le regard des observateurs ennemis de la cote 180 et du bois de Bonnes. Le 3^e bataillon arriva, vers 9 heures, à la ligne Priez-Sommelans, mais les vagues d'assaut ennemies surgissaient déjà. violemment prises à partie par le 42^e R.A.C., elles n'en déferlaient pas moins avec rapidité vers Priez. C'est au cours de la défense opiniâtre de ce village que le lieutenant Crozier, véritable apôtre du devoir, aimé et admiré de tous, tomba mortellement frappé d'une balle à la tête. Les sous-lieutenants Cruzol et Berthilier se trouvèrent également dans une situation difficile en arrivant à la Grenouillère. Plus heureux cependant, ils échappèrent à la mort et prirent pied en ce dernier point. L'ennemi attaquait en rangs serrés, mais, gêné par le tir de notre artillerie et le feu des mitrailleuses, il ne dépassa pas le Ru d'Alland, permettant ainsi à nos avant-postes de se retirer.

Le 133^e tint alors : le 1^{er} bataillon, la cote 172-Signal d'Orme avec une organisation défensive ébauchée ; le 2^e bataillon, la Grenouillère-cote 184 ; le 3^e bataillon vint occuper le Signal d'Orme. Le 1^{er} bataillon avait à sa gauche le 346^e R.I. vers Chevillon ; le 2^e bataillon, à sa droite, le 367^e R.I. Un calme relatif s'étendait sur le champ de bataille que dominait, en arrière de la ligne française, le village de Hautevesnes et son clocher carré. Le terrain descendait en pente douce vers le Ru d'Alland et présentait de bons champs de tir.

Le Boche, qui préparait son attaque, bombardait avec rage la ligne cote 172-Signal d'Orme. A partir de 12 heures 15 jusqu'à 19 heures, les attaques allemandes se succédèrent sans interruption sur le front du régiment. Vers 15 heures, le 2^e bataillon fut obligé d'abandonner la Grenouillère et de retraiter sur Courchamps, sous peine de se voir pris à revers par l'ennemi, qui avait progressé par la haute vallée du Clignon. Le commandant Mermod envoya sa réserve pour faire la liaison entre le Signal d'Orme et Courchamps, où la résistance fut organisée, sans perdre un instant, par le 2^e bataillon.

Mais l'ennemi attaquait sans arrêt la position du Signal d'Orme, clef de toute l'organisation défensive. Il avait pris pied à la Grenouillère et de là dirigeait son tir précis et meurtrier sur le 3^e bataillon. Celui-ci résista farouchement. Une section de la 11^e compagnie, commandée par l'aspirant Piedor, repoussa, à elle

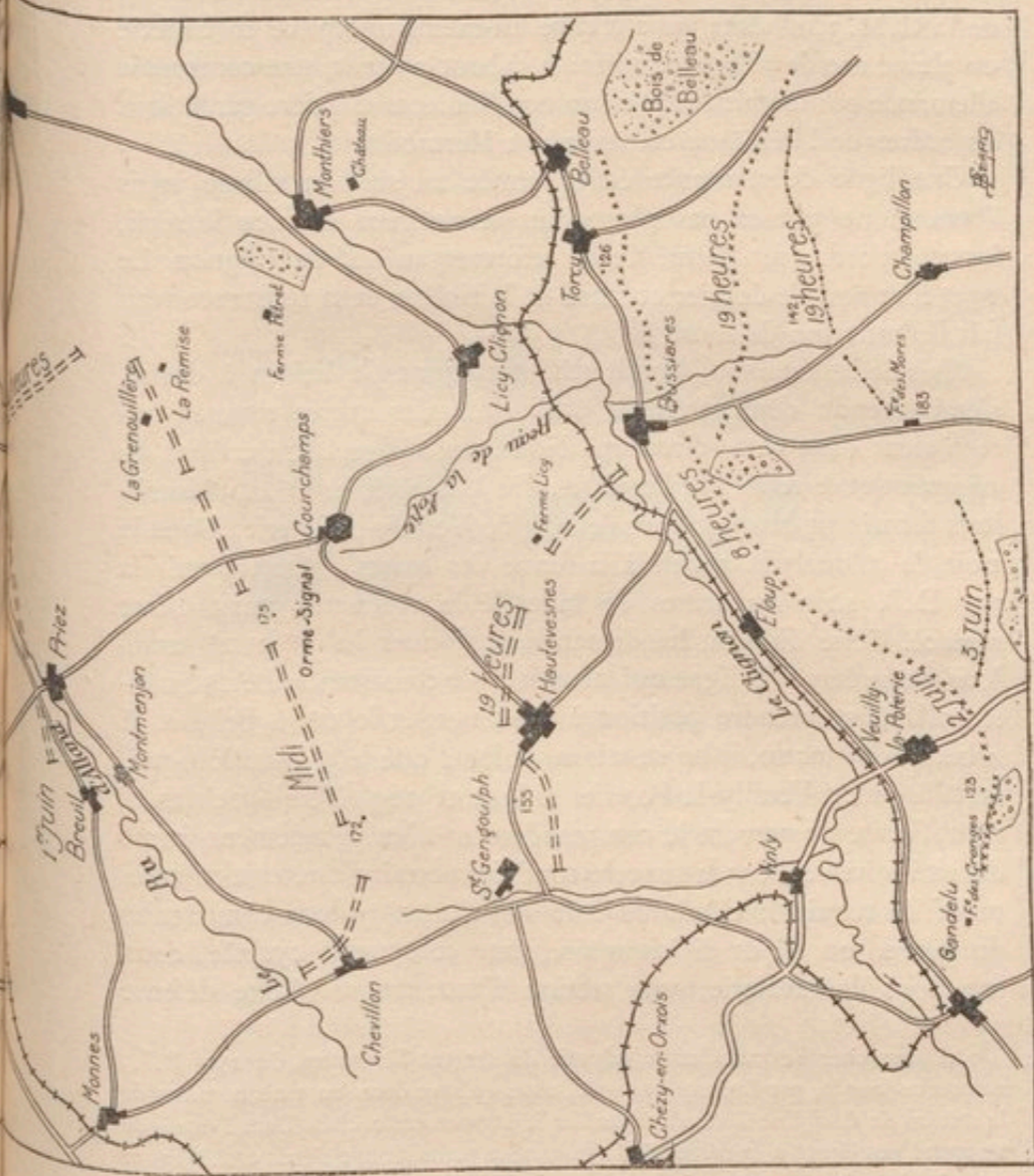
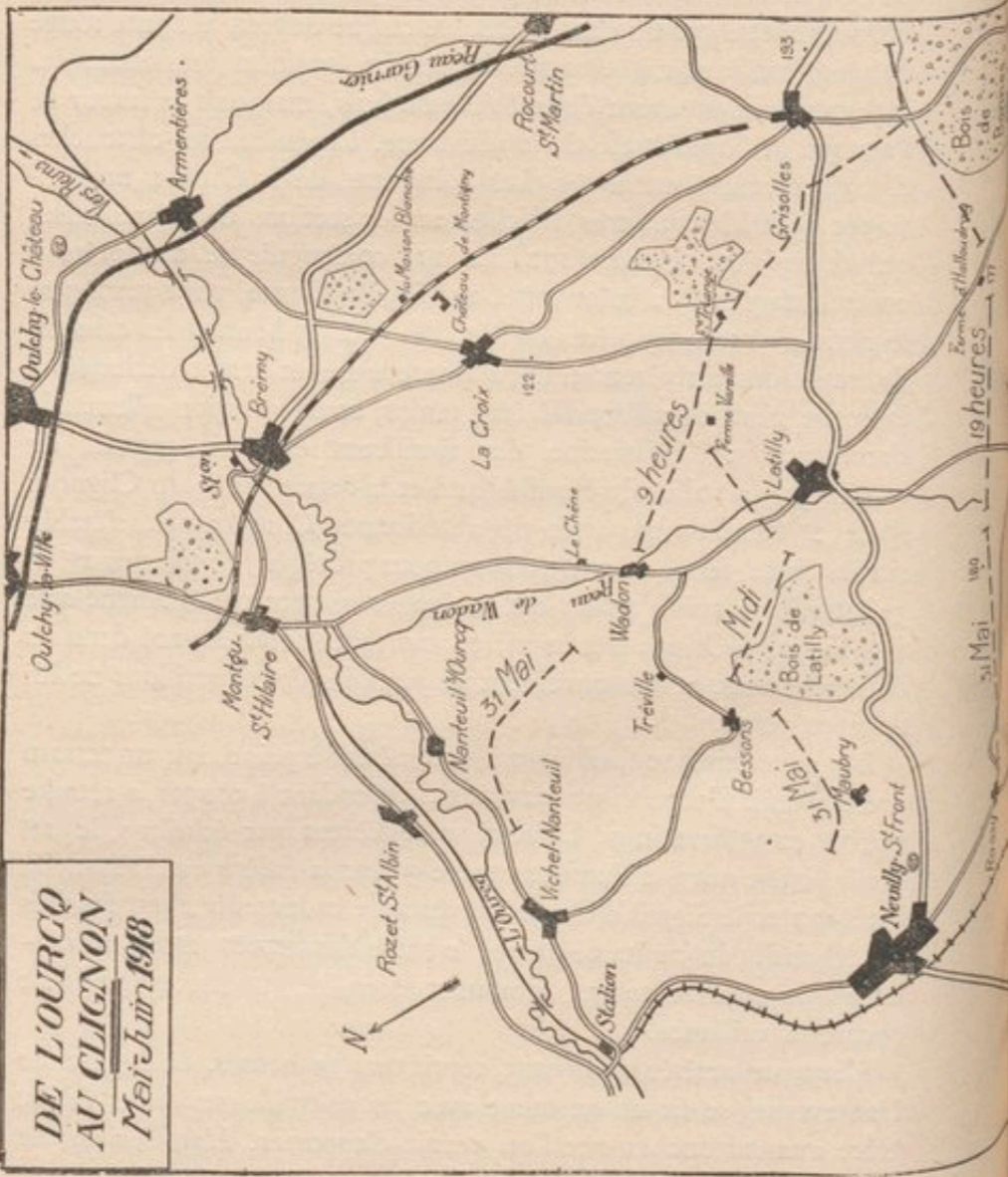
seule, trois assauts successifs. Les hommes n'avaient pas de trous pour s'abriter : ils tiraient debout, à peine dissimulés derrière un tronc d'arbre, mais électrisés par l'exemple de leur jeune chef qui, blessé à la tête par un éclat d'obus, le casque ouvert, la figure rouge de sang, continuait à se battre. Le nombre toujours grossissant des cadavres gris, en avant de la lisière du bois, marquait la fureur de l'attaque et l'opiniâtreté de la résistance. Cependant les cartouches commencèrent à manquer. Les voiturettes de la C.M.1 ne pouvaient ravitailler que très difficilement les sections de mitrailleuses qui défendaient la cote 172. La 11^e compagnie se tint prête à contre-attaquer à la baïonnette, au Signal d'Orme, pour permettre le ravitaillement des pièces de la C.M.3. A 17 heures, des caissons de munitions arrivèrent enfin à Hautevesnes et furent déchargés à la sortie nord du village. Il était temps, car la pression allemande s'accroissait : l'infiltration des tirailleurs ennemis gagnait du terrain par la vallée du Ru d'Alland et la haute vallée du Clignon.

Le 2^e bataillon qui avait dû abandonner Courchamps, s'établit sur la ligne ferme Licy-Bussiares, pour protéger le repli des 1^{er} et 3^e bataillons, qui se trouvaient en dangereuse posture à la ligne cote 172-Signal d'Orme. L'ennemi, en rampant, s'était avancé dans les blés très hauts, et le mouvement de repli des deux bataillons ne lui échappa point.

Les adversaires se fusillaient à 100 mètres à peine, sur un terrain presque uni. L'ennemi ne parvint pas cependant à couper la retraite aux 1^{er} et 3^e bataillons. Ceux-ci se replièrent par échelons, le 1^{er} sur la lisière nord d'Hautevesnes, le 3^e sur la lisière est, laissant la cote 172 et le Signal d'Orme couverts de cadavres boches, fauchés par les fusils du capitaine Janin, le brave des braves, et les mitrailleuses du sous-lieutenant Simonnet dont la jeunesse embellissait encore la vaillance.

L'attaque, arrêtée un instant, reprit vers 19 heures. La défense de Hautevesnes se fit uniquement avec les mitrailleuses et les fusils, grâce aux cartouches que l'on venait d'apporter. L'artillerie avait changé de position et ne donnait plus aucun appui. Les troupes encadrant le régiment s'étaient repliées au sud du Clignon. La défense n'en fut pas moins active. Le sang-froid de tous les courageux officiers des 1^{er} et 3^e bataillons, la protection des mitrailleuses du capitaine Ducrot et du lieutenant Vuillermet interdirent à l'ennemi de poursuivre son avance.

**DE L'OURCQ
AU CLIGNON
Mai-Juin 1918**



Le village d'Hautevesnes fut le théâtre de combats furieux. L'ennemi avait tenté d'y pénétrer avec nos derniers éléments, mais ceux-ci le fusillèrent à 50 mètres à peine. Le lieutenant Delbosq, de la C.M. 3, n'hésita pas à mettre lui-même une pièce en batterie en pleine rue de village et mitrilla, à bout portant, une compagnie allemande qui tentait d'accrocher nos éléments d'arrière-garde sous les ordres de l'héroïque commandant Mermod¹.

Une ligne de résistance était formée au sud du village, mais l'ennemi ne poussa pas plus avant et ne gêna en rien le repli, lorsque l'ordre fut donné de se reformer au sud de Clignon. Le 133^e était resté le dernier au nord de la rivière, et sa résistance avait fait l'admiration de tous.

Mais le 2^e bataillon, en cherchant toujours la liaison à droite, s'était étendu démesurément à la suite des autres troupes qui reculaient dans cette direction. Finalement il se laissa couper du régiment et se retira sur Bussiares. De leur côté, les 1^{er} et 3^e bataillons formèrent bivouac dans le bois de VeUILLY-la-POTERIE. Dans la nuit, le colonel fut appelé à la ferme des Marés où se trouvait la 73^e D.I. sous les ordres de laquelle le régiment venait d'être replacé. Cette division lui demanda de donner les 1^{er} et 2^e bataillons, pour étayer la ligne qui manquait de consistance. Le 2^e bataillon alla donc prendre position à Bussiares, et le 1^{er}, à Belleau. A 4 heures du matin, il ne restait au colonel que le 3^e bataillon qu'il installa entre VeUILLY-la-POTERIE et la cote 123. Vers 6 heures, il reçut l'ordre de prendre le commandement d'un groupement formé d'unités diverses dont la superbe conduite permit d'arrêter le mouvement de retraite : c'était un bataillon du 120^e, deux compagnies du génie, un dépôt divisionnaire, une compagnie cycliste, deux escadrons de cavalerie, une section d'auto-canon. Cette défense

1. Il faut citer l'extraordinaire odyssée du sergent Vaubourg, du 152^e R.I., surpris ce jour-là, par l'avance ennemie, alors qu'avec deux ou trois hommes de la section de discipline il venait ravitailler le 133^e en cartouches. Dans l'espoir de regagner nos lignes à la faveur des ténèbres, la petite troupe s'était cachée, pour attendre la nuit, dans un petit bois à droite d'Hautevesnes, quand elle se trouva soudain en face d'un groupe d'Allemands. Le sergent paya d'audace et somma les Boches de se rendre. Ne se doutant de rien, ces derniers s'imaginèrent être tombés dans les lignes françaises et mirent bas les armes. Et le sergent Vaubourg put réaliser ce tour de force de rentrer chez nous en ramenant des Allemands faits prisonniers à l'intérieur de leurs propres lignes. Une citation à l'ordre de l'armée vint justement récompenser cet exploit peu banal.

de la charnière Gandelu-Veuilly-la-Poterie allait avoir une importance considérable.

Dans la matinée du 2 juin, un général américain vint trouver le colonel, et, comme celui-ci craignait un peu pour sa gauche, le général américain — le geste a fait le tour de la presse — répondit simplement que, devant l'heure de son entrée en ligne, il mettait un bataillon de ses fusiliers-marins, unité d'élite, à la disposition du groupement. Le bataillon fut aussitôt poussé vers le secteur de Prémont et son chef vint prendre les ordres du colonel du 133^e.



A cet endroit, le Boche n'avancerait plus, et même, le 3 juin, une audacieuse patrouille exécutée par une poignée de braves, sous la conduite du capitaine Blanc et de l'adjudant Rativet, de la 9^e compagnie, devait réussir à capturer un prisonnier et à infliger des pertes à l'ennemi, grâce à la vaillance du sergent Massieux, de la 11^e compagnie, qui gagna là sa médaille militaire. Cependant le combat était loin d'être terminé à la droite du 3^e bataillon. Le 2^e bataillon était, à Bussiares, un groupement formé par le 12^e bataillon malgache et par des débris du 1^{er} B.C.P. L'ennemi ne tenta, sur ce secteur, que de petites pointes facilement repoussées. Mais, vers le soir du 2 juin, il attaqua sur la droite et s'empara de Bussiares. Les malgaches, qui voyaient le feu pour la première fois, reculaient en désordre. On reforma cependant une ligne de résistance au sud du village, et la nuit se passa tranquille.

Cette journée du 2 juin n'allait être réellement dure que pour le 1^{er} bataillon. Celui-ci avait été mis à la disposition du commandant Michelin, du 43^e B.C.P. pour renforcer les faibles éléments qui tenaient la ligne Torcy-Moulin de Bussiares. La fatigue, et la néces-

sité de se ravitailler en cartouches et en vivres à la ferme des Mares, firent que le 1^{er} bataillon n'arriva qu'à 6 heures 10 au sud-ouest de Torcy. Le capitaine Coquery, avec la 2^e compagnie, fut détaché pour renforcer le 59^e B.C.P. au Moulin de Bussiares. Les lieutenants Amanton et Viard, avec les 1^{re} et 2^e compagnies, occupèrent une position de soutien en arrière des chasseurs du 43^e B.C.P. établis à la cote 126. La résistance fut organisée le long et en arrière de cette ligne. En y disposant lui-même ses sections, le lieutenant Vuillermet, commandant la 1^{re} C.M., fut mortellement atteint par un obus. Il n'eut que la force de crier le nom du sous-lieutenant Robert qui était non loin de lui, comme pour lui rappeler la mission reçue, et il expira presque aussitôt. Dans l'impossibilité où l'on était d'emmener son corps en arrière, on dut l'enterrer de suite sur le terrain. Cette triste nouvelle, en se répandant sur la ligne de feu, y apporta la consternation. « Ah ! si on les tenait ! », murmuraient ses hommes en tendant le poing vers l'ennemi invisible. La perte était en effet cruelle. Le lieutenant Vuillermet était une belle figure du 133^e : travailleur, consciencieux et d'une bravoure à toute épreuve.

L'ennemi, qui se recueillait, se borna à un marmitage intermittent des défilements et des ravins. A 10 heures, la cote 126, dominée par le château de Monthiers, fut abandonnée, et la ligne de soutien à contre-pente devint première ligne. C'était une première ligne bien précaire, car elle se trouvait accrochée au flanc d'un coteau boisé et fissuré par de nombreux ravins propices à l'infiltration ennemie et au tir d'encagement. Dans l'après-midi, un tir intense de tous calibres s'abattit sur nos positions à peine ébauchées. La préparation augmenta bientôt de violence, et, à 19 heures, l'attaque se déclencha. L'ennemi avait pu filtrer par la droite vers Belleau ; des tronçons de la ligne cédaient ; les éléments voisins se repliaient. Le 1^{er} bataillon s'organisa dans le Bois Carré, au nord de la cote 142, et la nuit se passa dans le calme impressionnant qui, pendant ces journées tragiques, succédait toujours au tumulte de la journée.

Le 3 juin, de très bonne heure, l'ennemi, dont l'avance la veille avait été insignifiante, recommençait ses attaques vers Bussiares, montrant ainsi son intention ferme d'obtenir une décision par les armes dans la journée. Il ne parvint qu'à bousculer les tirailleurs malgaches et se heurta au 2^e bataillon qui l'arrêta net. La nuit

avait permis d'organiser quelque peu les positions du Bois de Bussiares (2^e bataillon) et du Bois Carré (1^{er} bataillon). Vers midi, une attaque du 152^e R.I., en liaison avec le 1^{er} bataillon, fut annoncée, avec Torcy comme objectif. L'artillerie française prépara l'opération, mais son tir était trop court, et l'absence de liaison avec les batteries d'auto-canon fit que les 1^{er} et 2^e bataillons furent copieusement marmités. Les officiers maintinrent cependant tout le monde sur les positions.

L'ennemi en profita pour attaquer la ligne française. Le 2^e bataillon résista à la cote 165. Mais, devant la menace de l'ennemi, qui avait gagné du terrain par les ravins de Champillon et de Belleau, le 1^{er} bataillon reçut l'ordre de se replier à 200 mètres en arrière. Il s'établit à la cote 142, où le releva le 31^e B.C.P., nouvellement arrivé sur la ligne de combat. La 2^e D.I. américaine avait organisé, pendant la nuit du 2 au 3, une forte position en avant de Champillon. Le 1^{er} bataillon passa en soutien de cette ligne et en constata la solidité. Les grands soldats kaki l'occupaient en force, et l'impression était que l'ennemi ne pousserait pas plus avant.

Mais, sur la droite, les chasseurs s'étaient repliés en démasquant la ligne américaine, et l'attaque allemande, qui reprit à 16 heures, échoua sans pouvoir aborder Champillon. Le capitaine Perron, commandant le 1^{er} bataillon, avait été blessé dans le village même, en étudiant la mise en état de défense de ce point d'appui.

Vers 14 heures 30, le 2^e bataillon soutint une nouvelle attaque et la repoussa brillamment. Mais le commandant Boulmer se trouvait tout à fait en l'air, à la cote 165, par suite du repli de toute sa droite. L'ennemi (Chasseurs prussiens), qui l'attaquait à la fois par le Nord et par l'Est, l'obligea, vers 16 heures, à se replier sur la ferme des Mares. Au cours du repli, un certain nombre de fractions se trouvèrent entièrement isolées, et, malgré des prodiges de valeur, elles ne devaient pas toutes parvenir à percer les lignes allemandes, comme le firent plusieurs officiers du 2^e bataillon avec quelques hommes. Dans la nuit, le 2^e bataillon gagna Marigny-en-Orxois et passa en réserve derrière le groupement Kiffer qui avait conservé son front Gandelu-cote 123.

Le 4 juin, à 3 heures, l'ennemi essaya une attaque par surprise, avec barrage en arrière de la première ligne, mais il fut repoussé partout. Le front étant stabilisé, le régiment allait être relevé. Dès

l'aube du 4 juin, le 1^{er} bataillon gagna Montbertoin-Montreuil-aux-Lions. Les 2^e et 3^e bataillons, relevés, gagnèrent des bivouacs aux environs de Montreuil-aux-Lions, et, le 5, le régiment arrivait à Crouttes, au bord de la Marne, où il se reforma et reçut des renforts, en goûtant un repos bien gagné.

Après quatre jours de glorieux sacrifices, il avait enrayé définitivement, dans son secteur, la poussée formidable de l'ennemi. Il laissait à ses successeurs une position déjà organisée. Mais 420 hommes



manquaient à l'appel, tués, blessés ou disparus. Les lieutenants Vuillermet et Crozier étaient tombés en défendant ce coin de terre de France, ces champs de blé, ces villages, ces pays riants où la guerre s'abattait pour la seconde fois en quatre ans et où il fallait, comme en 1914, arrêter l'envahisseur. Ce n'était plus la guerre de tranchée, mais la lutte au grand jour, à la française, et l'héroïsme des « Lions » allait trouver encore maintes occasions de se révéler.

Divers épisodes méritent une mention à côté de ceux dont il a déjà été parlé au cours de ce chapitre. C'est la conduite magnifique du médecin-major Roux, qui assumait, dans les conditions les plus hasardeuses, le service d'évacuation, n'hésitant pas à charger lui-même des blessés sur son dos pour les transporter en lieu sûr. Grâce à lui, aucun d'eux ne tomba aux mains de l'ennemi. C'est l'évasion de l'agent de liaison Richard et du caporal Combe qui, faits prisonniers le 1^{er} juin, s'échappent et courent rejoindre leurs camarades, au péril de leur vie, ce qui leur vaut la médaille militaire.

C'est encore la défense de la ferme de Licy par la 5^e compagnie (capitaine Combet), le soir du 1^{er} juin. C'est le dévouement inlassable des mitrailleurs qui veulent absolument se retirer les derniers et ramener tout leur matériel. C'est, en un mot, renouvelés à trois ans de distance, les prodiges de vaillance des « Lions » de Metzeral et de la Fontenelle.

Le régiment acheva de se reformer pendant les trois semaines passées à Cocherel, Crépoil, Chaton. Le 28 juin, le général Degoutte venait, au château de la Trousse, le passer en revue et annonçait que le général commandant la 43^e D.I. avait proposé le 133^e pour une citation à l'ordre de la IV^e armée avec le motif suivant :

« Régiment d'élite. Le 31 mai 1918, s'est engagé en pleine bataille sous les ordres du lieutenant-colonel Kiffer. Pendant cinq journées consécutives a défendu pied à pied le terrain qui lui était confié, maintenant sa cohésion, repoussant les attaques, répétées et sans cesse renouvelées, de l'ennemi, lui faisant subir de lourdes pertes et l'arrêtant définitivement dans son avance. »



L'OFFENSIVE DU 18 JUILLET

(JUILLET A SEPTEMBRE 1918)

Le 133^e, tout en se reformant et se reposant, ne restait pas inactif. Placé en réserve d'armée il aménageait une position de repli vers Dhuisy-Vendrest, et, en quinze jours, achevait une organisation déjà solide.

Une section de chars légers d'assaut fut mise à la disposition du lieutenant-colonel Kiffer, et, durant la période du 22 au 30 juin, plusieurs exercices furent exécutés par le bataillon Abbadie, en présence des cadres de la division et d'une division américaine, aux environs de la ferme Grand-Champ. Officiers et soldats purent ainsi se familiariser avec l'emploi d'un engin qui allait être appelé à jouer un rôle prépondérant dans les offensives ultérieures.

Le dimanche 30 juin, eut lieu la reconnaissance du secteur de Gandelu, où le 133^e releva le 356^e R. I., dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1918. Le régiment, qui occupait le sous-secteur sud de la D. I., était échelonné en profondeur : le 1^{er} bataillon, en avant-postes, à cheval, en avant de Vinly, sur le ravin de Saint-Gingoulph, qu'on avait repris depuis peu aux Boches ; le 2^e bataillon, en soutien sur la rive sud du Clignon, vers Gandelu ; le 3^e bataillon, en réserve à la ferme du Rhône.

Dès son arrivée, le 1^{er} bataillon se donna de l'air en s'alignant, le 3 juillet, sur la corne nord du bois du Geai et la corne nord du bois Harman (sud d'Hautevesnes). Il réalisa ainsi un gain de 500 mètres sur une profondeur de 200 environ. Le 4 juillet, le sous-lieutenant Raymond, de la 1^{re} compagnie, avait exécuté un coup de main sans résultats ; l'opération, recommencée le 5 juillet, rapporta un prisonnier. Dans la nuit du 8 au 9 juillet, le 3^e bataillon vint relever le 1^{er} aux avant-postes. Il les garda jusqu'au 13 juil-

let au soir. Le 2^e bataillon occupa alors à son tour les positions de première ligne. Après une série de reconnaissances brillamment exécutées par les 6^e et 7^e compagnies, la ligne ennemie fut identifiée, et, dans la nuit du 15 au 16, le 2^e bataillon fit une progression de 400 mètres en profondeur sur 1200 de front, occupant l'ouvrage en V, les bois Heidelberg et Otto.

Mais on était à la veille de la grande offensive que devaient mener les VI^e et X^e armées. Cette affaire était préparée dans le plus grand secret, car il fallait se ménager le bénéfice de l'entière surprise. Le 1^{er} bataillon se trouvait alors en soutien à Gandelu; le 3^e, en réserve à Certigny. Brusquement on apprit la formidable offensive ennemie : les Boches avaient attaqué depuis Château-Thierry jusqu'à l'Argonne, nous avions cédé sur la Marne, mais notre IV^e armée avait infligé à l'ennemi un échec total. Chacun sentit que le régiment ne resterait pas longtemps inactif. Le 15 au soir, le 3^e bataillon se porta au Moulin du Rhône et, dans l'après-midi du 17 juillet, l'ordre arriva d'attaquer dans la nuit.

Un ciel propice et nuageux dissimulait à toute investigation aérienne les mouvements de nos colonnes d'infanterie et d'artillerie. Les bataillons gagnèrent leurs emplacements de départ. Mais le ciel s'était assombri rapidement et devenait couleur d'encre, puis l'orage éclata avec une grande violence. C'est à la sinistre lueur des éclairs que chaque section avançait, cherchant sa route. Au fracas du tonnerre se mêlait le bruit du bombardement systématique de la vallée du Clignon. Sous la pluie et l'orage, boueux et mouillés, les combattants se dirigeaient vers les pentes nord de la vallée du Clignon d'où devait partir l'attaque. L'ennemi ne se méfiait de rien, et d'ailleurs le fracas du tonnerre couvrait les bruits inévitables produits par ces mouvements.

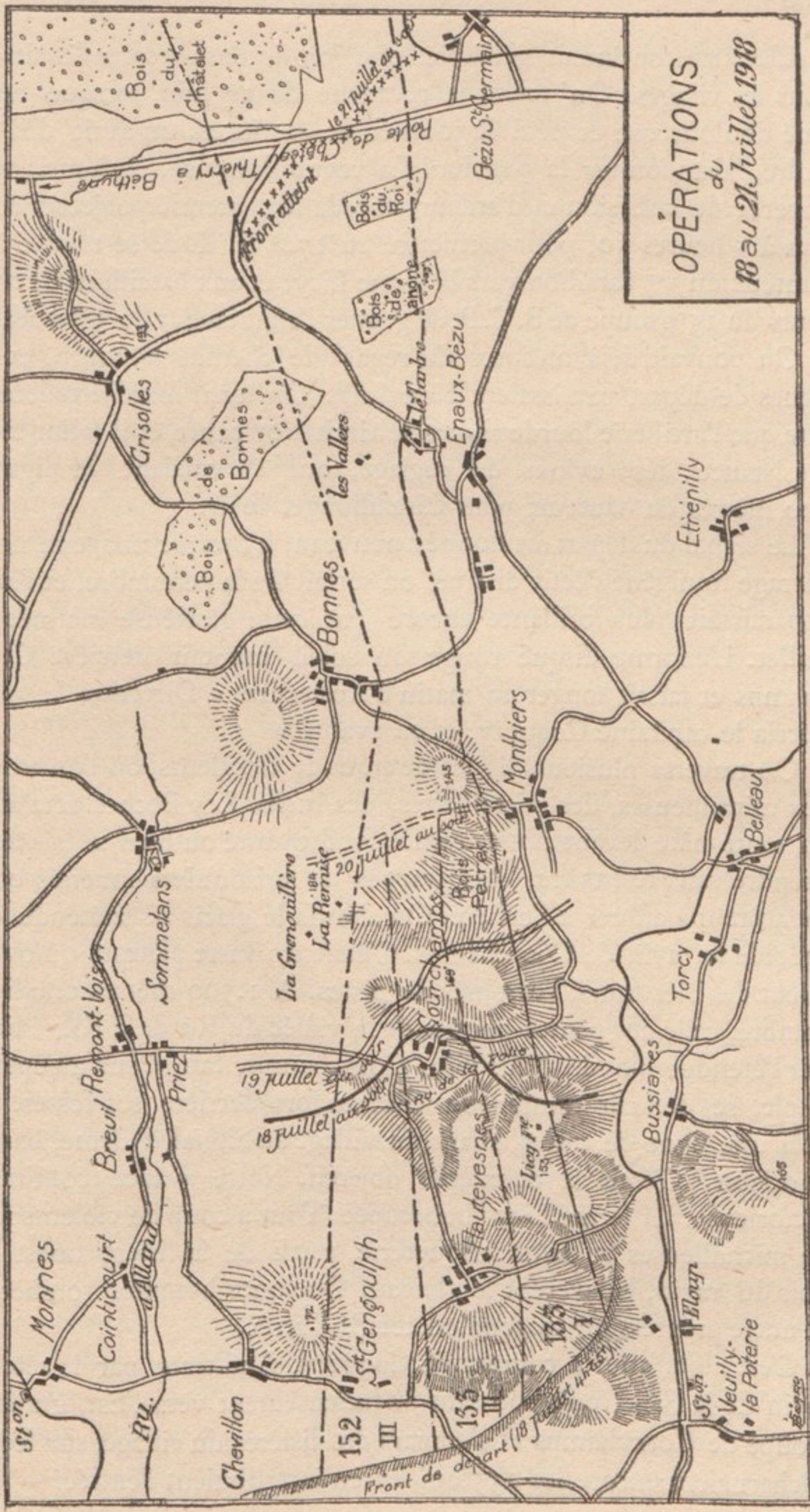
A 3 heures du matin, l'orage s'apaisa. Tout le monde était parvenu, non sans peine, dans la nuit noire, à gagner sa place. Le 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant Peron, occupait les pentes au sud d'Hautevesnes, le bois Otto et l'ouvrage en V que les 6^e et 7^e compagnies avaient audacieusement occupés quelques jours avant ; il avait pour mission de déborder Hautevesnes par le Sud et de pousser jusqu'au delà de Courchamps ; c'était à peu près le champ de bataille du 1^{er} juin. Le 3^e bataillon, avec le capitaine Blanc, occupait, sur les pentes ouest du ravin de Saint-Gengoulph, une ligne exposée aux vues directes des Boches maîtres du rebord

opposé : il devait aborder Hautevesnes de face, puis marcher sur Courchamps. Le 2^e bataillon enfin se trouvait en avant et aux abords immédiats de Vinly, et marchait en soutien avec un bataillon du 58^e R. I. U. S. Les positions occupées étaient très précaires, et, dans l'incertitude où l'on se trouvait de l'heure de l'attaque, on travailla à les améliorer, sans que l'ennemi se montrât trop agressif. La nuit s'écoula fiévreuse et lente. Enfin l'obscurité se dissipa peu à peu, on devina confusément les contours mystérieux de cette terre française qui ne nous appartenait pas encore et qu'éclairerait tout à l'heure l'aube magnifique du 18 juillet.

Les trous de tirailleurs étaient si exigus que chacun dut laisser dehors son sac ou ses musettes. Et l'ennemi nous dominait ! Tout cet étalage n'allait-il pas faire deviner aux Boches nos intentions ? Il faut croire qu'ils ne se doutaient de rien, car le calme le plus absolu régnait, lorsqu'au petit jour l'heure de l'attaque fut communiquée aux troupes.

Il était 4 heures 35. Les compagnies se formèrent en vagues d'assaut, à découvert, comme à l'exercice. De pâles lueurs illuminaient l'horizon et couronnèrent tout à coup les crêtes vers le Sud et l'Ouest, puis ce fut l'immense grondement des canons qui remplit l'atmosphère, semblable à de lointains roulements de tambour. Les obus éclataient à 100 mètres à peine, et l'on pouvait voir, vers le Nord, aussi loin que portait le regard, la ligne bleue des vagues françaises. « En avant ! » Au plus vite on gravit l'escarpement du bois à travers un amoncellement de troncs abattus et de réseaux enchevêtrés. « En avant ! » On était déjà sur le plateau uni qui précédait le premier objectif. L'artillerie ennemie surprise, anéantie sous le gigantesque barrage, ne tirait qu'à intervalles très irréguliers. Elle causa néanmoins quelques pertes au 2^e bataillon. Les deux autres, par contre, avancèrent sans peine et cueillirent leurs premiers prisonniers encore mal éveillés.

Nos poilus, emportés par leur course furieuse, avaient laissé loin derrière eux le barrage roulant de 75. Et quand ils bondirent dans le large fossé en avant d'Hautevesnes, les 155 tombaient encore dans le village. Ses maisons disparaissaient dans les volutes blanches de nos obus fumigènes, dont la fumée s'attachait au sol et traînait, en formant un large rideau. Le 1^{er} bataillon dépassa Hautevesnes au Sud et en battit les issues, pendant que le 3^e traversait les ruines de ce qui avait été ce coquet village. Cinq minutes avaient suffi pour faire cette conquête que mentionna, le soir, un mot du communiqué.



OPÉRATIONS
du
18 au 21 Juillet 1918

L'avance continuait générale, une joie intense resplendissait sur tous les visages. On tenait la revanche du 1^{er} juin, lorsque, après une douloureuse et pénible journée de sacrifices, on avait dû, par ordre, abandonner la position. La vague française, enthousiaste et superbe de cohésion et d'ardeur, aborda son premier objectif et s'y fixa à 5 heures 50, pour permettre au 170^e R. I. de se mettre à la hauteur du 1^{er} bataillon vers la ferme Licy, et aux bataillons de chasseurs du 13^e groupe de B. C. P. de gagner l'alignement du 3^e bataillon.

On pouvait déjà mesurer du regard le chemin parcouru, et les lignes de départ paraissaient bien loin. On avait marché tellement vite que l'artillerie lourde française tirait trop court, et il fallut toute l'insistance des avions de réglage, qui survolaient la ligne à 100 mètres de hauteur, pour faire allonger le tir.

Le signal du départ fut donné à nouveau. L'opaque nuage de notre barrage fumigène s'était dissipé, on sortait de la pénombre, et l'aube apparaissait plus brillante encore par cette glorieuse matinée de juillet. L'énorme disque rouge du soleil montait derrière Courchamps et faisait songer au matin d'Austerlitz. « Direction le soleil, s'écria le capitaine Coquery, et en avant! »

On traversa plusieurs lignes de trous de tirailleurs, où l'on trouva des mitrailleuses, des mitraillettes, des fusils. Les Boches détalèrent en toute hâte devant notre avance foudroyante ou bien se laissaient prendre sans résistance. Des grappes de prisonniers ennemis commencèrent à affluer à l'arrière. On aborda le glacis assez étendu qui précède le ravin de Courchamps. C'était un vaste plateau, où ondulait des blés mûrs, parsemés de pistes. A 1.500 mètres une ligne sombre, celle des pentes boisées de la vallée du Rû de la Folie, limitait l'étendue blonde. Plus loin, Courchamps, campé sur un éperon à pic, se dressait comme un château fort derrière ses fossés. Au delà une ligne de crêtes, allant du village au Signal d'Orme, barrait l'horizon. C'était le deuxième objectif. Notre avance continuait victorieuse. La ferme Licy fut occupée. Tout à coup de violents feux de mitrailleuses et de mousqueterie, partis de la lisière ouest des bois du ravin, balayèrent le plateau. Quelques hommes tombèrent et notre progression marqua un temps d'arrêt.

C'est alors que la compagnie Coquery, s'infiltrant par la tête du ravin de la Folie, puis poussant audacieusement vers l'Est, gravit la croupe de Courchamps et s'empara des lisières du village, sur lequel s'acharnaient encore les 155 qui lui en interdisaient l'entrée.

Quant au reste du régiment, les nombreuses batteries du ravin de la Folie ne lui laissèrent franchir le plateau qu'au prix de sérieux efforts. Mais, de sa propre initiative, le lieutenant Lescoute, qui devait être grièvement blessé le soir même, partit à la tête de sa section pour renforcer la première vague. Et le bataillon américain qui marchait en soutien, sans s'inquiéter des larges brèches que l'artillerie boche creusait dans ses rangs, les reformait aussitôt avec un calme et une discipline qui arrachaient des cris d'admiration à nos hommes. A peine, d'ailleurs, eut-on aperçu les gueules des pièces émergeant des épis, que l'adjudant Poulailon, de la 3^e compagnie, qui lui aussi devait être mortellement blessé le soir, se glissa au travers des blés sur la droite des compagnies avec une mitrailleuse et ouvrit un feu meurtrier sur les artilleurs boches. Finalement ces derniers furent obligés de se rendre, et la 9^e compagnie, aidée par la 11^e et la 2^e, parvint à s'emparer de quatre batteries de 77. Les officiers d'artillerie ennemis ne croyaient pas possible une opération d'ensemble de notre part, et ils n'en avaient pas le moindre soupçon. Leur stupéfaction fut également extrême en croisant, à l'arrière, les Américains. Tant de surprises avaient ébranlé leur confiance. « Nous sommes perdus ! », murmuraient-ils.

Mais pendant ce temps la situation de la compagnie Coquery, isolée à un kilomètre en avant du front du régiment, était devenue périlleuse. C'est alors que le lieutenant Viard, qui, bien qu'intoxiqué depuis le matin et très souffrant, continuait le combat — héroïque imprudence dont il devait mourir deux jours plus tard — engagea de sa propre initiative la 3^e à la suite de la 2^e, prolongeant celle-ci sur la droite. Le danger se trouva écarté. D'ailleurs le reste du régiment, après avoir goûté quelques minutes de répit à l'abri des balles dans le défilement du ravin, avait fini par aborder Courchamps. Pendant que la 9^e compagnie pénétrait dans le village et s'y établissait, la 11^e, à sa gauche, progressa sous le feu des mitrailleuses et s'établit, à la même hauteur, en bordure du plateau.

Il était 8 heures 15, notre deuxième objectif était atteint. Déjà 350 prisonniers, 22 canons, plusieurs minen, un grand nombre de mitrailleuses et un matériel considérable étaient tombés entre nos mains. Mais les pertes avaient été sensibles. Il fallut attendre qu'un nouvel ordre portât toute la ligne en avant. Du reste le régiment se trouvait très en pointe. A gauche les Boquetaux, et à droite la ferme de Licy, n'avaient pas été dépassés. Le 58^e R. I. U. S., qui

marchait en soutien, s'était trouvé pris sous un barrage meurtrier qui l'avait privé de ses cadres, et avait dû refluer.

Aussi, dès 9 heures du matin, la ligne se fixa-t-elle à proximité du troisième objectif. Hâtivement on organisa la position, pour faire face à une contre-attaque éventuelle, qui ne se produisit d'ailleurs pas. Dans l'après-midi, l'artillerie ennemie tenta une vigoureuse réaction, et l'artillerie française, qui lui répondait, eut quelques coups malheureux qui tombèrent dans nos lignes.



Le Boche était installé sur la cote 169, à un kilomètre à l'est de Courchamps. Quelques mitrailleuses bien dissimulées arrosaient sans trêve nos positions. A 16 heures, la section Briguet, de la 3^e compagnie, fut chargée de démolir ces mitrailleuses. Espacés à 10 mètres, à quatre pattes dans le ruisseau de la Folie, les hommes essayèrent de prendre pied sur la cote 169, mais, mal dissimulé par une végétation trop basse, leur mouvement fut aperçu de l'ennemi, qui cribla de balles le lit du ruisseau. Plusieurs hommes tombèrent. La progression n'en continua pas moins. A 17 heures, la section était rassemblée derrière le talus de la route de Licy-Clignon à Courchamps, mais l'ennemi, se sentant débordé par le Sud, lâcha pied, et, à la tombée de la nuit, la crête fut occupée sans combat.

Le jour n'avait pas encore paru que le canon tonnait de tous côtés. Le front d'attaque était constitué à gauche par le 59^e R. I. U. S., au centre par le 3^e bataillon du 133^e qui avait remplacé le bataillon

du 58^e R. I. U. S., très éprouvé la veille par le tir de l'artillerie, enfin à droite par le 2^e bataillon du 133^e.

Le bataillon américain de gauche, qui au matin s'était lancé à l'attaque avec un admirable élan, réduisit de suite la poche laissée la veille par le régiment voisin. La ligne kaki dépassa rapidement le Signal d'Orme. Mais bientôt, pris sous un formidable barrage qui creusait de larges brèches dans leur formation massive, les Yanks durent refluer.

Vers 15 heures arriva l'ordre de reprendre une action générale. Les deux objectifs fixés au groupement étaient la cote 169 et le chemin Sommelans-Monthiers. Le débouché s'effectua parfaitement, mais la progression ne fut pas de longue durée. Les deux régiments de droite et de gauche n'avançaient pas, gênés qu'ils étaient par des mitrailleuses ennemies qui balayaient également, devant le 133^e, le plateau à l'est de Courchamps, obligeant nos hommes à ramper dans les blés, les clouant même au sol. Les efforts restèrent infructueux et les pertes furent très sensibles.

Le 20, l'attaque générale devait être reprise à 3 heures 30. La mission du groupe était d'enlever la ferme et le bois Pétret. Les ordres parvinrent tardivement. Le capitaine Blanc, commandant le 3^e bataillon, n'eut que le temps de disposer ses compagnies et de crier « En avant ! »

L'ordre d'attaque était parvenu encore plus tard au 2^e bataillon, de sorte que le 3^e bataillon s'ébranla seul à 3 heures 30. Il dévala la pente, couverte de blés, qui descendait au bois et à la ferme Pétret et surprit l'ennemi. Pourtant de nombreuses mitrailleuses ouvraient le feu. L'une d'elles fut réduite au silence par le fusilier-mitrailleur Capmas. Celui-ci, renouvelant l'héroïque exploit accompli le 20 avril 1917 par son camarade Villaume, actionnait en marchant son fusil mitrailleur et se précipita sur une mitrailleuse ennemie qui venait de se dévoiler.

Le bataillon s'enfonça dans le bois Pétret, capturant des prisonniers. Le jour se levait et, en même temps l'ennemi qui s'était rendu compte que cette poignée d'hommes était isolée, contre-attaquait violemment sur sa droite. Entourés par des forces supérieures, les assaillants furent obligés de se replier et de remonter la pente de blés, sous des feux de mitrailleuses extrêmement meurtriers. Devant cette situation, la 5^e compagnie se porta en avant avec une fraction d'Américains, pour dégager la droite du 3^e bataillon. Le

lieutenant Grateau, qui la commandait, tomba malheureusement frappé d'une balle au moment où, debout dans les blés, il indiquait les objectifs à ses tirailleurs. Le soldat Commet, au mépris du danger, chargea le corps de son chef sur ses épaules et le transporta à l'abri. L'aspirant Pobet, merveilleux de sang-froid et d'audace, marchait de son côté avec un calme déconcertant à travers la mort infernale qui sifflait de toutes parts. Mais soudain il tomba, frappé en plein cœur. Quant au sous-lieutenant Forestier, les deux jambes traversées, il trouva l'énergie de se dégager de la fournaise pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi. Plus de cinquante braves officiers, sous-officiers et soldats étaient tombés et il y avait un grand nombre de blessés.

Au cours du combat, le brancardier Blanc parcourut continuellement le champ de bataille, ne voulant prendre aucun repos ni aucune mesure de sécurité, tant qu'il resterait un soldat à relever. Il réussit de la sorte à sauver des mains de l'ennemi 9 de ses camarades blessés. La mort l'épargna le matin, mais il devait être tué par un obus isolé, quelques heures après.

Après une courte et violente préparation d'artillerie, l'attaque générale fut reprise à 15 heures. Dans les blés, on commença à dévaler la pente blonde, au bas de laquelle l'ennemi nous attendait. Mais ce glacis était battu par un violent tir de mitrailleuses partant de Monthiers et par les feux de la ligne ennemie installée aux lisières sud du bois Pétret. Les pertes devenaient sensibles. La progression était très difficile sur cette pente qui, inclinée, face à l'ennemi, n'offrait pas la moindre levée de terrain pour s'abriter. Bientôt le sous-lieutenant Ribière fut grièvement blessé; six sous-officiers et dix-huit soldats, hors de combat. Le soldat Bordas Gabriel, parti de sa propre initiative reconnaître le terrain en avant de sa compagnie, découvrit à 50 mètres de lui une mitrailleuse en action. Il n'eut que le temps d'avertir ses camarades et tomba frappé de deux balles. La médaille militaire est venue, depuis, le récompenser de son audacieuse initiative. Les fusiliers-mitrailleurs Malroux et Almand, qui s'étaient glissés dans un trou d'obus près de l'endroit où était tombé leur camarade, purent alors mettre leur engin en batterie et réduire au silence la mitrailleuse boche.

Vers le soir, la résistance ennemie commença à faiblir. Le bataillon Abbadie prit pied dans le bois Pétret, que l'ennemi avait abandonné. L'avance fut alors reprise et on occupa la ferme Pétret. La

nuit s'écoula dans le calme. Seules des lueurs éclairaient par instant de larges espaces de ciel : l'ennemi, en se retirant, incendiait des dépôts de munitions.

Le lendemain, 21 juillet, au point du jour, on apprit qu'il avait « décollé ». Les hommes étaient impatients de recevoir l'ordre de départ. Les efforts des trois jours précédents n'avaient pas été dépensés en vain. Fatigues, privations, souffrances étaient déjà oubliées. Aidé de cavalerie et de tanks, le régiment, 1^{er} bataillon en tête, allait mener la poursuite.

La progression se fit d'abord facilement. On avançait dans les blés, dont les épis mûrs attendaient déjà la moisson, — une moisson dont Fritz pouvait désormais faire son deuil! — Au loin, on voyait les saucisses qui s'éloignaient de plus en plus : c'était bon signe. L'avance se poursuivit de la sorte jusqu'à la hauteur de Bonnes, mais, quand il fallut aborder le plateau des Vallées, les obus commencèrent à tomber drus. Cependant, malgré un barrage de plus en plus violent, le village de Bonnes, la ferme des Vallées, les bois de Lanone et du Roi furent successivement enlevés. A 11 heures 15, après une avance de 8 kilomètres, la tête d'avant-garde atteignit la route de Soissons à Château-Thierry et les pointes de la Canarderie. A partir de ce moment, la violence du feu de l'artillerie se fit de plus en plus sentir, et les mitrailleuses du bois du Châtelet nous causèrent de fortes pertes. Le commandant Peron, qui n'avait pas quitté sa tête d'avant-garde, tomba en brave¹.

Il fut alors fait appel à l'A. S. Bientôt un léger ronflement se fit entendre. Une section de cinq tanks, sous le commandement du lieutenant Piton, dépassa la ligne des fantassins. Coquets sous leur camouflage bariolé, en triangle comme à la manœuvre, ils avançaient en se dandinant, et débouchèrent sur la route nationale. Les Allemands essayèrent de résister à ce nouvel ennemi. Ce fut en vain que leurs balles impuissantes tambourinèrent sur les tôles des engins. Elles ricochaient, et c'était tout. C'était même trop, car tous

1. Cette mort héroïque devait lui mériter la citation suivante :

« Superbe attitude au feu pendant le combat du 18 au 21 juillet 1918. Par son entrain et ses ordres précis, contribua, pour une large part, à la chute d'un gros village, clef de tout le système défensif, capturant avec son bataillon cent vingt prisonniers et un grand nombre de mitrailleuses. Commandant la tête d'avant-garde de la division, fit franchir sans pertes à son unité des passages violemment bombardés. Tomba mortellement frappé au moment où il reconnaissait l'emplacement d'un nid de mitrailleuses qui entravait la progression du bataillon. »

les nids étaient repérés, et les tanks, qui avaient accéléré leur marche désarticulée, piquèrent droit sur la voie ferrée, d'où le tir des mitrailleuses semblait venir le plus nourri. Prenant la position à revers, ils abordèrent les « Maxims » et les démolirent d'un coup de 37 à bout portant, pendant que les chars mitrailleuses poursuivaient les fuyards.

En peu de temps la première ligne fut ainsi nettoyée. L'infiltration continua, quelques fractions réussirent à pénétrer dans le boqueteau de la Canarderie. Mais les pertes avaient été tellement sensibles que la progression dut être arrêtée devant le bois du Châtelet, où l'ennemi s'était fortement retranché. Le 133^e avait ordre de maintenir sa position, pendant la nuit, jusqu'au moment où il serait dépassé par le 152^e R. I., qui devait continuer l'attaque du bois.

Le régiment était très éprouvé : vingt-trois officiers, dix chefs de section (adjudants ou aspirants) et cinq cent quarante hommes se trouvaient hors de combat, tués ou blessés. Il passa, le 22, en soutien d'armée aux environs des Vallées. Le 2^e bataillon, qui devait éventuellement exploiter le succès de la 6^e division de cavalerie (général Mesple), si celle-ci réussissait à percer, se porta à Autrécourt. Le 24, le bois du Châtelet était enlevé. Les deux autres bataillons du 133^e suivirent la progression et se portèrent aux environs de la cote 217, prêts à soutenir le groupement qui attaquait la cote 228, à l'est du bois de la Tournelle. Le 28, les 1^{er} et 3^e bataillons furent relevés et passèrent en réserve à Cointicourt, Macogny et Monnes, où le 2^e bataillon vint les rejoindre, le 1^{er} août.

Ces cantonnements, en grande partie détruits, n'offraient qu'un abri bien précaire, par suite des pluies incessantes qui avaient succédé à l'heureux temps dont fut favorisée l'offensive de juillet. Le repos d'ailleurs ne devait pas y être de longue durée, car, le 8 août, le régiment était embarqué en camions.

La destination était inconnue ; on remontait au Nord. Dans des flots de poussière on traversa quelques-uns des endroits témoins des exploits de juin, en particulier Neuilly-Saint-Front et Latilly. On laissa à droite le bois de Bonnes, et Rocourt fut ensuite franchi en trombe. Puis ce fut le Tardenois systématiquement détruit et pillé par l'ennemi. La nuit tombait, quand on passa à la Fère-en-Tardenois ; on put pourtant se rendre compte des horribles dégâts commis dans cette localité. Le pauvre village, naguère

si gai et si pittoresque avec ses vieilles maisons, était affreusement d'émoli. Une odeur piquante d'incendie à peine éteint saisissait à la gorge. Çà et là des morceaux de pierres et de débris calcinés obstruaient encore la route.

Vers minuit, on débarqua à Vézilly. Le village était désert : les habitants avaient dû fuir. Le 9 au matin les bataillons se mirent en marche, se dirigeant sur Courville. Des bois, un peu au Sud, leur permirent d'attendre le soir pour relever, sur la Vesle, une division fatiguée. A la nuit tombante, le 3^e bataillon occupa les hauteurs au sud de la Vesle, et le 1^{er} fut maintenu provisoirement en réserve. Quant au 2^e, il remplaçait, dans Courville même, des éléments du 18^e B. C. P. Et, à dire vrai, le séjour du village eût été presque agréable, si l'on n'y avait pas reçu des obus de petit calibre qui, arrivant à heures irrégulières, firent quelques victimes.

En arrière, jour et nuit, notre artillerie tonnait sans arrêt. A la voix sèche et déchirante de nos 75, dont le nombre paraissait effrayant, répondait le tonnerre des 155 courts et des 145 longs, et de loin en loin l'A. L. G. P. venait à son tour mettre dans ce concert sa note grave.

Le 14, le 133^e était relevé par des Américains. Ces derniers éprouvèrent évidemment quelques difficultés à se faire comprendre des poilus pour la transmission des consignes. Pourtant tout se « tassa », et à l'aube, après seulement quatre jours de secteur, le régiment se trouvait de nouveau rassemblé vers Vézilly. Pendant la nuit, il reçut l'ordre de se diriger sur Loupeigne, au sud de Mont-Notre-Dame, dans le but de relever une autre division fatiguée... Décidément les « Lions » étaient destinés à boucher des trous!... L'après-midi, fort belle, fut mise à profit pour l'exécution du mouvement, et le soir même le 133^e occupait le secteur de Mont-Notre-Dame. Le coin était joli. La Vesle sinueuse coule au milieu de hauts peupliers dans une riante vallée encadrée d'une chaîne verdoyante de collines. Mais l'ennemi empoisonnait tout de ses gaz infects. Toute sa chimie y passait : « l'hypérite à odeur de moutarde, la palite à odeur de chocolat brûlé, et l'arsine qui ne sent pas grand'chose mais qui vous prend immédiatement à la gorge et vous fait éternuer en salves. »

Les Boches tentaient d'audacieuses reconnaissances et leurs mitrailleuses ne voulaient pas se taire. Leur artillerie, qui ne ménageait pas plus les premières lignes que les hauteurs de Mont-Notre-Dame,

s'acharnait sur le sommet du piton central, merveilleux observatoire pour nous.

L'ordre avait été donné de surveiller étroitement les mouvements de l'ennemi pour déclencher instantanément la poursuite, au cas où il se retirerait. Les Boches essayèrent de donner le change : leur artillerie envoyait rafales sur rafales, et leurs mitrailleuses étaient toujours aussi actives.

Mais, le 4 septembre au matin, les avions signalèrent que les villages au nord de la Vesle avaient été évacués et incendiés. La marche en avant fut aussitôt ordonnée. De bonne heure, les reconnaissances des 2^e et 3^e bataillons traversèrent la Vesle et l'Aisne. L'ennemi avait lâché pied, et la poursuite s'engagea : le bataillon Abbadie à droite, le bataillon Mermod à gauche, le bataillon Thibault en réserve. Les villages de Paars, au fond de la vallée, et de Vauxtin, sur le rebord du plateau, furent successivement occupés. Vauxtin avait été pillé, et en partie ruiné. Pour retarder notre avance, les Boches avaient fait sauter d'énormes trous de mines aux carrefours. Les routes elles-mêmes n'avaient pas échappé à l'œuvre dévastatrice.

Quand la nuit tomba, noire et orageuse, l'artillerie ennemie arrosait nos positions. Ordre fut donné de poursuivre dans la direction du Nord. En silence et en formations serrées, le 3^e bataillon s'avança et descendit sans incidents les pentes nord du plateau pour arriver, au petit jour, aux abords du canal de l'Aisne. La ligne ennemie parut alors solidement tenue. Au delà du large replat où coule l'Aisne, se dressaient les pitoyables ruines de Chavonne et de Soupir, au pied des pentes rapides et calcinées qui conduisent au trop célèbre Chemin des Dames.

Après quelques jours, le 152^e releva le 133^e qui occupa les fermes de la Cendrière et de la Bruyère. Puis le mouvement fut repris en direction de Château-Thierry. Le 15 septembre, au soir, le régiment quitta ses emplacements de réserve pour se diriger sur la région de Loupeigne. La nuit étant très claire, le mouvement fut facile. A la joie d'un repos plus ou moins long en perspective s'ajoutait l'intérêt que présentait le parcours, en sens inverse, de pays nouvellement libérés. N'était-elle pas rendue doublement chère, cette région où l'héroïsme des nôtres s'était dépensé sans compter ? Les tombes, qui la jalonnaient hélas, montraient les étapes douloureuses de la grande victoire.

Les ruines succédaient aux ruines, le long de ce chemin de gloire. C'était Mont-Notre-Dame à moitié démoli, mais toujours coquettement étalé sur les flancs et au pied de son piton. Plus loin, Bruys, Lhuys avaient aussi beaucoup souffert. Un certain nombre d'habitants étaient pourtant déjà revenus et se préparaient au travail. Quelques jours plus tôt, le barbare tenait ces localités sous son feu. Mais enfin il était loin, il avait fui sous la pression intense, chassé vers son premier repaire du Chemin des Dames.

La marche se poursuivit gaîment et la nuit ne fut troublée que par les vrombissements d'escadrilles ennemies en quête de bombardements. A Loupeigne, le 2^e bataillon prit contact avec quelques éléments d'une des meilleures D. I. italiennes. On les disait « bons », et d'aucuns affirmaient que ces poilus à foulards rouges avaient bravement fait leurs preuves sur nos champs de bataille. Le lendemain, des fanfares joyeuses réveillèrent les nôtres : c'étaient les musiciens de nos alliés qui répétaient leurs marches endiablées.

Le soir même, le mouvement fut repris, et le terme en devait être la région d'Oulchy-le-Château, Brény. Oulchy portait dans ses flancs de graves blessures. A Brény, localité gracieusement étalée dans la vallée de l'Ourcq, le Boche, fidèle à ses chers principes de pillage, avait ramassé tous les ustensiles ou objets de cuivre qu'il avait pu trouver. Dans la cour d'une maison du village gisaient lamentablement candélabres, bougeoirs, chenets, voire même quelques pendules brisées. Le voleur n'avait cependant pas pu expédier tout cela chez lui. Il est vrai que le canon du 18 juillet et l'élan impétueux de nos poilus avaient dû gêner terriblement la fête!...

Le lendemain, la colonne se porta sur Château-Thierry. Le temps s'était gâté et la marche s'exécuta sous une pluie diluvienne. La nuit était affreusement noire et l'horizon presque invisible, mais nos poilus « sentirent » tout de même au passage le fameux bois du Châtelet qui longtemps avait mis leur courage en échec. Si la nuit avait été plus claire, peut-être auraient-ils vu les tombes de ceux des leurs qui avaient fait là le suprême sacrifice.

Château-Thierry avait bien souffert et les horreurs du pillage ne lui avaient pas été épargnées. De loin en loin une maison éventrée, un amas de pierres disaient ce qu'avaient été les bombardements. Un peu plus loin Essomes était à demi détruite. Les fermes et les villages environnants se trouvaient heureusement intacts. Nos « Lions » allaient y trouver un confort relatif qui devait suffir ample-

ment à leur bonheur. Quelques jours passés en de tels lieux leur permettraient de réparer quelque peu le désordre matériel, physique et moral résultant de plusieurs semaines de campagne.

Une citation à l'ordre de la VI^e armée fut la récompense des succès de ces deux derniers mois.

ORDRE GÉNÉRAL DE LA VI^e ARMÉE N^o 627 DU 30 AOUT 1918

Est cité à l'ordre de l'Armée : le 133^e régiment d'infanterie

« Le 133^e régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-colonel Kiffer, s'est porté, le 18 juillet 1918, à l'attaque dans un élan irrésistible et, dès le premier jour de la bataille, a réalisé une avance de quatre kilomètres, enlevé deux villages solidement tenus par l'ennemi, pris 22 canons et plus de 200 prisonniers.

« Les jours suivants, en dépit des fatigues et des pertes, il a maintenu tout le terrain conquis avec une énergie et une ténacité inlassables ; et, reprenant l'attaque, brisant toutes les résistances rencontrées, a fait, au total, une progression de 14 kilomètres, capturant 350 prisonniers, 22 canons, dont 4 gros minenwerfers et 100 mitrailleuses.

Le 30 août 1918.

Le général commandant la VI^e Armée : DEGOUTTE. »

Cette fois nos armées tenaient la victoire. Frappant de tous les côtés, Foch allait mener hardiment la poursuite de l'ennemi.

La fin de la guerre était proche, mais le 133^e avait encore une page à ajouter à son épopée.



XIX

BELGIQUE

(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1918)

Le 21 septembre, le régiment était embarqué à Château-Thierry, comme toujours pour une destination inconnue. Qu'importait ? Le 18 juillet, le poilu français avait battu le Boche, et c'était avec une tranquille confiance qu'il se laissait aller au roulement du train qui l'emmenait vers quelque autre coin du front. Là ou ailleurs, il savait qu'il vaincrait, comme il avait vaincu sur le Clignon. Le soir tombait. On contempla, une dernière fois, la Marne, où s'allumait le reflet du ciel crépusculaire, et les rives verdoyantes que baigne son eau paresseuse. Puis la nuit arriva. Paris et les pâles lumières de ses gares réveillèrent un instant quelques dormeurs. Au petit jour, à Longueau, on apprit qu'on était dirigé sur Calais. Calais, les Flandres, la course à la mer ! L'immense plaine, où le Boche avait été vaincu en 1914, allait-elle voir encore sonner son hallali ? Déjà on croisait des camps anglais, et, de loin en loin, on apercevait un bout de mer de couleur maussade.

On débarqua à Marck. Le régiment alla cantonner à Oye, à 4 kilomètres de la Manche et au commencement de l'immense plaine. Toute la terre brune de ces pays est découpée par d'innombrables jardins, entre lesquels sont posés des alignements de maisons en briques rouges. De loin en loin émergent des ailes blanches de moulins.

Le départ eut lieu dans la nuit de 25 au 26. Le régiment faisait partie d'un groupement français destiné à appuyer une offensive de l'armée belge. Le 27, on pénétra en Belgique et on cantonna à Leyseelle. Et, détail qui étonna un peu nos soldats habitués au secret des opérations, on apprit, par les civils belges, tous les détails de l'action offensive qui devait avoir lieu le 28, au matin.

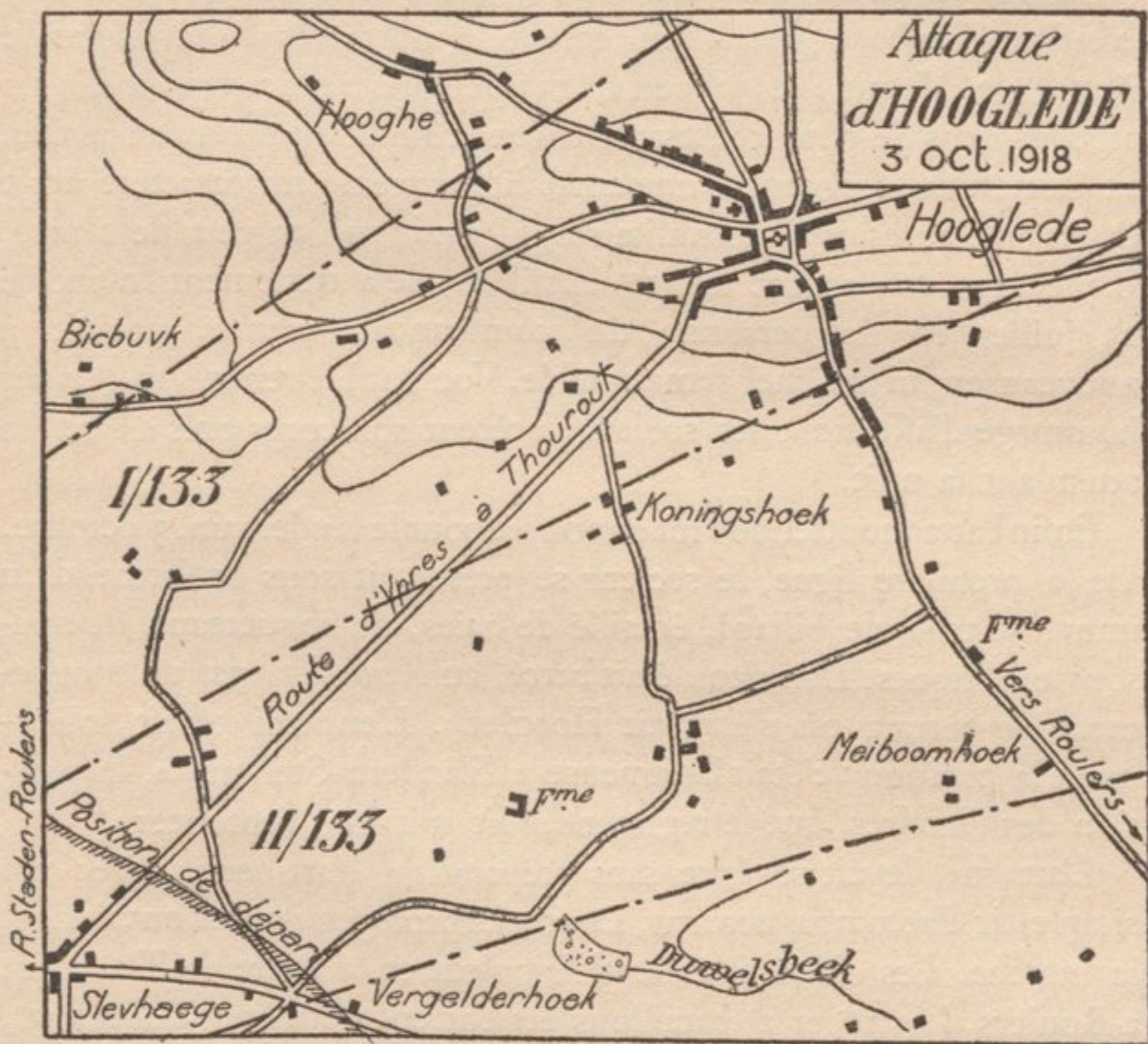
La marche fut reprise de l'Ouest à l'Est, pour atteindre la région sud de Reninghe. Au-dessus de l'horizon plat, le ciel s'illuminait, féérique : la préparation d'artillerie était commencée. L'attaque belge eut lieu à 8 heures et obtint le plus grand succès. Langemarck fut pris, et l'avance fut de 10 kilomètres. Des soldats belges, qu'on croisait et qui revenaient de la bataille, disaient avoir vu le Boche en pleine retraite. A 15 heures, les ordres reçus confirmèrent ces renseignements. Le 133^e se porta entre Bixschoote, Steenstraat et Pypgalle, pour s'installer un peu à l'ouest de l'Yser. Dans la nuit, eut lieu un nouveau bond en avant. Le régiment s'avança à 1.500 mètres à l'ouest de Langemarck.

L'aube trouva nos hommes assoupis, un peu fatigués par les marches précédentes. Le paysage était effrayant. La terre d'Ypres ravagée, cent fois remuée, s'étendait, infinie, grise, désolée. On se serait cru à Verdun. Le terrain était tout ponctué de trous d'obus, remplis d'eau, où se reflétaient des bouts de ciel gris. On rencontrait des ossements, quelques-uns encore coiffés de casques. De loin en loin quelques ruines marquaient l'emplacement de ce qui avait été un village. Au Nord-Est s'étendait au loin la forêt, ou plutôt ce qui restait de la forêt d'Houthulst : quelques silhouettes grimaçantes d'arbres décharnés. Et à l'horrible tristesse de cette dévastation s'ajoutait celle de la pluie qui s'était mise à tomber.

Le régiment bivouaqua à cheval sur la route de Langemarck. La chaussée était en si mauvais état que les convois y étaient fréquemment embouteillés. D'ailleurs trois divisions stationnaient sur la même route. On parvenait mal, avec des toiles de tente, à se protéger de la pluie incessante, qui transformait le bivouac en un vrai borbier. Mais des blessés, qui revenaient de la ligne de feu, confirmaient le plein succès de l'offensive.

Enfin, le 30 septembre, ordre fut donné d'avancer. On allait attaquer. Toutefois, en raison du retard des ordres et de l'embouteillage des routes, le régiment, qui devait être en ligne à 9 heures, ne put partir qu'à 11 heures. On passa à Langemarck, à Poelcappelle, pauvres villages dont il ne reste que quelques pierres. Le trajet fut très pénible, car on n'avait, comme chemin, qu'une piste d'eau et de boue. La pluie, qui tombait toujours, fine et pénétrante, favorisa, il est vrai, notre mouvement, en le masquant à l'ennemi, qui, à l'horizon, occupait la ligne de crêtes. Au loin se détachait le village d'Hooglede, dont le clocher servait de point de direction.

On dépassa les positions belges sur la ligne Vifwege-Spriet. Après avoir pris Sleyhaege et Lindeken, les 1^{er} et 2^e bataillons atteignirent, à 18 heures, la route Staden-Roulers, où ils furent arrêtés par des feux nourris d'artillerie et de mitrailleuses. D'ailleurs les renseignements faisaient défaut. Les mitrailleuses du régiment n'avaient pu



arriver. Quant à l'artillerie française, par suite du mauvais état des routes, elle était encore loin en arrière. Force fut donc d'attendre. La nuit s'écoula, troublée par quelques tirs de mitrailleuses venant des avancées d'Hooglede et par de violentes rafales d'obus tirés sur le carrefour de Sleyhaege.

L'ordre fut donné de reprendre la marche en avant, dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre. Mais l'ennemi déclencha aussitôt un formidable barrage. Notre artillerie n'était toujours pas là. Dans ces conditions, il était impossible d'avancer. Même situation, le lendemain, 2 octobre. L'artillerie ennemie était toujours très active. Une reconnaissance tentée par la compagnie Berthillier sur un

hameau, au nord-ouest d'Hooglede, se heurta à un réseau intact, et, prise sous un fer d'enfer, dut se retirer non sans pertes. D'ailleurs les interrogatoires des prisonniers et les bulletins d'information apprirent que c'étaient de jeunes recrues qui avaient la garde des lignes ennemies, avec mission de résister jusqu'à la mort.

Durant ces deux jours nos pertes avaient été sérieuses. Le commandant Thibaut s'était vu frappé à mort près du carrefour de Sleyhaege. Nommé depuis peu au 133^e, ce brave officier avait fait ses preuves dans de nombreuses campagnes coloniales et en dernier lieu au Cameroun. Joignant à une amabilité extrême un caractère droit et de précieuses qualités militaires, il avait su, en peu de temps, gagner tous les cœurs. Le 1^{er} bataillon, déjà tristement frappé le 23 juillet en la personne du commandant Peron, perdait à nouveau en lui un chef remarquable. Voulant lui rendre un dernier hommage d'affection, ses soldats placèrent son corps près d'eux, en attendant la nuit.

Enfin l'attaque attendue fut annoncée pour le lendemain, 3 octobre. De la première ligne, le secteur se présentait sous la forme d'un immense tapis de billard, émaillé de haies, de boqueteaux, de maisons en briques. L'horizon était barré, au Nord-Est, par un mouvement de terrain où s'étagait Hooglede. L'ennemi tenait solidement la position : c'était la fameuse « Flandern-Stellung », la position des Flandres, que le régiment avait mission d'enfoncer.

L'attaque devait se faire sans préparation d'artillerie, avec un simple tir d'accompagnement. Des tanks protégeraient et ouvriraient la marche. Les objectifs étaient Hooglede et la route de Thourout à Roulers. Les 1^{er} et 2^e bataillons étaient en première ligne ; le 3^e, en réserve. Le 2^e bataillon en liaison, à droite, à Vergelderhoek, avec le 152^e R. I. devait aborder Hooglede par le Sud, tandis que le 1^{er} bataillon, avec la 11^e compagnie, pour remplacer la 2^e restée à Leyseelle par suite de la grippe, attaquerait le village par le Nord, de concert avec le 168^e R. I. à sa gauche. Ordre était donné de pousser droit devant soi, sans s'occuper de la progression des unités voisines, de ne céder à aucun prix le terrain conquis, et même, s'il était nécessaire, de s'y laisser entourer.

A 6 heures 15, les tanks du 1^{er} bataillon n'étaient pas arrivés. Le signal du départ fut néanmoins donné. La nuit enveloppait encore la plaine, mais peu à peu les premières lueurs de l'aube grandirent dans le ciel, en chassant les étoiles. La journée s'annonçait superbe.

Précédées d'un barrage d'obus fumigènes, les vagues de tirailleurs s'élançèrent magnifiquement à l'assaut. A la vue des fusées rouges, les batteries boches commencèrent de suite à pilonner le terrain d'attaque, et, de leur côté, les « Maxims » se mirent à taper sans arrêt. A gauche, la 1^{re} compagnie déboucha sans trop de difficultés, et s'empara des fermes situées à 1 kilomètre au nord du carrefour de Sleyhaege. Mais, la liaison ayant été perdue dès le début avec le 168^e R. I., qui semblait fixé sur ses emplacements, la compagnie recevait dans ses flancs des tirs de mitrailleuses. Pour écarter cette menace, le sous-lieutenant Reymond partit face au Nord, à la tête d'une section, mais il fut arrêté par des défenses intactes et trouva là une mort héroïque. La compagnie, qui avait pu continuer sa progression fut obligée de se couvrir contre les mitrailleuses qui la prenaient en écharpe et se trouva finalement déployée en entier face au Nord, avant d'avoir atteint le village.

Pendant ce temps, le jour était venu et les rayons d'un pâle soleil commençaient à filtrer au ras de l'horizon, découvrant les vagues d'assaut aux regards des observateurs ennemis. A droite du 1^{er} bataillon, la 3^e compagnie, prise sous le barrage, éprouva des pertes sérieuses. Le lieutenant Briguet avait été blessé grièvement en l'entraînant à l'assaut. Le sous-lieutenant Jarret, qui lui avait succédé, était aussi blessé, mais n'en continua pas moins à mener le combat avec les dix-sept survivants de sa compagnie. La progression fut lente. Les abords de la route d'Hooglede, battus par les mitrailleuses, étaient défendus avec énergie. Mais la témérité des nôtres vint à bout de la résistance ennemie. Les tranchées furent nettoyées. Une section de mitrailleuses boches, commandée par un aspirant, dut se rendre, au complet. Un grand nombre de prisonniers et un important matériel tombèrent entre nos mains. Nous étions maîtres de la route.

Il était 9 heures, quand le capitaine Janin, commandant provisoirement le 1^{er} bataillon, parvint aux lisières d'Hooglede avec une section de la 1^{re} C. M., sous les ordres du lieutenant Roux, et une demi-section de la 3^e compagnie. Il s'empara d'un canon anti-tank de 88. Mais, la 1^{re} compagnie ayant été arrêtée dans sa progression, le bataillon avait son flanc gauche découvert, et de violents feux de mitrailleuses le prenaient d'enfilade. Le capitaine Janin essaya néanmoins de faire avancer ses hommes dans Hooglede. Une patrouille atteignit l'église. Finalement, nos éléments s'installèrent

à la lisière ouest du village. La liaison était perdue, à droite, avec le 2^e bataillon, arrêté dans sa marche par la ferme Meiboomhoek. Dans ces conditions, le capitaine Janin prit ses dispositions pour tenir les lisières, en attendant de pouvoir continuer sa progression. Les débris de la 3^e compagnie, renforcés d'une section de réserve, s'établirent, de chaque côté de la route, dans les premières maisons du village. La 11^e compagnie était en échelon, prête à intervenir. Le lieutenant Roux disposa ses sections de mitrailleuses de façon à balayer la rue principale.

A 9 heures 5, le 2^e bataillon arrivait devant Koningshoek. Le capitaine Janin, conformément aux ordres qu'il avait reçus de pousser toujours de l'avant, se préparait à reprendre sa progression. Mais un grave danger le menaçait sur sa gauche. En effet, le Boche, grâce à ses moyens d'observation, avait pu, par ce temps très clair, suivre nos mouvements. Et bientôt les uniformes gris vinrent se masser dans les premières maisons d'Hooglede. Il était 10 heures. A ce moment, une violente contre-attaque, appuyée par de l'artillerie et des canons de tranchée, se produisit sur la gauche et sur l'arrière du petit groupe : l'ennemi, en force, cherchait à s'engouffrer dans l'intervalle qui existait entre les 1^{re} et 3^e compagnies. Il progressa rapidement et arriva sur nos hommes à distance de grenade. La lutte fut dure. Mais les mitrailleuses de la section Péchard fauchèrent les vagues ennemies à bout portant. Le servant de la première pièce, le soldat Burlaty, avait ouvert le feu et ne cessa de tirer qu'au moment où il fut abattu par un pétard boche lancé à bout portant. Son cran et son audace obligèrent l'ennemi à un temps d'arrêt. D'ailleurs l'éveil avait été donné. De nos positions, fusils et mitrailleuses crépitaient sans discontinuer. Une section de mitrailleuses du 2^e bataillon, arrivée depuis peu devant Koningshoek, put même prendre l'ennemi d'enfilade.

La situation restait pourtant critique : le bataillon était débordé. A tout prix il fallait le dégager. Le capitaine Janin était là, debout et calme. Sa haute silhouette se détachait nettement au-dessus des groupes de combat. Soudain il chancela. Une balle l'avait atteint au côté. « Ah ! mon Dieu », cria-t-il, et ce fut tout. Les deux poumons étaient traversés. Deux brancardiers l'emportèrent, mourant, au poste de secours. La mort, si souvent bravée, avait fini par avoir raison de sa vaillance, le couchant au milieu de ses hommes, à quelques mètres de l'ennemi !

Le combat continua, mais le Boche avait perdu de son mordant. Il était temps, car quelques-uns de ses éléments avaient déjà pénétré dans notre position. Il fallait les refouler, si l'on voulait empêcher le groupe de pointe d'être fait prisonnier. Le lieutenant Lescoat vint renforcer la ligne avec la 11^e compagnie. Finalement l'entrée d'Hooglede fut dégagée ; les éléments du 1^{er} bataillon purent se décrocher et se reformer à hauteur du 2^e.

De son côté, dès le matin, le 2^e bataillon, commandé par le capitaine Combet, s'était jeté à droite de la fournaise. Les chars d'assaut étant en retard, il partit seul, à 6 heures 15, et, sous un barrage épouvantable, aborda les positions ennemies, ramassant de nombreux prisonniers dans les blockhaus. Peu après, les tanks finirent par arriver. Mais leur mission était périlleuse. Des hauteurs d'Hooglede, installé en plein village, un 88 anti-tank avait ouvert le feu sur eux et son tir les eut vite désorganisés. Un seul des chars put continuer le mouvement, et, tirant à bout portant dans le créneau, parvint à réduire un blockhaus, dont les douze occupants furent faits prisonniers. Les mitrailleuses, qui subsistaient très nombreuses, firent subir au 2^e bataillon des pertes sérieuses, surtout en cadres. A 8 heures 15, la 6^e compagnie, qui avait eu deux officiers blessés, les lieutenants Berthillier et Giraud, atteignit, avec la 7^e compagnie, dont le chef, le lieutenant Cottard, était tombé, la tranchée ennemie de la 2^e Flandern-Stellung. A 9 heures 5, le bataillon était devant Koeningshoek, mais il fut arrêté devant Meiboomhoek.

A cet endroit, la situation devint aussi critique que devant Hooglede. La compagnie de réserve, la 5^e, dut entrer en ligne pour s'opposer aux éléments boches qui essayaient de se glisser sur les flancs du bataillon. Elle permit au capitaine Combet de remettre de l'ordre dans ses unités et de continuer l'attaque en procédant par infiltration. Il s'empara de toutes les tranchées de la Flandern-Stellung et s'installa dans Meiboomhoek. Toutefois il lui fut impossible d'en déboucher : à gauche, des feux de mitrailleuses, venant d'Hooglede, le prenaient de flanc, et, à droite, la liaison était perdue avec le 152^e R. I. arrêté dans sa progression. De ce côté d'ailleurs notre artillerie n'offrait aucun appui.

Le premier, le 133^e avait entamé la formidable position des Flandres. L'ordre d'opérations n° 474 en fait foi : « L'attaque par le 133^e a été couronnée de succès. La position des Flandres est enfoncée entre Hooglede et Meiboomhoek. » Le 3 octobre demeurera

pour le régiment une date glorieuse : 120 prisonniers, dont 3 officiers, 6 mitrailleuses lourdes, 15 mitrailleuses légères restaient entre ses mains.

Mais les pertes avaient été douloureuses. En plus de celles déjà connues, il faut citer la mort héroïque du sous-lieutenant Cancel, décoré de la Légion d'honneur, et celle du brave sous-lieutenant Martinod. Parmi les blessés, se trouvait un officier adoré de tout le régiment, le commandant Mermod. Ce vaillant avait demandé au début de la guerre à passer de la territoriale dans l'active, et il était arrivé au 133^e comme sous-officier, en septembre 1914. Son courage légendaire et son dévouement à toute épreuve lui avaient fait conquérir tous ses galons sur le champ de bataille. La rosette d'officier de la Légion d'honneur lui fut décernée peu après et vint justement récompenser quatre années d'un héroïsme incomparable.

Le lendemain, 4 octobre, l'ordre fut donné de reprendre l'attaque. Le 13^e groupe de B. C. P. était venu s'intercaler entre le 133^e et le 152^e pour prendre à son compte la ferme Meiboomhoek. A 6 heures 30, les éléments de tête des bataillons sortirent de leurs trous, mais leur progression fut tout de suite arrêtée par un barrage d'artillerie aussi violent que la veille. D'ailleurs le régiment de gauche n'avancait toujours pas. En fin de compte, le 2^e bataillon put seul exécuter un léger bond en avant, de 300 à 400 mètres.

L'attaque était impossible, tant qu'Hooglede n'aurait pas été détruit par l'artillerie. De ce merveilleux belvédère, les Allemands plongeaient en effet sur tout le terrain, d'une horizontalité désespérante, où couraient nos lignes. Le clocher d'Hooglede pouvait encore surhausser les regards des observateurs ennemis, mais, peu après le 6 octobre, nos canons réussirent heureusement à l'abattre. Le 5 octobre, le régiment reçut l'ordre d'organiser le terrain conquis, et, dans la nuit du 5 au 6, le 1^{er} bataillon, qui avait particulièrement souffert, fut relevé par le 3^e bataillon, sous les ordres du capitaine Ducrot.

Les tirs de harcèlement de l'artillerie ennemie continuèrent de jour comme de nuit. L'eau, dont le sol était imbibé, ne permettait pas de creuser à plus de 40 ou 50 centimètres, de sorte que le jour nos hommes, établis dans leurs trous de tirailleurs derrière les haies ou en plein champ, étaient sous la menace constante des mitrailleuses, sans pouvoir faire aucun mouvement. Mais les Allemands, qui n'étaient pas très fixés sur la position de nos éléments avancés,

dirigeaient de préférence leurs rafales sur les carrefours des routes et sur les P. C. où les allées et venues étaient inévitables. Ainsi, le 7 octobre, après un pilonnage de trois heures, ils réussirent à démolir celui du 2^e bataillon. Ils ne tardèrent pas non plus à amener des minenwerfers, et quelques torpilles furent lancées dans nos lignes.

Le 133^e resta sur ses positions jusqu'au 13 au soir et fut relevé par le 159^e R. I. qui était chargé de poursuivre l'attaque. Mais le 1^{er} bataillon de ce régiment, qui devait relever le 3^e bataillon du 133^e, s'était perdu dans la nuit, et, une heure avant l'attaque, n'était pas encore en ligne. Seul, le capitaine Genouillac du 159^e était là. « Nous ne pouvons pas laisser les camarades attaquer avec un trou dans leur ligne, lui dit le capitaine Ducrot. Voulez-vous me mettre au courant des ordres que vous avez reçus ? Nous allons attaquer à votre place. » Après avoir réuni ses commandants de compagnie et leur avoir communiqué les ordres, il allait lancer son bataillon à l'attaque ; la 1^{re} compagnie avait même déjà exécuté un coup de main sur un poste allemand muni d'une mitrailleuse particulièrement gênante, et ramené 3 prisonniers, quand arriva le 3^e bataillon du 159^e, qui exécuta effectivement l'opération prévue.

« Je crois devoir signaler, écrivit le lieutenant-colonel Prat, commandant le 159^e R. I., au colonel du 133^e, l'esprit de solidarité de combat et la haute idée du devoir dont a fait preuve, en cette circonstance, le capitaine commandant le 3^e bataillon du 133^e, et j'ai l'honneur de demander qu'il en soit informé par la voie du commandement. »

Relevé, le régiment alla de nuit bivouaquer, dans des trous d'obus, au nord de Gravenstafel. Dans la brume, la marche était très pénible. De loin en loin, sur la route, on se heurtait à des tanks anglais démolis.

Le 16, l'attaque reprit sur tout le front. Le régiment était en réserve derrière les Belges, et se porta, dans la soirée, à l'est de Wossemolen, au sud de Roulers. Les jours suivants, toujours en réserve, il suivit l'avance et occupa successivement Beythem, Vossemolen et Iseghem. A côté de la station de Beythem, se trouvait un immense dépôt de munitions que les Boches avaient fait sauter. On y trouva néanmoins des approvisionnements considérables en légumes et vivres de toutes sortes, et même des milliers de bouteilles d'eau minérale ! La voie ferrée était démolie d'une

façon méthodique, les Boches avaient fait exploser un pétard tous les 40 mètres. Tous ces villages étaient si dévastés qu'il était besoin d'un écriteau pour en rappeler l'emplacement. « Un deuxième Verdun », disaient nos soldats. Dans ces conditions, par suite du mauvais temps, le séjour y fut pénible. Enfin après trois jours de marche, le 18 octobre; le régiment reçut l'ordre de relever la 2^e division d'infanterie belge, sur les bords ouest de la Lys, entre Vive-Saint-Bavon et le canal de Roulers.



La guerre n'avait pas ravagé cette partie des Flandres, dont les étendues, planes et bien cultivées, sont découpées en d'innombrables compartiments par un réseau, très serré, de routes. Le long de ces routes, on apercevait des alignements sans fin de maisons, — de vraies maisons avec des toits, des vitres, des habitants! — Et des moulins à vent, posés de partout, sur la moindre butte surélevée, mettaient dans le paysage leur note pittoresque.

Le lendemain soir, la 164^e D. I., qui devait coopérer à l'attaque britannique, reçut l'ordre de franchir la Lys pour marcher en direction de Vichte. On essaya de passer à la nage et de jeter une patrouille sur l'autre bord. Mais ce fut en vain. Cependant, à notre droite, les Anglais avaient réussi à jeter un pont vers Oyghem. Le 3^e bataillon fit un crochet pour franchir, pendant la nuit, la rivière, et tenta ensuite de se rabattre le long de la Lys, pour se

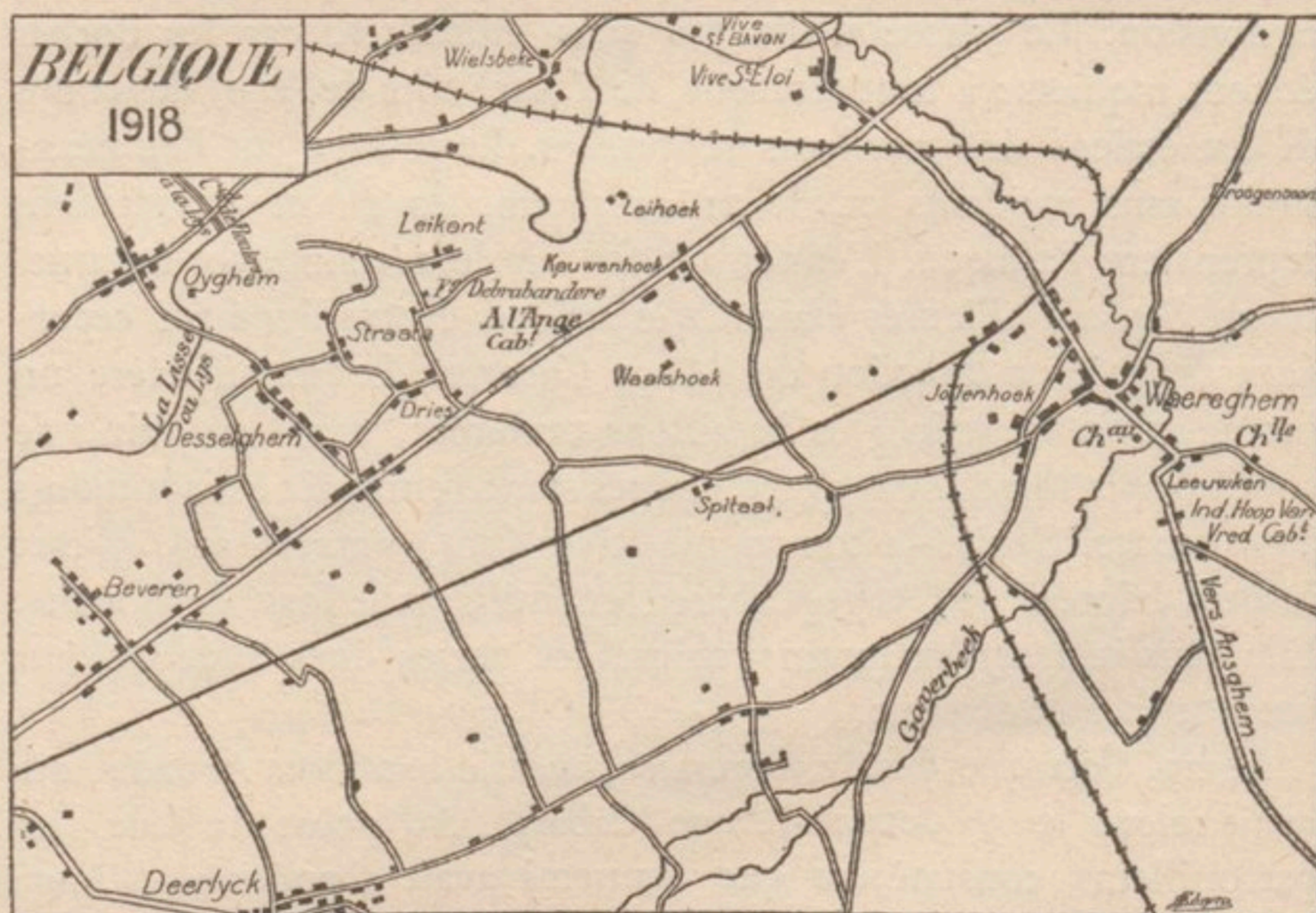
mettre à la hauteur du régiment. Mais il se heurta, presque aussitôt, à une forte résistance ennemie, dans la région de Leikant-Ferme Debrabandère. Une lutte ardente s'engagea. Le Boche dut être chassé maison par maison. La nuit suivante, les 1^{er} et 2^e bataillons reçurent, à leur tour, l'ordre de franchir la Lys. La lente rivière coulait à pleins bords, mais un brouillard intense favorisait l'établissement de passerelles. La vaillante équipe des pionniers du régiment, sous la direction du lieutenant Bourdeaux, se multiplia et réussit à jeter un pont, qui servit ensuite pour le passage de toute la division. Le chose n'alla pas sans difficultés, car les Boches étaient inquiets : à tout moment, de l'autre côté de l'eau, des coups de feu étaient tirés par leurs sentinelles. Le passage eut lieu néanmoins sans incidents et, le 21 au matin, les 1^{er} et 3^e bataillons reprenaient l'attaque. L'ennemi défendait le terrain avec acharnement. Ses mitrailleuses étaient très actives. Notre ligne fut cependant avancée en direction de l'Ange Cabaret. Le 22, derrière un barrage trop lointain, les bataillons tentèrent, mais en vain, de continuer la marche en avant. La résistance ennemie était toujours aussi tenace. Seule, la compagnie Rives (10^e) parvint à se glisser jusqu'à hauteur de l'Ange Cabaret, en utilisant le fossé de la route. Elle réussit à s'y maintenir malgré les pertes dues à de violents feux de face et de flanc.

Le 23, l'attaque devait reprendre, avec le bataillon Abbadie, qui avait relevé le 3^e devant l'Ange Cabaret. Au point du jour, les patrouilleurs constatèrent que l'ennemi avait abandonné l'Ange Cabaret et la région. Cédant à notre poussée des jours précédents, il s'était retiré vers l'Est, en couvrant sa retraite par des détachements de mitrailleuses. Le commandant Abbadie organisa aussitôt la poursuite. Des habitants lui fournirent de précieux renseignements. On apprit qu'« ils » avaient « décollé », à 2 heures du matin, dans la direction de Waereghem, où devait se trouver leur nouvelle ligne de résistance. Des reconnaissances, conduites par les sous-lieutenants Bouron et Ducroux, avancèrent presque sur les talons des Boches, et atteignirent, à 7 heures 30, la ligne Gaverken-Jollenhoek.

Il faisait une brume intense. D'après les renseignements fournis par un observateur d'artillerie, que le sergent Reboul venait de faire prisonnier, le lieutenant Bienaimé, commandant la compagnie d'avant-garde, proposa de tirer parti du brouillard pour encercler

Waereghen à courte distance. Après quoi, on ferait irruption dans la ville et on en occuperait les issues.

L'opération réussit, et, vers 10 heures, Waereghen était complètement en notre possession. Le spectacle fut inoubliable : en un instant, la petite ville avait été pavoisée aux couleurs belges, l'enthousiasme des habitants était indescriptible. Les femmes, les enfants se jetaient au cou de nos soldats. Les cachettes se vidaient pour leur offrir cigares, cigarettes, vins fins, etc. Les 9.000 habitants que nous



venions de délivrer, après plus de quatre ans d'une brutale oppression, trouvaient n'avoir jamais assez offert à leurs libérateurs. L'allégresse était telle qu'il fallait toute l'autorité des gradés pour assurer l'exécution des dispositions arrêtées en vue de parer à un retour offensif de l'ennemi. Vers 10 heures 30, toutes les issues étaient soigneusement gardées, et la ligne du Gaverbeck occupée. Pendant que, sur la gauche, le 1^{er} bataillon s'emparait vers midi de Vive-Saint-Éloi, des éléments du 2^e bataillon essayèrent de continuer la progression. Mais la ligne ennemie, jalonnée par le Gaverbeck et le château de Waereghem, était fortement tenue avec des mitrailleuses, et il fut impossible de déboucher de Waereghem.

Le 24, le 1^{er} bataillon (Blanchard) reçut l'ordre de marcher sur Droogenboom pour couvrir le flanc droit du 152^e qui, dans le but

de faire tomber les défenses de la Lys, allait tenter de progresser entre la route de Courtrai-Gand et la voie ferrée. Mais l'attaque échoua dans son ensemble. Le bataillon Blanchard ne put pas franchir le Gaverbeck. Le 25, les trois bataillons du régiment attaquaient à nouveau. Malgré les inondations tendues par l'ennemi, le Gaverbeck fut franchi, et les éléments de tête du bataillon Abbadie dépassèrent le château de Waereghem. Sur un terrain uni, battu par des mitrailleuses, cette attaque ne put malheureusement pas être poussée plus avant, et, lorsque, le 25, les bataillons essayèrent d'améliorer leurs positions, la lutte restait toujours farouche. On était nez à nez avec les Boches. A la fin de la guerre, ces derniers, comme on sait, avaient multiplié de plus en plus le nombre de leurs mitrailleuses. A chaque coin de ferme, sur chaque toit, derrière chaque fenêtre ils en avaient installé une. Aussi tout déplacement de jour devenait très dangereux sur ce terrain dépourvu de couverts. En fin de journée, notre ligne avait pourtant été avancée jusqu'à 300 mètres de l'In der Hoop van Vrede Cabaret (« Dans l'espérance de la paix », nom symbolique pour la dernière opération du régiment !), et nous tenions en outre une partie de la route Waereghem-Anseghem, au sud-est du château. L'artillerie allemande, qui se ravitaillait avec moins de difficulté que la nôtre, réagit violemment. Le lendemain, des opérations de détail nous permirent de gagner du terrain le long de la route Waereghem-Anseghem, vers l'In der Hoop van Vrede Cabaret, dont nous nous rapprochions également par l'Ouest.

Tous ces combats n'empêchaient pas les civils pris entre les lignes de vaquer à leurs travaux. Cette situation surprenait quelquefois ceux qui avaient participé aux offensives antérieures, où le vide avait été soigneusement fait entre les deux adversaires. Hélas, sans défense, contre nos balles et nos obus comme contre ceux de l'ennemi, la population civile fut parfois cruellement éprouvée. Le sort des habitants de Waereghem en est un exemple navrant. Le 23, peu avant midi, alors que nos soldats venaient seulement de pénétrer dans la ville, deux avions ennemis, la survolant à faible hauteur, avaient pu se rendre compte du joyeux tumulte qui emplissait encore les rues. Le résultat de leur visite ne se fit pas longtemps attendre. Malgré les promesses faites aux habitants par les Boches avant leur départ, le bombardement commença, terrible, faisant succéder la terreur à l'enthousiasme du matin. Le

tir fut continué le lendemain. Et un emploi abondant d'obus à gaz vint encore ajouter à l'horreur de la situation. Le vent de la défaite qui soufflait sur les armées allemandes allait bientôt consommer leur désastre. Vainqueur comme vaincu, le Boche ne savait qu'être lâche. Aussi se vengeait-il rageusement sur la coquette cité et sur ses malheureux habitants. Le quartier de la route de Vive-Saint-Éloi fut seul quelque peu épargné. Partout ailleurs ce n'était que ruines et incendies. Les victimes furent nombreuses, et, dès le 26, le commandant Abbadie, investi des fonctions de commandant d'armes, dut faire évacuer la ville. Les habitants, accoutumés à la discipline boche, se conformèrent sans récriminations à la dure obligation de quitter leur intérieur, leurs biens et tout ce qui constituait leur raison d'exister, au moment même où, délivrés, ils pouvaient aspirer à une existence sans contrainte. Cet exode fut cependant marqué par des scènes navrantes. Faute de moyens de transport, quelques fugitifs durent abandonner de vieux parents. Des mères perdirent leurs enfants dans la précipitation du départ ; des femmes et des jeunes filles tombèrent blessées sur le seuil de la demeure qu'elles quittaient. Des cadavres furent ensuite trouvés dans des maisons à moitié effondrées.

Le 29, les bataillons Blanchard et Abbadie reçurent l'ordre d'attaquer à nouveau, le long de la route Waereghem-Anseghem, avec mission d'atteindre l'In der Hoop van Vrede Cabaret. De puissants moyens d'artillerie avaient été prévus. Les 75, qui la veille avaient soigneusement repéré leurs objectifs, commencèrent à tirer et firent tout de suite du bon travail. Les obus arrivèrent par rafales sur le carrefour de Van Vrede. Des maisons brûlaient. De leur côté, les Boches avaient déclenché un sérieux tir de contre-préparation. Leurs obus tombaient, drus comme grêle, tout autour du Gaverbeck. L'endroit, infecté de gaz, devint bientôt intenable. Mais le barrage, trop long, dépassait les positions occupées par la 7^e compagnie (lieutenant Janin) chargée de l'attaque principale. 15 minutes avant l'heure de l'assaut, les 75 lancèrent des obus fumigènes, et le hameau d'In der Hoop disparut aussitôt derrière un écran de fumée. A la seconde fixée, les sections de 1^{re} ligne étaient déjà en mouvement, entraînées par le lieutenant Bardin, qui, pour surprendre l'ennemi, n'avait pas même attendu l'allongement de notre tir. Sa haute silhouette s'enfonça rapidement dans l'écran de fumée, suivie de près par celle de tous ses hommes. On eût dit que c'était

à qui arriverait le premier ! Deux coups de feux retentirent : le sergent Thomas venait de tuer les servants d'une mitrailleuse. Les Boches, déconcertés, se retirèrent rapidement, laissant sur le terrain quelques-uns des leurs. Le lieutenant Bardin, qui les suivait de près, entra le premier dans le Cabaret. Le poste allemand qui le tenait fut tout entier — à l'exception d'un seul prisonnier — massacré dans une lutte corps à corps, et les hommes de la compagnie s'installèrent rapidement dans le fossé de la route.

Mais, à droite, la progression de la 2^e compagnie n'avait pas été aussi rapide que celle de la 7^e, et les Boches avaient eu le temps de se ressaisir. Une mitrailleuse, qui venait de se dévoiler de ce côté, balayait la route. Le lieutenant Bardin, sentant que ses hommes étaient en danger, voulut se rendre compte par lui-même de la situation. Malgré toutes les exhortations, il partit le long du fossé et finit par repérer l'emplacement de la mitrailleuse. Il donna des ordres pour la réduire. Mais, hélas ! il tomba mortellement frappé, sans avoir pu constater le succès de cette journée, succès dû en grande partie à son audace et à son sang-froid. Tout près de lui tombèrent également l'adjudant Leleu et le sergent Lalande.

La situation était critique pour la compagnie complètement isolée, sans liaison à droite ni à gauche. Mais les quelques hommes qui avaient atteint l'*In der Hoop Van Vrede* Cabaret (la compagnie avait attaqué avec 45 hommes) n'entendaient rien abandonner du terrain conquis. Le sergent Thomas patrouillait sans cesse. Les efforts de ces braves furent couronnés de succès. Vers 19 heures, la liaison était établie avec la 5^e compagnie à gauche et avec la 2^e à droite, car le bataillon Blanchard avait également réussi à progresser sur la droite du bataillon Abbadie et avait atteint à son tour la route Waereghem-Anseghem, objectif fixé au régiment.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, le 133^e fut relevé par des troupes américaines. Il était grand temps. Un mois d'attaques incessantes avait fait fondre les effectifs du régiment, qui avait vu la plupart de ses compagnies réduites à une cinquantaine d'hommes. Mais de tels sacrifices ne devaient pas être vains, et l'arrivée de troupes fraîches, à gros effectifs, allait permettre de poursuivre l'offensive victorieusement dans la direction d'Anseghem et de l'Escaut.

Une citation, particulièrement élogieuse, fut la récompense de ces journées héroïques.

ORDRE GÉNÉRAL N° 660 DE L'ARMÉE FRANÇAISE DE BELGIQUE

Est cité à l'ordre de l'Armée :

Le 133^e Régiment d'Infanterie.

« Régiment d'élite qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Kiffer, a attaqué quinze fois, durant un seul mois d'opérations offensives. Après plusieurs marches de nuit pénibles, a enlevé d'assaut et conservé de haute lutte une position fortement organisée, capturant 120 prisonniers, de nombreuses mitrailleuses. Malgré une âpre résistance, a forcé le passage d'une rivière et contraint l'adversaire au repli. Au terme de la poursuite, a harcelé d'attaques quotidiennes l'ennemi fixé sur une nouvelle position, lui enlevant, l'un après l'autre, des centres de résistance puissamment défendus avec l'élan le plus intrépide et la plus admirable ténacité. »

Le 26 novembre 1918.

Le Général commandant l'Armée française de Belgique.

Signé : DEGOUTTE.



L'ARMISTICE

LE 133^e JUSQU'AU RETOUR A BELLEY

Le régiment, qui avait reçu des renforts, se reconstitua dans les fermes des environs de Lente-Akker et d'Ingelmunster. Mais l'on était au début de novembre : l'Autriche venait de capituler. Les lignes boches craquaient de partout. Nos armées avançaient à pas de géants. Pour nous, c'était déjà la victoire, et pour eux, bientôt la défaite !

Le 3, le régiment était au repos à Iseghem. Les autorités de la ville avaient invité officiers et soldats à un *Te Deum* et à une procession d'actions de grâces pour la délivrance de leur pays ; et le bourgmestre avait tenu à rendre hommage, en termes émus, à la bravoure des troupes françaises, auxquelles la population devait la liberté. Le 7, on apprit que les Boches avaient envoyé dans nos lignes des parlementaires. Serait-ce la fin ? On n'osait l'espérer. D'ailleurs, le 9 novembre, la marche en avant fut reprise. Le 133^e se dirigea sur Straate. Les Boches reculaient si vite que le régiment, qui devait être engagé le lendemain sur l'Escaut, passa la journée du 10 en marches forcées. Le soir, les bataillons furent regroupés dans la région de Petegem. Pendant la nuit, arriva l'ordre d'opérations pour le 11. Le 133^e était chargé d'attaquer, à 10 heures, le nœud de routes et de voies ferrées à l'est de Segelsem, et de continuer la poursuite. Peu après, arriva un autre message : les munitions étant en retard, l'opération était remise à une date qui serait fixée ultérieurement. Aucun combat n'aurait lieu le 11, au matin. Puis nouveau télégramme : « Le régiment Kiffer doit franchir l'Escaut avant 8 heures et marcher sur Etichove. »

Les événements se précipitaient. Le délai donné aux Allemands expirait dans la matinée. Signeraient-ils ? La fin était sûrement

proche. Mais le sang français n'avait peut-être pas fini de couler. Aurait-on à leur donner le coup de grâce ? Si quelques-uns des nôtres devaient encore tomber, quelles victimes le Destin avait-il choisies pour l'ultime sacrifice ? Telles étaient les pensées qui pouvaient, le 11 au matin, hanter l'esprit des survivants de ces 52 mois de campagne, sur cette route de Belgique, toute droite, où les bataillons continuaient leur marche en avant.

Pourtant l'ère sanglante était close. Vers 8 heures, après qu'on eut franchi l'Escaut, le bruit commença à courir que les Boches avaient signé. Et vers 10 heures, le colonel reçut, au pont de Driesch, le message suivant :

« Maréchal Foch à Commandant en chef : 1° Les hostilités sont arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre, à 11 heures. 2° Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette heure et à cette date. Signé : Maréchal FOCH. »

Le colonel le transmet à ses bataillons, en y ajoutant cette phrase :

« L'Allemagne vaincue a signé l'armistice. Nos morts sont vengés. Vive la France ! »

La guerre était finie.

La nouvelle ne produisit tout d'abord qu'un mouvement de stupeur. Depuis plus de quatre ans qu'on était en guerre, on ne se faisait même plus l'idée qu'il pût y avoir un autre genre d'existence. A force d'avoir vu la mort frapper autour de soi, de l'avoir donnée, d'avoir enduré la faim, la soif et les intempéries, on s'y était résigné. Et c'était au réveil du cauchemar que chacun se demandait s'il ne commençait pas à rêver ! Pourtant, à partir de 11 heures, la fusillade cessa, et le canon se tut sur toute la ligne de bataille. Des cloches se mirent à sonner à toutes volées. Des musiques jouèrent des hymnes de triomphe. Instantanément toutes les fenêtres se garnirent de drapeaux, et la joie finit par éclater, la joie de l'armistice. Nos poilus n'oublieront jamais l'accueil des Belges, les ovations qui les saluaient, les baisers que leur envoyaient les jeunes filles, les drapeaux qui en un clin d'œil surgirent de partout, la *Brabançonne* et la *Marseillaise* chantées par des milliers de poitrines, toutes les maisons ouvertes aux libérateurs. Tout ce qui, après quatre ans de rançonnage, n'avait pas été découvert par l'ennemi, sortait

de sa cachette pour leur être offert, et, le soir, des fusées multicolores s'allumèrent dans le ciel en guise de feu d'artifice.

Le régiment cantonna à Etichove, du 11 au 17 novembre. La première griserie de joie passée, chacun commençait à savourer réellement le bonheur de vivre ces moments de gloire. L'attitude superbe du 133^e en imposait à ces populations qui, grâce à la propagande perfide et insidieuse des Boches, se faisaient, comme tant d'autres, hélas ! une fausse idée de notre immortel poilu.

La marche en avant reprit, le 17 novembre, et s'orienta vers Bruxelles, où le roi Albert était impatiemment attendu par ses fidèles sujets. Le jeudi 21, un détachement de 200 hommes fut constitué, par prélèvement sur l'ensemble du régiment, avec les gradés et les soldats le plus souvent cités, sous les ordres du chef de bataillon Abbadie. On le transporta en auto-camions à Berchem-Sainte-Agathe, en même temps qu'un détachement analogue du 152^e R.I., avec sa musique et son drapeau. Le lieutenant-colonel Meilhan prit le commandement de ces deux compagnies d'élite et de deux compagnies du 75^e R.I., qui devaient avoir l'honneur de défiler, le lendemain, devant les souverains belges, à l'occasion de leur rentrée officielle dans la capitale déjà toute décorée et pavoisée aux couleurs des alliés.

Ici nous laissons la parole au commandant Abbadie : « Le 22 novembre, dès 9 heures du matin, le détachement français s'ébranle, en colonnes par 8, entre des détachements anglais et américains et une division belge, et pénètre en ville par la porte de Flandre, aux accents entraînants de la musique du 152^e renforcée par celle du 26^e. Le bloc bleu-horizon, dès son apparition, déchaîne une clameur formidable, qui ne s'apaisera pas pendant toute la traversée de la grande ville. Des milliers de mouchoirs s'agitent sur les trottoirs et aux balcons, d'où partent des applaudissements frénétiques et des cris sans cesse répétés de « Vivent les poilus ! Vivent nos libérateurs ! » C'est à un tel point qu'on n'entend plus la musique, sauf cependant quand elle joue *Sambre et Meuse* et *La Madelon*, morceaux qui sont repris en chœur par tout ce peuple en délire. Des fleurs sont jetées des fenêtres ; des petits drapeaux belges sont distribués à profusion ; des quantités de personnes ont les larmes aux yeux en saluant nos soldats, qui, eux, conservent une attitude impeccable devant ces manifestations partant indubitablement du cœur de ce peuple, hier encore l'objet des vexations, des spoliations

et des brutalités du Boche exécré. Spectacle inoubliable ! Journée historique ! L'émotion étreint les poilus, aussi bien que leurs chefs, et l'on a la sensation que toute cette masse communie dans un même sentiment de fierté patriotique. Le défilé devant la famille royale ne manque pas de grandeur, et c'est à grand'peine que le détachement parvient à se frayer un passage à travers les rues envahies par le flot des promeneurs que le service d'ordre ne contient plus, pour gagner, vers 13 heures, la caserne belge, où il fut cantonné jusqu'au lendemain matin. Dans le courant de la soirée et pendant toute la nuit, une animation extraordinaire n'a cessé de régner à Bruxelles et dans ses faubourgs, parcourus en tous sens par une foule en liesse, où se mêlent tous les uniformes de l'Entente. De-ci de-là des fanfares et des orphéons circulent, en donnant des aubades, tandis que des rondes gigantesques s'esquissent au milieu de cette cohue qui éprouve le besoin de donner libre cours à sa joie si longtemps contenue. Les Français obtiennent partout un succès capable de rendre jaloux leurs alliés, y compris les Belges eux-mêmes. »

Après l'entrée triomphale à Bruxelles et la réception enthousiaste faite aux officiers et soldats, l'ordre de rétrograder vers l'Ouest provoqua une grosse déception dans tout le régiment, impatient de poursuivre sa progression vers le Rhin. Le dimanche, 24 novembre 1918, le mouvement commença, et, au fur et à mesure qu'on s'éloignait de la capitale belge, les longues marches perdirent de leur intérêt. Une fois qu'on eut atteint les régions dévastées, les habitants devenaient moins accueillants et les cantonnements moins confortables. Le 1^{er} décembre, la 5^e compagnie fut détachée, pour le service d'ordre, à la gare d'Hazebrouck, et, le 4 du même mois, les 6^e et 7^e compagnies se rendirent, avec l'état-major du 2^e bataillon, à Roussbruges, pour assurer la garde et la subsistance de 4.000 prisonniers russes rapatriés d'Allemagne. Le reste du régiment stationna, jusqu'au 15 décembre, au sud de Dunkerque, dans la région de Spicker.

Le 12, le général Pétain vint remettre au 133^e la fourragère aux couleurs de la médaille militaire. Pour cette circonstance, un bataillon fut constitué, avec drapeau et musique, sous les ordres du chef de bataillon Abbadie, commandant provisoirement le régiment, en l'absence du lieutenant-colonel Kiffer ; il se porta sur la place de

l'Hôtel-de-Ville de Rosendaële, où la prise d'armes était fixée pour 18 heures 30. Plusieurs autres drapeaux, étendards et fanions de bataillons de chasseurs étaient également convoqués, avec leur garde et leur chef de corps, pour recevoir la fourragère des mains du Maréchal qu'attendaient plusieurs généraux. A la lueur des lampes électriques installées par l'État-Major du 33^e C.A., cantonné dans la localité, le maréchal Pétain passa lentement devant le front des troupes et procéda à la remise officielle des insignes ; puis le bataillon défila, en présence d'une foule nombreuse, qui ne ménageait pas ses acclamations au grand Chef et à l'Armée qu'il personnifiait. La cérémonie, dans un pareil cadre, ne manquait ni d'originalité ni de grandeur.

Le 16 décembre, le régiment alla cantonner à Bourbourg, où le rejoignirent les 6^e et 7^e compagnies ¹. Puis la marche continua, monotone, fastidieuse, en direction d'Abbeville, puis de Beauvais, à travers la zone occupée par l'armée anglaise. Les chemins de fer étant exclusivement réservés au ravitaillement civil et militaire, les mouvements de troupes s'effectuaient par voie de terre, et les étapes étaient rendues pénibles par leur longueur, par les pluies persistantes et par le mauvais état des chaussures. Enfin, le 4 janvier 1919, le régiment parvenait au terme de sa vaste randonnée : il stationna aux environs immédiats de Beauvais, jusqu'au 22 janvier suivant.

Le lieutenant-colonel Kiffer mit à profit cette période de repos bien gagné, pour organiser « la grande semaine du 133^e », dont le programme comportait des séances sportives, des concerts et des retraites ; une revue, avec remise de croix de guerre et de fourragères d'honneur aux compagnies ; une messe solennelle d'actions de grâce à la cathédrale, avec allocution de Monseigneur Le Senne ; et une matinée de gala au théâtre, où les artistes du régiment remportèrent un brillant succès. Ce furent les dernières manifestations d'ensemble du régiment de guerre, avec ses superbes qualités de discipline, d'esprit militaire, de camaraderie, d'entrain et de belle humeur, qualités, qui, après s'être développées sur le front, parallèlement à ses vertus guerrières, s'épanouissaient maintenant aux glorieux rayons de la victoire, à laquelle il avait si largement contribué !

1. La 5^e compagnie rejoignit le régiment, le 24 décembre 1918, à Neuilly-l'Hôpital, région nord-est d'Abbeville.

L'annonce du départ pour la Haute-Savoie, où le 133^e était mis à la disposition des autorités chargées de la surveillance de la frontière franco-suisse, fut le signal de la dislocation ; la démobilisation en perspective allait entraîner la désagrégation inévitable de ce merveilleux régiment, auquel chacun était rattaché par des liens qui ne devaient pas se rompre sans tristesse et sans regrets !

Le 22 janvier, le 3^e bataillon s'embarquait, en gare de Beauvais, à destination de Morez, bientôt suivi par le 1^{er} bataillon dirigé sur Thonon, et par le 2^e dirigé sur Saint-Julien-en-Genevois. Deux des compagnies de ce dernier bataillon devaient s'installer à Ferney-Voltaire et à Divonne-les-Bains.

La perspective d'une existence de douanier étonna les uns, piqua la curiosité des autres, et laissa pour le moins indifférents ceux auxquels les vicissitudes de cinq années de guerre avaient appris à « ne jamais s'en faire » ! Mais les Bugistes, — et ils étaient encore nombreux, — exultaient, à la pensée de se rapprocher du pays natal.

Le régiment releva le 344^e, de Bordeaux, le long de la ligne à garder. Le service, quoique très absorbant, n'était pas très pénible, et les quelques mois qu'on devait passer là furent des mois de vraie détente. Le pittoresque des sites, la beauté des rives du Léman, l'accueil fraternel des habitants ne pouvaient pas laisser insensibles nos douaniers intérimaires ; ils en vinrent à regretter de ne pouvoir pas se fixer dans ce coin de Savoie. Mais la ville de Belley attendait toujours son ancien régiment et réclamait.

Le 133^e se mit en route et regagna par étapes sa garnison primitive. Il fit son entrée dans la ville, le dimanche 24 août 1919. Une réception grandiose lui avait été préparée. Des arcs de triomphe se dressaient sur le parcours du défilé. Et les habitants, qui semblaient avoir voulu se surpasser les uns les autres, avaient magnifiquement décoré et pavoisé leurs maisons. Grâce à un temps splendide, une foule compacte était venue saluer le retour du glorieux régiment. Cette foule pourtant était silencieuse. C'est que le souvenir des 2.000 morts du 133^e pesait sur la cérémonie. Chacun songeait à ceux qui, cinq ans auparavant, au soir d'une radieuse journée d'août, étaient partis, enthousiastes et chantant. De ceux-là, combien étaient tombés ? Toutes les pensées allaient vers ces tombes qui, en Alsace, sur les pentes des Vosges, dans la boue de Verdun, dans les craies de la Champagne, sur les coteaux du Tardenois, dans les plaines de la Somme et des Flandres, jalonnaient, tout au long de l'immense charnier, les étapes glorieuses et sanglantes du régiment.

Ces pensées étaient dans tous les cœurs.

Ce sont elles qui ont également inspiré ce modeste volume écrit pour célébrer les exploits des « Lions », de ceux qui restent, mais davantage encore de ceux qui ne sont plus ! Puisse-t-il aider un peu à perpétuer leur mémoire ! Puisse-t-il, pour sa petite part, pieusement témoigner de l'infinie reconnaissance que nous devons à ceux qui ont payé de leur sang notre victoire ! Son but, dès lors, aura été pleinement atteint.





LISTE DES OFFICIERS TUÉS

ARMAND EUGÈNE, sous-lieutenant, 19/9-14, hôpital Grenoble.
AUDÉ FERDINAND, capitaine, 1/9-14, Fraize.

BARDIN GERMAIN, lieutenant, 29/10-18, Waereghem.
BERTHET FRANÇOIS, sous-lieutenant, 15/6-15, cote 830.
BILLIER GEORGES, capitaine, 30/7-16, Somme.
BONNEFOY HENRI, lieutenant, 10/8-14, Thann.
BONNIN RAYMOND, sous-lieutenant, 26/7-16, Somme.
BOUDET MAURICE, commandant, 26/5-19, Thoissey.
BOURGEOIS RENÉ, sous-lieutenant, 9/11-17, Beaumont.
BOUVIER JEAN, sous-lieutenant, 18/4-17, ambulance 4/1.
BROSSE ÉMILE, sous-lieutenant, 8/9-16, Bouchavesnes.
BURELLE JEAN, capitaine, 10/7-15, la Fontenelle.

CANCEL BAPTISTE, sous-lieutenant, 26/10-18, Haringue.
CHAPUIS LOUIS, sous-lieutenant, 20/4-17, région de Reims.
CHARRY ERNEST, capitaine, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
CLAUDE ERNEST, capitaine, 1/9-14, Fraize.
CLERC ALPHONSE, sous-lieutenant, 15/6-15, cote 830.
CLERGET JEAN, sous-lieutenant, 10/11-17, Verdun.
CONSTANT JEAN-BAPTISTE, sous-lieutenant, 14/1-18, Parroy.
CORNET-AUQUIER ANDRÉ, capitaine, 1/3-16, hôpital de Saint-Dié.
CORNIER MAXIME, capitaine, 15/6-15, cote 830.
CROZIER ANTOINE, sous-lieutenant, 1/6-18, Priez.
CUILLERIER ETIENNE, sous-lieutenant, 3/9-14, Journaux.

- DAYET EMMANUEL, lieutenant-colonel, 27/1-15, Ban-de-Sapt.
DEMENTHON JOSEPH, sous-lieutenant, 26/7-16, Somme.
DESBAZELLES HENRI, lieutenant, 30/8-14, Journaux.
DIENNET CLAUDE, sous-lieutenant, 8/9-14, Journaux.
DIRCKSEN RAYMOND, lieutenant, 8/9-14, Journaux.
DUGAND ADRIEN, sous-lieutenant, 19/7-18, Courchamps.
DUMAS EMMANUEL, sous-lieutenant, 19/7-18, Courchamps.
DURAND PAUL, lieutenant, 19/7-18, Courchamps.
DUVILLARD CHARLES, sous-lieutenant, 30/7-16, Curlu.
- FAIVRE HENRI, sous-lieutenant, 7/9-14, Journaux.
FARJAT JOANNY, sous-lieutenant, 16/4-17, région de Reims.
FENECH GUSTAVE, sous-lieutenant, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
FERRY ABEL, lieutenant, 9/9-18, Vauxaillon.
FESTAS VICTOR, lieutenant, 10/9-14, Journaux.
FILLON LOUIS, capitaine, 10/9-14, Journaux.
- GARDET ALEXANDRE, capitaine, 12/9-16, Somme.
GAUTHIER AUGUSTE, commandant, 9/7-15, la Fontenelle.
GENESSAY JULIEN, lieutenant, 2/9-14, Anould.
GEORGES PHILIPPE, sous-lieutenant, 10/9-14, Journaux.
GERMAIN JEAN-JULES, capitaine, 14/9-14, Journaux.
GOUJON HENRI, sous-lieutenant, 10/8-14, Uffholtz.
GLÉNAT BARTHÉLEMY, lieutenant, 9/8-14, Cernay.
GRATEAU CAMILLE, lieutenant, 20/7-18, Courchamps.
GSCHWIND PIERRE, sous-lieutenant, 2/8-16, Somme.
- HESLAUD ÉDOUARD, sous-lieutenant, 21/4-17, hôp. Bouleuse.
- JANIN BENOÎT, capitaine, 3/10-18, Hooglede.
JEANNOLIN-CURIAL ALPHONSE, sous-lieutenant, 16/4-17, région de Reims.
JOLY PAUL, sous-lieutenant, 9/11-17, Beaumont.
JUVANON DU VACHAT LAURENT, capitaine, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- LACHAUD JEAN, lieutenant, 26/7-16, Somme.
LAFOND PIERRE, capitaine, 1/9-14, Saulcy.
LASERRE FAUSTIN, lieutenant, 24/10-18, Haringhe.
LESCOUTTE DAVID, lieutenant, 3/10-18, Hooglede.
- MARTINOD AUGUSTE, sous-lieutenant, 3/10-18, Hooglede.
MAY PAUL, lieutenant, 10/10-14, Uffholtz.
MELINE RENÉ, sous-lieutenant, 9/11-17, Bois le Chaume.
MEURANT JEAN-MARIE, lieutenant, 6/9-14, Journaux.
MILLET LÉON, sous-lieutenant, 30/8-14, Journaux.
MONNET MAXIME, sous-lieutenant, 16/4-17, région de Reims.
MUNSCH LOUIS, lieutenant, 26/9-14, hôpital Saint-Dié.
- OUDOT HENRI, lieutenant, 16/4-17, région de Reims.
OUDOUL JEAN, sous-lieutenant, 7/5-16, Chapelotte.

PÉRON RENÉ, capitaine, 20/7-18, Courchamps.

PEYROU JEAN-MARIE, sous-lieutenant, 16/4-17, Loivre.

PILLET LOUIS, sous-lieutenant, 15/6-17, Bavillier.

POUX FERNAND, sous-lieutenant, 25/7-16, Curlu (Somme).

RAVET MARIUS, sous-lieutenant, 10/10-14, Gemainfaing.

RAYMOND LOUIS, sous-lieutenant, 3/10-18, Hooglede.

REJOL FÉLIX, sous-lieutenant, 8/7-15, Ban-de-Sapt.

RICHOUX (LOUIS), sous-lieutenant, 14/9-14, la Fontenelle.

SANSUC VICTOR, sous-lieutenant, 18/9-18, Vendays.

SAVEY-SASARD ALFRED, sous-lieutenant, 4/6-16, La Chapelotte.)

STOURME RENÉ, sous-lieutenant, 22/11-15, Ban-de-Sapt.

THIBAULT LOUIS, commandant, 1/10-18, Hooglede.

THONNELIER JEAN-BAPTISTE, lieutenant, 9/11-17, Bois le Chaume.

VIARD ÉMILE, lieutenant, 26/7-18, ambulance 210, Tresme.

VICAIRE FRANCISQUE, capitaine, 19/4-16, Loivre.

WUILLERMET CHARLES, lieutenant, 2/6-18, Aisne.

WAMBERGUE CHARLES, sous-lieutenant, 20/7-18, Courchamps.



LISTE

DES

SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX & SOLDATS TUÉS

(pour les soldats on n'a pas mis d'indication de grade)

-
- ABRY Jeau-Marie, 13/1-15, Ban-de-Sapt.
ACCAMBRAY Désiré, 16/4-16, Reims.
ACCARY Antoine, cap., 9/9-14, Journaux.
AGAUD Jean-Baptiste, 19/4-17, Reims.
ALAYRAC G., cap., 31/5-18, Montgrue St.
Hilaire.
ALBERT Jacques, 15/9-14, hóp. Rudelin.
ALBERT Léopold, 9/8-14, Cernay.
ALBOUY Jean-Elie, 31/5-19, hóp. Gex.
AMIÉL Jean, 16/9-14, hóp. Saint-Dié.
ALLÈGRE Auguste, 31/8-18, amb. 3/64.
ALLARY Mathieu, 23/7-16, Somme.
ALLION Barthélemy, 30/8-14, Journaux.
ALLIOT Eugène, 8/9-16, amb. 15/4.
ALLOIN Jean, 6/9-14, Journaux.
ALZONNE R., cap., 18/7-18, Hautevesnes.
AMAZAT Pier., cap., 20/7-18, Hautevesnes.
ANCIAN Louis, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
ANCRENAZ François, 30/7-16, Somme.
ANDRÉ Marcel, 6/3-18, hóp. Bossuet.
ANDREUX Henri, 22/10-18, Belgique.
ANFOSSO Justin, 1/9-16, Bois de Hem.
ANGELLOZ René, 15/6-15, Metzeral.
ANGLADE Léon, 13/11-17, amb. 4/12.
ANSELMET Adolphe, 17/9-17, hóp. Bourg.
ANTHONIOZ François, 22/7-16, Somme.
ARCHAMBAUT A., 19/7-18, Courchamps.
ARMAND-GALLION F., 30/7-18, Bois des
Ouvrages.
ARMANDARY J., serg., 3/10-18, Hoogledé.
ARNAUD Pierre, 7/9-14, Saint-Léonard.
AUTHIER Julien, 27/10-18, Villeurbanne.
ARPIN Victor, 12/7-15, Ban-de-Sapt.
ARNAUD Jean, 15/6-15, Metzeral.
ARNAUD Louis, 1/1-19, Giessin.
ARNOUX Juste, 16/14-17, région de Reims.
ARQUILLIÈRE J., 22/7-16, hóp. évac. n° 15.
ARRAMBOURG J., 11/10-14, St-Dié.
ASSIÉ Sylvain, cap., 9/11-17, Verdun.
AUBAILLE Claudius, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
AUBERT Émile, 30/7-16, Bois de Hem.
AUCAGNE C., cap., 18/12-14, la Fontenelle.
AUCOUR Louis, cap., 30/7-18, Somme.
AUFRAND A., ser., 20/4-17, région de Reims.
AUGER Charles, cap., 28/7-18, Tardenois.
AUGEREAU Gabriel, 30/5-18, hóp. Pontoise.
AUPÈCLE Claude, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
AURIÉL Joseph, 7/1-15, Ban-de-Sapt.
AUVRAY Alexandre, 30/10-18, Hoogledé.
AUXIRE Georges, 11/10-14, St-Jean d'Or-
mont.
AYEL Jean, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
AYMAIN Jean-Marie, serg., 10/8-14, Cernay.
BACHELIN Jules, 23/8-18, en captivité.
BACQUET Robert, 3/10-18, Hoogledé.
BAGARD René, 29/12-18, hóp. Bergerac.
BAILLY Alphonse, 3/10-18, Hoogledé.
BAILLY Louis, cap., 9/8-14, Cernay.
BAILLY Marie, 10/11-17, Verdun.
BAILLY Marius, 16/4-17, Champagne.
BAINARD Alphonse, 1/8-16, Somme.
BAJARD Etienne, 8/7-15, la Fontenelle.
BAJETTO Louis, 9/9-16, bois de Hem.
BALLAND Jean-Baptiste, 9/8-14, Cernay.

- BALLIGAND Claude, 30/7-16, Somme.
 BALIGAND Alexis, 5/10-15, Ban-de-Sapt.
 BALOT Joseph, 9/8-14, Uffholtz.
 BALSAT Albert, 13/10-18, Belgique.
 BALUSSEAU Marcel, 6/9-14, Fraize.
 BANCEL Jean-Claude, 11/7-15, Ban-de-Sapt.
 BARBE Denis, 10/8-14, Cernay.
 BARBERET Henri, Cernay.
 BARBIER Alexis, 9/11-15, hôp. Belfort.
 BARDAY Maxime, 27/9-14, amb. 41^e D. I.
 BARDET Jean, 21/9-14, St-Jean d'Ormont.
 BARDET Louis, 19/9-14, Ban-de-Sapt.
 BARDET Marius, 27/7-16, Somme.
 BARDOT Paul, 18/12-14, Cernay.
 BARBIER Henri, 18/4-17, Champagne.
 BARGE Claude, 15/6-15, Metzeral.
 BARGE Claude, 22/9-17, Verdun.
 BARLET Louis, 5/9-14, Saulcy.
 BARRAUD Antoine, 10/9-14, Journaux.
 BARRE Paul, 30/7-16, Somme.
 BARRÈRE Paul, 16/4-17, Loivre.
 BARRIQUAND Antoine, cap., 1/6-18, Aisne.
 BARROUQUÈRE Joseph, 2/8-17, Souain.
 BARUSSEAU Pierre, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BARTHELET Jules, 29/4-15, hôp. Belley.
 BARUCAUD Marcel, 27/10-15, hôp. Lons-le-Saunier.
 BAS Benoît, 20/4-17, Champagne.
 BASSET Claude, 20/3-15, hôp. Is-sur-Tille.
 BASSY Jean, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BAUBIL Lucien, 9/8-14, Cernay.
 BAUD Jean-Louis, cap., 2/6-18, Braisne.
 BAUDIN Félix, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BAUDOT Gaston, 9/2-16, Montbard.
 BAUGUIL Albert, 17/2-15, Ban-de-Sapt.
 BAVAUD Auguste, 19/9-14, Ban-de-Sapt.
 BAYARD Claude, 20/9-14, Ban-de-Sapt.
 BEAU MOÏSE, 23/11-14, hôp. Périgueux.
 BEAUD Jean, cap., 29/9-14, hôp. Tantonville.
 BAUDET Auguste, 15/9-14, hôp. Belley.
 BAUDET Jean-Marie, 11/10-14, hôp. St-Dié.
 BEAUDONT Marcel, 6/9-14, Journaux.
 BEAUGIER Abel, 26/11-15, Ban-de-Sapt.
 BEAUJEAN Henri, 1/2-18, Ornes.
 BEL Joseph, cap., 8/7-15, la Fontenelle.
 BELHOMME Gaston, serg., 16/7-17, Loivre.
 BELLE-PEYRAT Joseph, cap., 18/7-18, Hautevesnes.
 BELLET Jean, 30/7-16, Somme.
 BELTON Guillaume, 20/9-14, St-Dié.
 BELUZE Abel, 25/8-18, ambulance 3/68.
 BENÉ Claude, 3/10-18, Hoogledé.
 BÉNÉTRUY Bernardin, 7/6-16, hôp. Raon-l'Étape.
 BENOIT Constantin, 30/8-14, Journaux.
 BENOIT Maurice, 8/10-18, Belgique.
 BENOIT Joanny, 5/9-14, Saulcy.
 BENOIT Pierre, 7/9-14, Gérardmer.
 BÉRAT Jean-Marie, 12/7-15, hôp. St-Dié.
 BERGER Jean, 2/2-16, Ban-de-Sapt.
 BERGERET Marius, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BERLIAT Claude, 10/7-15, hôp. St-Dié.
 BERLION Petrus, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BERLIOZ Hippolyte, 30/7-16, Somme.
 BERNARD Émile, 19/1-15, Ban-de-Sapt.
 BERNARD Jean-Louis, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BERNARD Pierre, 20/7-18, Mary-sur-Marne.
 BERNEX André, 30/7-16, bois de Hem.
 BERNILLON Jean-Marie, 22/1-15, Ban-de-Sapt.
 BERNON Léon, 10/9-14, Gérardmer.
 BÉROUD Claude, 2/9-14, Saulcy.
 BERNIER Joseph, 24/1-18, hôp. Lunéville.
 BERRAUD Joseph, 23/9-18, hôp. Besançon.
 BERROD Claudius, 29/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 BERRY Jean-Claude, 30/7-16, bois de Hem.
 BERRY Antoine, 21/10-14, la Fontenelle.
 BERRY Henri, 15/6-15, Metzeral.
 BERTEZÈNE Louis, serg., 2/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 BERTHAUD Claude, 7/9-14, Saulcy.
 BERTHELIER Claudius, 7/12-17, Verdun.
 BERTHET François, adj., 7/5-16, Chapelotte.
 BERTHET Jules, serg., 9/9-16, Verdun.
 BERTHET Louis, cap., 8/8-14, Cernay.
 BERTHET Louis-Félix, 27/7-16, Somme.
 BERTHIER Jean-Marie, 6/10-18, Zuydco tte.
 BERTHIER Marius, 7/9-14, Journaux.
 BERTHIER Jean, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 BERTHILLIER Marcel, 3/10-18, Hoogledé.
 BERTHON Albert, 28/7-16, hôp. Amiens.
 BERTHOUD Gustave, 18/4-17, rég. de Reims.

- BERTRAND Alfred, 11/9-14, Frapelle.
 BERTRAND Eugène, 18/4-17, hôp. Bouleuse.
 BESSODÈS Ernest, serg., 16/6-15, Metzeral.
 BESSON Henri, 27/10-18, en captivité.
 BESSON Benoît, 5/9-14, Journaux.
 BESSON Charles, 30/7-16, bois de Hem.
 BESSON Jean, cap., 17/2-18, hôp. Lyon.
 BESSON Jean-François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BESSON Marie, 2/2-15, hôp. Bruyères.
 BEULAGNET Séraphin, 10/8-14, Uffholtz.
 BICHEL Eugène, serg., 11/11-17, Verdun.
 BICHON Antoine, 23/7-16, Somme.
 BIDAUT Claude, 18/4-17, Champagne.
 BRIDAY Jean-Marie, 22/8-14, Ban-de-Sapt.
 BILLAUD Michel, 20/4-17, Loivre.
 BILLIARD Félix, 24/7-18, ambulance 6/7.
 BILLIEMAZ François, 27/11-17, hôp. Bar-le-Duc.
 BILLIEMAZ Jean-Joseph, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BILLIOU Marie, 3/3-15, Ban-de-Sapt.
 BINOT Léonce, 21/4-17, Loivre.
 BION Nicolas, 26/2-16, hôp. Charavines.
 BIZET Joseph, 30/7-16, Somme.
 BLAIZE Claude, 20/4-17, Loivre.
 BLANC Léon, 18/7-18, Hautevesnes.
 BLANC Louis, 19/10-18, Belgique.
 BLANC Joseph, 20/7-18, Courchamps.
 BLANC Jean-Marie, 23/7-16, Somme.
 BLANC Marie, 10/8-14, Cernay.
 BLANC Marius, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BLANCHARD François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BLANCHARD François, 15/6-15, cote 830.
 BLANCHET Joseph, 9/11-17, bois le Chaume.
 BLANCHET Laurent, cap., 1/8-16, amb. 1/24.
 BLOCHET Pierre, 15/6-15, cote 830.
 BLONDE Jean, serg., 20/7-18, Courchamps.
 BOBILLON Frédéric, 29/6-16, en convalescence.
 BOCCARD Jean, serg., 3/9-14, col de Mandray.
 BOISSAVY Lucien, 2/9-14, Fraize.
 BOISSET Jean-Claude, 10/8-18, Fismes.
 BOLARD Joanny, cap., 15/6-15, amb. alp. 2/75.
 BONAMOUR Joseph, serg., 16/6-18, hôp. Orléans.
 BONHOMME Alph., 23/11-14, la Fontenelle.
 BONHOMME Louis, 20/4-17, Champagne.
 BONNABAUD Jean, 10/5-17, Loivre.
 BONNARD Stéphane, 14/11-18, Roulers.
 BONNAT Léon, 4/10-18, Hooglede.
 BONNET Alban, 28/1-15, hôp. St-Dié.
 BONNET Marius, 3/10-18, Hooglede.
 BONNET Paul, 5/5-16, Raon-l'Étape.
 BONNEVILLE Constant, 25/10-16, Verdun.
 BONVOISIN Charles, 2/10-18, Hooglede.
 BORDENAVE Alexandre, cap., 16/4-17, amb. 6/7.
 BORNAND François, 30/7-16, bois de Hem.
 BORNE Albert, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BORRON Camille, 20/7-18, amb. 6/7.
 BOSE Adrien, 7/9-14, Journaux.
 BOSSON Jules, serg.-f., 15/6-15, cote 830.
 BOST Jean-Marie, 9/8-14, Cernay.
 BOUCHER Gaston, 17/4-17, Loivre.
 BOUCHET Jean-Marius, serg., 10/1-6, hôp. St-Dié.
 BOUCHET Joseph, 2/8-16, amb. 208.
 BOUCHET Louis, 9/8-14, Uffholtz.
 BOUCHU Louis-François, 17/3-15, hôp. St-Dié.
 BOUCHON Georges, 28/7-16, Somme.
 BOUDES Charles, 18/4-17, Champagne.
 BOUDET Marius, 31/12-18, en captivité.
 BOUILLEAU Pierre, 2/10-16, hôp. Anneries.
 BOUILLET Alfred, 20/4-17, Champagne.
 BOUILLEUX Jean-Marie, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 BOUISSON Armand, 19/5-15, Ban-de-Sapt.
 BOUJOT Claude, adj., 3/7-15, hôp. Épinal.
 BOUKOBZA Albert, 16/4-17, Loivre.
 BOULAT Georges, 20/4-17, Loivre.
 BOUQUET Jean, cap., 25/10-16, Verdun.
 BOURBOUSSON Gabriel, 11/3-15, hôp. Besançon.
 BOUCHUT Jean, 9/8-14, Cernay.
 BOURCILLIER François, 4/10-15, hôp. St-Dié.
 BOURDIER Jean, 15/6-15, cote 830.
 BOURDON Noël, 22/5-16, Chapelotte.
 BOURGEAY Bernard, 2/8-16, Villers-Bretonneux.
 BOURGIER Jean, 24/10-18, hôp. Meximieux.
 BOURDET Raymond, 27/5-18, Courcelles.
 BOURGIER Marius, 11/8-18, amb. 3/64.
 BOURGOIN Louis, cap., 10/12-18, Rez Feldlaz.
 BOURGUET Marcel, 25/7-15, Ban-de-Sapt.

- BOURNAY Joseph, 29/8-16, bois de Hem.
BOURRACHAUD J.-Bap., 4/10-18, Hooglede.
BOUSCHET Léon, 30/7-16, bois de Hem.
BOUSQUET Pierre, 1/6-18, Aisne.
BOUTARD Marie, 9/11-17, Verdun.
BOUTET Firmin, 2/8-18, amb. 12/2.
BOUTHE Urbain, 10/11-17, ravin de la Fosse.
BOUTHÉON Jean, 18/9-16, hôp. Amiens.
BOUTIÈRE Hippolyte, 20/4-17, Champagne.
BOUVIER Alexis, 12/7-15, hôp. Bruyères.
BOUVIER Jean, 18/12-16, hôp. Besançon.
BOUVIER Auguste, serg., 12/9-16, Somme.
BOUVIER Louis, 17/9-15, Ban-de-Sapt.
BOUVIER Marcel, 1/9-16, bois de Hem.
BOUVIOLE Adolphe, 18/4-17, Champagne.
BOUY Pierre, 9/11-17, Verdun.
BOY Bertrand, 18/7-18, Courchamps.
BOYER Cyprien, 30/7-16, bois de Hem.
BOYER Auguste, 20/9-14, St-Jean d'Ormont.
BOYER Germain, 23/2-15, hôp. Besançon.
BOYER Joseph, 9/2-15, hôp. Besançon.
BOYER Pierre, 16/4-17, Loivre.
BOYET Paul, 20/7-18, Courchamps.
BOZI Ignace, s/chef musiq., 22/9-17, Chaumusy.
BRACHET Alph., cap., 9/7-15, hôp. St-Dié.
BRASIER DE THUY Xavier, asp., 9/11-17, Verdun.
BRÉCHON Fernand, 18/7-18, Hautevesnes.
BRÉDART René, 27/10-18, Givert.
BRÉNON Louis, 1/8-16, Somme.
BRET Pierre, 18/4-17, Champagne.
BRETON Maurice, 10/8-14, Uffholtz.
BRETONNIÈRE, 30/9-18, Hooglede.
BRICOD Marie, 31/12-14, hôp. Lons-le-Saunier.
BRIDAY Jean-Marie, 14/7-15, hôp. Bruyère.
BRIDE Pierre, 5/12-18, en captivité.
BRIÈRE Léon, 23/3-17, amb. E. 7/10.
BRISON Jules, 7/9-14, Journaux.
BRISAUD François, 3/9-17, ferme Navarin.
BRISSON Robert, 30/7-16, bois de Hem.
BROCA Bernard, 22/7-18, amb. Tresme.
BROS Justin, 3/9-14, Journaux.
BROSSARD Pierre, 8/7-15, la Fontenelle.
BRUAND Gabriel, 20/4-17, Loivre.
BROUSSAUDIER Simon, 20/7-18, Courchamps.
BRUCKNER Charles, 18/4-19, en captivité.
BRUGÈRE Pierre, 23/10-18, Zuydcotte.
BRUGIER Justin, 21/10-18, Belgique.
BRUGNET Pierre, cap., 20/7-18, Courchamps.
CABANIS Daniel, 30/7-16, Somme.
CADIOU Auguste, 23/10-18, Belgique.
CAILLAT Léon, cap., 22/6-15, Metzeral.
CAILLIER Jean, 1/10-14, St-Jean-d'Ormont.
CAILLON François, 30/9-14, Ban-de-Sapt.
CAJON Ulysse, 10/5-17, Loivre.
CALAS Antoine, 19/7-18, Courchamps.
CALAZEL Louis, cap., 3/4-18, Rechainvilier.
CALVAS Édouard, 2/9-16, bois de Hem.
CALVIAC Pierre, 9/8-14, Uffholtz.
CAMIADE Marcelin, 18/7-18, Hautevesnes.
CAMPAGNE Etienne, 20/7-18, Hautevesnes.
CAMPERGUE Auguste, 8/8-14, Cernay.
CAMPREDON Edmond, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
CANAUD Louis, 31/7-16, Somme.
CANONGE Paul, 24/4-17, Loivre.
CANTE Pierre, 29/10-18, hôp. Zuydcotte.
CAPBLANQUET Pierre, 9/10-18, Hooglede.
CARLES Jean, 16/6-15, cote 830.
CARON Paul, asp., 16/4-17, Champagne.
CARRA Jean, 9/2-15, Ban-de-Sapt.
CARRAT Joseph, 2/9-14, Fraize.
CARRÈRE Cl., 21/7-18, Mary-sur-Marne.
CARRET Simon, 9/7-15, Ban-de-Sapt.
CARRETTE Benoît, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
CARRETTE Pierre, 9/11-17, bois le Chaume.
CARRICHON Henri, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
CARRICHON Raymond, 22/8-15.
CARRIER Eugène, 28/9-15, hôp. Castelnaudary.
CARRIÈRE Adrien, cap., 21/7-18, Mary-sur-Marne.
CARRIÈRE François, 8/7-15, la Fontenelle.
CARROT J.-Bap., 8/7-15, la Fontenelle.
CARROTTE Léon, 8/7-15, la Fontenelle.
CARTERON Jules, 20/9-14, Ban-de-Sapt.
CARTOUX Pierre, 18/8-16, hôp. Amiens.
CASSAGNE Gabriel, 12/9-16, Somme.
CASSAN Antoine, 14/9-16, amb. 15/4.
CASSAN Joseph, 7/5-18, Erleubach (Suisse).
CASSEN Albert, 23/10-18, amb. 1/1.
CASSEN Louis, 20/7-18, Courchamps.

- CASTAGNÉ Théophile, 8/6-19, hóp. 99.
 CASTOR Emile, 9/11-17, Verdun.
 CAUSSANEL Jules-Louis, 18/12-14, Cernay.
 CAUSSE Auguste, 9/7-15, hóp. St-Dié.
 CAUSSE Louis, 30 ou 10/9-14, Journaux.
 CAYSSIALS Joseph, 1/12-16, hóp. de Belley.
 CAZASSUS Raymond, serg.-f., 18/7-18.
 CAZEAUX François, 16/4-17, Champagne.
 CAZEMAGES Joseph, 5/10-18, Hooglede.
 CÉCILLON François, 12/7-17, hóp. la
 Guerche.
 CENAS André, cap., 10/9-14, Journaux.
 CEREIZE Etienne, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CERNY Jean-Bapt., 19/7-18, amb. Tresme.
 CÉZAIRE Armand, cap., 13/8-15, hóp. Bru-
 yère.
 CHABERT Jean-Louis, 4/6-17, hóp. Revel.
 CHABOUX Marius, 31/5-18, Latilly.
 CHABROL Auguste, 10/11-17, Verdun.
 CHAIGNAUD Raphaël, 5/9-19, hóp. Cap-
 breton.
 CHALON Louis, 17/9-14, Mandray.
 CHAMBERT Eugène, 10/1-15, Ban-de-Sapt.
 CHAMETON Jean, 30/7-16, Somme.
 CHAMPIOT Auguste, cap., 3/10-18, Hoo-
 glede.
 CHANAL-MARTIN Eugène, 1/6-18, Aisne.
 CHANAS Fernand, 15/6-15, Metzeral.
 CHANAVAS Philippe, 16/6-15, Metzeral.
 CHANET Louis, 19/10-18, Belgique.
 CHAPAUD Georges, 12/9-16, Somme.
 CHARBON Léon, 31/7-16, Somme.
 CHARDEAU Philibert, 21/7-18, Courchamps.
 CHARENAC André, 6/9-14, Journaux.
 CHARENTON Louis, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CHARGUERAND Antoine, 22/6-15, Metzeral.
 CHARLES Etienne, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CHARMEIL Claude, 30/8-17, Souain.
 CHARMETTE François, 3/8-14, Journaux.
 CHARPAIL Eugène, 20/7-16, Somme.
 CHARPEAU Antoine, cap., 28/7-18, Cour-
 champ.
 CHARRAS Emmanuel, cap. 16/6-15, Metzeral.
 CHARRIÈRE François, 22/7-16.
 CHARROT Firmin, cap., 6/1-15, hóp. Fou-
 champ.
 CHARVÉRIAT Laurent, 30/7-16, Curlu.
 CHARVET Philippe, 17/3-15, Ban-de-Sapt.
 CHASSAGNE Émile, 10/8-14, Uffholtz.
 CHASSAGNE Francis, 16/4-17, Champagne.
 CHASSAGNE Léon, 5/9-14, hóp. Gerardmer.
 CHASSAING Gabriel, 22/10-14, hóp.
 Grenoble.
 CHASSEIN Edmond, 1/6-18, Hautevesnes.
 CHASSIN Louis, 27/12-14, la Fontenelle.
 CHASTAING Jean, 10/9-14, Journaux.
 CHATANAY Pierre, 13/9-16, Somme.
 CHATRON Aimé, 8/7-15, la Fontenelle.
 CHAUCHARD Louis, 9/8-14, Uffholtz.
 CHAUDENSON Gustave, 11/4-16, hóp.
 Marseille.
 CHAUMEY Léon, 22/7-17, Souain.
 CHAUMONT Pierre, 14/10-14, St-Jean-
 d'Ormont.
 CHAUZY Jean-Baptiste, 30/9-14, Journaux.
 CHAVE Paul, 8/8-14, Cernay.
 CHAVEROU Henri, 11/7-15, Ban-de-Sapt.
 CHEMEL Pierre, 18/7-18, Hautevesnes.
 CHÈNE Louis, 25/7-18, Hautevesnes.
 CHENEL Francisque, 1/9-15, Journaux.
 CHEVRIER Georges, 1/9-16, bois de Hem.
 CHERVET Pierre, 16/4-17, Loivre.
 CHEVAL Alexandre, 11/7-15, Ban-de-Sapt.
 CHEVALLIER Louis, 5/5-15, Ban-de-Sapt.
 CHEVENIER Claude, 1/10-17, amb. 1/58.
 CHEVILLOTTE Francisque, 21/6-15, Metzeral.
 CHEVILLARD Clément, 8/7-15, la Fontenelle.
 CHEVRIER Marius, cap., 30/7-16, Somme.
 CHEVROLAT Pierre, 18/7-18, Hautevesnes.
 CHÈZE François, 9/11-17, Verdun.
 CHIFFE Auguste, 16/6-15, Metzeral.
 CHOLIN Antonin, 9/11-17, Verdun.
 CHOLLAT Bonaventure, 15/6-15, cote 830.
 CHOLLETON Claudius, 15/6-15, cote 830.
 CHOMEL Claude, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 CHRISTIN Claude, 10/1-15, Ban-de-Sapt.
 CHRISTIN François, 27/1-15, Ban-de-Sapt.
 CHUZEVILLE Adrien, 23/10-18, en captivité.
 CITEAU Jean, 30/7-16, bois des Ouvrages.
 CLAIR Jean, cap., 3/7-15, Ban-de-Sapt.
 CLAPOT Victor, 27/1-15, Ban-de-Sapt.
 CLARAC Zacharie, 3/10-18, Hooglede.
 CLAUDEL Joseph, 30/7-16, Somme.
 CLAVERIE Pierre, 18/7-18, Courchamps.

- CLAPÉL Alphonse, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CLÉMENCET Louis, 20/7-18, Courchamps.
 CLERC Jean-Baptiste, 2/2-15, Ban-de-Sapt.
 CLERC Marcelin, 16/7-15, Ban-de-Sapt.
 CLERC Marius, 24/7-16, Ban-de-Sapt.
 CLERMONT Noël, 30/8-16, Laz. St-Quentin.
 CLICHE Clément, 10/9-14, Journaux.
 CLO Louis, 30/8-14, Journaux.
 CLOVIS Joseph, 26/2-18, St-Jean-le-Vieux.
 COGNER Joseph, cap., 16/4-17, Loivre.
 COGNET Pierre, 21/7-18, Courchamps.
 COIGNET Henri, 16/4-17, Loivre.
 COINDRE Louis, serg., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 COLAS Jean, 30/8-14, Journaux.
 COLDEBŒUF Martial, 4/10-18, amb. Haringue.
 COLIN François, 26/10-18, hôp. Bergue.
 COLENNE Joseph, 1/6-18, Hautevesnes.
 COLLET Edmond, serg., 16/4-17, Loivre.
 COLLETA Jean, 20/5-17, hôp. Belley.
 COLLIN Charles, serg., 9/2-18, hôp. Meximieux.
 COLLOMB Jean, 11/4-17, Champigny.
 COLLOMB Claudius, cap., 13/10-14, hôp. Lyon.
 COLOMBIER Pierre, 8/5-18, Loivre.
 COLOIRAY Joseph, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 COMBE Jean, 1/10-18, Hoogledede.
 COMÈS Jean, 23/7-16, Somme.
 CONDUC Joseph, cap., 18/4-17, Loivre.
 CONSTANS Louis, 24/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 CONTENT Léon, serg., 18/2-15, Ban-de-Sapt.
 COQUARD Henri, 12/9-16, Somme.
 COQUET Marie, 30/7-16, Somme.
 CORNELY César, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CORNIER Marceau, 13/2-15, Ban-de-Sapt.
 CORRETEL Aimé, 21/8-15, Konisbruck.
 CORSAIN Claude, 21/7-16, Nancy.
 CORSAIN Joseph, 12/9-16, hôp. Neuilly.
 COSLIN Jean-Marie, 17/7-15, hôp. St-Dié.
 COTTIN André, cap., 10/9-16, Somme.
 COUAILLAC Émile, 15/6-15, Metzeral.
 COUARD François, serg., 30/7-16, bois de Hem.
 COUCHON Pierre, 18/9-14, Ban-de-Sapt.
 COUCHY Arthur, 9/8-14, Uffholtz.
 COUFFIN Joseph, 19/9-14, Gemainfaing.
 COUILLERO Jean, 20/7-18, Courchamps.
 COULOM Émile, 3/10-18, Hoogledede.
 COUSSEAU Alphonse, 23/10-18, Belgique.
 COUSSEAU Étienne, 14/10-18, hôp. Gravelines.
 COUSTALAT Joseph, 18/10-18, amb. 242.
 COUTIN Henri, cap., 10/8-14, Uffholtz.
 COUTIN Robert, asp., 30/7-16, Somme.
 COUTEL Georges, 20/7-18, Aisne.
 COUTY Georges, cap., 12/9-16, Somme.
 COUTARD René, 12/7-15, hôp. St-Dié.
 CRAIPEAU Auguste, 17/4-17, Champagne.
 CRAUSAC Jean, 9/8-14, Uffholtz.
 CRÉPIN Jean, 9/11-17, Verdun.
 CRÉTUAL Yves-Marie, 30/7-16, Somme.
 CREUZET Claudien, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CROS Albert, 19/7-18, Courchamps.
 CUBERTEFON Jean, cap., 15/6-15, Metzeral.
 CULAND Joseph, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 CUMINAL Pierre, 28/2-15, Ban-de-Sapt.
 CURLET Constant, 15/6-15, Metzeral.
 CYVOCT Joseph, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 COURSIÈRE Paul, 20/4-17, amb. 4/1.
 COULOMB Antoine, 20/7-18, camp de Merzdorf.
 COURET Gabriel, 18/7-18, Gandelu.
 COURREGELONGUE Jean, 5/6-18, Aisne.
 COULLOMB Urbain, 30/9-14, hôp. St-Dié.
 DAGAND Eugène-Jean, adj., 19/10-17, Granges.
 DALLY Philibert, 7/9-14, Journaux.
 DALVERNY Ernest-Édouard, 8/6-18, amb. 5/21.
 DAMOND Henri-Charles, 23/9-14, hôp. St-Dié.
 DANIEL Henri, 10/8-14, Uffholtz.
 DANIEL Victor-Ange, 23/10-18, hôp. Zuydcoote.
 DARBLADE Jean, 1/10-18, Hoogledede.
 DARD Francisque, 10/5-17, Loivre.
 DAROLLES Marius-Émile, 9/11-17, Bois-le-Chaume.
 DASSE Léon, serg., 21/7-18, amb. Tresmes.
 DASTUGUE Lucien, 20/7-18, Courchamps.
 DASTUGUE Fernand, 5/9-17, amb. Suippes.

- DAUDET Jean, 9/2-15, hôp. St-Dié.
 DAUMET Claude, 18/7-18, Courchamps.
 DAUPHIN Octave, 10/9-14, Journaux.
 DAUSSE Célestin, 14/10-14, Saint-Jean-d'Ormont.
 DAUTY Amédée, 3/1-19, hôp. Belfort.
 DAVANCAZE Casteigt, 5/7-18, amb. 6/7.
 DAVID Jules, 24/7-16, amb. 7/20.
 DEBANDE Louis, 20/7-16, Somme.
 DEBEAUX Paul-Léon, 7/5-16, La Chapelotte.
 DEBORD Thomas, 31/8-14, Journaux.
 DECHAVANNE Joseph, 25/3-18, Forêt de Parroy.
 DECOMBE Marius, 23/9-14, hôp. Grenoble.
 DECULTIEUX Pierre, 7/9-14, Journaux.
 DEDIEU Louis, 4/3-18, Forêt de Parroy.
 DEDIEU, Ulysse-Damien, 19/9-14, Gemainfaing.
 DEFENOUILLE J.-Bte, cap., 3/10-18, Hooglede.
 DEFERT Louis-Léon, cap., 27/10-18, Belgique.
 DEFFREY Jean-Georges, 21/7-16, Somme.
 DEGENÈVE François, 12/7-15, Ban-de-Sapt.
 DEGRAVE René, 1/8-16, Somme.
 DEGUERRY Victor-Henri, 21/7-16, Somme.
 DEJEAN Dominique, 5/7-18, Gandelu.
 DÉJOUR Marcel-Jean, 10/8-14, Uffholtz.
 DELACROIX Joseph, 5/7-15, Peron.
 DELAGNES Adrien, 4/10-18, amb. Harningues.
 DELAGNES Henri, 23/6-15, La Fontenelle.
 DELAITRE Paul-Marie, 20/7-18, Courchamps.
 DELAURIER André, 8/5-15, Saint-Jean-d'Ormont.
 DELAVECCHIA Jean, 15/6-15, Metzeral.
 DELAVIÈRE Albert, 15/7-15, hôp. Bruyère.
 DELBOS Firmin, 15/6-15, Metzeral.
 DÉLÉAN Edouard, 22/6-15, Metzeral.
 DELARIS Louis-Pierre, 1/8-16, Somme.
 DELES Henri, 20/7-18, Aisne.
 DÉLÉTRAZ Joseph, 9/3-17, hôp. Morvillars.
 DELHON Auguste, 19/10-18, Belgique.
 DELLINGER Arnault, 18/12-14, Cernay.
 DELMAS Denis, 16/5-17, Loivre.
 DELMAS Bernard, cap., 3/10-18, Hooglede.
 DELMAS Gaston, 27/7-16, Somme.
 DELMAS J.-Bte, 25/7-16, Curlu.
 DELMON Jean, 9/9-14, Fraize.
 DELOMBRETTE Auguste, 8/7-15, La Fontenelle.
 DELOOF Valentin, 4/10-18, hôp. Bergues.
 DELORME Hector, cap., 14/9-15, Ban-de-Sapt.
 DELORME J.-Bte, 19/5-17, Champagne.
 DELOUBES Jean, 13/11-15, Ban-de-Sapt.
 DELPLACE Jules-Eugène, 18-7-18, Hautevesnes.
 DELPUECH Albin-Louis, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DELPECH Jean, 17/10-18, Belgique.
 DELTOUR Victor, 18/4-17, Champagne.
 DEMICHEL Jean, 30/7-16, Somme.
 DEPAILLER Jean, 3/10-18, Hooglede.
 DEMONFAUCON Auguste, 1/8-16, Somme.
 DEMONT Joseph, 5/9-14, hôp. Gerardmer.
 DENÈGRE Irénée, 28/7-19, hôp. Cannes.
 DENIS Marcel, 21/9-18, camp St-Michel.
 DENNES Alphonse, 20/4-17, Champagne.
 DENOY Irénée, 24/5-18, hôp. Menton.
 DEPERRAZ Joseph, serg., 10/9-16, amb. Landrecourt.
 DÉPORTES Louis, 2/9-16, amb. Etinchem.
 DÉPRAT Pierre, 22/7-18, Aisne.
 DESBIOLLES François, 18/12-14, Cernay.
 DESBIOLLES Joseph, cap.-f., 11/9-16, Somme.
 DESCHAMPS François, 11/7-18, hôp. Lyon.
 DESCHIZEAUX Marius, 11/11-17, Maryony.
 DESCOLLAZ Jean-Bte, 10/8-14, Uffholtz.
 DESCUSSE Léonce, 16/4-17, Loivre.
 DESLANDES Jules, 5/2-18, hôp. Albertville.
 DESMARIS Alexandre, 26/10-16, Ferme de Manjouy.
 DESPERRIER Marius, 23/12-14, La Fontenelle.
 DESPERRE Louis, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DESPLACES Jean-Marie, 9/8-14, en captivité.
 DESRIEUX Henri-Gabriel, 5/11-18, amb. Roulers.
 DESSIMOND Simon, serg., 16/4-17, Champagne.
 DESTRUHAUT Jean, 4/10-18, Hooglede.

- DETRAZ Claude, cap., 27/7-16, Somme.
 DEVEAUX Noël, 9/9-18, Vauxtin.
 DEVEAUX Louis, 18/9-14, Ban-de-Sapt.
 DEVIGNE Frédéric, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DEVERCHÈRE Louis, 24/9-16, hôp. Paris.
 DE VIRGILIO, 3/10-18, amb. Haringthe.
 DEYRES Pierre, 20/7-18, Courchamps.
 DEYTS Jean, 29/8-18, Mont Notre-Dame.
 DÉDERON Justin, 9/8-14, Journaux.
 DITZ Ernest, 10/8-14, Uffholtz.
 DOLLÉ Henri, 7/2-17, Verdun.
 DOLLES Georges, 30/9-18, Hoogledede.
 DOMPS Salvator, 18/7-18, Hautevesnes.
 DONGUY Émile, 11/11-17, Verdun.
 DORIER, 28/7-16, Somme.
 DOST Guillaume, 28/4-16, Celles.
 DOUARRE Henri, 2/6-18, hôp. Meaux.
 DOUAT Joseph-Louis, 16/4-17, Champagne.
 DOUSSON Gabriel, 1/10-18, Hoogledede.
 DOUZON Albert, 17/11-14, hôp. St-Dié.
 DROGAN Joanny, cap., 18/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 DROUILLET Jean, 12/9-16, Somme.
 DROZ Antoine, 10/8-14, Cernay.
 DUBO Jean, 20/9-18, Courchamps.
 DUBOSCQ Maurice, cap., 23/10-18, Belgique.
 DUBOURG Jean, 3/10-18, Hoogledede.
 DUGOURG Paul, 20/7-18, Courchamps.
 DUBOUT Louis-Eugène, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DUBREUIL Marius, 3/8-16, hôp. Cerisy.
 DUBUISSON Louis, 18/4-17, amb. 4/1.
 DUC Marie, 16/9-14, Col du Chariot.
 DUCASSE Auguste, 9/7-18, Aisne.
 DUCASSE Laurent, 13/11-18, en captivité.
 DUCHANOIS Alphonse, 22/7-18, Péreuse.
 DUCHÈNE André, 19/7-18, Mary-s.-Marne.
 DUCOS Joseph, Courchamps.
 DUCRET Antonin, 13/9-16, Somme.
 DUCRET Joseph, 20/9-14, Ban-de-Sapt.
 DUCROS Pétrus, 24/9-14, hôp. St-Dié.
 DUDOUET Fernand, 3/10-18, Hoogledede.
 DUFFET Marius, 14/9-14, St-Jean-d'Ormont.
 DUFOURNEL Léon, 2/8-16, Somme.
 DUGAS Joseph, cap., 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 DUGAY Auguste, 2/7-18, en captivité.
 DUHAUT Augustin, 12/11-17, amb. 4/12.
 DULAC Balthazar, 24/9-14, Gemainfaing.
 DUMAS Joseph, 21/1-15, La Fontenelle.
 DUMAS François, 26/7-17, amb. 9/12.
 DUMAS Jean, 4/8-16, hôp. Amiens.
 DUMAS Jean, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DUMAS Jules, 4/1-15, hôp. St-Dié.
 DUMAS Noël, 4/10-14, Saulcy.
 DUMAS Pierre, 27/5-15, Ban-de-Sapt.
 DUMEAU Pierre, 20/7-18, Courchamps.
 DUVERNAY Pierre, 30/7-16, Somme.
 DUMOLLARD Marius, 11/6-15, Metzeral.
 DUMONT Amédée, 30/8-14, Journaux.
 DUMONT Jean, 30/8-14, la Croix-aux-Mines.
 DUMONT Joseph, 7-9-14, Journaux.
 DUMONTET Félix, 11/7-15, hôp. St-Dié.
 DUMOULIN Jean, 20/7-16, Somme.
 DUNAND Joseph, cap., 20/7-18, Courchamps.
 DUPIN Joseph, 18/4-17, Champagne.
 DUPLANY Gabriel, 9/9-14, Journaux.
 DUPONT Alph., cap., 10/11-17, Verdun.
 DUPORT Louis, 30/7-16, Somme.
 DUPOUY André, 10/11-18, amb. 13/6.
 DUPOUY Jean, 23/12-18, hôp. Rouen.
 DUPOUY Jean, 20/7-18, hôp. 18.
 DURAFOUR François, 26/12-14, Spitzemberg.
 DURAND Claude, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DURAND Joseph, 9/7-15, Ban-de-Sapt.
 DURAND Jules, 15/6-15, Metzeral.
 DURIEZ Alexis, cap., 3/10-18, Hoogledede.
 DUROUGE François, 29/6-19, Tenay.
 DURU Calixte, 20/7-18, Courchamps.
 DUVAL Pierre, 20/4-17, hôp. Prouilly.
 DUSSANGE François, 11/7-15, hôp. Montpellier.
 DUSSORT Jean-Louis, serg., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 DUTRUCH Pierre, 20/7-18, Courchamps.
 DUVAL René, 30/9-18, Hoogledede.
 DUVIAU Adrien, serg., 15/12-16, hôp. Le Mans.
 DUVILLARD Marius, 18/4-17, Champagne.

- ECOCHAR Marius, 11/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 EGRAZ François, 2/8-16, Somme.
 ELOI Emile, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 ENFANTIN Martial, adj., 21/9-14, St-Jean-d'Ormont.
 ENGELVIN Adrien, 7/9-14, Journaux.
 ENGELVIN Pierre, 4/9-14, la Croix-aux-Mines.
 ENJALBERT Henri, 20/7-18, Courchamps.
 ESCARAVAGE Claude, 19/11-18, Belgique.
 ESCLOSES Pierre, 9/11-17, Verdun.
 ESCOFFIER Jean-Marie, 16/4-17, Loivre.
 ESCOFFIER Marcel, 30/8-14, Journaux.
 ESNER Camille, 17/12-14, hôp. St-Dié.
 EYMERY Henri, 20/7-18, amb. Tresme.

 FABAS Gaston, 30/10-18, Hooglede.
 FABRE Paul, 10/8-14, Cernay.
 FACQUEUR Georges, 5/10-18, Hooglede.
 FAGES Justin, 3/5-16, hôp. Raon.
 FAGGIANI Vincent, 4/12-18, Ornes.
 FAHY Claude-Marius, 1/6-18, Courchamps.
 FAILLET Jean-Marie, 16/4-17, Champagne.
 FAIVRE Emile, 10/8-18, Magneux (Marne).
 FALCAND François, 14/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 FALCONNET François, 23/10-14, Belfort.
 FALGUIÈRES Louis, 24/6-15, Hooglede.
 FAUGET Louis, 3/10-18, St-Dié.
 FARNIER Pierre, serg., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 FARRÉ Regio, 12/9-16, Bouchavesnes.
 FATTIER Jules, 16/7-15, La Fontenelle.
 FAUGERON Michel, 7/9-14, St-Léonard.
 FAURE Eugène, 10/9-14, Journaux.
 FAURIE Mathieu, 3/10-18, Hooglede.
 FAVIER Emile, 8/7-15, La Fontenelle.
 FAVIER François, 7/9-14, Journaux.
 FAVIER Marie-Alfred, 17/9-14, hôp. St-Dié.
 FAVRAT François, 20/7-14, St-Jean-d'Ormont.
 FAVRE Claude, 16/4-17, Loivre.
 FAVRE Damas, 2/9-14, Saulcy.
 FAVRE Joseph, 10/3-17, Champagne.
 FAVRE Louis, 21/7-18, Courchamps.
 FAYOLLE Jean, 1/2-19, hôp. Le Havre.

 FAYOLLE Lucien, 16/4-17, Loivre.
 FÉLIX Victor, 22/6-15, Metzeral.
 FÉLIX Benoît, 29/10-18, Belgique.
 FERAND Henri, 16/4-17, Champagne.
 FERRAGNE Lucien, 13/9-16, amb. 2/7.
 FERRAND Pierre, cap., 2/9-14, Journaux.
 FERRIEU François, 16/4-17, Champagne.
 FERRONT Edouard, cap., 20/7-18, Courchamps.
 FERROUX Joseph, 10/8-14, Cernay.
 FESQUIER Louis, serg., 14/9-14, L'Aulnoy.
 FÉTAZ Jean, 10/9-18, hôp. Clermont-Ferrand.
 FEUGÈRE Gaston, 24/8-17, Souain.
 FEYTE Jean, cap., 3/6-18, Aisne.
 FIARD Joseph, cap., 27/5-18, Viel-Arcy.
 FICHET Edmond, 1/10-18, Hooglede.
 FIGA Côme-Jean, cap., 20/7-18, Courchamps.
 FILET Louis, serg., 11/9-16, Somme.
 FINAS Joseph, 16/6-15, Metzeral.
 FLAMAND Pierre, cap., 20/7-18, Courchamps.
 FLÉCHET Jean-Marie, 23/7-16.
 FLEURY Jules-Eugène, 23/1-18, Forêt de Parroy.
 FLEURY Léon, 3/6-17, Bellegarde.
 FLOQUET Claude, 12/7-15, hôp. St-Dié.
 FLOQUET François, 31/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 FLOTAT François, 25/9-17, hôp. Bouleuse.
 FOILLERET Bernard, 15/6-15, Metzeral.
 FONTAINE Julien, 9/2-16, hôp. Gex.
 FONTAINE Claudin, 5/11-14, hôp. St-Dié.
 FONTAINE Emilien, 2/6-18, hôp. Coulommiers.
 FONTAN Léon, 20/7-18, Courchamps.
 FONTAN Louis, 14/9-14, La Fontenelle.
 FONTAN Sébastien, 16/4-17, Champagne.
 FONTANEL François, 15/6-15, Metzeral.
 FORESTIER André, 15/6-15, Metzeral.
 FORESTIER Jean, 7/9-14, Bellegoutte.
 FOUGÈRE Jean, cap., 21/7-18, Courchamps.
 FOURNIER Jean, 17/10-14, La Fontenelle.
 FOURNIER Jules, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 FOURNIER Mézaél, cap., 20/7-17, Courchamps.

- FOURNIER-BIDOZ François, 2/10-18, Hooglede.
- FRAC Joseph, serg., 4/6-18, hôp. Meaux.
- FRAGNOL Daniel, 10/8-14, Cernay.
- FRAISSE Georges, 16/6-17, Châlons.
- FRANC François, 3/6-18, Aisne.
- FRANDESCANI Antoine, 3/10-18, Hooglede.
- FRANCHIE Joseph, 20/7-18, Courchamps.
- FRANÇOIS Antonin, 15/6-15, Metzeral.
- FRANCON Albert, 11/10-14, Gemainfaing.
- FRANJON Marcel, 22/4-17, Champagne.
- FRAPART Camille, serg.-m^r, 12/11-18, hôp. Gravelines.
- FRAPPA Pierre, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- FRASSON-QUENOZ Jacques, 19/3-17, Champagne.
- FRAYSSE Célestin, 29/11-17, hôp. Souilly.
- FRAYSSINHES Basile, 3/9-17, Navarin.
- FRÈRE Emile, 21/9-14, St-Jean-d'Ormont.
- FRÈREJEAN Edouard, 8/7-15, La Fontenelle.
- FRERET Maurice, 27/10-18, Belgique.
- FRUCTUS Jean-Marie, 20/8-15, hôp. Epinal.
- FUMAT Fernand, 14/11-17, amb. 4/12.
- FUMAZ Léon, serg., 9/11-17, Verdun.
- FUSILIER Auguste, 18/4-14, Champagne.
- FUZET Francisque, 3/10-18, amb. Haringhe.
- GABLIN Georges, cap., 14/9-18, hôp. Vanve.
- GABRIEL Joseph, 3/6-18, hôp. Meaux.
- GACHIER Jules, 6/9-14, Journaux.
- GADIT Raoul, 12/9-16, Somme.
- GAIDDON Xavier, 10/9-14, Journaux.
- GAILLARD Jean-Bapt., 3/9-14, Journaux.
- GAILLARD Pierre, 12/9-16, Somme.
- GAILLARD Victor, 21/4-17, Champagne.
- GAILLETON Joseph, 5/5-15, Ban-de-Sapt.
- GAILLETON André, serg., 15/6-15, Metzeral.
- GAILLOT Jean-Marie, 3/9-14, Journaux.
- GAIMOZ Alexis, ser., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- GALINANT Jean, 3/6-18, Bussiares.
- GALLET Philibert, 12/8-15, la Voivre.
- GALLOT Pierre, 19/7-18, Courchamps.
- GARBAY Jean, 18/7-18, Aisne.
- GARDIEN Pierre, 5/8-16, hôp. évac. n° 15.
- GAREL Etienne, 26/9-14, Gerbéviller.
- GARIN René, 18/12-14, Cernay.
- GARIOD Pierre, cap., 10/9-14, Plainfaing.
- GERNIER François, serg., 15/1-15, hôp. Lons-le-Saunier.
- GARNIER Gabriel, 15/7-18, amb. 10/12.
- GARREAU François, 1/6-18, Aisne.
- GARRIC Jean, serg., 20/7-18, Courchamps.
- GARRO Victor, 20/7-18, Courchamps.
- GASNIER Arthur, 16/4-17, Champagne.
- GATEPIN Jean, 20/4-19, Gemainfaing.
- GAUCHER Adrien, 3/10-18, Hooglede.
- GAUDIN Ernest, cap., 10/6-18, amb. St-Germain-de-Ply.
- GAUDIN Maurice, 25/8-18, Bruys.
- GAULT Ambroise, 20/3-18, hôp. Lunéville.
- GAUNE Henri, 15/6-15, Metzeral.
- GAVARD-MONOD Lucien, 25/10-18, Belgique.
- GAVARD César, 2/9-14, Journaux.
- GAUVERVILLE Oscar, 9/11-17, Verdun.
- GAUTHIER Louis, serg., 30/7-16, Somme.
- GAY Adolphe, 5/9-14, Journaux.
- GAY Antoine, 19/9-14, hôp. Gray.
- GAY Etienne, 6/9-14, Journaux.
- GAY François, 3/8-14, Journaux.
- GAY Joannes, 9/8-14, Uffholtz.
- GAY Léon, 16/4-17, Champagne.
- GAYE Marcellin, 23/7-18, hôp. évac. n° 18.
- GAZEL Charles, adj., 9/11-17, Verdun.
- GEINDRE Marc, 3/6-16, Cernay.
- GELAY Jean, 10/7-17, amb. 12/22.
- GELIN François, asp., 1/8-16, Somme.
- GENAND Louis, 9/7-15, Ban-de-Sapt.
- GENANS Alexandre, 23/7-18, hôp. Beaugenny.
- GENÈBRE Albert, 13/1-15, Ban-de-Sapt.
- GENESTE Germain, 9/11-17, Verdun.
- GENESTE Henri, 20/7-18, Courchamps.
- GENEY, Charles-Louis, 12/7-15, hôp. St-Dié.
- GENIN Hippolyte, 31/8-14, Journaux.
- GENIN Léon, 30/7-16, Somme.
- GENIN Louis, 14/9-14, Journaux.
- GENOLIN Henri, 23/9-14, hôp. St-Dié.
- GENOLIN Narcisse, 21/9-14, hôp. St-Dié.
- GENOUD Marius, 10/8-14, Cernay.
- GENTIL-BECOT Joseph, 29/12-15, La Fontenelle.

- GEOFFRAY Gaston, 4/10-15, Ban-de-Lave-
line.
 GEOFFRE Pierre, 30/7-16, Somme.
 GEORGES Charles, 7/9-14, Journaux.
 GERBE Pierre, cap., 18/4-14, Loivre.
 GERDIL Emile, 5/9-14, Journaux.
 GERDIL Lucien, 30/7-16, Somme.
 GERIN Camille, 25/8-18, Bruys.
 GERVAIS Jean, 8/11-14, hôp. St-Dié.
 GIFFIN André, 24/11-18, amb. 2/66.
 GIGUET François, 16/4-17, Champagne.
 GILIBERT Hippolyte, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GILIBERT, Petrus, cap., 8/8-14, Cernay.
 GILIBERT Pierre, 25/12-16.
 GIMEL François, 6/12-16, Somme.
 GINEAU Noël, 19/4-17, Champagne.
 GINET Félix, 15/6-15, Metzeral.
 GIRARD François, 1/3-16, Voivre.
 GIRARD Joseph, 18/7-18, Hautevesnes.
 GIRARD Georges, 16/4-17, Champagne.
 GIRARD Léon, 20/7-18, Courchamps.
 GIRARD Joseph, 8/7-15, La Fontenelle.
 GIRARD-MADOUX François, 3/9-17, Nava-
rin.
 GIRARDIN Léon-Joseph, adj., 29/8-16,
Somme.
 GIRARDIN Pierre, cap., 10/8-14, Uffholtz.
 GIRAUD Albert, 15/6-15, Metzeral.
 GIRAUD Auguste, 8/7-15, La Fontenelle.
 GIROUDEAU Alphonse, 1/8-16, Amiens.
 GIRIER Louis, 10/9-14, Journaux.
 GIROD Charles, 8/4-17, Ste-Hélène-s/Isère.
 GIROD Eugène, 10/7-16, hôp. Dôle.
 GIROD Louis, cap., 20/7-16, Somme.
 GIROD François, 4/9-15, Billieu.
 GIRERD Marie-Louis, 9/8-14, Uffholtz.
 GLEIZE Etienne, 8/7-18, Aisne.
 GOBERT Edmond, 15/7-18, Aisne.
 GOBERT Pierre, cap.-fr, 7/9-14, Journaux.
 GODART Joseph, cap., 16/4-17, Loivre.
 GOFFRE Jean, 19/7-18, Courchamps.
 GODDAT Jean-Marie, 6/9-14, Journaux.
 GOETZ Laurent, serg., 3/10-18, Hooglede.
 GOLLION Alphonse, 19/3-19, hôp. Beauvais.
 GONDEAU, Jean-Bpte, 3/11-16, amb. Lan-
drecourt.
 GONNET Jean-Marie, 9/8-14, Cernay.
 GONTARD Jean-Marie, 18/6-15, Metzeral.
 GONTARD Pierre, 10/9-14, Journaux.
 GONTHARET Maurice, 27/9-14, Ban-de-Sapt.
 GORET Joseph, 23/8-17, hôp. Annecy.
 GORJU Jean-Marie, 31/12-14, La Fonte-
nelle.
 GORJUX Charles-Marie, cap., 21/7-16.
 GOSSE Oscar, 20/4-17, Loivre.
 GOUDART Louis, cap.-fr, 8/7-15, Ban-de-
Sapt.
 GOUGOUX Adrien, 15/8-14, hôp. Stras-
bourg.
 GIROD Jean-Marie, 18/7-18, Hautevesnes.
 GIRODON Jean, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GIROUD François, serg.-fr, 6/9-14, Jour-
naux.
 GIROUD Marie, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GIVORS Antoine, serg., 4/6-18, amb. Bezu-
le-Guery.
 GLAISAT Joseph, cap., 9/8-14, Cernay.
 GOLLIET François, 19/11-17, hôp. Castel-
naudary.
 GOUTTE Jean-Bapt., 3/8-15, hôp. Bruyères.
 GOUYDON Marcel-Jean, 20/7-18, Cour-
champs.
 GOUX Emile, 16/10-18, Hooglede.
 GOUZE Jean, 16/4-17, Champagne.
 GOVOND Antoine, 8/7-15, La Fontenelle.
 GOY Joanny, 1/11-14, hôp. Besançon.
 GOYFFOND Jules, 10/10-14, St-Jean-d'Or-
mont.
 GRABILLAT Pierre, 15/6-15, Metzeral.
 GRAMUSSET Séraphin, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRAND Antoine, 15/8-15, Lingkapff.
 GOUTAILLER Nicolas, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GOUTARD André, 21/7-16, Somme.
 GRAND Emile, 3/6-18, Bussiares.
 GRANDJEAN Augustin, 8/11-18, hôp. Sonk-
Ahras.
 GRANDJEAN Henri, 17/9-14, hôp. St-Dié.
 GRANGE Abel, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRANGE Joseph, 23/7-16, Somme.
 GRANGE Louis-Marie, 30/7-16, bois de
Hem.
 GRANGER Henri, 30/7-16, bois de Hem.
 GRANIER Jean, 1/9-14, Journaux.
 GRAPPIN Henri, 22/2-15, Ban-de-Sapt.

- GRAS Joseph-Gaspard, 9/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRASSER André, serg.-mr, 21/6-15, Metzeral.
 GRASSET Louis-Marius, 19/9-17, amb. 10/13.
 GRASSOUX François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRAVE Fernand, 10/8-18, Fismes.
 GREC Jean-Claude, 18/10/14, St-Jean-d'Ormont.
 GRÉGOIRE Joseph, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRELIN Léon, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRENIER Benoît, 3/6-18, Bussiares.
 GRENIER Jean-Louis, 12/9-16, Somme.
 GRÉPIEU Paul, 20/7-17, amb. 9/12.
 GRÈZES Hippolyte, 3/10-18, Hoogledé.
 GRIGNON Joseph, 25/5-17, Champagne.
 GRILLAT Jean, 9/8-14, Cernay.
 GRILLE Eugène, 30/7-16, Somme.
 GRILLET Laurent, cap., 18/1-16, Ban-de-Sapt.
 GRIMAND Alexandre, 2/8-16, Somme.
 GROBON Joseph, 25/6-15, Huss.
 GROLLIER François, serg., 23/8-14, Thann.
 GROS André-Françisque, 2/9-14, Saulcy.
 GROS Claude, serg., 7/9-14, Journaux.
 GROS Eugène, serg., 1/5-16, hôp. Raon-l'Étape.
 GROS Félix, serg., 30/8-14, Journaux.
 GROS Sylvain-Xavier, adj., 1/9-14, Journaux.
 GROSJEAN François, 11/9-16, Somme.
 GROSPIRON Victor, 8/7-15, La Fontenelle.
 GROSTABUSSIAT Louis, 19/9-14, Gemainfaing.
 GROULEZ Eugène, 16/4-17, Champagne.
 GRUFFAT Joseph, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 GRUSON Albert-Louis, 3/9-17, Ferme Navarin.
 GUENAT Léon-Victor, 29/8-16, Bois de Hem.
 GUÉRARD Albert-Louis, 22/10-18, Belgique.
 GUICHARD Lucien, 2/9-16, H. O. E. n° 15.
 GUIGNARD Léopold, 21/4-17, hôp. Bouleuse-Aubilly.
 GUIGUE Louis-Gabriel, 20/9-16, H. O. E. n° 15.
 GUILLEMINOT Charles, 24/3-18, hôp. Rehainviller.
 GUILLERMET Achille, 20/9-14, St-Jean-d'Ormont.
 GUILLERMET Lucien, 20/9-14, Gemainfaing.
 GUILLERMIN Jean-Bte, 9/8-14, Cernay.
 GUILLOT Guillaume, serg., 18/9-14.
 GUILLOU Jean, 26/9-14, hôp. St-Dié.
 GUINET Léon, cap., 8/9-14, hôp. Besançon.
 GUÉRIN Joseph, 5/12-14, hôp. St-Dié.
 GUÉRIN Polycarpe, 3/9-17, Souain.
 GUEUDET Jean-Bte, 22/7-18, H. O. E. 18.
 GUEUGNON Antoine, 20/7-18, Courchamps.
 GUGLIÉLMETTO Jean-Bte, 15/6-15, Metzeral.
 GURNEL Joseph, 29/9-18, Hoogledé.
 GUYENNET Michel, 2/9-16, hôp. Amiens.
 GUYOT Jean-Marie, 30/7-16, Somme.
 HABECKER Charles, cap., 30/7-16, Somme.
 HAINAUD Joseph, 11/7-15, Ban-de-Sapt.
 HEINTZ Henri, 17/11-17, Montmédy.
 HÉLEINE Charles, 1/8-16, hôp. St-Quentin.
 HENRIC Henri, 21/7-18, Courchamps.
 HÉRAIL Paul, 23/7-18, hôp. Paris.
 HEUREUDE François, 7/9-18.
 HIRIGOYEN Baptiste, 11/10-18, en captivité.
 HIRIGOYEN Paul, 16/4-17, Champagne.
 HIVERT Adrien, 26/5-16, hôp. Bourg.
 HODILLE Jules-Alfred, 18/9-14, Gemainfaing.
 HOLLARD Joseph, 10/10-14, Gemainfaing.
 HUBERT François, 30/8-14, Journaux.
 HUDRY François, 7/9-14, Journaux.
 HUGOT André-Auguste, 3/10-18.
 HUGON Louis-Lucien, 12/9-16, Somme.
 HOGONNET Eugène, 9/5-19, Sued-Choulk.
 HUGONOT Antoine, 16/4-17, Champagne.
 HUGUET François, 1/9-14, Journaux.
 HUMBERT Elie, 8/7-15, La Fontenelle.
 HUMBERT Joseph, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 HUSSON Lucien, 13/8-15, hôp. Gray.
 IDIQUIN Jean, 10/10-18, amb. 242.
 ICARD François-Lucien, 30/8-14, Journaux.
 JACQUEMARD Marius, serg., 8/7-15, La Fontenelle.
 JACQUEMET Claude, 27/7-15, Ban-de-Sapt.
 JACQUEMET Jacques, 1/9-14, Saulcy.

- JACQUEMET Louis, 16/7-18, en captivité.
 JACQUEMIER Emile, 21/3-17, Champagne.
 JACQUEMOND Jean, cap., 9/8-14, Uffholtz.
 JACQUENOT Constant, 15/10-18, H. O. E. n° 16.
 JACQUEROUX Claude, 11/10/14, St-Jean-d'Ormont.
 JACQUET Auguste, serg., 20/7-18, Courchamps.
 JACQUET Claude, 18/12-14, Cernay.
 JACQUET Jérôme, 9/11-17, Verdun.
 JACQUET Louis, 18/3-15, hôp. Gerardmer.
 JACQUET Louis-François, 18/12-14, Cernay.
 JACQUET Louis-Léon, cap., 14/9-14, Journaux.
 JACQUET Pierre-Marie, 19/9-14, Gemainfaing.
 JACQUETTE Jean-Bte, 15/10-18, Mannheim.
 JACQUETIN Claude, 30/8-14, Journaux.
 JACQUIER Jules, 20/4-17, Loivre.
 JACQUIGNON Jules, 9/8-14, Cernay.
 JACQUINOT-CARRY Emile, 9/8-14, Uffholtz.
 JACQUIOT Auguste, 22/4-17, hôp. Bouleuse.
 JACQUON Michel, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 JACQUOT François-Denis, 19/7-18, amb. Tresme.
 JADEAU Achille, 16/4-17, Champagne.
 JAMART Georges-Abel, 9/11-17, Verdun.
 JAMBON Jean, 18/12-14, Cernay.
 JAMIN Jean-Bte, 25/9-14, Frabois.
 JANIN Henri, 29/9-18, Hooglede.
 JANNON Marcel, 30/8-14, Journaux.
 JANÉAZ Louis, cap., 24/9-14, La Fontenelle.
 JANIN Félix, 16/6-15, cote 830.
 JANODET Alphonse, 24/9-14, hôp. St-Dié.
 JANODY Jules, 12/9-16, Somme.
 JANVIER Albert, serg., 9/11-17, Verdun.
 JARRIN Augustin, 23/6-15, hôp. Dijon.
 JAY Joseph, 13/9-16, Somme.
 JEAN-CÉSAR François, 21/7-18, Aisne.
 JEANDET Marius-François, 9/8-14, Uffholtz.
 JEANNET Antoine, 16/4-17, Champagne.
 JOANON Jean, 7/12-17, Verdun.
 JOBEZ Jules, 16/4-17, Champagne.
 JOYEUX Arsène, 9/11-17, Bois-le-Chaume.
 JOFFRE Henri, 16/4-17, Champagne.
 JOININ Claude, 20/2-15, St-Jean-d'Ormont.
 JOLY Joseph cap., 1/8-16, Somme.
 JONNARD Joanny, 13/9-15, hôp. St-Dié.
 JORCIN Alphonse, 2/3-15, Ban-de-Sapt.
 JORDAN Paul, 7/9-14, Mandray.
 JOSSERAND Marcel, 2/9-14, Journaux.
 JOUBERT Elie, 12/3-15, hôp. St-Dié.
 JOUBERT Jean, 12/10-14, hôp. St-Dié.
 JOURDAN Louis, 6/7-18, amb. 12/2.
 JOURDAIN Philippe, 12/11-18, hôp. Zuydcotte.
 JOURDAN Léon, 12/8-14, Cernay.
 JOUVENAUD Georges, cap., 29/10-18, amb. 1/1.
 JOUY Jean, 11/10-18, Miramont.
 JOYEUX Jean, 3/10-18, Hooglede.
 JUGIE Fernand, 9/7-15, La Fontenelle.
 JUGUELET Georges, 14/8-16, H.O. E. n° 15.
 JUHEL Alphonse, 16/4-17, Champagne.
 JULLIARD Joanny, cap., 1/6-18, Courchamps.
 JUTAND Albert, 21/10-18, H. O. E. n° 16.
 KRUMEICH Marcel, 4/11-18, hôp. Rosendael.
 KERAVAL Yves, 21/3-17, Champagne.
 KERRIEN Joseph, cap., 21/7-18, Aisne.
 LABAT Joseph, 26/10-18, amb. 3/68.
 LABENNE Pierre, 16/4-17, Champagne.
 LABERNARDIE Edouard, 18/2-15, St-Jean-d'Ormont.
 LABOURÉ Jean, cap., 20/10-14, St-Dié.
 LABOURÉ Pierre, adj., 8/7-15, La Fontenelle.
 LABROSSE Pierre, 16/11-17, Verdun.
 LABROUSSE Marie, cap.-fr, 21/7-16, H. O. E. n° 15.
 LABUSSIÈRES Jean, 31/8-14, Journaux.
 LACHENAL Aimé, 22/3-16, hôp. Raon-l'Étape.
 LACHENAL Léopold, 19/8-14, Dornach.
 LACOMBE Francisque, 23/7-16, hôp. Amiens.
 LACOMBE Jean-Louis, adj., 18/9-14, Gemainfaing.
 LACOMBE Marie-Joseph, 9/8-14, Le Rudlin.
 LACOSTE Albert, 5/7-18, hôp. Salies-de-Béarn.
 LACOSTE Antoinè, 1/11-14, hôp. St-Dié.

- LACÔTE Joseph, 17/10-15, Thiébauménil.
 LAPIERRE Antoine, 9/19-15, Reillon.
 LACOUR Jean-Louis, 6/9-14, Journaux.
 LACOURPAILLE Marie, 15/9-16, h^ôp. temp.
 15.
 LACOUTURE Paul, cap., 30/8-14, Journaux.
 LACROIX Fernand, serg., ant. 19/11-18,
 Etrepilly.
 LACROIX Louis, 30/8-14, Journaux.
 LACROIX Marie, adj., 3/3-15, h^ôp. St-Dié.
 LACROIX Pierre, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 LADEVIC Jean, 31/7-16, Somme.
 LAFAY Jean-Marie, 21/9-14, St-Jean-d'Or-
 mont.
 LAFARGE Joseph, 1/6-18, amb. 6/2.
 LAFARGUE Albert, 7/10-18, Hooglede.
 LAFAYE Jean, 18/7-18, Aisne.
 LAFON Alexandre, 10/11-17, Verdun.
 LAFON Louis-Léon, 31/10-18, Belgique.
 LAFON Raoul, 30/7-16, Somme.
 LAFOND Antoine, 4/9-14, Journaux.
 LAFOND Jean, 16/4-17, Loivre.
 LAFOND Michel, 20/4-17, Champagne.
 LAFORÊT Pierre, cap., 20/7-18, Cour-
 champs.
 LAGARDE Jean, 4/9-17, amb. 9/12.
 LAGOUTTE Joseph, 26/6-15, Ban-de-Sapt.
 LAGRESLE Antoine, 2/9-16, H.O.E. n^o 15.
 LAINÉ Albert, cap., 30/8-14, Journaux.
 LALANDE François, serg., 29/10-18, Bel-
 gique.
 LALLEMAND Louis, 30/8-14, Journaux.
 LAMARCHE Félix, 27/11-18, h^ôp. St-Genis-
 Laval.
 LAMIC Basile, 3/10-18, Hooglede.
 LAMOUREUX François, 1/6-18, amb. 6/2.
 LAMURE Jean-Marie, 18/6-15, h^ôp. Gérard-
 mer.
 LANCERON Benoît, 30/7-16, Somme.
 LANÉRY Etienne, serg., 15/5-15, h^ôp. St-
 Dié.
 LANDECY Joseph, serg., 8/7-15, Ban-de-
 Sapt.
 LANFREY Benoît, 7/6-16, La Planée.
 LANGE Edouard, cap.-fr, 8/7-15, La Fonte-
 nelle.
 LANGE Louis, cap., 18/12-14, Cernay.
 LANGLEST René, serg., 3/10-18, Belgique.
 LANSART Albert, cap., 9/8-14, Uffholtz.
 LANVINSKI Auguste, 21/8-14, St-Jean-
 d'Ormont.
 LAPALUD Jean, 18/12-14, Cernay.
 LAPARRA Pierre, 20/4-17, Champagne.
 LAPIERRE François, 15/6-15, Metzeral.
 LAPIERRE Ernest, 1/8-16, Cléry.
 LAPLAGNE Félicien, 4/12-16, h^ôp. Deauville.
 LAQUAZ Antoine, 18/10-15, h^ôp. Kœnigs-
 bruck.
 LABOURET Albert, 3/10-18, Belgique.
 LARDELLIER Jean, 11/12-18, St-Germain-
 s/l'Arbresle.
 LARDIÈRE Joseph, 25/1-18, amb. 219.
 LARGE Eugène, 24/7-15, La Fontenelle.
 LARMARUDE Paul, 1/6-18, Aisne.
 LARUE Jean, cap., 16/9-14, Journaux.
 LASLAZ Marius, 19/7-17, Puygros.
 LATASTE Philibert, 19/9-14, Gemainfaing.
 LATGÉ Emile, 10/7-18, Courchamps.
 LATHOUILLE Martial, 12/4-17, Champagne.
 LATREILLE Joseph, 13/5-15, en captivité.
 LAUDET Marie, 4/10-14, La Fontenelle.
 LAUGA Jean-Marie, 1/6-18, h^ôp. Meaux.
 LAURENCIN Claude, 16/4-17, Champagne.
 LAURENCIN Eugène, serg., 22/7-18, Aisne.
 LAURENÇON François, 16/5-15, Ban-de-Sapt.
 LAURENS Henri, 9/12-18, camp de Dyrotz.
 LAURENT Marius, 21/5-15, h^ôp. Niederz-
 wehren.
 LAURENT Pierre-Joseph, 3/9-14, Journaux.
 LAUZIAS Joseph-Victor, 30/7-16, Somme.
 LEBESLAUR Pierre, 16/4-17, Champagne.
 LECLANCHER Raymond, 16/4-17, Cham-
 pagne.
 LEFEUVRE Eugène-François, 16/4-17,
 Champagne.
 LEFÈVRE Marcel, 22/7-17, Souain.
 LEFUMAT Antoine, 22/8-18, h^ôp. Creusot.
 LEFRANC Claude-Marie, 23/9-14, h^ôp. la
 Tronche.
 LEGAUX Arthur, cap., 22/6-15, La Fonte-
 nelle.
 LEGENDRE Pierre, serg., 6/9-14, Journaux.
 LÉGER Joseph, 19/9-14, St-Jean-d'Ormont.
 LEGRAND Philippe, 10/10-18, Hooglede.

- LEGROS Camille, 25/5-17, hôp. Evreux.
 LELEU Maurice, adj., 29/10-18, Belgique.
 LEMAIRE Alfred, cap., 16/9-16, hôp. Havre.
 LEMAIRE Henri, 11/7-15, hôp. St-Dié.
 LENOIR Jean-Marie, 29/7-16, Somme.
 LÉNON François, 19/9-14, Gemainfaing.
 LEPAGE Jean, 19/10-18, hôp. Calais.
 LÉPINE Marcel, 9/5-17, H. O. E. Bouleuse.
 LERON Charles, serg., 10/11-17, Verdun.
 LEROY Alphonse, 22/10-16, hôp. Neuilly.
 LEROY Victorien, 10/8-18, Fismes.
 LESCAT Joseph, 15/7-18.
 LESPINASSE Pierre, 6/3-18, Forêt de Parroy.
 LE SQUÈRE Joseph, 20/4-17, Champagne.
 LESTIÉVANT Philippe, serg.-fr., 9/11-16, Argonne.
 LESTRILLE Pierre-Roger, serg., 20/7-18, Courchamps.
 LETOURNEUR Jules, adj., 20/7-18, amb. Tresmes.
 LETTRAZ François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 LEVET Louis-Albert, 18/12-14, Cernay.
 LEVRAT Marius, 19/9-14, Ban-de-Sapt.
 LEYDIER Eugène, serg., 22/10-18, Belgique.
 LHOSTE Francisque, serg., 30/8-14, Journaux.
 LIEUTANT Marius, 3/6-18, hôp. Meaux.
 LIEURE Clément, 4/9-18, Vauxtin.
 LIÈVRE Joseph, 6/9-14, Fraize.
 LIMONE Jean, 14/9-14, Launois.
 LINOSSIER Jos., 21/7-15, hôp. Montpellier.
 LISONNAT Gaston, 19/9-16, hôp. Amiens.
 LIVET Antonin, 9/8-14, Uffholtz.
 LOISANCE Armand, 23/4-17, H. O. E. Bouleuse.
 LOMBARD François, 16/4-17, Loivre.
 LOMBARD Jean-Marie, adj., 4/10-18, Belgique.
 LONGERAY Joseph, 5/9-14, Journaux.
 LONGIN Antoine, serg., 10/10-18, Hoogledé.
 LORGUE Octave, cap., 13/9-16, Somme.
 LORIN Claude, 30/8-14, Journaux.
 LORMET Marie, 10/9-16, Somme.
 LORTAL Albert, 23/9-18, Tardenois.
 LOUIS Marcel-Albert, asp., 3/9-17, ferme Navarin.
 LYANDRAT Victor-Marie, serg., 1/8-16, Somme.
 LYONNET Marius-Germain, 22/6-15, La Fontenelle.
 MACLET Francisque, 4/9-15, Ban-de-Laveline.
 MADALA Georges, asp., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 MADELMONT François, 19/7-18, Courchamps.
 MABLSTAL Henri, 13/10-18, Hoogledé.
 MAGNIN Alexis, 27/9-14, Saulcy.
 MAGNIN Casimir, 13/3-17, Champagne.
 MAGNIN Elie, 9/8-14, Uffholtz.
 MAGNIN Fidèle, 11/7-15, hôp. St-Dié.
 MAGNIN Jean, serg., 9/7-15, Ban-de-Sapt.
 MAGNON Jean, 6/9-14, Gérardmer.
 MAGOT Julien, 30/10-18, Roulers.
 MAILLER Benoît, 30/7-18, Somme.
 MAILLET Joanny, 27/1-15, Ban-de-Sapt.
 MAILLET Michel, 22/6-15, La Fontenelle.
 MAIRET Albert, 16/4-17, Loivre.
 MAITRE Pierre, 1/9-16, Bois de Hem.
 MAJOLAT César, cap., 14/9-16, Somme.
 MALAHIENDE Iledévert, 3/10-18, Hoogledé.
 MALLEIN Alphonse, 23/3-15, St-Dié.
 MALLOT Claude, 30/4-15, hôp. Belley.
 MANDIER Paul, 20/7-15, hôp. Bruyères.
 MANDRILLON Maurice, 11/9-16, Boucharvesnes.
 MANG Charles, 17/4-17, Loivre.
 MANIGAND Pierre, 10/8-14, Uffholtz.
 MANIGLIER Edmond, 15/6-15, Metzeral.
 MANSEY Joseph, cap., 19/7-18, Bussiares.
 MARCHAIS Laurent, 8/7-18, Aisne.
 MARCHAL Emile, 27/9-15, hôp. Briançon.
 MARCHAL Camille, cap., 30/8-14, Journaux.
 MARCHAUD Julien, 19/4-17, amb. 7/10.
 MARCOT Ernest, 24/3-17, Champagne.
 MARÉCHAL Eugène, 21/7-18, Courchamps.
 MARÉCHAL Jean, 5/9-14, Saulcy.
 MARÉCHAL Joseph, 9/11-17, Verdun.
 MARENS Charles, 12/9-16, Somme.
 MARVIER Louis, cap., 13/7-18, Aisne.
 MARGAILLAN Firmin, 3/9-18, en captivité.
 MARGUIN Jean, 22/6-14, Metzeral.

- MARGUIN Jean-Marie-Louis, 22/11-14, Arracourt.
- MARHIC Jean, 4/2-18, Ornes.
- MARIAUD François, 16/4-17, Champagne.
- MARIETTE Jean, 2/10-17, Champagne.
- MARIN Joseph, 30/7-16.
- MARIONVAL Louis, cap., 22/7-16.
- MARMETH André, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- MARMONNIER Théophile, 15/6-15, Metzeral.
- MARQUET Joseph, 10/8-14, Uffholtz.
- MARQUINE Gabriel, 20/7-18, Courchamps.
- MARTEL Jean-Bapte, 29/10-18, Belgique.
- MARTELON Denis, cap., 26/2-16, Denipaire.
- MARTIN Claude, serg., 9/7-15, Ban-de-Sapt.
- MARTIN François, 10/11-18, en captivité.
- MARTIN Félix, 9/10-18, Hooglede.
- MARTIN Georges, 31/5-18, Latilly.
- MARTIN Gustave, 5/8-16, hôp. St-Quentin.
- MARTIN Henri-Jules, serg., 7/10-14, hôp. Cayrelles.
- MARTIN François, 11/9-14, hôp. St-Dié.
- MARTIN Lucien, 29/10-18, Belgique.
- MARTIN Léon-Joseph, 21/4-17, Loivre.
- MARTIN Pierre-Léon, 5/11-14, Athienville.
- MARTIN René-Henri, 18/12-14, Cernay.
- MARTINAND Xavier, cap., 22/9-16, Verdun.
- MARTINET Camille, 28/7-16, Somme.
- MARTINET Jean, 21/1-15, Ban-de-Sapt.
- MARTINIE Jean, 16/4-17, Loivre.
- MARTINOD François, 18/1-16, Dieffmattin.
- MARTINOT Marcel, 25/10-18, camp de Dyrotz.
- MARULLAZ François, 16/6-15, La Violu.
- MARVIE Célestin, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- MARZORATI Joseph, 10/2-15, Ban-de-Sapt.
- MASSIF André, asp., 18/12-18, hôp. Toulouse.
- MASSON Ferdinand, 22/3-17, hôp. Châlons-sur-Marne.
- MASSON Guillaume, serg., 12/11-18, hôp. Condrieu.
- MASSON Pierre, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- MASSOUBRE Marcel, 16/4-17, Loivre.
- MATHEVET Claude, 9/7-15, hôp. St-Dié.
- MATHIEU Louis-Marie, 16/4-17, Loivre.
- MATHIEU Ferdinand, serg., 31/7-15, hôp. St-Dié.
- MATHIEU François, 16/4-17, Loivre.
- MATHIEU Louis-Pierre, 18/6-18, hôp. Bourgoin.
- MAUGEIN Baptiste, 22/9-16, hôp. Amiens.
- MAULÉON Barthélemy, cap., 19/7-18, amb. 2/69.
- MAUNY Eugène, 10/9-16, Somme.
- MAURICE Sadi, serg., 17/10-18, Belgique.
- MAURY Prosper, 12/9-16, Somme.
- MAUSSION Eugène, 16/4-17, Loivre.
- MAYET Étienne, 14/4-17, Loivre.
- MAYET-CHAPPUIS Léon, 10/2-17, Verdun.
- MAZALEYRAT François, 13/9-16, Boucharvesnes.
- MAZAUD Louis, 3/10-18, Belgique.
- MAZEL Paulin, 31/5-18, Neuilly-St-Front.
- MAZELIER Gabriel, 10/10-16, hôp. évac. n° 15.
- MEINVIELLE Pierre, 21/10-18, hôp. Bergues.
- MELLET Auguste, 15/6-15, Metzeral.
- MÉLY Jean, 16/7-15, Ban-de-Sapt.
- MÉNICHON Jean-Pierre, 21/7-16, Somme.
- MENGIN Félicien, 16/4-17, Champagne.
- MERCIER François, 16/8-16.
- MERLE Émile, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- MERLE Marcel, 10/8-14, Uffholtz.
- MERLEY Antoine, 7/9-14, Journaux.
- MERLE Maxime, 30/7-16, Bois de Hem.
- MERLIN Henri, 23/11-17, Montmédy.
- MERMET Jean-Marie, cap., 9/7-15, hôp. St-Dié.
- MERMILLON Louis, 28/7-16, Somme.
- MERVILLE Ephrin, 16/9-14, hôp. de Veingarten.
- MESSIER Jean-Marius, 18/8-14, Uffholtz.
- MESTRE Antonin, 16/4-17, Loivre.
- MÉTAYET Pierre, 14/6-18, Veully-la-Poterie.
- MÉTRAL Joseph, 10/8-14, Cernay.
- MEUNIER Alex-Joseph, 17/6-15, Metzeral.
- MEUNIER Daniel, 4/6-18, Ferme Licy.
- MEUNIER François, 8/8-14, Cernay.
- MEUNIER Georges, serg., 11/11-14, amb. 4/2.
- MEYSSON Claudius, 20/9-14, hôp. St-Dié.
- MICHEL Eugène, cap., 6/9-14, Journaux.
- MICHALET Jean, 5/3-17, Bois Fumin.

- MICHAUD Julien, 28/9-14, hôp. St-Dié.
MICHEL Auguste, 1/6-18, Hautevesnes.
MICHEL Charles, 17/2-15, hôp. St-Dié.
MICHELET Gaston, 15/4-17, Loivre.
MICHELON Claude, 10/10-18, Ornans.
MICOLLET Louis, 26/4-17, amb. 7/10.
MIÈGE François, 8/7-15, La Fontenelle.
MIÈGE John-Albert, cap.-fr, 26/10-16, Verdun.
MIEUSET René, 23/2-16, hôp. St-Dié.
MIGNARD André, 16/6-15, Metzeral.
MIGNON Albert, 1/12-18, hôp. Évreux.
MIGUET Louis, 27-10-16, amb. 1/44.
MILA Marcel, serg., 10/8-14, Uffholtz.
MILLAU Paul, 23/5-17, hôp. Sceaux.
MILLET Charles, 20/9-14, Ban-de-Sapt.
MILLET Jean, 10/8-14, Uffholtz.
MILLET Louis, 25/5-16, hôp. Raon-l'Étape.
MILLET Raymond, cap., 1/10-14, St-Jean-d'Ormont.
MILLOT Joseph, 23/7-16, Hem.
MILLION Joseph, 3/6-18, Bussiares.
MILLOT Antonin, 21/9-14, St-Léonard.
MINPONTEL Léon, 13/9-16, Bouchavesne.
MOENNE-LOCOZ Léon, 23/6-15, Ban-de-Sapt.
MOLLARD Adolphe, 10/8-14, Uffholtz.
MOLETTE Pierre, 10/8-14, Uffholtz.
MOMMERT Joseph, 18/12-14, Cernay.
MONARD Joseph, 30/7-16, Curlu-Hem.
MONARD Joseph, 14/2-15, Ban-de-Sapt.
MONNARD Charles, 9/11-16, Argonne.
MONCORGER Claude, 30/7-16, Somme.
MONDIÈRE André, 22-10-18, Belgique.
MONON Henri, 11/7-15, Ban-de-Sapt.
MONNER Marie-François, 3/10-16, en captivité.
MONNERET César, 3/9-14, Journaux.
MONNET Alphonse, 30/7-16, Somme.
MONNET Henri, 20/5-17, Loivre.
MONNET Louis, 23/2-15, Gemainfaing.
MONNET Marius, 11/7-15, hôp. St-Dié.
MONTANT Louis, 17/9-14, Gemainfaing.
MONFORT Jacques, 23/7-17, en captivité.
MONTEIL Eugène, 29/10-18, hôp. Zuydcoote.
MORAND François, 15/6-15, Metzeral.
MORAND Marc, 4/9-14, Journaux.
MORAND Marie, 19/4-17, amb. 4/1.
MORCEL Jean-Marie, 22/7-15, Ban-de-Sapt.
MORCEL Jean-Marie, 1/6-18, Priez.
MOREL Joseph, 11/9-16, Somme.
MOREL Marie, 28/7-16, Somme.
MORELLE Benoît, 24/12-14, La Fontenelle.
MOREL Henri, 29/7-15, hôp. Bruyères.
MOREL Auguste, 10/8-14, Uffholtz.
MOREL Arthur, 26/9-14, hôp. St-Dié.
MOREL Joseph, 2/9-14, hôp. Fraize.
MOREL Joseph, 30/7-16, Somme.
MORIER Eugène, 5/9-14, Journaux.
MORISSET Gabriel, 20/7-18, Courchamps.
MORLENS Jean-Baptiste, 17/9-14, Mandray.
MORNET François, 16/4-17, Loivre.
MORRIER Joseph, 21/9-14, hôp. St-Dié.
MORT Louis, cap., 17/4-17, amb. 6/7.
MORTEL François, 9/2-15, Ban-de-Sapt.
MOSSAZ Étienne, 9/9-18, Loupeigne.
MOTTARD François, 10/8-14, Uffholtz.
MOUILLEVOIS Jean, 2/8-16, hôp. n° 15.
MOULARD Edouard, 19/4-17, Loivre.
MOURAILLE Louis, 27/4-17, amb. 4/1.
MOURROUX Marius, 16/4-17, Loivre.
MONNIER Émile, cap., 20/9-14, Gemainfaing.
MONNIER Georges, 30/7-16, Hem.
MOUSSIÈRE Antoine, 8/10-14, hôp. St-Dié.
MOUTTÉ Jacques, adj., 9/8-14, Cernay.
MOYNAT Albert, serg.-fr, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
MUGNIER Justin, 16/4-17, Champagne.
MURAT Jean-Pierre, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
MURE Antonin, 21/9-14, St-Jean-d'Ormont.
MÛRE Jean, 11/7-15, Ban-de-Sapt.
MURON Francisque, 9/3-17, Champagne.
MURTIN Alexis, 18/12-14, Cernay.
MURUGNEUX Auguste, 31/7-16, hôp. n° 15.
MUSSEAUX Joseph, 2/10-18, Hooglede.
MUSY Charles, cap., 16/4-17, Loivre.
MUTIN Aimé, 18/7-18, Hautevesnes.
MUTIN Eugène, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
MUTTI Jean, serg., 20/7-18, Courchamps.
MYX Claude, 10/8-14, Uffholtz.
NADAUD Jean, cap., 1/6-18, Aisne.

- NAILLOD Élie, 16/4-17, Loivre.
 NANTERME Jules, 9/7-15, Ban-de-Sapt.
 NEBOUT Gilbert, cap., 26/9-14, hôp. St-Dié.
 NESMES Louis, 4/9-18, Vauxtin.
 NEVEUX Pierre, cap. 10/7-15, Gemainfaing.
 NICOD Clovis, 7/9-14, Journaux.
 NICOLEAU-BETET Maurice, 12/9-16, Etinchem.
 NICOLLET François, 26/11-17, amb. 10-22.
 NIOLLET Henri, 30/7-16, Hem.
 NIOLLET Louis, 6/9-14, Journaux.
 NIZIER Claude, 8/7-15, Le Fontenelle.
 NOGIER Camille, serg., 19/4-17, Loivre.
 NOGUES Jean-Marie, 12/9-16, Bouchavesne.
 NOGUÈS Jean-Marie, 29/10-18, Belgique.
 NOILHETAS Paul, 16/4-17, Loivre.
 NOIRET Jean, 16/3-16, hôp. St-Dié.
 NOVATÉLY Francisque, 13/8-15, hôp. St-Dié.
 NOVET Francisque, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 NOVEL Jean-Baptiste, 20/2-15, en captivité.
 NOVEL-CATTIN Louis, 8/8-14, Sentheim.
 NUGON Camille, 8/6-16, hôp. Raon-l'Étape.
 NUYET François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.

 OBLETTE François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 OBRIET Charles, serg., 20/7-18, Courchamps.
 OLLAGNIER Maurice, 26/11-18, St-Étienne.
 OLLIET Alexis, 10/9-14, Journaux.

 PACCOUD Marie-Pierre, 10/8-14, Uffholtz.
 PACHE Jean, 9/11-17, Verdun.
 PAGÈZE Alexis, cap., 18/7-18, Hautevesnes.
 PAGNON François, 30/7-16, Hem.
 PALLARD Joseph, 15/12-18, Poncin.
 PALLUEL Auguste, cap., 20/7-18, Courchamps.
 PAPET Lépine, 10/8-14, Journaux.
 PAPON Julien.
 PAPUT Gilbert, 12/7-15, hôp. du Gard.
 PAZE Paul, serg., 3/8-18, amb. 2/69.
 PAQUET Jean, 15/6-15, Metzeral.
 PAQUET Frédéric, 18/4-19, hôp. d'Annecy.
 PARDON Antonin, 6/9-14, hôp. Gérardmer.
 PARDON Pierre, 20/9-14, Ban-de-Sapt.
 PARIS François, 10/8-14, Uffholtz.

 PARMENTIER Pierre, 11/9-14, hôp. Valence.
 PARODI Étienne, 12/5-17, hôp. Bouleuse.
 PASCAL Félix, serg., 30/7-16, Hem.
 PASCAL Germain, 2/10-18, Hoogledé.
 PASSET Éloi, 17/4-17, amb. 4/1.
 PATIN Jérôme, 5/9-14, Journaux.
 PATUREL Marius, 1/9-14, Journaux.
 PAUGET Henri, cap., 27/9-14, La Croix-aux-Mines.
 PAUGET Marcel, 23/10-14, hôp. Besançon.
 PAULY Albert, 20/7-18, Courchamps.
 PAULY Julien, 30/9-18, Hoogledé.
 PAUPY Jean, 16/4-17, Loivre.
 PAIROT Félix, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 PAYA Adrien, 22/5-16, La Chapelotte.
 PAYET Albert, cap., 3/10-16, Somme.
 PECH Julien, 18/7-18, amb. 6/7.
 PEDEMAY Jean, 10/10-18, Pierrefond.
 PÉGON Jean-Baptiste, 11/11-14, Saulcy.
 PEGON Jean-Marie, cap., 25/8-14, Cernay.
 PEGOURIE Louis, 16/4-17, Loivre.
 PEILLER Henri, 26/9-14, hôp. St-Dié.
 PELEDRY Marius, serg., 5/7-18, amb. 6-7.
 PELLERIN Gabriel, 8/7-15, La Fontenelle.
 PELLETIER Jean, 26/9-16, Gottingen.
 PELLETIER Jean-Claude, 26/1-15, hôp. St-Dié.
 PELLETIER Joseph, 3/9-14, Journaux.
 PELLETIER Louis, 5/9-14, Journaux.
 PELLETIER Victor, 21/3-17, Champagne.
 PELLIN Léon, serg., 11/1-19, en captivité.
 PELLISSIER Victor, 9/11-17, Verdun.
 PELLOUX Arthur, serg., 27/7-16, Somme.
 PENNET Antonin, cap., 10/9-14, Journaux.
 PERDRIX Hippolyte, 3/9-14, Journaux.
 PERDRIX Paul, 12/9-16, Somme.
 PENEY Louis, 30/7-16, Somme.
 PÉRÉ Jacques, 20/7-17, Souain.
 PEREUILH Pierre, 4/10-18, Hoogledé.
 PERICHON Gilbert, 19/1-18, hôp. Vichy.
 PERIGAUD Louis, 21/7-18, Courchamps.
 PERONNET Henri, 16/12-15.
 PERRACHON Antoine, 9/9-16, Somme.
 PERRAS René, 18/4-17, Champagne.
 PERRAT Jean, 1/9-14, hôp. Gérardmer.
 PERRAT Léon, 2/8-17, hôp. évac. n° 18.
 PERRAUD Marie, 20/7-15, hôp. Épinal.

- PERRET Dominique, 30/7-16, Somme.
 PERRET François, serg., 5/9-14, Journaux.
 PERRET François-Joseph, 31/10-16, hôp. T. n° 19.
 PERRICHON Jean, 16/9-14, La Fontenelle.
 PERRIER Camille, 16/4-17, Loivre.
 PERRIN Antoine, 22/6-15, La Fontenelle.
 PERRIN Antoine-Marius, 16/4-17, Champagne.
 PERRIN Francis, 27/10-18, Belgique.
 PERRIN Emile, 13/9-16, Bouchavesne.
 PERRIN François-Joseph, 11/9-14, St-Jean-d'Ormont.
 PERRIN Jean, 28/9-14, hôp. St-Dié.
 PERRIN Léon-Jean, serg., 8/5-17, H. O. E. Bouleuse.
 PERRIN Louis, 15/6-15, Metzeral.
 PERRIN Maurice, 2/6-18, hôp. Paris.
 PERRIN Patras, cap., 18/7-18.
 PERROTIN Marius, 19/2-17, Verdun.
 PERROUD Benoît, 23/10-18, Belgique.
 PERROUD François, 16/5-17, Loivre.
 PERROUDON Jean, 10/10-14, St-Jean-d'Ormont.
 PERROUSE Joseph, 16/4-17, Loivre.
 PERRUCHON Jules, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 PERRUS Séraphin, cap., 2/8-16, amb. 208.
 PETEL Claude, 21/6-15, Metzeral.
 PETIT Étienne, 9/11-18, Peyrent.
 PEULET Louis, 7/9-14, Plaine Bellegoute.
 PICCARD Marie, 18/12-15.
 PEYRARD Charles, cap., 2/10-18, Hoogledede.
 PEYRAT Jean, 21/3-17, Champagne.
 PEZET Henri, 9/11-17, Verdun.
 PHILIBERT Joseph, 16/4-17, Loivre.
 PHILIBERT Vincent, 20/9-14, hôp. St-Dié.
 PHILIP Jean, 14/4-18, Forêt de Parroy.
 PHILIPPE Jacques, cap., 12/9-16, Somme.
 PHILIPPE Pierre, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 PHILY Antoine, 30/7-16, Somme.
 PIARD Eugène, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 PIARD Sylvain, serg., 16/4-17, Loivre.
 PICARD Fernand, 9/10-18, Belgique.
 PICHON Marcel, serg.-fr., 30/7-16, Somme.
 PICAT Martial, 19/4-17, Loivre.
 PICOULET Louis, cap., 18/7-18, Hautevesnes.
 PICQUEREZ Louis, 16/4-17, Loivre.
 PIERRETON Marius, serg., 1/2-18, Ornes.
 PIERRE Joseph, 3/6-18, Aisne.
 PIERSON Lucien, cap., 3/10-18, Hoogledede.
 PIET Jacques, 2/10-18, Hoogledede.
 PIOLLET Jean-Marie, 19/3-18, Forêt de Parroy.
 PIOTTON Joseph, 12/10-18, amb. 1/1.
 PIPE Auguste, 20/4-17, Loivre.
 PIQUE Jean, 3/11-18, Iseghem.
 PIQUET Georges, 24/2-15, hôp. St-Dié.
 PIQUET Jean-Marie, asp., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 PIRON Eugène, 8/8-14, Cernay.
 PIRON Jules, 5/10-14, hôp. Lyon.
 PLANAVERGUE Sylvain, 4/3-18, Forêt de Parroy.
 PLANCHAMP Étienne, 16/6-15, amb. 1/75.
 PLANTÉ Romain, 9/11-17, Verdun.
 PLANTIER Gustave, 30/8-16, Hem.
 PLANTIER Jules, 6/10-14, amb. 1/58.
 PLAS Pierre, 9/11-17, Verdun.
 PLOUJOUX Paul, 26/6-15, amb. 12.
 PLUCHON, Victor, 3/10-18, Hoogledede.
 POBEL Georges, asp., 20/7-18, Courchamps.
 POBLE Félix, 30/9-14, St-Dié.
 POCHAT Antoine, 10/9-14, Journaux.
 POCHET Louis, cap., 30/8-14, Journaux.
 POILDESSOUS Victor, 12/4-17, Champagne.
 POINSOT Théodore, 13/2-15, Ban-de-Sapt.
 DE LA POIX de FRÉMINVILLE Marie, asp., 28/7-16, amb. 208.
 POLLET François, 8/11-14, hôp. St-Dié.
 POLLET François-Jean, 8/3-17, hôp. Morvillars.
 POLLIER Joseph, 21/6-15, Gérardmer.
 POMÈS Armand, 9/8-18, H. C. A. 49.
 PONCET Claude, 19/7-18, Jouarre.
 PONCET Hippolyte, 23/4-15, hôp. St-Dié.
 PONCET Jean, 15/6-15, Metzeral.
 PONCIN Georges, 18/12-14.
 PONÇON Claude, 10/9-14, Journaux.
 PONS Eugène, 31/5-18, Neuilly-St-Front.
 PONS Ferdinand, 12/9-16, Somme.
 PONT Jean-Marius, cap., 16/4-17, Champagne.
 PONTAL Émile, 11/11-18, hôp. Malassisse.
 PONTET Victor, 10/9-14, Journaux.

- POQUET Jean, cap., 16/4-17, Champagne.
 PORRET Joseph, 12/9-16, Somme.
 PORTERIE Lucien, 20/4-17, Loivre.
 PROST Fleury, cap., 9/8-14, Cernay.
 PORTAL Jacques, 17/4-17, Champagne.
 PORTET Victor, 17/10-18, Esplas.
 PORTIER Philibert, 6/3-15, hôp. Épinal.
 POTEL Auguste, cap., 20/7-18, Courchamps.
 POTHAIN Charles, 25/6-15, Alsace.
 POTHIER Jean, 24/10-16, Verdun.
 POTTERAT René, 5/9-14, Journaux.
 POULLAILLON Lucien, adj., 18/7-18, amb. Trespas.
 POULARD Jean-Marie, 1/10-18, hôp. Calais.
 POUREYRON Jean, cap., 20/10-16, Monaco.
 POUYÈS-DIBOLETTE Jean, 29/3-17, hôp. de Dax.
 PRADE Antoine, 27/10-18, Belgique.
 PRALAS Claude, 3/10-18, Hoogledé.
 PRAJOUX Jean, 18/4-17, amb. 4/1.
 PRÉ Benoît, 1/9-14, Fraize.
 PRESLE Antoine, 14/9-16, amb. 15/4.
 PRÉVIEUX Henri, 13/2-15, Ban-de-Sapt.
 PRESTOZ Henri, 30/7-16, Somme.
 PRICAZ Ernest, 10/8-14, Uffholtz.
 PRIEUR Joseph, 16/4-17, Loivre.
 PRIOU Jules, 18/7-18, Hautevesnes.
 PRIVAT Émile, 23/10-18.
 PROMONET Pierre, 10/9-14, Journaux.
 PROST Louis-Joseph, 10/11-18, Iseghem.
 PROUHÈZE Marie, 9/11-17, Verdun.
 PUGNET Jean, 21/9-14, St-Jean-d'Ormont.
 PUJO Jean, 20/7-18, Courchamps.
 PUTHOD Auguste, 18/9-14, Gemainfaing.
 PUVILLAND Jules, 30/7-16, Curlu.
 PY Joseph, 18/7-18, Hautevesnes.
 PY Pierre, 12/9-16, Somme.

 QUAIROU Joseph, 8/7-15, Le Fontenelle.
 QUAY Jean, 8/2-15, hôp. St-Dié.
 QUIBIER François, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 QUINET Auguste, 14/4-18, Chaubontaine.

 RABATEL Jean, cap., 18/1-16, Dieffmattin.
 RABLET Antoine, cap., 16/6-13, Metzeral.
 RABOUTET Camille, cap., 29/8-18, hôp. Guéret.
 RABUT Marc, 30/7-16, Somme.
 RAFFIN Joseph, 8/9-14, Journaux.
 RAFFIN Gustave, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 RAMBAUD-RAFFINET Eugène, 1/9-14, Mandray.
 RAMBAUD Gilbert, 24/7-16, Curlu.
 RAMBEAUD Pierre, cap., 1/6-18, Courchamps.
 RAMPON Eugène, cap., 9/11-17, Verdun.
 RANGOD Jean, 31/8-14, Fraize.
 RAOULT Louis, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 RAPHOZ François, cap., 20/7-18, Courchamps.
 RASSAT François, 20/1-15, Ban-de-Sapt.
 RAVENET Paul, 15/6-15, Metzeral.
 RAVINET Albert, 10/8-14, Uffholtz.
 RAVOIRE Félix, 30/5-15, La Fontenelle.
 RAPPY François, 1/9-14, Saulcy.
 RATIGNIER Jean, 30/7-16, Somme.
 RAVANNIER Théophile, 21/11-15, amb. Bessoncourt.
 RAVANTE Louis, 18/4-17, Loivre.
 RAVET Joseph, 5/10-18, Westroosebek.
 RAVIER François, 3/1-15, La Fontenelle.
 RAY Pétrus, 6/11-14, hôp. St-Dié.
 RAYMOND Louis, 12/4-17, Verdun.
 RAYNAL Henri, 20/7-18, Courchamps.
 RAZUREL Henri, 7/9-16, Hem.
 REAUTÉ Joseph, 21/7-18, Courchamps.
 REBOILLAT Séraphin, 1/9-14, Gérardmer.
 REBUFFAT Félix, 19/5-17, Loivre.
 RECOQUILLAY Louis, 16/4-17, Loivre.
 RECORBET Antoine, 9/8-14, Uffholtz.
 RECORBET Louis, 15/5-15, Metzeral.
 REDON Léonard, 16/4-17, Champagne.
 REGARD Gustave, 10/7-15, La Fontenelle.
 REGIPAS Jean, 10/8-14, Uffholtz.
 REGIS Benjamin, 30/9-18, hôp. Calais.
 RENAUD Armand, 20/7-18, Courchamps.
 RENAUD Benoît, 7/12-17, Verdun.
 RENAUD Blaise, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 RENAUDIN René, 31/3-18, Latilly.
 RENDY Claudius, 29/10-16, Verdun.
 RENOUD Martin, 2/3-16, La Hollande (Vosges).

- REVARD Jean, 4/3-17, h^ôp. Morvillard.
 REVERDY Anthelme, 15/6-15, Metzeral.
 REVET Joseph, 10/8-14, Uffholtz.
 REVEYRON Joseph, cap., 19/7-18, Cour-
 champs.
 REY Clovis, 20/7-18, Courchamps.
 REY François, 25/3-18, en captivité.
 REY Jean, 24/3-15, h^ôp. Belley.
 REY Marcel, 8/7-15, La Fontenelle.
 REY Marius, serg., 7/10-14, h^ôp. Lyon.
 REYDELLET Louis, 20/9-14, Journaux.
 REYDELLET Alphonse, 10/8-14, Uffholtz.
 REYMOND Ernest, 16/6-15, Schiessrothried.
 REYNIER Charles, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 REYNIER Fernand, 22/7-18, Meaux.
 RHODES Henri, 11/7-18, amb. 10/12.
 RIBEYROT Jean, 19/4-17, Loivre.
 RIBOULIN Jean-Baptiste, 2/9-14, Saulcy.
 RICHARD Henri, 14/1-18, Forêt de Parroy.
 RICHARD Henri-Marcel, 16/4-17, Loivre.
 RICHAUX Pierre, 27/2-15, St-Jean-d'Or-
 mont.
 RICHON Paul, 18/4-18, Forêt de Parroy.
 RICOINE Pierre, 9/7-15, h^ôp. St-Dié.
 RIÉGERT Édouard, 2/10-18, Hooglede.
 RICHON Clément, 18/11-15, h^ôp. Lyon.
 RIGAUD Antoine, 30/4-17, amb. E. 7/10.
 RIGAUD Marie, 9/8-14, Cernay.
 RIGAL Louis, 1/6-18, Aisne.
 RIGOLLET Émile, serg., 27/9-16, Somme.
 RIGOTTIER Adolphe, cap., 8/7-15, Ban-de-
 Sapt.
 RIGOU Paul, 16/4-17, Champagne.
 RIGOULOT Louis, 16/4-17, Loivre.
 RIQUET Louis, 31/12-14, h^ôp. St-Dié.
 RIOUX André, cap., 23/9-18, Tardenois.
 RIVET Baptiste, 4/3-15, Ban-de-Sapt.
 RIVET Louis, 10/8-14, Uffholtz.
 RIONDET Arthur, 3/9-14, Journaux.
 RIVIÈRE Louis, adj., 7/3-17, Loivre.
 RIVIÈRE Cyrille, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 RIVIÈRE François, 4/2-18, Ornes.
 RIVOIRE Marcel, 30/9-14, h^ôp. Épinal.
 RIVOLLET François, 9/8-14, Uffholtz.
 ROBERT Antonin, 7/9-14, Journaux.
 ROBIN Marcel, 4/1-17, en captivité.
 ROBISSON, Antoine, 25/1-15, h^ôp. St-Dié.
 ROCH Séraphin, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 ROCHES Emmanuel, 3/10-18, Hooglede.
 ROCHE François, 26/6-15, Ban-de-Sapt.
 ROCHE Henri, 12/9-16, Somme.
 ROCHELANDET Félix, 23/9-14, h^ôp. St-Dié.
 ROCHET Bernard, 19/7-18, Meaux.
 ROCHET Émile, 8/9-14, Journaux.
 ROCHET Georges, cap., 20/7-18.
 ROCHETTE Marcel, 16/4-17, Loivre.
 ROCHON Laurent, 24/6-17, en captivité.
 RODARY François, 10/9-16, Somme.
 RODELLET Eugène, 15/8-16, h^ôp. Amiens.
 RODIER Alexandre, 1/6-18, Aisne.
 ROGNARD Jean-Baptiste, 9/8-14, Uffholtz.
 ROGUET François, 17/10-18, Gitsberg.
 ROLLANT François, 23/10-16, Verdun.
 ROMAN Gustave, serg.-m^r, 20/7-16, La
 Neuville-lès-Bray.
 ROMAND Clément, 20/9-14, h^ôp. St-Dié.
 ROMANET Armand, 6/9-14, h^ôp. Fraize.
 RONDEAU-LANCY Auguste, 4/8-18, h^ôp. 52
 B. 537.
 ROSIER François, 24/7-15, Ban-de-Sapt.
 ROSSET Pierre, 14/1-18, h^ôp. Lunéville.
 ROSTAING Zéphirin, 15/6-15, Metzeral.
 ROUBY Félix, 10/7-15, Ban-de-Sapt.
 ROUCAN Denis, 22/10-18, Belgique.
 ROUFFANCHE Simon, 13/4-18, Dorsmund.
 ROUGEOT Laurent, 20/4-17, Loivre.
 ROUQUIER Léon, 30/9-18, Hooglede.
 ROULIN Maurice, 19/7-18, Courchamps.
 ROUMEGOUX Antoine, 22/8-18, h^ôp. compl.
 64.
 ROUMEAUX Blaise, 16/10-14, h^ôp. Lyon.
 ROUSSÉ Adolphe, 5/9-14, Mandray.
 ROUSSET Louis, 15/6-15, Metzeral.
 ROUSSET Marcellin, serg., 18/7-18, Haute-
 vesnes.
 ROUSSIN André, 18/12-14, Cernay.
 ROUVIÈRE Joseph, 3/10-18, Hooglede.
 ROUX Émile, cap., 9/8-14, Uffholtz.
 ROUX Marie, 9/8-14, Cernay.
 ROUX Nicolas, 10/10-14, St-Jean-d'Or-
 mont.
 ROZET Joseph, 5/12-14, Journaux.
 ROZIER Antoine, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 RUBIN Jean-Marie, 8/9-14, Journaux.

- SADOT Antoine, 30/7-16, Hem.
 SAGE Joseph, cap., 18/5-17, H. O. E. Bouleuse.
 SAILLARD Marcellin, serg., 2/10-18, Hooglede.
 SAINT-CRIQ Pierre, 1/6-18, Aisne.
 SAINT-HILAIRE François, 20/7-16, Froissy.
 SAINTE-MARIE Jean, serg., 21/7-18, Loivre.
 SAINT-SULPICE Antoine, 30/4-15, Saint-Jean-d'Ormont.
 SALIGNAT Pierre, 7/9-14, Journaux.
 SALLIN Étienne, 22/6-15, Ban-de-Sapt.
 SALVY Théophile, 18-4/17, Champagne.
 SANDRIN Jean-Marie, 22/6-15, La Fontenelle.
 SANTUEL Joseph, 26/7-15, Ban-de-Sapt.
 SANCTUS Émile, 16/6-15, Metzeral.
 SAPIN Auguste, cap., 10/9-14, Journaux.
 SAPIN Louis, 15/6-15, Metzeral.
 SARDAT Pierre, serg.-fr, 10/9-14, Journaux.
 SANCAZ Alexandre, 28/12-14, La Fontenelle.
 SAULNIER Arsène, serg., 18/4-17, Loivre.
 SAUNIER Léon, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 SAUTIER Marius, 15/6-15, Metzeral.
 SAUTHIER Georges, 7/8-14, Thann.
 SAUVAGEOT Stanislas, cap., 10/8-14, Uffholtz.
 SAUVIGNET Léon, 13/6-15, Sillakerkof.
 SAUX Jean, cap., 28/10-18, Belgique.
 SECCHI Louis, 17/2-15, hôp. St-Dié.
 SÈBE Aimé, asp., 30/7-16, Hem.
 SEGAY Philippe, 17/7-18, Hautevesnes.
 SEGUY Jean-Baptiste, 2/4-18, hôp. Martigny.
 SEGUIN François, 3/10-18, Hooglede.
 SEIGNERET Claude, 16/4-17, Loivre.
 SENMARTIN Paul, serg., 3/10-18, Hooglede.
 SERPOLLET Jean, cap., 1/6-18, Aisne.
 SERPOLLET Joanny, 4/9-14, Mandray.
 SERRE Lucien, 21/7-18, Courchamps.
 SERRES Antoine, 2/8-18, H. C. A. 49.
 SERRES Jean, cap., 29/7-18, Aisne.
 SERVETTOZ Marius, 10/9-14, Journaux.
 SÈVE Jean, cap., 18/7-18, Hautevesnes.
 SICAUD Jean-Marie, serg., 11/6-15, Sillaker.
 SIGNAUD Marius, 31/8-16, Hem.
 SIMON Marius, 12/10-18, Hooglede.
 SIMONNET Claude, 31/12-16, hôp. Bourg.
 SIMPLET Ambroise, cap.-fr, 6/3-18, hôp. Gérardmer.
 SINQUIN Félix, 8/8-14.
 SOUCAZE Jean, 5/12-18, Pierrefitte.
 SITTLER Émile, adj., 10/2-15, Ban-de-Sapt.
 SOFFRAY Marius, cap., 12/12-16, Sainte-Menehould.
 SOLIMAN Henri, 20/7-18, Courchamps.
 SOMMER Louis, 13/2-15, Ban-de-Sapt.
 SORTAIS Eugène, 20/7-18, Courchamps.
 SOUCHON Claude, 30/6-15, hôp. St-Dié.
 STIRLIN Pierre, 27/7-16, Somme.
 SUBTIL Paul, 26/8-14.
 SUEUR Charles, 21/3-17, Champagne.
 SURREL Alexis, 15/6-15, cote 830.
 SANNER Albert, 7/9-16, Hem.
 TABOURIN Louis, 30/7-16, Bois Croisette.
 TANTON Eugène, 20/9-14, Gemainfaing.
 TARPIN-CADOT Louis, 2/6-18, Aisne.
 TEMPOREL François, 19/9-14, Gemainfaing.
 TEILLER Fernand, 16/4-17, Loivre.
 TERNE Laurent, 3/6-18, Aisne.
 TERMINAL Henri, cap., 4/10-18, hôp. Beveren.
 TERRIER Joanny, 28/7-16, Somme.
 THABUIS Joseph, 15/6-15, Metzeral.
 THEUIL François, 10/2-15, Ban-de-Sapt.
 THEVENET Joanny, 15/6-15, Metzeral.
 THEVOUX Louis, 21/9-14, Gemainfaing.
 THIOUX Louis, 20/6-15, hôp. Gérardmer.
 THIVEND André, serg.-fr, 16/4-17, Loivre.
 THIVOLLET Léon, cap., 8/7-15, La Fontenelle.
 THOMÉ César, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
 THOULOZE Auguste, 20/4-17, Loivre.
 THILMANN Léon, 18/9-14, Gemainfaing.
 TISON René, 30/7-16.
 TISSERAND Marie, 3/9-14, Croix-aux-Mines.
 TISSOT Jean-Marie, 9/11-17, Verdun.
 TISSOT Charles, cap., 2/9-14, hôp. Fraize.
 TOIZET Jean, 10/9-14, Journaux.
 TONNEAU Eugène, 10/11-17, amb. 9/2.

- TORROLLION François, cap., 12/7-16, Mertenzen.
- TOURLONNIAS Joseph, 28/2-15, hôp. St-Dié.
- TOURNÉ Marc, cap., 31-5-18, Latilly.
- TOURNIER Auguste, 16/4-17, Champagne.
- TOURNIER Pierre, 17/7-18, Aisne.
- TRABICHET Émile, 9/9-16, Somme.
- TREBOZ Camille, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- TRIBERT Pierre, serg., 18/7-18, Hautevesnes.
- TRICAUD Jean-Baptiste, cap., 21/6-15, Metzeral.
- TRICAUD Jean, 27/10-18, en captivité.
- TROCCON César, 28/12-14, La Fontenelle.
- TROCCON Jean, 25/6-15, amb. 5/63.
- TRONEL Joseph, 17/4-17, hôp. St-Genis-Laval.
- TROUSSU Marcel, 8/7-18, Hautevesnes.
- TRUCHOT Joseph, 15/6-15, Metzeral.
- ULLIET Jules, 19/4-17, Loivre.
- VABRE Louis, 20/4-17, Loivre.
- VACHOUD Achille, 1/8-16, Somme.
- VADEBOUIN Jean, 1/6-15, Schiessrothried.
- VALETTE Marie, 10/8-14, Uffholtz.
- VALLET Jacques, 28/2-15, hôp. Besançon.
- VALLIN Louis, 27/7-16, Somme.
- VALOGNE Louis, 24/8-17, Marseille.
- VALOT Célestin, 30/7-16, Somme.
- VALOTTE Félix, cap.-fr, 1/11-17, Verdun.
- VANNOD Just, 26/12-17, Bar-le-Duc.
- VARINNARD Claude, 9/8-14, Cernay.
- VAUDET Claude, 2/6-18, hôp. Paris.
- VEDRENNE Léon, 3/10-18, Hooglede.
- VERCHÈRE Jacques, 30/7-16, Hem.
- VERGNES Élie, 10/7-18, Mary-sur-Marne.
- VERGNES Paul, 3/6-18, Aisne.
- VERMOREL Jean, 30/8-14, Journaux.
- VERNATON Pierre, 9/8-14, Cernay.
- VERNAY Joanny, 10/8-14, Uffholtz.
- VERSANNE Alfred, 5/10-18, Hooglede.
- VERVEY René, 3/10-18, Hooglede.
- VIAL Jean, 10/8-14, Uffholtz.
- VIALARD Jean, 16/4-17, Loivre.
- VIALE Charles, 23/7-18, hôp. Coulommiers.
- VIALET Ferdinand, 7/9-14, Gemainfaing.
- VIALLY Marius, 30/9-18, Hooglede.
- VICAIRE Léon, 10/8-14, Cernay.
- VIDONNE Jean, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- VIETTI Barthélemy, 15/6-15, Metzeral.
- VIGIER Robert, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- VIGNAND Marius, 15/9-14, La Fontenelle.
- VIGNEAU Jean, 13/7-18, Aisne.
- VIGNY François, cap., 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- VILLON Blaise, 23/12-14, hôp. St-Dié.
- VILFRET Francisque, 21/8-14, Journaux.
- VIEUX Jules, 9/8-14, Cernay.
- VILLETTE Émile, 7/12-17, Verdun.
- VILLENEUVE Maurice, 30/7-16, Somme.
- VINCENT André, 11/10-14, St-Jean-d'Ormont.
- VINCENT Claude, 18/9-14, Gemainfaing.
- VINCENTI Georges, 8/7-15, Ban-de-Sapt.
- VINCENT Adolphe, 20/4-17, Champagne.
- VINCENT Jacques, 9/9-16, Somme.
- VINEL Jean, serg., 20/7-18, Courchamps.
- VIOLLAZ Joseph, serg., 2/9-14, La Croix-aux-Mines.
- VIOLLAZ Marie, 13/9-16, Somme.
- VIOLLET Jean-Marie, 9/8-14, Uffholtz.
- VION-DURY Jean, serg., 9/7-15, Ban-de-Sapt.
- VITTE Jean-Marie, 30/7-16, Hem.
- VITTON François, 16/4-17, Loivre.
- VITRY Pétrus, 19/1-16, hôp. St-Dié.
- VIVIEN Louis, serg., 30/7-16.
- VIVIER Jean, 20/9-14, hôp. St-Dié.
- VIVIER Jean-Marie, 20/9-14, Gemainfaing.
- VIVIER Pierre, 19/9-14, Gemainfaing.
- VIVIÈRE Félix, serg., 9/9-16, Verdun.
- VIZI Pierre, serg., 19/7-18, Courchamps.
- VOISIN Joseph, 7/9-14, Bellegoutte.
- VOLAY Jean, serg., 26/10-16, Verdun.
- VUAILLAT Alix, 20/7-18, Courchamps.
- VUARRIER François, 4/10-18, Hooglede.
- VUILLAUME Marie, serg., 3/10-18, Hooglede.
- VUILLERMIN Jules, 16/4-17, Loivre.
- VUILLERMET Joseph, serg., 14/10-14, St-Jean-d'Ormont.
- VUILLEROD Joseph, 23/7-16, Somme.
- VUILLEROT Pierre, 11/7-15, hôp. St-Dié.

VUILLOT Louis, 29/9-14, h^ôp. St-Dié.

YUNG Gustave, 3/10-18, Hoogledé.

YVAN Auguste, 8/7-15, Ban-de-Sapt.

WARIN Claude, 10/7-15, Ban-de-Sapt.

WASCAT Élie, 23/9-18, Hautevesnes.

ZOËL Maurice, cap., 19/9-14, St-Jean-
d'Ormont.

WERNET Georges, serg.-fr, 8/9-16, Somme.

